

Le Sionisme au Travail

A TRAVERS

LA

PALESTINE JUIVE

PAR

FERNAND CORCOS

Avocat à la Cour de Paris

Membre du Comité Central de la Ligue des Droits de l'Homme

AVEC LETTRES-PRÉFACES ET DÉCLARATIONS DE

MM. GASTON DOUMERGUE, RAYMOND POINCARÉ, PAUL PAINLEVÉ,
JEAN CRUPPI, ANATOLE DE MONZIE, JUSTIN GODART, CHARLES
GIDE, EDMOND DE ROTHSCHILD, RABBIN JULIEN WEIL.



Bibliothèque Maison de l'Orient



129549



Jouve & C^{ie}, Éditeurs

15. Rue Racine — Paris-6^e

Copyright 1925, by Jouve et Cie

A M. PAUL PAINLEVÉ,

Membre de l'Institut

A M. ANATOLE DE MONZIE,

Sénateur

A M. JUSTIN GODART,

Député

*Promoteurs — pour la France — de la politique de présence
partout où surgit une renaissance spirituelle,*

AUX ISRAÉLITES FRANÇAIS

*Pour les inciter, par solidarité
comme Juifs — par devoir civique
comme français — à participer à
l'édification du Foyer National Juif,*

no inv. R. 243

Je dédie ce modeste récit de voyage.

Lettre de M. le Sénateur Raymond Poincaré

De l'Académie française
Ancien Président de la République

Mon cher confrère,

J'ai lu avec un vif intérêt votre livre *A travers la Palestine juive*. Comme vous voulez bien me l'écrire j'ai eu plusieurs fois l'occasion de marquer ma sympathie pour l'action sioniste. Je crois, du reste, comme M. Painlevé, qu'il n'y a et n'y a eu de prévention contre elle dans l'esprit d'aucun Français. La création du Foyer National Juif ne pouvait qu'être accueillie avec faveur par un pays de liberté comme la France.

Il n'a jamais été fait à ma connaissance par le gouvernement de la République et par l'opinion elle-même que deux réserves :

D'abord, celle qu'indique M. Painlevé et qui est à mes yeux capitale : la *sauvegarde de tous les intérêts français en Palestine*.

Puis, cette observation générale que, si le sionisme est une solution heureuse et libérale de la question juive dans les pays où elle est restée ouverte et où les israélites n'ont pu obtenir les droits de citoyens, *il ne peut avoir, bien entendu, aucun effet politique* en France, où toutes les différences de races ou de religions, ont été, depuis longtemps, effacées par la loi.

Je ne pense pas que, sur aucun de ces deux points, nous soyons en désaccord, et je vous prie, mon cher confrère, de croire à mes sentiments dévoués.

POINCARÉ

Lettre de M. Paul Painlevé

Président du Conseil, ministre de la guerre

Dans la préface écrite pour un premier ouvrage] de M. Corcos, *Israël sur la Terre Biblique*, j'ai posé la question suivante : « La Palestine sera-t-elle un foyer radieux du judaïsme, de sa langue, de sa pensée, de ses arts, de son génie ? » et j'insistais sur les indications favorables données par les résultats déjà acquis en 1922.

M. Fernand Corcos a voulu, au cours d'un second voyage en Palestine, vérifier et confronter aux réalités ses premières impressions.

Dans le récit qu'il en rapporte, il consigne ses observations, donne la limite des progrès acquis, marque les difficultés rencontrées et note les espoirs des émigrants juifs en Palestine.

Je ne veux pas, pour ma part, entrer dans le détail des réalisations industrielles ou commerciales ; je m'arrête plus volontiers au développement intellectuel dont l'esquisse nous a été donnée précédemment : la bibliothèque de Jérusalem et l'Université hébraïque ne sont plus des projets mais des institutions créées et fonctionnant.

Le 1^{er} avril dernier, les délégués des Universités, des Corps savants, des Gouvernements, saluèrent, sur le Mont Scopus, la naissance de l'Université hébraïque, où les plus hauts problèmes moraux, religieux, scientifiques, seront étudiés avec la foi enthousiaste et concentrée qui est la caractéristique de la nation juive.

La préoccupation de M. Fernand Corcos est d'ame-

ner les israélites français à une participation active et sans arrière-pensée, à l'édification du Foyer National Juif.

Je renouvelle bien volontiers mon témoignage de 1922 : les vues du Gouvernement français n'ont pas changé depuis que la question sioniste a fait l'objet de son examen. Personnellement, j'ai toujours pensé que la reconstitution palestinienne par les immigrants juifs, est un fait heureux dans l'intérêt même de la civilisation générale. Elle est une solution partielle de la question juive, mais elle est aussi la réparation d'une grande injustice à l'égard de millions d'hommes qui ont souffert et dans certains pays, souffrent encore de cruelles persécutions.

Je renouvelle également le vœu que l'influence française ne s'affaiblisse pas en Palestine, que la langue française soit enseignée, que la littérature française soit répandue, que des échanges et des communications intellectuelles soient institués.

Puisse le nouveau livre de M. Fernand Corcos contribuer à la réalisation de ce vœu !

PAUL PAINLEVÉ
Membre de l'Institut

Un post-scriptum français à la Déclaration Balfour

Le 11 juin 1925 dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, l'auteur du présent livre rendait compte de son voyage en Palestine.

M Anatole de Monzie, ministre de l'Instruction publique, qui présidait la cérémonie, prononça l'allocution suivante :

« Mon confrère et ami M. Corcos, avait bien raison de

sous-entendre dans sa très belle conférence, que ce n'est pas comme ami du sionisme que je suis présent ce soir parmi vous. C'est comme représentant du gouvernement, que je me suis fait un plaisir de répondre à sa flatteuse invitation.

Quand, il y a quelques jours, Corcos est venu me rendre visite, et m'exprimer le désir que vous aviez de me voir présider cette cérémonie, je me doutais fort bien que, sous ses formules si amicales, il y avait comme une crainte, ou plutôt comme un doute. Il semblait dire : « Est-ce que vous êtes le même homme qui, en 1919, veniez dans les réunions sionistes de la rue de Lancry ? Vous souvenez-vous de ce que vous y disiez, et les sentiments que vous exprimiez alors sont-ils encore les sentiments d'aujourd'hui ? »

« Eh bien, qu'il se rassure. C'est précisément en qualité de ministre, et comme membre du gouvernement que je suis heureux de vous apporter ce soir des paroles de félicitations et d'encouragement. Je suis resté le même homme, fidèle aux mêmes pensées et aux mêmes principes, toujours partisan de la politique de présence, et je professe que, partout il y a une renaissance spirituelle dans le monde, la France doit y prendre sa place... »

« Lorsqu'à la prière de Weizmann, j'intervenais auprès du gouvernement français pour qu'il y eut une représentation officielle de notre pays à l'Université de Jérusalem, j'avais appris que M. Charles Gide devait représenter le Collège de France, mais je lui voulais une investiture plus large encore. J'allais obtenir gain de cause lorsqu'on m'annonça qu'il était déjà parti. Lorsqu'il y a une œuvre utile à faire, M. Gide part d'abord —

comme en Russie — part de suite. Il était parti ! Si bien qu'il arriva que c'est moi qui ai manqué avoir cette délégation, non pas à Rome, cette fois, mais à Jérusalem — et qui l'aurais eue, si une charge temporaire dans le ministère Herriot ne m'en avait empêché.

« Je vous prie de considérer ma présence ici, et la sympathie effective ainsi manifestée par le gouvernement, comme un *post-scriptum français à la Déclaration Balfour.* »

Lettre de M. Justin Godart

Député, ancien ministre

MON CHER CONFRÈRE ET AMI,

Merci pour la preuve amicale de confiance que vous m'avez donné en m'envoyant les épreuves de votre nouveau livre *A travers la Palestine Juive*. Déjà *Israël sur la terre biblique* avait mis en moi une attention passionnée pour la grande résurrection palestinienne. Ce qui se passe là-bas vient de la plus antique histoire et va vers les formes les plus audacieusement modernes d'organisation. Les persécutions séculaires aboutissent, grâce à la plus tenace des espérances, à l'édification du Foyer national. Sur une terre ingrate la liberté juive s'affirme par le labeur. Jamais expérience sociale de cette importance n'a été faite. Des hommes unis par un idéal sont allés fonder de lointaines icaries, leurs colonies agricoles ont disparu. En Palestine l'idéal des colons a de profondes racines dans la tradition d'une race ; la misère, due à la longue injustice, leur a forgé des âmes de résistance et d'action. Ils sont venus meur-

tris et enthousiastes, avec une foi et un outil. Ils sont au travail. Qui, sachant cet effort, cet élan, cette volonté de libération, peut douter de l'avenir.

Vous faites appel au judaïsme français pour qu'il soutienne Sion. J'ai récemment adressé aux Français, sans distinction de religion ou de parti, le même appel. Nous avons constitué le Comité français des Amis du Sionisme sous le titre *France-Palestine*. « Pénétrés, avons-nous dit, de la nécessité de maintenir l'influence française et de développer son rayonnement dans le Proche Orient, nous nous proposons d'étudier les données de la question palestinienne dans son ensemble et de saisir l'opinion publique de tout ce qui pourra permettre à la démocratie française de participer à l'organisation de cette importante région du Proche Orient. »

Nous vous aiderons donc, si vous le voulez bien, dans votre si utile activité.

Vos ouvrages ont éveillé ma curiosité et fait ma conviction. Je vous dis ma vive gratitude de m'avoir ainsi ouvert un horizon nouveau et attaché, comme français, à vouloir fraternellement le succès de la Nation Juive.

Croyez, mon cher confrère et ami, à l'assurance de mon plus cordial dévouement.

JUSTIN GODART

Président du Comité "France Palestine"

Lettre de M. Jean Cruppi

Ancien ministre des Affaires étrangères

MON CHER CONFRÈRE,

Deux fois, depuis trois ans, vous avez réussi, à la mer de Génésareth, une pêche miraculeuse. Pourtant, vous n'étiez pas « dans la barque de Pierre », mais vos filets, comme les siens, ne se sont pas rompus, et, vous avez rapporté des bords de Tibériade deux belles études.

Avec une espérance ardente et un esprit pénétrant, vous avez tout vu, tout observé en Palestine, sur cette terre prodigieuse où des hommes, qui comptent parmi les meilleurs de l'humanité, osent croire avec vous que le sionisme fera apparaître un miracle nouveau.

Du reste, vous le savez mieux que personne, cela n'ira point sans difficultés, mais la foi qui transporte les montagnes, a déjà produit des merveilles en Judée depuis la déclaration de la Société des Nations. Vous avez vu la cité de Tel-Aviv s'élever au milieu des Arabes sur un sol tant de fois ravagé ; les usines se construire parmi les rails posés sur des sables mouvants. Vous avez assisté, au Mont Scopus, sur l'emplacement des tentes de Titus, à cette inauguration de l'Université hébraïque de Jérusalem où les chœurs d'Esther, alternant avec le discours du haut Commissaire britannique, auraient pu chanter la gloire nouvelle de Sion, devant Lord Balfour qui parut en robe écarlate universitaire et fut justement acclamé.

Ces espoirs, ces scènes émouvantes qui traduisent le plus noble idéal ne peuvent, semble-t-il, inspirer au

monde que des sympathies. Pourquoi donc le judaïsme Français se montrerait-il peu disposé à encourager le foyer national ? On comprendrait une telle réserve si le Sionisme était une revendication de nationalité. Mais vous montrez qu'il n'en est rien et que les Israélites, qui ont signé de leur sang leur amour pour la patrie Française, n'ont pas à redouter un si grave malentendu.

D'autre part c'est, sans doute, sous le mandat anglais qui va se renouer le lien historique du peuple juif avec la Palestine, mais vous avez parfaitement compris, mon cher Corcos, que l'œuvre du foyer national serait incertaine et précaire si elle était infidèle au Génie Français, à sa langue, aux œuvres d'éducation que notre pays a multipliées en Orient. Les Ecoles de l'Alliance I. U. où l'enseignement est donné surtout en Français rendent d'immenses services que les Ecoles sionistes ne sauraient méconnaître sans injustice.

Il faut, en résumé, que la France et, en particulier la France Israélite soit active et présente au Foyer National. C'est l'idée maîtresse de votre livre qui contribuera à dissiper les malentendus.

Bien cordialement.

JEAN CRUPPI

Lettre de M. Charles Gide

Professeur au collège de France
et à la Faculté du Droit de l'Université de Paris.

CHER MONSIEUR,

C'est avec joie que j'ai refait dans votre livre le voyage inoubliable que j'avais fait en votre compagnie. Dans notre petite caravane française j'étais le seul qui ne fût

pas juif mais, néanmoins, je ne me suis pas senti étranger et au contraire, en posant le pied sur la terre de la Bible, j'ai compris mieux que je ne l'avais fait, combien elle était pour nous aussi, Huguenots, une vraie Patrie.

Jusqu'à présent la Palestine n'était que la terre du souvenir, mais voici que, depuis l'avènement du Sionisme elle devient la terre de l'avenir. Chaque nouvelle colonie est une pousse verte qui, par un véritable miracle, fleurit sur le soldesséché. « Que vois-tu ? dit l'Éternel à Amos. — Je vois une corbeille de fruits ».

Je suis plein de confiance dans l'avenir de l'Etat Palestinien : il comprendra la Transjordanie et s'étendra jusqu'à l'Euphrate, ainsi que, dans le texte que vous rappelez, Moïse, l'avait promis. Sans doute il sera arabo-juif, mais qu'importe ? Juifs et Arabes sont fils d'Abraham et leurs langues sont parentes. D'autres Etats aussi sont bilingues et n'en sont pas moins prospères. Celui-ci sera l'Etat sémitique, et il est bon que la terre ne soit pas tout entière occupée par la famille orgueilleuse des fils de Japhet.

CHARLES GIDE.

Lettre de M. le Rabbin Julien Weil

CHER MONSIEUR CORCOS,

Je viens de parcourir les bonnes feuilles de votre nouveau livre que vous avez eu l'aimable pensée de me communiquer. Je vous ai suivi avec un vif intérêt et souvent avec émotion « à travers la Palestine juive », du mont Scopus où vous avez eu l'heur d'assister à

l'inauguration de l'Université juive jusqu'à Beyrouth, terme de ce beau voyage qui vous a permis de compléter votre « Israël sur la terre biblique » d'une riche collection d'impressions et de notations nouvelles. Écrit d'une plume alerte, votre ouvrage soutient, pour l'agrément du récit, la comparaison avec les livres récents dus à des romanciers connus.

Mais il est bien autre chose encore. En observateur avisé qui sait regarder, interroger, écouter, provoquer de passionnantes controverses, vous nous donnez les résultats d'une large enquête sur « le Sionisme au travail », enquête bourrée de faits précis, de renseignements puisés aux meilleures sources. Tour à tour vous donnez la parole à tous ceux qui ont leur mot à dire, aux dirigeants et aux dirigés, aux colons et aux ouvriers, aux Juifs et aux Arabes, aux Sionistes et aux non-Sionistes, aux pieux et aux libres-penseurs. Toutes les opinions, tous les points de vue s'y affrontent. Le fait que rien n'est laissé dans l'ombre des difficultés de tout ordre, des problèmes de toute nature que font surgir la renaissance de la Terre d'Israël et la création du foyer national juif, ne donne que plus de valeur à la conclusion, somme toute optimiste, qui se dégage de votre rapport si circonstancié et si impartial.

On vous saura gré ici d'avoir mis en lumière, chemin faisant, ce que le judaïsme français a fait, dès longtemps, pour la Palestine, soit par l'initiative de l'illustre fondateur et bienfaiteur des premières colonies juives palestiniennes, soit par les anciennes institutions de l'Alliance israélite universelle (école d'agriculture de Mikwé et autres écoles) soit, plus récemment, dans le domaine de l'hygiène, sous la forme, encore modeste,

d'un centre de puériculture. Il eût convenu de signaler aussi la part que le judaïsme français a prise à l'établissement de l'École des Hautes-Études juives de Jérusalem, rattachée à l'Université, mais de gestion autonome.

« Rien de ce qui se passe en Palestine ne saurait être indifférent à la France » a dit le président Painlevé dans son adresse de sympathie à l'Université. Votre livre ajoute : « ni au judaïsme français ».

Juifs français ou Français israélites ne peuvent, en vous lisant, que prendre une conscience plus vive de leur devoir d'apporter leur contribution à la Palestine renaissante.

Cette contribution a revêtu et revêtera des formes variées. Elle ne saurait être seulement d'ordre matériel, — les circonstances actuelles jointes à la faiblesse numérique du judaïsme français ne permettent guère d'espérer un appoint considérable —, mais aussi d'ordre moral et même spirituel. Sans doute, le Judaïsme d'Occident, qui a peine à préserver son flambeau contre les souffles du scepticisme et du laïcisme radical, peut paraître mal qualifié à faire le mentor et à s'alarmer d'une Palestine juive se reconstituant sur des bases toutes laïques. Mais c'est qu'il s'agit justement de la Palestine, le pôle du messianisme religieux, et que la Diapora attend de sa résurrection autre chose et mieux que le « ruissellement de lait et de miel », à savoir, un nouveau jaillissement des fontaines d'eau vive où Amos et Isaïe conviaient les âmes à étancher leur soif de la parole divine. Si la Palestine pouvait cesser d'être le domicile d'élection de l'esprit de la Tora et des prophètes, pourquoi remuer si bruyamment, à si grands frais, l'innom-

brable pierre qui couvre encore la plus grande partie du sol sacré. Mais j'ai bon espoir. Le miracle qui s'opère journellement là-bas, est fils de la foi, quel qu'en soit l'objet présent. Tous les idéalismes sont frères, tous les enthousiasmes créateurs se rejoignent. Quand le corps de la Palestine sera ressuscité, quand les ossements du pays des Ancêtres se seront revêtus de chairs, de muscles, l'œuvre surhumaine, qui aura été soutenue par l'esprit, nous vaudra, Dieu aidant, une nouvelle floraison spirituelle de la foi juive, rayonnant de la demeure particulière sur toutes les demeures humaines.

Croyez, cher Monsieur Corcos, à mes sentiments de cordiale sympathie.

Rabbin JULIEN WEIL.

**Lettre de M. Wormser, au nom de M. le Baron
Edmond de Rothschild**

CHER MONSIEUR,

Le Baron Edmond de Rothschild vous remercie de lui avoir communiqué les épreuves de votre nouveau livre sur la Palestine. Il regrette que son état de santé ne lui permette pas de vous donner la préface que vous désirez. Si vous voulez connaître son sentiment à l'égard du mouvement qui ramène les juifs en Palestine, vous trouverez — sans parler de son œuvre qui parle par elle-même — sa pensée exprimée dans le discours qu'il a prononcé à Tel-Aviv au printemps dernier. Vous pourrez, si vous le jugez utile, le publier dans votre livre.

Veillez croire, Cher Monsieur, à mes sentiments les plus distingués.

WORMSER

Nous nous empressons de déférer au vœu de M. Wormser, collaborateur rapproché de M. le baron Edmond de Rothschild.

Le lecteur appréciera la hauteur des vues, la beauté calme et la sincérité profonde et touchante du document historique ci-dessous.

**Discours prononcé à Tel Aviv (mai 1925)
par M. le Baron Edmond de Rothschild**

J'élève mon âme pleine de reconnaissance vers l'Eternel qui me fait la grâce, au déclin de la vie, d'assister à l'admirable spectacle de la résurrection d'Israël.

Si je me reporte par la pensée à l'époque lointaine de près d'un demi-siècle où je commençais mon œuvre et que je revois dans mes souvenirs la Palestine d'alors, avec son sol couvert de pierres, de chardons et de mauvaises herbes, les malheureux fellahs qui s'efforçaient de tirer de ce sol aride de maigres moissons, il me semble que je vis dans un rêve.

Alors, en présence des abominables souffrances des populations juives de l'est de l'Europe, accablées sous l'étreinte de l'oppression, terrorisées par des pogromes sanglants, malgré l'état déplorable où se trouvait la Palestine, je ne voyais de salut que dans le retour en Terre-Sainte. J'estimais que c'était là que les juifs pourraient montrer au monde leur valeur morale et intellectuelle, aussi bien que leur capacité de travail, et j'avais l'espoir qu'Israël arriverait à revivre en Eretz-Israël.

Loin de moi était la pensée de l'exode de tous les Juifs en Palestine. Je ne songeais qu'à l'établissement d'un centre aussi important que possible, où se développeraient le génie juif et la grande culture intellectuelle de notre race, ce qui aurait la répercussion la plus heureuse sur l'état des juifs dans le monde entier.

Mais, pour arriver à ce but, c'était sur la terre qu'il fallait commencer par établir les premières assises. Il fallait organiser le travail agricole. Les pionniers de la première heure luttèrent avec énergie contre les maladies aussi bien que contre la terre qui se montrait rebelle à tout travail. Les premiers groupements devinrent bientôt de petits foyers. Enfin, après avoir triomphé de toutes les difficultés matérielles aussi bien que politiques, ces foyers sont devenus de brillantes colonies. On me disait à cette époque lointaine : « Vous bâtissez sur le sable », mais ce sable s'est changé en pierre, et, comme dit le Psalmiste, cette pierre est devenue la *Roch-Pinab*, la clef de voûte du grand édifice d'Israël.

Le Foyer National Juif

La vue de ces champs si bien cultivés, de ces vergers, de ces vignobles, de ces forêts d'orangers qui se détachent en oasis de verdure dans ces plaines désertiques, montra la persévérance, l'énergie au travail des israélites. L'impression qu'elle fit dans le monde servit largement la cause israélite quand le généreux mouvement créé par une inspiration empreinte de tant de grandeur provoqua un sentiment de solidarité parmi les Juifs et prit une telle ampleur qu'il amena, lors du Congrès de la Paix, la proclamation du « Home National ».

Que les chefs d'Etat des grandes nations aient proclamé le « Home National Juif », que la Société des Nations l'ait reconnu, ne doit-on pas voir là la réalisation de cette prédiction, qui, pendant tant de longs siècles d'angoisses et de douleurs, avait soutenu le courage de nos pères et qui, après deux millénaires, se trouve accomplie ? « Un jour viendra où toutes les nations du monde ramèneront les israélites en Eretz-Israël ». Quel bonheur de vivre à cette époque bénie où l'on peut dire que ce jour est arrivé !

Depuis lors, quel merveilleux spectacle, dépassant tout ce que l'imagination pouvait espérer ! Dans ces quatre dernières années, sous l'habile administration de Sir Herbet Samuel,

qui a rétabli l'ordre et la tranquillité (dans ce pays où l'on ne connaissait qu'un gouvernement arbitraire,) juste envers tous, sans distinction de race ni de croyance, quel essor a pu prendre ici Israël !

De tous côtés se sont élevés de nouvelles colonies qui, avec le temps, égaleront les anciennes en prospérité. Des cités entièrement juives se sont créées. Tel-Aviv est devenue une grande ville, vraie ruche humaine toute grouillante d'activité et de travail. L'initiative privée y crée les industries de toute nature et ainsi, avec le développement qu'ont pris les colonies, nous pouvons dire que le « Home National » s'appuie sur deux assises solides : le travail de la terre et le travail industriel.

L'Université de Jérusalem et la langue hébraïque

Mais ce qui doit constituer le vrai caractère juif du « Home National », c'est le travail moral et intellectuel ; c'est de ce côté surtout que peut se développer le génie juif. Aussi l'ouverture de l'Université doit-elle marquer comme un grand événement dans l'histoire moderne du judaïsme. Quand nous avons, à travers les différents pays du monde, dans toutes les branches de la science, tant d'hommes de valeur, comment ne pas prévoir que l'Université Juive brillera d'un grand éclat, tant dans le domaine de la science pure que dans le domaine de la haute pensée spéculative, philosophique et religieuse et nous donnera un jour des Einstein et des Bergson ?

C'est en hébreu, dans la langue de nos pères, que l'on professera à l'Université. Dès ma première visite aux colonies, j'ai insisté pour qu'on donne l'instruction dans les écoles en hébreu et j'ai pu constater bientôt avec plaisir que l'hébreu était redevenu une langue vivante. Les juifs venant de pays différents purent ainsi s'entretenir dans un langage commun, qui établissait pour eux un lien entre le présent et le passé, les rattachant à la pensée de nos ancêtres. Le langage crée la cohésion entre les hommes, mais ne constitue pas la nationalité. La nationalité, pour les grandes puissances, est la résul-

tante des différents intérêts particuliers, de la forme des développements qui se sont produits dans le cours de leur histoire et des aspirations qui en dérivent. Elle imprime à leur politique une direction qu'ils sont en mesure de pouvoir poursuivre. Il ne faut pas croire, parce que l'idée de nationalité joue un grand rôle actuellement dans les rapports des peuples entre eux, qu'elle doive être une directive pour les juifs qui arrivent en Palestine. Cela ne peut exister pour eux, car il s'agit d'un pays en voie de formation, où viennent des hommes qui depuis des siècles vivaient dans des pays différents.

Les relations entre Juifs et Arabes

Je m'autorise de ce que j'ai fait en Palestine pour vous dire comment j'estime que le « Home » israélite doit évoluer pour éviter les dangers que des illusions pourraient faire naître et les écueils sur lesquels une fausse direction pourrait vous conduire, de manière à ce qu'il occupe dans le monde la situation à laquelle il doit tendre.

La préoccupation que vous devez avoir avant tout est de donner au « Home National Juif », cette admirable conception, toute l'ampleur qu'il peut comporter et de travailler de toutes vos forces à développer sa prospérité. Cette prospérité profitera à toute la population du pays. Comme par le passé, vous continuerez à entretenir les meilleures relations avec vos voisins, restant ainsi fidèles au principe qu'ont proclamé nos ancêtres: « Aime ton prochain comme toi-même ».

La chaîne des traditions

Le développement d'Israël en Eretz-Israël ne peut se faire qu'en vous rattachant à votre grand passé par la chaîne de vos traditions. Que pourrait, livré à de simples forces matérielles, un petit groupe d'israélites, isolé sur ce coin de terre, au milieu des vicissitudes de la vie des peuples, des tempêtes qui assaillent et anéantissent même les plus puissants de la terre? Vous ne pourriez résister à la moindre bourrasque. Il

en serait comme de ces bulles de savon diaprées des plus belles couleurs irisées, que le moindre souffle d'air chasse devant lui, comme d'une ombre qu'un nuage efface.

Dans tout ce que vous entreprendrez, dans le travail le plus humble comme dans les plus hautes spéculations de l'esprit, vous devez rechercher le caractère propre des aspirations juives, la poursuite de la perfection morale, ce qui forme l'essence de notre religion. Les immortelles doctrines du spiritualisme le plus élevé qui ont été lancées dans le monde il y a des milliers d'années, alors que tous les peuples qui les entouraient vivaient plongés dans la plus abominable barbarie, ont maintenu le peuple juif toujours vivant, assurant sa force et sa résistance pendant des millénaires. Ces tables de la Loi que Moïse a rapportées du Mont Sinaï et dont nous allons commémorer le souvenir dans quelques jours à notre grande fête de Schevouoth sont encore aujourd'hui la base de toute civilisation moderne. Pendant toutes leurs pérégrinations dans le désert, les juifs se faisaient toujours précéder par l'arche sainte avec ces précieuses tables de la Loi contenant les principes sacrés qui devaient les diriger : la croyance en un Dieu unique immatériel, alors que tous les peuples croyaient se concilier la faveur d'idoles par un culte sanguinaire et féroce ; la constitution de la famille fondée sur le respect des enfants pour leurs parents, base de toute société dont la négation engendre le chaos ; les relations des hommes entre eux établies sur cette maxime : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse ». Plus tard, nos prophètes, par leur parole enflammée, proclamaient les grands principes de morale, de pitié, de pureté dans la pensée religieuse s'élevant vers l'Éternel.

Aussi notre histoire est-elle pour tous les peuples l'histoire sainte par excellence, l'histoire du monde. Appuyés sur elle, nos pères errants, dispersés dans le monde, assaillis des tempêtes les plus terribles qu'aucun peuple ait jamais supportées, ont traversé ces longs siècles d'angoissantes douleurs, pleins de force contre l'adversité. Ils avaient dans leur cœur la foi de leurs ancêtres et, dans les jours les plus sombres de leur histoire, ils rêvaient à un monde meilleur, à celui où les hommes

s'entendraient pour le bien de l'humanité. Ils transmettaient de génération en génération, à leurs enfants, comme une torche de lumière, sans jamais la laisser s'éteindre, la pensée divine qu'ils conservaient dans leur cœur, les enseignements de nos livres saints.

C'est en continuant ces traditions que vous pourrez de nouveau remplir une grande place dans le monde, celle qui convient aux descendants des patriarches, aux descendants de ceux qui ont entendu la voix de nos prophètes. Vous vivrez par le respect que vous inspirerez aux autres, par la dignité de votre vie, l'élévation de vos pensées, le travail que vous ferez pour l'amélioration de l'humanité et la concorde entre les peuples.

Elevez vos enfants dans les croyances que nos pères nous ont données et qui ont maintenu l'existence de notre race; restez fidèles à votre passé et travaillez au relèvement moral du monde. Que la torche de lumière qui nous a été donnée par nos pères se transmette de génération en génération. C'est ainsi que vous rendrez grand le Foyez, quelque petit qu'il puisse être, et qu'Israël vivra pour remplir sa mission. Il aura sa place au milieu des grandes nations et il rendra de granit les pierres de l'édifice qu'il a bâti en Eretz-Israël.

L'adieu

Je suis arrivé à l'âge où, comme dit l'Ecclésiaste, une sauterelle vous pèse. Ma tâche est terminée; mon fils aîné James, animé des mêmes sentiments que moi, continuera mon travail et se dévouera à l'œuvre que j'ai entreprise.

Que l'Eternel étende sa protection sur Israël en Eretz-Israël.

Désirant montrer aux israélites français la position prise par les pouvoirs publics en présence de l'édification du Foyer National Juif, nous nous permettons de donner encore deux documents.

*Avec le concours utile de M. le Dr Jacobson, mandaté par l'organisation centrale, il a été créé à Paris le « Comité français des amis du Sionisme » sous le titre **France-Palestine** (1). Le 10 novembre 1925 l'auteur du présent ouvrage a été reçu en audience privée par M. Gaston Doumergue; à la suite de cette entrevue M. Justin Godart, député, président du Comité « France-Palestine », a adressé à M. le Président de la République, la lettre suivante :*

Paris, le 11 novembre 1925

Monsieur le Président,

Le Gouvernement français, à diverses reprises, a marqué qu'il suivait avec sympathie le développement du Foyer National Juif en Palestine. Quelques personnalités françaises ont pensé qu'à côté des œuvres confessionnelles de reconstruction palestinienne (Kerem Hayessod, Keren Kayémeth), il y avait place pour un organisme envisageant uniquement les intérêts français.

C'est en obéissant à cette pensée qu'a été fondé le Comité « France-Palestine ». Il se propose d'étudier les données de la question palestinienne dans son ensemble, d'en suivre toutes les phases de réalisation, pour permettre à la démocratie française de participer à l'organisation de cette importante région du Proche-Orient.

Vous avez accueilli avec bienveillance M. Corcos, membre de notre Comité, et lui avez marqué l'intérêt que vous portez au succès de notre initiative. Je viens, au nom de notre Association, vous demander de donner à vos encouragements la forme la plus efficace, en acceptant le titre de Président d'honneur de « France-Palestine ».

Nous donnons ci-contre la réponse que M. le président de la République a immédiatement adressé à M. Justin Godart, et que les israélites français conserveront avec fierté dans leurs archives.

1. Ont notamment adhéré à ce comité; MM. R. Poincaré, P. Painlevé, E. Herriot, J. Cambon Aristide Briand, Louis Barthou, Albert Thomas Paul Appel, Paul Langevin, Ch. Gide. etc.

PRÉSIDENCE
DE LA
RÉPUBLIQUE

Paris, le 14 novembre 1925

Monsieur le Ministre,

Par lettre du 11 de ce mois, vous avez demandé au Président de la République d'accepter la Présidence d'Honneur du Comité Français des Amis du sionisme: "FRANCE-PALESTINE".

Le Président de la République, qui a été très sensible à votre aimable démarche, me charge de vous en remercier et de vous faire connaître que, désireux de témoigner tout l'intérêt qu'il porte au Comité que vous présidez, il en a accepté volontiers la Présidence d'Honneur.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma haute considération

Le Secrétaire général
de la Présidence de la République



Monsieur Justin GODART,
Député,
Ancien Ministre,
Président du Comité Français
des Amis du Sionisme
"FRANCE-PALESTINE."

A Travers la Palestine Juive

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR (1)

Ce que je propose ne peut s'exécuter
que par le libre consentement de la ma-
jorité des juifs.

TH. HERZL.

Ce récit de voyage ne vise pas à refléter de grands événements, mais seulement le train de la vie quotidienne, tout en ne faisant pas abstraction d'une atmosphère de haute spiritualité où baignent toutes choses en Palestine. Sans doute, la vie de chaque palestinien ne participe pas de cet idéalisme, mais, en Palestine comme ailleurs, c'est l'élite, les ardents, qui conduisent les destinées de la masse. J'ai voulu ne rien ajouter à ce que j'ai vu, j'ai voulu promener le lecteur sur le sol palestinien comme s'il y était lui-même. Je dis le bon des choses, le mauvais et le médiocre et chacun conclura selon ses vues. Je ne parle ici ni en socialiste, ni en réactionnaire, ni même en théoricien sioniste mais seulement en juif français. Je crois que, sur cette terre plus qu'ailleurs, en tout cas autant que partout, vont

1. Ce livre fait suite à l'ouvrage *Israël sur la terre Biblique* (Jouve, éditeur), écrit par l'auteur au cours d'un premier voyage en Palestine en 1922.

Le lecteur, intéressé par ce second récit, pourra trouver dans le premier des aspects de la vie palestinienne, qui ne figurent pas ici. Les deux livres se complètent et se vérifient.

s'affronter âprement les théories qui se partagent les pensées politiques des hommes. Je n'ai pas à dire mes préférences.

J'apporte seulement un document qui a pour mérite la sincérité, mais qui s'applique à la plus singulière histoire. Quoi ! c'est sur ces sables, bons tout au plus à faire des briques de silicate, que l'on veut édifier une ville avec, — ultra-moderne, — tout ce que cela comporte de constructions et de substructions ? Et l'on veut faire des campagnes fertiles de ce sol dévasté, ravagé, inerte ou brûlé, avec tout ce que demande de raffinement la culture scientifique, pour nourrir, sur un petit espace, une population très dense ayant de grands besoins ? C'est ici, au milieu des arabes, océan autour d'un îlot, que l'on veut établir le royaume ou plutôt la République de la paix universelle ? C'est au milieu du monde contemporain et même en contradiction avec le déséquilibre économique causé par la proximité d'une population à besoins très réduits, qu'une classe ouvrière, passionnée de justice sociale et infiniment intelligente, veut instituer une industrie connaissant toutes les réglementations et toutes les protections ?

Cela n'est-il pas une multiple gageure et que restera-t-il de ces rêves dans dix, dans vingt ans ?

Mais voici plus de dix ans que le rêve est commencé et le réveil n'est pas encore venu. Au contraire, brique après brique, la cité de Tel-Aviv se construit ; pierre après pierre les champs sont expurgés, les marais sont drainés, les arbres sont plantés, les troupeaux sont multipliés. Ce n'est donc plus dans une démonstration théorique que tout cela s'élève.

Ces usines, d'abord mirages de l'imagination, voici qu'elles prennent forme par des caisses qui apportent le matériel ; des rails sont posés sur des sables mouvants ;

ils en chassent les chèvres et les chats sauvages; ils troublent le repos nonchalant des gros lézards; mais des locomotives roulent sur ces rails. Il n'y a pas d'eau, mais voici une foreuse de puits; il n'y a pas d'hommes, mais voici un rêveur du ghetto, avec ses papillottes et sa lévite, qui semble un mendiant, mais qui a 20.000 livres sterling à la banque, et qui, comme dans un défi tranquille et hypnotique, déclare qu'il fait des annonces dans les journaux polonais pour trouver des ouvriers tisseurs.

Ces ouvriers tisseurs, les voici dans le pli d'une vallée avec leurs enfants et leurs femmes. Ce ne sont pas des fuyards, ce sont des ouvriers en attente d'un abri. Qu'est-ce que cet amas de planches? C'est le bois pour leur élever des baraquements. Et ce trou, c'est le puits qui leur donnera de l'eau. Ces vieilles autos grinçantes, ces Ford préhistoriques, regardez bien, elles parcourent des champs défoncés, avec autant d'indifférence que des tanks guerriers; elles apportent ce qui est indispensable à des hommes, et aussi parfois un phonographe qui, dans la solitude des majestueuses soirées palestiniennes, à côté du matelas éventré, sur le seuil de la baraque, où piaillent les marmots, à côté des poules qui picorent, fera retentir de sa voix métallique les stances à Manon, en hébreu ou en yddish.

Tout cela c'est le foyer national juif qui, peu à peu, s'édifie comme un immense emménagement. Le foyer est étroit, il est incommode. *Il est ce que l'ont fait jusqu'ici les oboles mondiales*; il sera ce que continueront à le faire ces mêmes oboles.

Pourtant, tout n'est pas misérable. Il y a, dans ce mouvement fiévreux, il y a dans ces communautés d'immigrants, des hommes de hardiesse et d'action, des hommes de lyrisme et de goût. Il y a des poètes et

des écrivains. Il y a surtout une grande pensée collective. Et l'arabe, qui longe indifférent et lointain, ces « colonies juives », pitoyables ou ambitieuses, comprend parfois que c'est la transformation du pays et de ses mœurs qui s'opère là. Ce ne sont pas les soldats anglais, les gendarmes palestiniens, la diplomatie timide qui font le foyer national juif, c'est la pioche et le pic juifs, c'est la machine à coudre de la femme, c'est la volonté têtue de chacun.

Et ainsi, il faut s'incliner et se déclarer convaincu : la civilisation mondiale, bien chaotique encore et qui donne précisément ses couleurs à l'installation juive, elle vient, par ces pionniers, animer des solitudes qui dormaient, — les réveiller et crier à nouveau non pas *Dieu le veut*, comme les croisés du douzième siècle, mais : le progrès et la justice le veulent !

Essayons de voir comment vivent au jour le jour, les hommes qui édifient ce foyer national.

CHAPITRE PREMIER

DE MARSEILLE A JÉRUSALEM

A bord du *Général Metzinger*. — Des souvenirs sur Herzl. — D'Alexandrie au Caire. — Premières impressions palestiniennes.

Après tant de siècles de contrainte et de persécutions la plus vieille famille du monde et la moins mêlée connaît enfin un libre essor.

PIERRE BRISSON

Le 23 mars 1925 le rapide de Marseille emmenait quelques sionistes amis. J'avais la bonne fortune de faire route avec M. Charles Gide, l'éminent professeur au Collège de France, M. Jean-Richard Bloch, qu'un talent nuancé et minutieux inclinait à étudier ce rare et complexe phénomène de la renaissance palestinienne; à Marseille nous joignons M. Camhy directeur de la *Menorah* de Paris, et M. Lowenthal, le souriant rédacteur de la *Menorah* de New-York, M. Jean de Menasce, jeune écrivain doué, attaché à la Société des Nations.

Nous nous embarquâmes sur le *Général Metzinger*, de la Compagnie des Messageries maritimes, dont la direction aperçoit avec habileté combien la Palestine sera, à brève échéance, par sa triple attraction religieuse, un centre de tourisme rémunérateur. La traversée jusqu'au Caire fut aisée et permit de bonnes heures de flânerie et de conversations amicales.

Le bateau emportait beaucoup de Juifs, de toutes classes

sociales, d'aspirations et de nationalités différentes. Les uns vogaient vers Jérusalem en pèlerinage mystique, séduits par l'irrésistible attraction des noms bibliques, d'autres poursuivaient le mirage ou la réalité d'un établissement avantageux ; des artistes allaient chercher le renouvellement de leur inspiration, des géographes voulaient sonder sur cette vieille terre quelque problème géologique, des journalistes allaient décrire les fêtes de l'inauguration de l'Université... Tout cela faisait que presque tous les entretiens, dans chaque groupe, roulaient sur la Palestine, envisagée sous ses différents aspects.

Chaque fois que les yeux tombaient sur le titre d'un livre en cours de lecture, c'était Loti, Lamartine, Vogüé, Pierre Benoît, les Tharaud, Bœdecker, les Pères de France, Myriam Harry, ou tels autres ouvrages en anglais ou en allemand, traitant de la Syrie ou de l'Égypte, mais plus spécialement de la Palestine.

C'est ainsi que mon esprit peu à peu se retrempait aux impressions déjà éprouvées trois années auparavant, lors de mon premier voyage sur la terre du Foyer National.

Certes, en première classe les passagers se confiaient peu, comme il est d'usage et chacun vivait de la vie du petit groupe auquel il était rattaché. Mais sur le pont des secondes ou des troisièmes classes, il y avait moins de formalisme, et l'interpénétration juive fut plus rapide. Un signe de ralliement juif porté à la boutonnière ou seulement la parité du type, avait vite fait de réunir les couples et les sexes dans une rapide cordialité. A toute heure nous voyions des conversations animées se tenir, des parties de jeux ou de danse, surtout de danse s'organiser.

Les types juifs étaient plus marqués, par le visage, comme par les vêtements, les idiomes parlés étaient plus orientaux soit le yiddisch, soit l'hébreu. Les femmes surtout étaient caractéristiques, d'apparence slave, libres d'allures, ouvertes, riantes

vigoureuses. Beaucoup d'étudiants très jeunes égayaient constamment le pont de leurs jeux et de leurs gambades, mais dont la joie n'excluait pas la déférence aux habitudes et aux principes. Le vendredi soir vers six heures, les danses au son du phonographe, cessent sur l'avant du bateau. Des étudiants anglais ont organisé sur le pont l'office du Shabbat. Un d'eux dira l'office que tous vont suivre avec attention. J'aperçois même dans un coin, un clergyman, la bible à la main en conversation animée avec un « halutz » et que j'entends se proclamer sioniste. Fixée au bastingage je vois une laine qui flotte à la brise : c'est l'étendard de David, bleu et blanc.

Un matin, je descends aux quatrièmes classes. Le temps est couvert, mais le navire, très chargé, ne bouge presque pas, cependant le vent est fort et frais. Les passagers de quatrième voyagent dans les flancs du navire, comme, dans une immense et sombre cage, des oiseaux d'espèces différentes dont les perchoirs seraient des lits étroits, une paille de trois centimètres de hauteur et toute bosselée, une couverture, et c'est tout. Hommes et femmes en commun, lits superposés, rien pour poser les colis et valises qui encombrant les lits, les personnes âgées et les enfants pêle-mêle, une atmosphère lourde. Deux longues planches de bois brut pour le repas. Je le vois distribuer : il est donné une grande gamelle réglementaire à chaque groupe de huit ou dix personnes qui se partagent la pitance maigre et peu tentante.

Il semble que des êtres humains ainsi traités, certainement avec moins d'égards que ceux donnés à des animaux, devraient être sombres, inquiets, humiliés... Approchons-nous. Ils rient, ils s'entretiennent avec vivacité, ils ont des livres en mains ; un joue du violon et d'autres autour de lui discutent musique ; une femme grasse, jeune, dessine le groupe, très accusé de traits, d'une jeune mère et de son enfant dans les bras. L'enfant a le visage souffreteux, d'un blanc gris, aux cheveux frisés, aux yeux petits et fiévreux.

Le dessin est fort bien fait en crayon rouge sur fond de craie. Voici un grand jeune homme en chemise échancrée, culotte courte, qui ficelle une boîte de couleurs. Où allez-vous, demandai-je ? A Jérusalem, à Bezalel, je vais faire un stage. D'où venez-vous ? — De Vienne. Nous resterons, Mademoiselle et moi, quelques semaines, et nous rentrerons.

La jeune fille dit, en souriant : Excusez-nous, voyez comme nous sommes installés. La vaisselle n'est pas d'argent, peut-être est-elle de platine !...

Toute cette jeunesse bruyante, remuante, plaisantante est formée de deux catégories : ceux qui vont à Jérusalem pour l'inauguration et qui rentreront ensuite dans leurs pays respectifs, ceux qui vont s'installer en Palestine au titre de halutzim. Tous portent une médaille à la boutonnière reproduisant la façade de l'Université juive.

Tout à coup, au milieu du va-et-vient, des groupes se forment ; un phonographe est apporté, et des chaînes de danseurs et de danseuses s'organisent spontanément par trois, par cinq, par dix. Tous dansent sur le même air, sur le même rythme, celui la chanson : *Dieu rebâtilra la Galilée.*

Le soir, après le dîner, pendant que, chacun en sa belle toilette et tous bijoux sortis, sur le bateau légèrement balancé, des groupes élégants jouent au mah-jong, font crisser des phonographes, échangent des propos de banale politesse, ou font les cent pas rapides sur le pont, je m'entretiens avec un négociant anversoïis, fort galant homme, M. Navon.

— Oui, dit-il, j'ai été étudiant à Vienne il y a une trentaine d'années, et j'y ai plusieurs fois entendu Herzl.

— Quelle sorte d'éloquence avait-il ?

— Oh ! je ne sais, mais il lui suffisait d'apparaître, il y avait quelque chose en lui... souvent il ne voulait pas parler, mais on le priait tant qu'il cédait. Pour beaucoup ce n'était même

pas ce qu'il disait. Nous avions lu « l'Etat Juif », et il suffisait que ce fut Herzl qui parlât. Il était « magnétique ».

J'avais souvent entendu cette expression appliquée à Herzl, il était magnétique !

— Un jour, continue M. Navon, il y avait des troubles estudiantins. De jeunes étudiants vinrent trouver Herzl. — On nous traite de Judenjunge. — Herzl... leur répondit : Eh bien, proclamez-vous vous-mêmes Junger-Jude ! car Herzl voulait que les juifs reprissent leur fierté.

Voulez-vous une autre anecdote sur Herzl ? Je l'ai entendue conter à Vienne. Lorsque Herzl remit à Max Nordau le manuscrit de « l'Etat Juif », Max Nordau, après y avoir jeté un coup d'œil, regarda Herzl avec commisération :

— N'êtes-vous pas devenu fou ? — Non, dit Herzl.

— Pourtant, un tel projet ! Certainement vous êtes fou et c'est bien triste ! Herzl, riant lui dit : Si vous voulez, pour vérifier si je suis fou, nous allons tous les deux faire ensemble une opération arithmétique. Il écrivit plusieurs chiffres et dit à Nordau d'en faire l'addition. Il arriva que Nordau se trompa et Herzl s'écria : — Vous voyez mon addition est juste, c'est vous qui avez perdu le jugement !

Le jeune directeur de « Menorah », M. Camhy, conte avec placidité ses avatars de guerre.

— J'étais en Palestine à cette époque. La moitié sud du pays était théâtre de guerre des armées alliées, la moitié nord aux mains des armées turco-allemandes. Les juifs étaient chassés de chaque ville l'une après l'autre, pour une raison ou pour une autre. Ils portaient... emportant ce que leurs épaules pouvaient tenir. Que de lamentables exodes ! A Jérusalem, un soir, 70 juifs furent emmenés par les Turcs. J'en étais. On nous fit aller à pied à Jéricho, et de là jusqu'à Damas.

Nous fûmes enfermés dans une cour de prison, et y vivions pêle-mêle dans la promiscuité la plus écœurante. Heureusement, par l'entremise de l'ambassade américaine, qui agit

sur l'empereur allemand, notre sort put s'améliorer. Il y avait des milliers de juifs à Damas, et une sorte d'état-major. Des secours en or nous parvenaient d'Amérique par la Hollande. Ainsi pûmes-nous vivre grâce à la solidarité juive.

Mais que de douleurs et de souffrance accablèrent certaines de ces colonnes de fuyards forcés par l'invasion. Le typhus les décimait quand la cruauté des hommes les épargnait. Et ainsi les juifs, frappés aux armées comme soldats, l'étaient encore comme populations civiles. Eh bien, le croirez-vous? nous n'avons jamais désespéré, du côté turc où nous étions en quelque sorte prisonniers, car nous savions qu'un jour prochain *Jérusalem serait libérée...*

Jérusalem, toujours l'évocation de ce nom magique. Sur ce bateau ultra-moderne, cela est encore plus frappant. Ah! tous les prestiges de la civilisation et du luxe peuvent s'accumuler, les syllabes fatidiques ont gardé leur valeur : *yerouschalaïm!*

Cinq jours après notre départ nous étions en vue d'Alexandrie, au contact de son port si coloré. Nous passons rapidement à travers les formalités douanières. Des amis nous attendaient avec force compliments, spécialement l'actif délégué de l'organisation sioniste en Egypte, M. le D^r Buchmill. Et trois heures après avoir quitté Alexandrie nous étions au Caire.

Chacun, bien entendu, fit la classique excursion aux Pyramides. Elle n'est pas seulement précieuse par l'extraordinaire impression qu'elle produit sur tout homme cultivé ou non, elle se rattache, pour un juif, à des souvenirs historiques.

C'est sur cette terre d'Egypte que les juifs furent esclaves, c'est parce qu'ils y furent contraints de participer sous le fouet à de l'édification tels monuments somptuaires, qu'ils s'enfuirent d'Egypte. L'horreur de l'esclavage, la joie délirante de la liberté laissèrent de si profondes traces dans l'âme juive, que le simple rappel de ces faits pourrait à lui seul, évoquer toute la philosophie juive — Songe que tu as été esclave en Egypte! telle est

la parole qui, parmi les juifs est répétée de siècle en siècle. Ce qui veut dire : Garde-toi du péché d'orgueil, toi qui as été esclave. Recherche toujours la justice, et donne-la aux autres, toi qui as été esclave !

Du Caire le train nous emmena vers El Kantara sur le canal de Suez. L'arrivée aux bords de cette eau calme, à onze heures du soir, sous la clarté pacifique de la lune, la traversée en ferry-boat, le lent défilé des hauts bateaux sur le canal, illuminé par les rectes faisceaux des projecteurs, tout cela est un souvenir plein de charme. Puis, ce fut le train palestisnien, longeant la mer à travers le désert vers Jérusalem.

Dès que le jour se lève, l'œil curieux examine le paysage. Est-ce une illusion ? Il me semble qu'il y a plus de verdure qu'à mon premier passage. Sans doute, le désert est immuablement le même, mais dès qu'il est franchi, j'aperçois des bouquets d'Eucalyptus au feuillage très vert, aux fruits pelés et brillants. Beaucoup d'arbres très jeunes, entourés de pieux et de fils de fer pour les préserver de la voracité des chèvres.

De longues étendues cependant sont seulement de rochers, de pierres, de collines ravinées. Et certains, qui font le chemin pour la première fois, s'en attristent. J'ai à côté de moi un jeune juif marocain intelligent et distingué, M. Benazeral, qui ne cache pas une certaine déconvenue. Tout ce qui charme le voyageur occidental, la vue des arabes, l'éclat de la lumière le laisse froid, puisqu'il a les mêmes spectacles au Maroc. Il voudrait voir quelque chose de spécifiquement palestinien, et sur le chemin de la Terre Promise il s'attendait à une fertilité plus visible ; je le plaisante.

— Que vous faut-il donc ? A chaque jour suffit sa peine. N'apercevez-vous pas ces chutes de pierres qui serpentent devant vous ? Ce sont des lits de torrents. Ils sont à sec direz-vous. Mais on ne peut tout faire à la fois. Voici déjà le

lit de la rivière, plus tard vous aurez la rivière elle-même !

Je ne convainc pas de suite mon jeune déçu. Pourtant, cette impression un peu déplaisante n'est pas générale ; je circule dans le wagon et j'écoute les réflexions. Je m'aperçois une fois de plus que l'aspect de chaque chose dépend de l'œil qui la regarde. L'un dit : ce ne sont que des rochers ! je ne vois de possible ici que l'exportation des pierres. Mais il se voit répondre : ah ! comme c'est beau ! C'est vraiment aussi beau que la Suisse.

Un anglais qui parle fort mal français explique, avec beaucoup de peine, que si on n'a pas la foi on ne trouvera rien de beau, et que si on a la foi — comme lui — tout est merveilleux. Il se met à chanter à tue-tête la *Hatikva*, l'hymne hébreu. Tout à coup il dit, à ce que je comprends :

— Si vous avez devant vous un jeune amoureux parlant de sa bien-aimée, l'écoutez-vous de la même oreille quand vous aurez soixante ans que quand vous en avez vingt ?

Et à sa joie exubérante, je vis bien qu'en effet mon anglais, pourtant quadragénaire, regardait le vieux pays de ses pères avec un œil de vingt ans !

Un moment, à une petite station, j'aperçois un détachement de police palestinienne. Je note la finesse des bêtes et le bon aspect des cavaliers. Pendant un court arrêt, des fillettes jettent dans notre wagon de petits bouquets de fleurs sauvages. Elles ne refusent pas quelques piastres en échange de cette amabilité.

A un autre moment, je vois deux routes qui se croisent, en construction, et des rouleaux à vapeur, avec deux nombreuses équipes d'ouvriers. Cette vue m'est agréable comme une promesse que sur cette terre le travail est bien en cours.

Peu à peu nous nous approchons de Jérusalem. Notre train a déjà une heure et demie de retard. N'importe, nous arriverons bientôt.

En effet, vers onze heures, je reconnais la banlieue de la ville

éternelle. Je regarde avidement. Un palestinien venait de me dire :

— Vous ne trouverez pas grandes modifications à Jérusalem. Jérusalem c'est ce qui change le moins. Par exemple, la colline de Tel-Pioth qui devrait être, depuis deux ans, couverte d'habitations, est loin d'être achevée...

Nous verrons bien ! me disais-je.

Et voici la gare. Le train stoppe. Chaque voyageur est hélé par des amis. Nous-mêmes nous sommes appréhendés par M. Van Vriesland, trésorier de l'Exécutif sioniste, par M. Elmaleh, rédacteur au quotidien hébraïque *Doar Hayom*. Des autos nous attendent, des chambres sont retenues.

Mais M. Van Vriesland, souriant et attentif, décide que nos voitures ne prendront pas la voie la plus directe. Par déférence pour ceux qui arrivent ici pour la première fois, il tient à ce que la voiture prenne le chemin le plus pittoresque pour aller de la gare, — à quelque distance de la ville, — à l'hôtel.

Et c'est un premier émerveillement, en effet. Oui, je reconnais la bonne poussière blanche palestinienne, les mêmes types juifs — modernes ou anciens — et les murailles vénérables et la Tour de David, et la Porte de Jaffa.

— Rien n'est changé, m'écriai-je.

— Mais si, dit M. Van Vriesland, voyez : l'horloge qui déparait ce coin antique a disparu, vous la retrouverez devant la poste !

Ce fut l'installation rapidement faite, les bagages défaits et, de suite, la prise de contact avec les choses et les gens.

La première personne que j'aperçois est M. Cadoorie, riche et philanthrope, qui a déjà donné largement pour la restauration palestinienne. Il me demande si je connais ses nouveaux plans. Et comme je réponds négativement, il m'entraîne de suite vers sa chambre avec MM. Lœwy et Simon Reich, ses ingénieurs.

Là il déploie des cartes. Voyez, dit-il, j'ai acheté toute cette

bande de terrain entre Haïffa et Acre, deux kilomètres de large sur six kilomètres de long, je vais faire des cités modèles. Il y aura un parc d'agriculture, des golf-liuks, des places pour le base-ball, pour le water-sport. Un moulin à vent élèvera l'eau de la mer dans un bassin...

Je suis un peu ébaubi ! J'apprends encore qu'il y aura un collège de musique, un boulevard planté d'arbres, que sais-je !

Il me faut quitter M. Cadoorie, je ne le fais pas sans le remercier et l'encourager. En descendant, j'apprends que d'habiles pickpockets ont profité du tohu-bohu de l'arrivée pour soustraire quelques papiers et quelques portefeuilles à des voyageurs distraits.

Mais bien entendu personne ne suppose un instant que ce sont des voleurs juifs !

CHAPITRE II

Une journée à jamais historique : l'inauguration de l'Université hébraïque de Jérusalem. — Soliloques d'un juif français.

Si vous avez la foi, les scorpions vous sembleront des rossignols.

— Je n'ai pas cette sorte de foi qui ne voit pas la réalité.

— Si la foi demande la réalité, où est le mérite de la foi ?

Veille de l'inauguration de l'Université.

La ville de Jérusalem est dans un état d'extraordinaire fièvre. Les rues sont encombrées. Les bureaux de l'organisation sioniste sont pris d'assaut, du premier étage au bas de l'escalier une foule de solliciteurs viennent chercher des cartes. L'Organisation est, à ce point de vue, débordée elle avait cru voir grand, elle avait vu insuffisamment grand, des centaines de touristes venus de tous les coins du monde se croyaient en droit, arrivés à Jérusalem de recevoir coûte que coûte, une carte leur permettant de passer l'enceinte consacrée... On m'a dit plus tard que, tant bien que mal, tout avait fini par s'arranger.

Premier avril 1925 ; trois heures.

Je me dirige vers le mont Scopus par la route poussiéreuse ; mais il y a mille et mille autos devant et je croi préférable de quitter la voiture. Me voici devant les bâtiments universitaires tout claquant neufs. La porte est verrouillée, plus encore, enchaînée ; elle s'ouvre seulement devant une carte portant

le mot magique : « plate-forme ». Les invités se trouvent réunis dans un salon d'attente, où l'appel des délégués est fait par M. Bentvich lui-même, qui tient en Palestine un poste équivalent à celui de ministre de la justice.

C'est alors que le défilé se forme : en tête viennent les professeurs délégués de diverses universités dans leur costume officiel, de toutes les formes et de toutes les couleurs. Nous traversons un jardin fleuri et suivons un sentier qui serpente vers le bas, jalonné de chaque côté, par des boy-scouts blancs et bleus au garde à vous.

Le flanc de la colline a été creusé et il y est disposé des sièges en amphithéâtre ; la « plate-forme », c'est-à-dire la tribune, fait face au public. De nombreux photographes et cinégraphes opèrent avec activité.

Quelques personnalités reconnues dans le cortège sont applaudies ; chacun gagne la place qui, très protocolairement, lui est assignée. Quelques instants après que la tribune est ainsi garnie, arrive un petit groupe brillant formé du maréchal Allenby, de Lord Balfour, en robe universitaire rouge brique, de M. Weizmann, en robe écarlate, le premier en bonnet rond, le second en bonnet carré ; de Sir Herbert Samuel, haut commissaire, en robe noire bordée de violet. Deux kawas, c'est-à-dire deux appariteurs civils de l'ancienne garde turque, appuyés sur leur haute canne d'argent, se tiennent debout, graves et immobiles, de chaque côté de la tribune. C'est alors qu'apparaît en esprit le chemin parcouru depuis la pose de la première pierre, en 1918, où c'était l'idée, la promesse de l'Université qui étaient consacrées, alors qu'aujourd'hui, c'est sa pleine réalisation.

Les gradins et les champs d'alentour sont remplis d'un public épais, dense, d'un rare silence. J'aperçois encore des universitaires en tenue de gala dans le grand public, des chapeaux haut de forme en masse, des centaines de jeunes gens et de jeunes filles en bleu et blanc, raides et solennels. Aux

premiers rangs, les étudiants, montrant un regard assuré et fier. Ils sont chez eux, nous sommes leurs invités. Beaucoup de tarbouchs, signe visible de la participation arabe. L'amphithéâtre est si vaste que tout à l'heure les applaudissements les plus nourris ne donneront qu'un faible bruit. Sur le même plan que MM. Weizmann et Sokolow, le grand rabbin askenaz Kook, de noir vêtu, avec un bonnet de fourrure, représente l'ancien judaïsme. Au pied de la tribune, des ornements en verdure liés aux armes de David.

La cérémonie débute par l'exécution de l'hymne national juif. Puis le chœur entonne le psaume XIX « Les cieux chantent la gloire de Dieu et le firmament montre son œuvre superbe ».

La parole est donnée à M. le rabbin Kook, qui va consacrer l'édifice par une prière. Il y ajoute un discours sur le thème « Puisse cette Université être le commencement de la Rédemption ». Il espère avec les juifs orthodoxes que ce sera la maison de l'esprit religieux juif. Enfin il invoque Dieu « pour que Sion devienne la lumière de toute l'humanité ».

M. le professeur Weizmann se lève. Une acclamation unanime accueille son salut à la foule. Le visage légèrement contracté, le D^r Weizmann attend le silence. Certes, à ce moment il a pleine conscience que tout son peuple vit une minute historique; il comprend que la volonté qu'il a eue, aidé de quelques hommes de courage, de dresser, sous le dôme du ciel palestinien, le dôme harmonieux du temple de la science et de la pensée juive, cette volonté a été appréciée dans son sens profond. La vue de cet homme en costume universitaire, en plein air, face à une foule dont son œuvre a fait un peuple, a quelque chose de profondément émouvant. M. Weizmann lit son discours en hébreu.

Derrière nous une vaste plaine, déroulée jusqu'aux monts Moab et au mont Nebo d'ou Moïse promit, désigna aux juifs la Terre Promise; et, par delà le rutillement de la Mer Morte,

dans un poudrolement bleuté de longues et douces ondulations poussiéreuses, l'œil aperçoit comme un fil argenté la plaine étroite du Jourdain. N'est-ce pas un symbole qui nous est offert ? Le Jourdain, grâce aux travaux de l'ingénieur Ruthenberg, arrosera, fécondera le sol de la Palestine comme cette Université fécondera l'esprit de ses habitants !

Pas de velum au-dessus de nos têtes, mais la large brise et le soleil qui déjà darde de chauds rayons. Une sorte de griserie collective s'est emparée de l'auditoire. J'ai déjà vu dans des amphithéâtres, sous le grand ciel chaud, des foules enthousiastes, par exemple en Espagne, mais c'était pour des spectacles sanguinaires ; ici, ce qui passionne la foule, c'est un désir de haute culture intellectuelle et de renaissance nationale qui eut paru il y a seulement quinze ans une utopie, — car quel visionnaire eut imaginé il y a quinze ans que le mont Scopus verrait en 1925 se dresser une Université juive à l'inauguration de laquelle cinquante-deux représentants de toutes les nations seraient délégués par leurs gouvernements ?

Pendant la version hébraïque du discours de M. Weizmann, je feuillette une forte et belle brochure offerte par l'organisation sioniste à tous les invités de la « Plateforme ». Elle est en trois langues, anglais, hébreu, arabe. Le fait que l'hébreu se lit de droite à gauche, et l'anglais naturellement de gauche à droite, permet que chacune de ces langues, suivant qu'on ouvrait la brochure d'un côté ou de l'autre, se présentait la première et pouvait prétendre à la prééminence ; et le fait qu'entre ces deux versions figurait la version arabe superbement gravée, avec tout ce que permet de fantaisie et d'ornements cette écriture si particulière, était un hommage délicat rendu à la population occupante du sol et un signe du désir officiel de collaboration pacifique.

Lorsque M. Weizmann cite le nom de Lord Balfour, il est vivement applaudi. Tout son discours est attentivement suivi :

« L'Université devra encore parcourir une longue route avant de pouvoir réaliser tous les espoirs que ses fondateurs ont mis en elle. Nous n'avons pas l'intention d'improviser ici une réplique prétentieuse des grandes Universités de l'Occident... Une Université doit être universelle, elle doit être ouverte librement à toutes les religions et à toutes les races... L'Université continuera les conditions antiques de l'enseignement de l'hébreu et de la lutte juive avec les mystères de l'univers... »

« Humblement et respectueusement, conscients de ce que nous devons à d'autres et à nous-mêmes, nous cherchons à apporter en Palestine notre contribution particulière au bien commun. »

Lorsque le silence fut rétabli, le Haut Commissaire se leva, salué par une ovation. Sir Herbert Samuel s'avance vers le public avec une véritable noblesse de démarche souple et sportive. Il regarde un instant l'assemblée d'un air assuré et prend la parole, en anglais tout naturellement. Il fera acclamer successivement les noms de Weizmann et d'Allenby.

« Le gouvernement de Palestine se réjouit de l'établissement de cette institution fondée sous de bons auspices et appelée, nous l'espérons, à rendre des services illustres à la science et à l'étude... La sagesse a construit la maison de l'Université, elle a taillé ses sept piliers, elle clame : que tous les simples entrent ici... Et à ceux qui désirent l'entendement, elle dit : Vivez et suivez le chemin de la raison... »

« Dans cette maison de la sagesse, on étudiera côte à côte la langue la plus ancienne et la science la plus moderne... »

Et le Haut Commissaire qui, on le sait, est profondément religieux, conclut dans un élan de ferveur :

« Béni sois-tu qui nous as préservés jusqu'en cette saison ! ».

Puis ce fut Lord Balfour qui se leva. Toute l'assemblée se leva avec lui, les chapeaux, les mouchoirs volèrent en l'air, les applaudissements semblèrent ne plus devoir finir, car ils

reprenaient dès qu'ils s'étaient un instant affaiblis. L'après-midi est déjà avancé, un vent assez froid s'est levé qui balaie tout le mont Scopus ; les hommes en frac, les femmes en toilettes ouvertes ressentent le froid, qui, en Palestine, succède si vite à la chaleur du jour. N'importe, personne ne bouge, l'enthousiasme reste au même diapason.

Visiblement, c'est Lord Balfour que la foule désirait entendre. Elle voit à la tribune un grand vieillard à peine courbé, et vraiment digne en sa robe grave. Le voilà donc cet homme légendaire dont tant d'autres hommes ont prononcé le nom avec respect ! On dit ici « lord Balfour », ainsi qu'on dit : le Baron, — avec reconnaissance et comme s'il s'agissait de personnages mythiques, ne faisant pas partie de l'humanité ordinaire. La fameuse « Déclaration Balfour », la voici matérialisée en un homme, son auteur, qui est là en chair et en os. Et si la plupart des hommes qui sont présents à cette cérémonie sont aujourd'hui heureux et libres sur une terre à eux, c'est par l'éclatante intervention du vieillard qui, en ce moment, leur adresse la parole. Qui ne comprendrait l'émotion, l'admiration, la reconnaissance débordantes dans l'âme de tous ces juifs ?

A l'encontre des personnages précédents, Lord Balfour ne lira pas son discours. Il aura des gestes familiers, le ton qu'il prendra sera empreint de simplicité et d'humour ; il parlera de son œuvre avec clairvoyance et une attention paternelle. Ses mains, successivement, se tendent en avant vers la foule qu'il prend à témoin, ou se fixent derrière le dos, ou restent suspendues aux parements de sa robe. Il supporte vaillamment l'épreuve, dure à tout orateur, de la parole au grand air devant une très nombreuse assistance.

Lorsqu'il dit quelque mot joyeux ou ironique, toute l'assemblée rit bruyamment ; elle semble heureuse de la cordialité du ton :

« Je voudrais pouvoir vous parler en hébreu, mais je dois

me servir d'une langue qui m'est plus familière... Sur ce mont, les Romains, qui y campèrent sous Titus, pensèrent avoir achevé la destruction d'Israël ; sur ce mont commence aujourd'hui une nouvelle ère.

« Dans les circonstances particulières d'aujourd'hui, nous cherchons à adapter les méthodes des Universités occidentales à un pays asiatique et à une langue orientale... »

« A moins que je ne comprenne pas les signes du temps, à moins que je ne me trompe sur le génie du peuple juif, l'expérience tentée réussira... Dans les dernières années seulement, trois théories scientifiques nouvelles ont attiré l'attention du monde : l'une est la théorie philosophique généralement connue sous le nom d'Evolution créatrice et a pour auteur mon ami, M. Bergson ; l'autre a créé une nouvelle psychologie et elle a pour auteur M. Freud, également juif ; enfin la troisième théorie, la plus importante, celle de la relativité, a pour auteur M. Einstein, génie scientifique et mathématique, encore un juif. Cela est bon à noter pour montrer la part que la race juive a prise à l'étude des problèmes qui préoccupent l'humanité... »

Il poursuivit, éveillant le vif intérêt de l'auditoire :

« Les arabes doivent se souvenir que dans les jours les plus sombres du sombre moyen âge, quand la civilisation occidentale semblait ensevelie sous la domination barbare, ce sont les arabes et les juifs qui ont aidé à ranimer les premières clartés. Cette collaboration doit continuer afin que, de cette Université palestinienne, toutes les populations de la Palestine tirent un avantage spirituel. »

Et enfin :

« Nous voyons en Palestine combien les influences religieuses peuvent diviser l'humanité. Nous savons que ces divisions sont inévitables ; nous devons tendre à les diminuer. La science, elle, ne connaît pas ces divisions... la création d'une Université est un lien et non une cause de séparation

parmi les hommes... Je déclare ouverte l'Université de Jérusalem. »

M. Weizmann, encore qu'il soit maintenant tard, donne la parole à M. Bialik, le grand poète national, que l'assemblée applaudit vivement. Le soleil a presque achevé sa course, le froid et la brise sont plus vifs. Mais qui songerait à s'en aller et à perdre ainsi une parcelle du spectacle attendu ?

M. Bialik parle clairement, fortement, avec l'accent d'une conviction qui le possède tout entier. Il s'écrie :

« Nous ne voulons pas exagérer nos sentiments. A l'heure actuelle, l'Université n'est qu'un moule qui doit être rempli. Mais la journée d'aujourd'hui est sacrée à Dieu et à notre peuple. Les yeux de millions de juifs dans la Diaspora brillent de reconnaissance... Aujourd'hui a été posée la première pierre de la Jérusalem sublime... »

La cérémonie est clôturée par M. le grand rabbin d'Angleterre Hertz qui, vêtu de son talet, les mains jointes, d'une voix claire, prononça en hébreu une prière, pour le « succès de cet institut d'enseignement, de religion et de sagesse dans la cité éternelle du peuple éternel ».

Enfin le chœur entonna, accompagné de la foule entière, l'hymne « Hatikwah ». Et ce fut la dispersion de la foule, — comme un retour hatif de fête de banlieue, — les voitures assaillies, les routes noires de groupés animés.

Dès le seuil de l'hôtel j'aperçois M. Gide, je lui demande ses impressions.

— Ce fut une très grande cérémonie. Et je n'ai rien trouvé d'artificiel dans l'enthousiasme manifesté me dit-il... Mais mon Dieu toutes les automobiles de la Palestine avaient dû être mobilisées, je n'ai jamais vu un défilé pareil... Voyez-vous ajouta-t-il après un instant de silence, je crois que « *cela donnera vraiment quelque chose* ».

Mais j'ai hâte de solitude, je suis fatigué par tout ce mouvement ; je désire laisser à mes idées, leur libre cours. Le lecteur me pardonnera d'avoir noté mon soliloque, assez heurté lorsque, rentré dans ma chambre, j'essayai de dégager la portée de l'événement auquel je venais d'assister.

SOLILOQUE D'UN JUIF FRANÇAIS

...C'est une belle et grande chose que, sur ce mont Scopus, où tant de fois se déployèrent les camps des guerriers, où se dressèrent les tentes de Titus, nous autres, descendants des dispersés dans la ruine et l'affliction, nous ayons voulu dresser notre Université.

— J'aime imaginer qu'en ces bâtiments, où se réuniront demain des maîtres savants et des élèves attentifs, le patrimoine intellectuel de la France ne sera pas oublié. La France a peut-être un peu joué dans le monde moderne le rôle que les juifs ont joué dans le monde ancien : elle a été génératrice de pensées largement humaines.

S'agissant de liberté, de justice et de démocratie, le clair génie de Voltaire, les jalouses exigences de J.-J. Rousseau, l'esprit méthodique des Encyclopédistes doivent trouver à Jérusalem des échos familiers. Et que ce soit en la langue de la Bible que ces œuvres, qui ont régénéré le monde, soient aujourd'hui commentées, cela est prodigieux, en vérité. Je ne sache pas que l'esprit humain ait jamais donné un tel exemple de maîtrise, de domination hautaine sur ce qui, dans l'histoire des peuples, fut injuste, et par-là, transitoire.

Israël, du haut du mont Scopus, doit promouvoir la paix, la paix morale, la paix intellectuelle, précisément parce qu'il a été morcelé en tronçons. Précisément parce qu'il a laissé des parties vivantes de son être en chaque nation, précisément parce que certaines de ces parties croient à jamais avoir

oublié la souche mère, Israël doit proclamer l'unité morale, l'unité intellectuelle de l'humanité.

Israël doit promouvoir la paix dans l'unité. Il y a des peuples, mais il n'y a qu'une humanité, avec les mêmes besoins, les mêmes idéals, voilés par de méchants esprits ou méconnus par d'épaisses ignorances, involontaires ou systématiques. Il n'y a pas d'idéal plus cher, plus naturellement cher au cœur de tout homme et de tout peuple que celui de se développer suivant son harmonie interne. Proclamons-le. Et, par l'épanouissement même de cette diversité, faisons apparaître à tous, l'éclatante unité de la nature humaine !

...Je souhaite encore voir se dégager de notre enseignement un culte, une règle inflexible et jalouse de *l'honneur*. J'aime à imaginer que l'étudiant juif sera partout reconnu à ce trait : le respect de la parole donnée, une extrême délicatesse de mœurs. Je suis peut-être exigeant, mais elle est si grande, si élevée, la pensée des hommes qui ont voulu cette renaissance juive !

On a dit, paraît-il : ce qui importe dans le Foyer national juif, ce ne sont pas les établissements agricoles, ce n'est pas le nombre des émigrants, mais *c'est le nombre et la qualité des écoles*. Ah ! combien cela est vrai. Que nous soyons une race intelligente, personne ne le met en doute, mais n'aurions-nous pas pu acquérir pendant les longues persécutions, l'envers de quelques qualités ? On l'a prétendu. Eh bien, montrons que, d'avoir courbé les épaules sous les sévérités du sort, n'a jamais altéré nos âmes ; que, telles elles étaient, promptes, ardentes et élevées, telles elles sont restées pendant dix millénaires et qu'aujourd'hui, où la liberté nous est rendue, nous abordons cette terre avec des cœurs altiers et qui n'ont jamais répudié leur noblesse.

Donc, créons ici un enseignement *inaccessible à quelque*

influence que ce soit, hors la vérité. La vérité démontrée contemporanément. J'entends par là que la vérité n'est pas une, qu'elle n'est pas éternelle ni invariable, mais qu'il n'y a qu'une vérité par époque. C'est la grandeur de l'esprit humain d'édifier des vérités successives et de les reconnaître pour telles au fur et à mesure qu'il les formule. A toute époque il y a une hypothèse qui est vérité parce qu'elle est honnête. Elle est honnête parce qu'elle est prête à céder la place à l'hypothèse suivante, *la vérité de demain.* Les dogmes intangibles ont été détrônés même des mathématiques, à plus forte raison doivent-ils l'être du domaine philosophique.

Cette ardeur dans la proclamation, cette confiance totale compatible avec l'esprit de doute total, cette volonté inentamable de proclamer l'hypothèse du jour, de la tenir pour vraie, d'être prêt à donner pour elle son cœur, sa raison et s'il le faut, sa vie, voilà qui est juif : En vérité, je voudrais que chaque élève de l'Université se fit à lui-même à peu près ce serment : se cultiver, être désintéressé dans la recherche, être loyal dans la pensée communiquée, — ne rien omettre, ne rien ajouter et renoncer aussitôt à ce qu'on a proclamé, dès l'instant où cela est démontré inexact.

...Je ne sais ce que nous enseignerons au juste dans notre Université, mais je sais bien à quoi tendra tout notre enseignement. Il tendra à faire des esprits tout d'abord respectueux *de la loi.* La loi doit être la seule sauvegarde des sociétés modernes. Et puisqu'elle implique le respect absolu de tous, il faut qu'elle-même soit la plus haute expression de la justice, il faut qu'elle soit universelle et ne connaisse ni puissants ni faibles, ni différence de races. Il faut qu'elle tende à instituer le règne et assurer le développement de la démocratie. Que peut être le Foyer National s'il n'est pas la mise en œuvre et en action de l'idée démocratique ?

Il nous faut arracher, non pas seulement les racines, mais jusqu'aux moindres radicelles de l'intolérance dans tous les domaines de la pensée. La pensée de l'homme doit être libre comme l'homme lui-même, mais la pensée doit être responsable devant la pensée, comme l'homme doit être responsable devant l'homme. Il nous faut des juges sans passions, comprenant les passions, mais au-dessus d'elles.

Nous serons une Université où ne doit dominer ni l'argent ni la tradition. Nous avons la liberté totale, absolue. Nous créons de toutes pièces dans un vieux monde pour des idéals modernes. Souvenons-nous de cette belle expression de Renan : *Jérusalem, capitale de cœur de l'humanité*. Il faut que chaque cœur meurtri, où qu'il soit, sache qu'ici il pourrait battre selon son rythme. Nous prendrons une jeunesse de toutes les origines et nous lui donnerons une directive commune : celle de la recherche de la vérité.

De la vérité tout court et de toutes les vérités.

Il y a trois mille ans, nous étions une petite agglomération de pasteurs ou d'agriculteurs en marge de la civilisation égyptienne. Certes, celle-ci était à un haut degré développée, mais sa base était pervertie. Les Egyptiens adoraient l'esprit sous les espèces de la brute. Ils cherchaient Dieu dans les formes animales. Au lieu d'exalter la personne humaine dans ses formes et dans sa valeur intellectuelle, comme firent les Grecs, les Egyptiens, comme par un hommage à tout ce qu'il y avait pour eux d'incompréhensible dans les lois du monde, cherchèrent, par une capitulation inouïe, à adorer l'intuition qui redoute l'intelligence, le silence, qui redoute la parole. Ce bœuf, ce crocodile, ce hibou, voilà tes dieux, disaient les prêtres à la brute fruste. Loin des Egyptiens, mais en contact encore avec eux, les juifs voyaient les Phéniciens, les Babylo-niens ; mêmes errements ; mêmes erreurs, même abdication.

C'est devant ces monstruosité de la pensée que les Juifs refusèrent de s'incliner, de ployer le front ou le genou. Un

grand homme les prend en charge et les conduit vers la Terre Promise à travers les épreuves du désert.

Leur histoire, dès lors, se résume en une formule : dans la mesure où ils sont libres, ils créent des valeurs civilisatrices, dans la mesure où ils sont asservis, ils font effort pour conquérir leur liberté. Mais, même ce faisant, ils n'ont jamais songé à mesurer la force de l'adversaire. Vaincus d'avance, ils n'en luttaient pas moins avec une froide impétuosité. Ah ! qu'ils connaissent mal notre race, ceux qui ont dit : Le juif n'est pas un soldat. Ce que sait le Juif, c'est que la brutalité des armes n'est pas un but, mais un moyen. Il jette malédiction à toute force qui ne travaille pas dans le sens de la justice.

... Accéder à la Palestine n'est tout de même pas accéder à l'Ouganda. Herzl décidément avait tort, lorsqu'il pensait que l'exode juif pouvait se réaliser indifféremment en Argentine ou en Palestine. L'âme humaine est ainsi faite qu'elle se rattache à mille pensées des morts qui la gouvernent. Supposons l'Ouganda ou l'Argentine réalisés. Nous arrivons ; il y a de belles constructions et des canalisations électriques, mais il n'y a point la poussière des ancêtres !

On dira : c'est une question d'éducation ; le même enfant qui est élevé en Angleterre et qui se sent anglais, se serait senti italien s'il eut été élevé en Italie. Sans doute, à condition d'être admis par le milieu, à condition qu'on lui dise : Vous êtes chez vous, à condition que ce qui est fait par la collectivité soit reconnu être fait également par lui, à condition qu'il soit citoyen et non sujet de ce pays. Si je suis aubain, si je suis pérégrin, si je ne suis pas citoyen, je ne suis pas de ce pays. On ne peut se déprendre du milieu juif, de sa tradition, de ses petites choses, et de ses grandeurs qu'en l'ignorant.

Toute notre conduite, tous nos actes sur cette terre, tous

nos actes en ce foyer national, ont été logiques et cohérents avec notre histoire : nous avons commencé par organiser un cadre salubre. Nous nous trouvions en présence de corps affligés, nous les avons soignés, — sans distinction de race ou d'origine. On nous a dit : Le pays est sur-hospitalisé. C'est possible. Le plus n'est pas un malheur comparable au moins.

Nous avons créé les écoles du premier degré. En nombre excessif, a-t-on dit. Il n'y a jamais trop de facilités d'instruction données à la première enfance. Enfin, les hommes éminents qui inspirent le mouvement, ont conçu ceci : *fonder une Université juive* ! Il y a cinq ans, ils en posaient la première pierre sur ce mont Scopus dominant des terrains vides et brûlés. Cinq ans après voici l'Université, centre de l'influence juive.

... Je ne souhaite point voir dans les plaines de Palestine le déploiement ordonné des parades militaires. Je ne souhaite point voir dans nos ports l'éclat imposant d'une flotte de guerre, mais je me réjouis à l'espérance qu'ici seront groupés des jeunes gens de toutes les origines, autour de maîtres respectés. Il faut ici un enseignement libre, un enseignement qui sera aussi coûteux et somptuaire que possible pour le peuple juif qui l'organise, aussi facile d'accès et aussi peu exigeant de redevances pour qui le recevra. Ici les salles ne seront point fermées parce qu'elles risqueraient d'être trop pleines. Ici on ignorera toujours le *numerus clausus* : Nous sommes un petit peuple qui veut un grand rayonnement.

Pour un grand effort de culture intellectuelle, l'heure est singulièrement propice. Le monde entend encore le roulement confus des armées. Des peuples sont frémissants qui n'ont pas trouvé leur équilibre. Partout la suspicion, partout la haine. Parce qu'il n'y a pas assez de richesses, parce qu'elles sont mal réparties, parce que la notion de patrie est agres-

sive, parce que le travail n'a pas sa consécration légitime, parce que pour tout résumer d'un mot, il n'y a pas de fraternité dans le monde. Il nous faut la formuler, cette fraternité; il nous faut l'établir à notre foyer et, par là, la donner en exemple.

Il nous faut travailler la terre puisqu'on nous a arrachés de la terre.

Il nous faut être accueillants puisqu'on nous a toujours chassés.

Il nous faut être tolérants parce qu'on a été intolérants pour nous.

Il nous faut être justes parce qu'on a été injustes envers nous.

... Le soir, une très belle réception réunissant tout Jérusalem dans les salons de la résidence somptueuse du Haut Commissaire Sir Herbert et Lady Samuel. Jusqu'à une heure avancée de la nuit les automobiles avec leurs phares éclatants sillonnèrent la route de Jérusalem au Mont Scopus.

Les salons présentaient le même coup d'œil scintillant de toutes les réceptions diplomatiques; les toilettes y étaient de la ligne voulue, et les uniformes chamarrés et décorés à souhait. Les hôtes déployaient leurs grâces avec une aisance très mondaine. Des arabes, des Hindous, des prêtres de tout culte égayaient les groupes ou tranchaient sur leur couleur. Et le buffet était fort bien garni.

Sir Herbert Samuel avait, pour chaque invité de marque, un mot aimable. Lord Balfour était l'objet d'une déférence visible et MM. Weizmann et Sokolow montraient sur leur visage la satisfaction d'un grand devoir en bonne voie d'accomplissement.

CHAPITRE III

**Le Banquet Universitaire. — Les propos de M. Dizen-
goff. — L'Institut Balfour-Einstein. — Des vœux uni-
versels. — Les plans de l'Université. — Une leçon. —
L'organisation de l'enseignement. — La Bibliothèque
de Jérusalem.**

Nous ne puisons qu'en de belles sources; pour
en avoir mêlé l'eau elle ne s'est pas cor-
rompue car elle est de telle nature que bien
qu'on la transporte, elle n'en est pas moins
fraîche.

Description de la Palestine
manuscrit de la Bibl. de l'Arsenal
xvi^e siècle

Le Ceremonial dinner, comme le programme appelle le ban-
quet suivant l'inauguration, fut très brillant; il se tint dans la
grande salle des bâtiments russes et le tout Jérusalem y assista,
sur invitation spéciale, pour faire honneur aux hôtes de la jeune
Université, délégués de Gouvernements ou des Corps savants.
— Le banquet était présidé par M. Sokolow, qui s'acquitta de
sa tâche avec infiniment de bonne grâce et qui fut un toast-mas-
ter parfait. La chère était excellente, sauf qu'il ne fut pas donné
de champagne, car je n'ai pas besoin de dire que le menu
était « cacher »; les vins, bien entendu, étaient de Ri-
chon le Zion. A la fin du repas, dans cette salle basse,
décorée de jolies tapisseries, la cordialité et l'animation
étaient générales.

Nous entendrons tour à tour des toasts au nom de la France, de l'Italie, de la Belgique, de la Pologne et de dix autres nations. Le Général Sarrail qui avait été invité envoya un télégramme de vifs regrets, mais affirmant qu'il lui sera agréable de « suivre les efforts de l'Université hébraïque dans l'ordre de l'éducation ». — Un toast porté au nom du Baron Edmond de Rotschild est vivement applaudi par l'assemblée. Le Consul d'Italie est écouté avec attention, car une partie de la presse mondiale avait déclaré que le fascisme était antisémite. Or, le représentant autorisé de l'Italie nous affirme que « le Gouvernement fasciste n'est nullement antisémite ». — Le discours de M. Maugras, Consul de France, fut l'objet d'applaudissements unanimes.

« Aujourd'hui comme aux jours lointains de Nehémie, le culte de l'idéal passe, pour vous, avant les soins de la vie matérielle et le sanctuaire, avant les murailles de la cité... Si, comme dit le poète, il faut avoir mangé son pain dans les larmes pour connaître les puissances célestes, qui donc les connaîtra mieux que le peuple d'Israël? Nous sommes sûrs que dans votre Université, vous donnerez l'enseignement le plus pénétré d'idéalisme, le plus propre à assurer par-dessus les frontières la communion des intelligences! »

Et il termina ainsi :

« Puissiez-vous, sur les harpes que vous reprenez aux saules des fleuves babyloniens, faire entendre à nouveau quelques-uns de ces beaux cantiques de paix et d'amour qui ont enchanté l'humanité. »

M. le grand Rabbin de France, Israël Lévy « évoque le souvenir de ces grands penseurs qui unissaient le culte de la science à celui de la Bible et du Talmud ».

Lord Allenby se levant est l'objet d'une acclamation :

« C'est un des moments dont je serai le plus fier en ma vie que d'être ici en ce jour à l'ouverture de l'Université juive par Lord Balfour. Il y a dix ans j'avais l'occasion de présider la

cérémonie de la pose de la première pierre... c'est une faveur donnée à peu de peuples que de voir qu'un tel travail commencé dans la guerre peut être achevé dans la paix ! »

Il indique qu'il y a huit ans le flot de la guerre le jetait sur la côte d'Egypte au commandement d'une armée destinée à libérer la Palestine, « tâche qui avait, dans le passé, souvent été entreprise sans succès par d'autres armées » ; mais le but était tel — Jérusalem — qu'il n'était pas un de ses soldats, qui ne fut prêt à tout risquer pour l'atteindre. »

Il rappelle comment il força la ligne de défense, put s'avancer vers le nord, et prendre Jérusalem. « A cette époque je savais peu ou rien du sionisme et si j'avais une pensée à son égard, je le regardais comme une illusion et une théorie (un fantôme), mais bientôt je devais venir à un contact étroit avec lui. »

C'est que le Dr Weizmann se rendit au grand quartier du maréchal Allenby peu de jours après la prise de Jérusalem. Sa visite fut « une révélation de la foi possible en une cause. Jamais je n'avais eu un tel maître (such an eye-opener) dans ma vie. Le Dr Weizmann convertissait tous ceux qui se trouvaient en rapport avec lui par la seule contagion de l'enthousiasme... Dans le bruit même des canons M. le Dr Weizmann songeait à la fondation de l'Université : c'est un merveilleux exemple de ténacité et de prévision... »

Lord Balfour proteste qu'il ne veut pas prononcer un nouveau discours, mais il propose à l'assemblée de boire à « son vieil ami » M. Sokolow, pour « les services prolongés et désintéressés qu'il rend à la cause sioniste ». Tous les assistants approuvent ces justes paroles.

Le Consul de Pologne déclare : « Comment le Gouvernement polonais ne s'intéresserait-il pas à tout ce qui touche aux Juifs, puisque 10 o/o de notre population est composé de Juifs ? — Nous sommes frappés par l'énergie que vous dépensez dans vos buts de paix universelle ; votre Université

sera un élément de reconstruction du monde. Votre Université contient des possibilités illimitées de progrès ! »

Le Consul autrichien s'écrie : « Que votre Université vive, qu'elle croisse, qu'elle réussisse. »

Vraiment, de voir les représentants de ces peuples réunis à une même table, et banquetant ensemble, alors qu'il y a si peu de temps tous ces peuples étaient ennemis et en proie à la plus horrible des guerres, cela fait contraste. Aujourd'hui, tous sont d'accord pour souhaiter réussite et prospérité à l'Université hébraïque de Jérusalem; c'est évidemment une grosse responsabilité pour les Juifs, il leur faut maintenant réussir.

J'avais la bonne fortune d'être placé à côté de M. Dizengoff, maire de Tel-Aviv, venu pour cette cérémonie, à Jérusalem; nous eûmes tout le loisir de nous entretenir. Et c'est avec plaisir que je me remémore ses propos animés.

M. Dizengoff me raconta notamment la visite de lord Balfour à Tel-Aviv; visiblement, en évoquant ces souvenirs M. Dizengoff était heureux. Ce fut pour lui une journée triomphale.

— Evidemment, dit-il, je n'étais pas au début sans appréhension, c'était, à Tel-Aviv, le premier contact qu'allait prendre lord Balfour avec une population de 35.000 Juifs purs. Lord Balfour était d'abord allé à Richon, à Mikvé-Israël, et le voici qui arrive à Tel-Aviv. Il est reçu par moi, dans la rue Allenby décorée d'un arc de triomphe; nous lui présentâmes la franchise de la ville artistement gravée par un artiste de Paris sur un parchemin. Lord Balfour est donc citoyen honoraire de notre ville. Puis, il monta en automobile avec M. Weizmann, le gouverneur de Tel-Aviv et un aide de camp de sir Herbert Samuel. Ils parcoururent les rues noires de monde, mais il régna toute la journée un ordre parfait, un ordre qu'on n'avait jamais vu. Au gymnase, 800 notables étaient réunis et, sur la tribune, MM. Weizmann et Sokolow, les représentants de

l'Italie et de l'Angleterre. La cérémonie fut ouverte par des chants religieux, par des chœurs des jeunes gens du gymnase; c'était très impressionnant.

— Vous avez prononcé un discours remarquable à cette occasion, quel en est le résumé ?

— *Grosso modo* j'ai dit : Pendant deux mille ans, nous avons été disséminés dans la Diaspora, par la force, mais jamais nous n'avons oublié notre patrie; le moment de l'éveil arrive. Et vous, lord Balfour vous avez été choisi par la destinée, comme Cyrus l'a été dans son temps, pour tenir le rôle d'ange de la paix et de la justice.

« Vous êtes dans une ville qui vous montre ce que les Juifs sont capables de réaliser s'ils ont seulement l'indépendance et la liberté; nous voulons le droit à la patrie par le travail et la persévérance. Demain, vous ouvrirez l'Université. Jadis, les Juifs ont construit un temple qui fut la demeure commune pour la prière; demain, notre Université sera la demeure commune pour la connaissance. Nous souhaitons connaître, grâce à vous, une ère de prospérité.

Et j'ai cité la parole : « J'irai devant toi et j'aplanirai tous les obstacles. »

— Et que vous a répondu lord Balfour ?

— Il se déclara enchanté de la réception qui lui était faite; il déclara qu'il ne s'attendait pas à voir si tôt son rêve réalisé. Il avait toujours pensé que les Juifs ayant une grande intellectualité et un grand idéal triompheraient de toutes les difficultés et il était heureux d'avoir contribué à cela.

— J'ai accompagné également lord Balfour à Richon-le-Zion, continue M. Dizengoff à la synagogue; devant lui on a prononcé la bénédiction du roi. Puis, accompagné du haut Commissaire, il est allé se promener dans les jardins de palmiers. Les enfants de la colonie lui ont présenté des fleurs; il s'est montré très touché; il a dit : « La déclaration Balfour ce n'est

pas mon œuvre, mais c'est le monde entier qui l'a donnée et maintenant rien n'y peut plus désormais être changé. »

— Oui, je suis fier de ce que m'a dit lord Balfour, lorsqu'il s'est écrié à Tel-Aviv : « Je n'ai jamais ressenti une émotion pareille, et je ne sais si vous comprenez la situation d'un homme ému comme je le suis. » Cette émotion est naturelle, poursuit M. Dizengoff, car au gymnase, nous avons réuni 2.500 enfants des plus grandes classes, nous leur avons expliqué ce que c'était que lord Balfour et ce qu'il a fait pour nous, Juifs. Les enfants étaient véritablement enthousiastes ; nous les avons fait évoluer dans des mouvements d'ensemble, devant l'homme d'Etat anglais, ensuite nous avons inauguré la rue Balfour, ce que lord Balfour a déclaré être pour lui un grand honneur. Nous avons organisé une maison spécialement meublée pour lui, à Tel-Aviv. Le soir, à l'opéra, nous avons joué le dernier acte de *Samson et Dalila* et nous avons donné un ballet ; ensuite, Mme Chochana-Avivit a récité des psaumes. La ville était illuminée, bondée littéralement par les populations d'alentour, mais l'ordre fut toujours parfait ; partout où passait lord Balfour, on jetait des fleurs dans sa voiture. A un moment, lord Balfour a dit : « Eh bien, marchons à pied plutôt » ; il a été acclamé, et l'impression fut ineffaçable.

Le lendemain, il a été conduit à l'usine de Ruthenberg ; à l'usine de silicate, au Musée ; il a ainsi pu se rendre compte de l'histoire de Tel-Aviv ; il a vu la station expérimentale ; il a visité la fabrique de soie. Vous savez que celle-ci est assez bien organisée pour que, pendant que Sir Herbert Samuel la visitait avec sa femme, on ait pu tisser, pour cette dernière, une paire de bas de soie qui fut commencée au début de la visite et qu'elle put emporter en s'en allant.

— Je me souviens de cette scène, d'une toute jeune fillette qui s'approche de lord Balfour avec une de ses photographies où était inscrit : « mon cher oncle, lord Balfour ». — A l'usine de

silicate, on lui présente une autre fillette qui s'appelle « Balfouria » et plusieurs garçons à qui on a donné le prénom de « Balfour ». — Le soir, dans un dîner que nous lui offrions, il disait ne pas trouver de mots suffisants pour exprimer sa joie d'avoir vu tout ce que nous avons créé à Tel-Aviv.

— Croyez-moi, déclare M. Dizengoff, ce que nous pouvons montrer est vraiment convaincant pour tous ceux qui regardent de bonne foi. Le représentant même de la Société des nations s'est déclaré étonné et même ébloui ; il ne se serait jamais attendu à voir de telles choses. Il a déclaré lui-même, devant un groupe d'étudiants : « Qui a dit que tout cela était bâti sur le sable ? — Mais non, vous bâtissez sur un rocher, sur un rocher de conviction ! » Il a interrogé des ouvriers qui lui ont dit : « Nous nous moquons de notre paye, qu'elle soit de 20 ou de 30 piastres, ce qui nous intéresse c'est la reconstruction de la Palestine ». Ah ! si la Ligue des nations était bâtie sur de telles bases morales, a-t-il ajouté, il n'y aurait plus à s'inquiéter pour elle.

— J'ai été heureux, je l'avoue, des témoignages de satisfaction qui m'ont été prodigués, M. Bentvich m'a dit : « Vous avez fait plus en quelques heures par l'organisation de cette réception à Tel-Aviv, que d'autres n'ont fait en vingt-cinq ans ». — Voyez-vous, conclut M. Dizengoff, je savais ce que je pouvais demander à la population de Tel-Aviv. J'avais lancé une proclamation disant : « Nous avons l'honneur de recevoir lord Balfour : il s'agit de montrer que nous ne sommes pas une masse inerte, mais de faire admirer notre ordre et notre discipline. Je vous affirme que chacun de vous verra lord Balfour en personne, même les enfants, mais je vous le demande : il faut garder un ordre parfait ». M. Weizmann n'était pas sans une certaine inquiétude, avant la visite de lord Balfour. Eh bien, pendant vingt-quatre heures, il n'y a pas eu une seule personne qui ait dépassé l'alignement de nos machabées chargés de maintenir l'ordre

et qui faisaient la chaîne sur le passage de lord Balfour; aussi, celui-ci est-il parti convaincu et, à quelques-uns qui lui disaient : « C'est joli, mais ce n'est pas stable » il répondait vivement : « Cela ne date que de quatorze ans. »

Je demandai à M. Dizengoff comment il envisage la question arabe. Il me répond qu'il n'y a qu'à continuer dans la voie où nous sommes; il n'y a rien à changer, ni comme méthode, ni comme personnel gouvernemental. Dans la réalité des choses, tant qu'il y a ainsi une grande immigration, les Arabes sont enchantés des achats de terre qui leur sont faits.

— Et les terres vacantes, n'est-il pas question de les distribuer ?

— Il existe des terres vacantes, mais ce serait une question qui créerait la division. Herbert Samuel n'ose pas les mettre en distribution, il veut toujours être équitable. Par exemple, le baron ayant acheté une étendue de terrain, sir Herbert Samuel a demandé que, non-seulement le prix soit payé au propriétaire, mais qu'une indemnité soit donnée aux Arabes occupants qui se trouvaient dépossédés.

Je demande encore à M. Dizengoff s'il lui paraît qu'il est préférable qu'il y ait, comme Haut-Commissaire, un fonctionnaire juif plutôt que chrétien. — Il me répond sans hésiter : « Il me paraît qu'il faut, en tout cas, maintenir un Haut Commissaire juif et non point d'une autre religion. »

Et, après un silence :

— J'ai dit à lord Balfour encore : « Lorsque nous sommes découragés, nous pensons à vous et cela nous encourage, car lorsqu'un homme d'Etat, d'esprit aussi lucide que le vôtre, partage nos espérances, cela n'est-il pas de nature à nous encourager nous-mêmes ? » — Et Lord Balfour me répondit : « Je crois à vos espérances, et je les considère comme fondées. J'ai vu une population heureuse, j'ai assisté à une soirée où vous avez donné un opéra, ensuite j'ai vu travailler dans vos

usines, je vous ai vus créer ; je suis persuadé que vous arriverez au but, je suis un des vôtres ».

— J'ai dit à lord Balfour : C'est un grand honneur pour notre œuvre d'avoir comme inspirateur un homme comme vous ; avec votre protection, nous doublerons nos forces et quant à Tel-Aviv, vous y verrez bientôt 100.000 habitants, et une ville qui fera honneur à tous les Juifs.

— Lord Balfour a-t-il pris contact avec les arabes ? — Non répond vivement M. Dizengoff. Lord Balfour, n'a pas été en rapport avec les personnalités arabes, il a déclaré : « Les Arabes doivent collaborer avec les Juifs ».

Le lendemain, au début de l'après-midi, en présence du Haut Commissaire, de lord Balfour et de 52 délégués de diverses Universités et corps savants, avait lieu la cérémonie de la pose de la première pierre de l'INSTITUT BALFOUR-EINSTEIN DE PHYSIQUE ET DE MATHÉMATIQUES.

Sir Arthur Shuster prit le premier la parole au nom de la Société Royale de Londres, prédisant un glorieux avenir à la jeune Université hébraïque ; quelques autres professeurs firent ensuite de courtes allocutions. Puis le Dr Magnes, recteur de l'Université, s'avança et donna lecture du parchemin commémorant l'événement, qui fut ensuite enfoui sous la pierre de fondation.

Après quoi le cortège revint à Government-house c'est-à-dire à la résidence du Haut Commissaire, suivi de la foule des invités.

Il y a cinquante ans tout cela eût été
une rêvasserie ; aujourd'hui tout cela est
réalité.

TH. HERZL

La fin de l'après-midi devait être occupée à l'audition des messages écrits ou verbaux envoyés de toutes les parties du

monde à la nouvelle Université. Jamais marraines plus nombreuses ne présentèrent des souhaits plus cordiaux. La cérémonie eut lieu dans la belle salle du Governorat, à l'imposante cheminée gothique dorée et armoriée. Dans l'assemblée, sont présents de nombreux arabes, dont les coiffures rouges et les costumes voyants complètent les robes universitaires.

La séance est présidée par le recteur même de l'Université hébraïque, M. Magnès, qui va se montrer, pendant trois heures, extraordinaire de fluidité et d'aisance dans le maniement de diverses langues. Sur l'estrade, Lord Balfour. M. le professeur Weizmann, M. Sokolow.

M. le Recteur nous apprend que 240 télégrammes de congratulation lui sont parvenus, quelques-uns des points les plus éloignés du globe, parmi lesquels des messages de M. le professeur Freud et de M. Untermeyer, de New-York faisant don de 4.000 £ pour l'achèvement de l'amphithéâtre de l'Université.

Un télégramme parvint également de M. le Baron de Rothschild, de Paris.

Puis, la parole fut donnée aux délégués eux-mêmes. Alors, ce fut émouvant dans sa simplicité. Tour à tour un, cinq, dix, vingt professeurs, recteurs, consuls se levèrent à l'appel de leur nom et de celui de leur pays et chacun d'eux, venant se placer successivement à côté de la tribune, prononça un compliment ou un vœu, remit un objet ou un parchemin. Le langage en lequel s'exprimèrent les délégués était souvent une surprise. Certains parlèrent naturellement leur propre langue, mais d'autres eurent la coquetterie d'innover.

Voici un clergyman qui lit un compliment en hébreu avec un fort accent anglais, épelant comme un enfant, ce qui ne manque pas de faire sourire l'assemblée, mais qui est fortement applaudi pour l'effort de cordialité et de rapprochement qu'il a tenté. Le délégué de grâce s'exprime en français, ainsi que

celui de Genève ; M. Stoops, gouverneur de Jérusalem, au nom de l'Université de Cambridge, parle latin.

M. Ahmed bey Loutfi, recteur de l'Université du Caire, ancien ministre, est acclamé par l'auditoire parce que sa présence est un gage de conciliation judeo-musulmane. Il s'exprime en arabe, ce qui est une satisfaction nouvelle pour le public.

Par toutes ces adresses lues, peu à peu l'impression se dégage que l'Orient et l'Occident s'unissent pour rendre hommage à la grande pensée civilisatrice d'Israël. J'imagine qu'il faudrait remonter à l'inauguration du canal de Suez sous Napoléon III pour trouver l'image d'un concours international pouvant avoir avec celui-ci quelque analogie.

Et tous les délégués développent à peu près le même thème : que ce soit ici une école de clémence et de paix, car ce qui importe plus encore que la somme des connaissances, c'est l'esprit dans lequel elles sont dispensées.

Le délégué de l'Université de Lyon, M. Mazzas, souhaite que « soit rendu au peuple juif son rôle de porte-flambeau de la civilisation et que l'Université contribue par ses propres moyens à résoudre les problèmes humains ». On sait que la ville de Lyon a fondé un établissement d'instruction à Beyrouth ; le vœu est émis que de cordiales relations se nouent entre cette institution et l'université juive.

M. Charles Gide, applaudi amicalement, déclare ne pas parler au nom du Collège de France, mais en son nom personnel. Il adresse ses vœux et continue :

« Si votre Université pouvait offrir une chaire à chacun des fils d'Israël qui se sont illustrés dans la philosophie, dans les sciences mathématiques, physiques, sociales et morales, dans la littérature, dans la critique, dans les beaux-arts, elle deviendrait assurément la première université du monde. Mais ne le souhaitons pas. Le reste du monde en serait trop appauvri ».

Les représentants des Universités de Winnipeg, Aberdeen, Glasgow, Kovno, et de l'Académie d'Amsterdam parlent en hébreu.

Voici que le Président appelle le délégué de l'Université d'Oxford, et l'on voit avec étonnement se lever Sir Herbert Samuel lui-même, Haut-Commissaire de Palestine, en sa robe de professeur, descendre de l'estrade et se placer avec ses codéligués, le Dr Danby et le professeur Garstang, face au public. L'adresse lue est en langue hébraïque.

Le comte Balfour, en sa robe écarlate, se leva quatre fois et chaque fois fut applaudi. Il lut un télégramme de M. King, premier ministre du Canada, exprimant les meilleurs vœux du Gouvernement Canadien ; il parla en outre au nom de l'Académie britannique, de l'Université de Saint-Andrews et de l'Université d'Edimbourg.

Mais comment citer les adresses de Baltimore, Beyrouth, Bristol, Dublin, Francfort, Goettingue, Groningue, Leds, Liverpool, Londres, Manchester, Montreal, de Pensylvanie, Shenectady, Toronto, Vienne, Varsovie, Manitoba, Berlin, Bruxelles, Cincinatti ? Et encore du British Museum de Londres, de l'Académie de Stockholm, sans oublier l'Ecole biblique palestinienne représentée par cet homme aimable et savant qui s'appelle le Père d'Horme ?

Le consul de Belgique fait une promesse substantielle :

« Diverses institutions de Belgique ont décidé d'envoyer régulièrement à l'Université de Jérusalem leurs publications ainsi que leurs traités scientifiques et à l'avenir d'autres institutions belges suivront cet exemple ! »

Parmi les télégrammes officiels, nous en citerons seulement quelques-uns : M. Ramsay Mac-Donald :

« Rien n'aurait pu me donner un plus grand plaisir que d'aller à Jérusalem. J'ai encore les plus vivants souvenirs de ce que j'ai vu et entendu quand j'étais en Palestine et je sais

combien la fondation de l'Université est comme la clé de voûte de vos entreprises et de vos espérances. »

M. Appell, recteur de l'Université de Paris, télégraphia au nom de toutes les Facultés :

« L'Université de Paris est heureuse de saluer l'ouverture d'un nouveau centre de culture intellectuelle et d'adresser à l'Université de Jérusalem des vœux de prospérité. »

Du professeur Einstein lecture est donnée d'un long message où je détache :

« Une Université est un lieu où se manifeste l'universalité de l'esprit humain. Je voudrais exprimer l'espoir que maîtres et élèves se rendront toujours compte qu'ils servent le mieux leur peuple en maintenant son union avec l'humanité et avec les plus hautes valeurs humaines. Nos attaches avec notre passé nous remplissent de fierté vis-à-vis du monde entier... Puissent les grandes masses du judaïsme se rendre compte de la signification de cet idéal ! »

M. Rabindranath Tagore, le grand et noble agitateur hindou déclare :

« J'espère que l'Université sera un agent d'unification des diverses cultures du monde... Lorsque nous perdons notre personnalité, nous allons à la faillite... L'université dont on rêve à Jérusalem rétablira sans doute tout ce que l'Asie fut dans le passé, et elle subira, j'en suis sûr, l'épreuve de l'homme moderne. J'espère que cette Université sera l'instrument qui soudera l'Orient et l'Occident. »

M. Herriot, Président du Conseil français :

« Je souhaite que cette Université soit une des maisons d'enseignement vers laquelle de tous les coins de l'horizon intellectuel, se tournent les esprits avides de lumière et de généreuses inspirations... Tous les intellectuels du monde peuvent donc saluer en l'Université hébraïque de Jérusalem une de ces institutions par lesquelles la recherche scientifique ouvrira

toujours plus largement sur l'univers la porte du temple serein de la Vérité. »

M. Painlevé, Président de la Chambre des députés :

« Les progrès surprenants de l'hébreu en Palestine et surtout la création d'une Université hébraïque, apparaissent comme une sûre garantie du succès futur. Rien de ce qui se passe en Palestine ne saurait être indifférent à la France. La France a foi en l'amitié d'Israël ; elle sait qu'il y a trop de liens entre les aspirations juives et les aspirations françaises de liberté pour que la Judée nouvelle ne demeure pas fraternellement unie à la France. »

Enfin M. Léon Blum :

« L'inauguration de l'Université touche doublement mon cœur de juif et de français... La Nouvelle Judée se souviendra toujours des bienfaits de la grande Révolution, elle n'oubliera pas que ce sont les armées de la République qui ont brisé les chaînes de ses fils. »

Lord Balfour trouva un moment pour recevoir la presse :

« Ce que j'ai vu est entièrement satisfaisant... je suis profondément touché par l'enthousiasme que je vois de toutes parts... »

Un journaliste audacieux n'ayant pas craint de lui demander si, au moment de la Déclaration Balfour, il avait ou non considéré la Transjordanie comme faisant partie de la Palestine, lord Balfour répondit : « il y a longtemps que cette question a été réglée et je n'ai pas à la rouvrir ; je suis ici à titre privé et je ne représente ni le gouvernement anglais ni le gouvernement de Palestine. »

Sur la question de l'immigration, il fut très net : « ce serait de la folie, de l'insanité de permettre une immigration illimitée dans une contrée aussi petite que la Palestine. L'immigration n'est pas une question concernant seulement les juifs, elle

intéresse aussi les autres habitants, et l'intérêt général du pays entier doit être pris en considération. »

Le soir, devant une salle comble, une troupe entièrement juive et formée avec les éléments locaux, donnait en représentation *Aida*. La langue hébraïque se prête admirablement au jeu musical ; ce fut pour quelques-uns une révélation inattendue.

Nous regrettons que le cadre de ce livre ne nous permette pas de donner une vue de l'Université lorsqu'elle sera achevée. La presse mondiale en a reproduit les lignes générales.

Elle apparaît comme un monument d'aspect oriental, certes, mais d'une étonnante noblesse de lignes ; elle sera comme un parchemin déroulé, ouverte à tous les regards qui fixeront le mont Scopus ; elle comporte un dôme aplati qui lui donne sa caractéristique architecturale. Sans doute, sa construction a coûté et coûtera encore fort cher, mais du moment qu'on entreprenait de la bâtir, il fallait élever un bâtiment digne de la pensée qui animait ses fondateurs.

Certains ont demandé pourquoi un dôme au-dessus et au centre des bâtiments universitaires, disant que c'était à la fois coûteux et peu approprié au caractère de l'édifice. Personnellement, nous croyons que le dôme donnera à l'Université son caractère architectural, mais M. le professeur Geddes, inspirateur du monument énonçait des raisons d'ordre psychologique.

— Il y a deux autres grands dômes à Jérusalem, celui de la mosquée d'Omar et celui du Saint-Sépulcre. Nous savons qu'il y a quelques années des photographies ont été répandues, parmi les arabes, à la Mecque, montrant le dôme de la mosquée d'Omar surmonté du drapeau juif. Eh bien, nous pensons que lorsque les arabes et les chrétiens verront que les juifs ont aussi leur dôme, ces craintes disparaîtront :

Mais le lecteur notera qu'alors que tous les dômes religieux, depuis celui du Panthéon jusqu'à celui de Sainte-Sophie, surmontent tous un carré ou un octogone, (lequel est obtenu en coupant les angles du carré), celui de l'Université hébraïque reposera sur un hexagone, lequel correspond au symbole juif, le triangle de David, dont les deux triangles entrelacés enferment un hexagone.

Ici, cette forme permettra d'obtenir, aux angles de l'hexagone, les diverses salles voulues dans les meilleures conditions de prix de revient et d'avantages techniques. L'espace découvert sera orné de cyprès, ce qui donnera un aspect tout à fait particulier au monument. Il a été prévu des agrandissements possibles pour différents départements, notamment ceux des archives ou des livres ; la Bibliothèque Nationale Galloise et la Bibliothèque d'Oxford ont promis des souscriptions considérables pour l'achat de livres ; sans doute les bâtiments actuellement en construction sont modestes, mais un plan qui permet d'irradier du centre vers la périphérie était le plus convenable à adopter.

On peut dire que le plan conçu pour l'achèvement de l'Université sera coûteux, mais il est exactement adapté aux contours du mont Scopus ; par là il ne requiert pas une autre ornementation et il est fait pour être entièrement en vue de quelque distance que ce soit.

Quelques personnes ayant, paraît-il, émis la crainte que l'ensemble du monument ne parût trop bas, M. le professeur Geddes répondit que, sur une colline, seuls les dômes bas peuvent donner un effet artistique. La tour Grecque sur le mont des Oliviers, prétend-il, est trop haute pour l'endroit où elle est située, tandis que le dôme large et bas, prévu pour l'Université, magnifiera le paysage qu'il couronnera.

Ajoutons qu'au delà de l'Université est prévu un village-jardin pour les professeurs et les étudiants, non point des résidences de grandes dimensions comme à Oxford ou à Cam-

bridge, mais de petites maisons pour 10, 15, 20 étudiants dont l'expérience a montré qu'elles sont le plus favorables à la vie estudiantine. Au-delà encore sont prévus des quartiers où seront abritées les annexes normales d'une Université, des imprimeries, pharmacies, fabriques d'instruments scientifiques, etc..., comme la *Clarendon Press* à Oxford, ou la fabrique d'instruments scientifiques d'Iéna. Il n'est pas jusqu'à la route qui, de Jérusalem conduit à l'Université, ne sera agrandie, élargie, et refaite de manière à ne produire que le minimum de bruit et de poussière.

Ramener tous les hommes à l'universelle fraternité, les noyer tous dans une commune tendresse pour les sauver le plus possible de la commune douleur.

ZOLA

J'ai voulu assister à une des leçons données à l'Université. Lorsque j'arrive aux amphithéâtres, je trouve la grande cour à peine animée par la présence de quelques douzaines d'étudiants, et cela change avec la foule dense de l'inauguration. Le hasard me place à côté de M. le Dr Shimkin, directeur de l'hôpital Hadassah à Haïfa. Il y a, comme auditeurs, autant de femmes que d'hommes; ceux-ci portent le bonnet jaune à franges.

De vifs applaudissements éclatent quand le professeur monte en chaire. La leçon aura lieu en hébreu. J'aime regarder le visage des étudiants : au premier aspect, c'est un peuple particulièrement hirsute; les hommes avec des cheveux longs, désordonnés et, par un contraste amusant, les femmes les cheveux coupés. Les physionomies sont généralement russes; mais beaucoup sont celles de paysans ou bien d'ouvriers endimanchés; un certain nombre ne sont plus très jeunes.

Jamais peut-être professeur d'Université populaire ne

fut écouté avec plus de joie et de fraîcheur d'esprit. La salle où a lieu la leçon est un amphithéâtre parfaitement disposé, avec fourneaux, laboratoire, armoires, tuyauterie pour le gaz, conduites d'électricité ; un immense tableau noir est couvert d'inscriptions à la craie en hébreu et tracées avec autant d'aisance qu'elles pourraient l'être en n'importe quelle autre langue.

Je donne, à titre de curiosité, le programme de quelques-unes des leçons qui sont faites dans les mêmes conditions :

M. le professeur Fodor, doit parler des *phénomènes corrélatifs dans les sciences naturelles* ; M. le professeur Edmund Landau, de Gottinguen, du problème de la *théorie des nombres* ; M. le professeur Brodezki, de Londres, de *l'histoire de la dynamique* ; M. le professeur Buchler, de Leeds, de *l'histoire juive* ; M. le professeur Horowitz de Francfort, de *l'origine des « Mille et une Nuits »* ; M. le professeur Kaplan, de New-York, de la *Conscience juive*.

J'ai l'impression que le Foyer national juif est véritablement là, dans l'Université ; que c'est là qu'en est tout au moins la base : s'il n'y avait pas d'Université, il n'y aurait pas de Foyer national juif, il y aurait simplement quelques paysans juifs sur la terre palestinienne, quelques paysans comme tous les paysans de toute autre région.

Les jargons rabougris et corrompus dont nous nous servons présentement, ces langues de Ghetto, nous nous en déshabituons : c'étaient les langues clandestines des prisonniers.

HEZL

Je suis allé demander quelques renseignements sur l'organisation de l'enseignement à M. Azarjahn, inspecteur des écoles et membre du Conseil de l'enseignement.

Voici quelle est la répartition des élèves dans les diverses

écoles : il y a deux écoles de l'Alliance, à Jérusalem, une de garçons et une de filles ; une école mixte à Tel-Aviv ; une à Tibériade. Quant aux écoles du Gouvernement, l'une est arabe et l'autre anglaise, l'Institution de jeunes filles *Evelina de Rotschild*.

En ce qui concerne les établissements sionistes, il y a, au premier degré, les Kindergarten. On n'y a pas réuni tous les enfants que l'on devrait prendre, parce que l'on n'a pas assez d'argent et même il n'y a pas assez d'institutrices pour le nombre d'enfants existant. Les enfants ne peuvent entrer dans les Kindergarten que dans la proportion de 20 0/0. Dans l'ancienne Jérusalem, aucun enfant ne paie une contribution quelconque ; heureusement que dans la nouvelle Jérusalem 90 0/0 paient une petite rétribution. De plus, jusqu'ici, la plupart des immigrants n'avaient pas le moyen de payer ; actuellement cette situation s'améliore ; la proportion de non-payants est d'environ 50 0/0 pour toute la Palestine. En ce qui concerne les écoles primaires, un grand nombre d'élèves vont aux écoles de l'Alliance : en 1921, il y avait 12.830 élèves ; il y en a actuellement 11.400. Cette diminution tient encore au manque d'argent, au fait que le nombre d'instituteurs a dû être diminué. Le nombre des écoles est passé de 136 à 116 ; le budget qui était de 127.000 livres en 1921 est tombé à 93.000 livres. Je note ces chiffres parce qu'ils montrent combien les critiques, adressées à l'organisation sioniste, de dépenser trop d'argent pour l'instruction sont des critiques malheureuses.

Je demandai à M. Azarjahn quelle différence il y avait, fondamentalement, entre les écoles de l'Alliance et les écoles sionistes.

— La différence est que, chez nous, tout l'enseignement est donné en hébreu et, à l'Alliance, l'enseignement est principalement donné en français. De plus, chez nous, l'esprit est plutôt national juif ; à l'Alliance il est plutôt universel. Je dois

ajouter que, l'opinion publique demandant le développement de l'enseignement en hébreu, l'Alliance, par un de ses directeurs palestinien a compris qu'il fallait développer l'enseignement en cette langue. Mais elle n'a pu le faire comme elle voulait, parce que les ordres viennent de Paris. A Tel-Aviv l'école aurait plutôt tendance à diminuer les heures d'hébreu; il y a même eu à cette occasion quelques incidents que, sans doute, vous connaissez.

En ce qui concerne l'enseignement supérieur, vous devez noter que, bien entendu, la plupart des élèves qui ont suivi les huit années d'école communale ne suivent pas l'enseignement du Gymnase, qui compte six classes. Pour ceux qui continuent, il y a un gymnase à Jérusalem et une école de Commerce, en outre des établissements de Jaffa. Au Gymnase, 150 élèves paient de 15 à 24 livres par an; cet enseignement ne comporte ni latin ni grec, mais l'anglais, le français, l'arabe. A la fin des études, les élèves passent une sorte de baccalauréat; malheureusement, les recettes fournies par les élèves ne permettraient pas d'entretenir le lycée; le déficit est de 30 à 35 0/0. L'administration sioniste tient à entretenir d'abord les écoles primaires.

— Que deviennent en général les élèves du lycée?

— Une partie se dirige vers les colonies, 10 0/0 environ; 50 0/0 continuent leurs études ici ou en Europe, 40 0/0 deviennent fonctionnaires, commerçants, etc. Ce qui manque, ce sont des bâtiments pour les écoles; il n'y a que six bâtiments qui ont été construits pour être des écoles, les autres cours sont installés dans des maisons privées qui ont été louées et qui ne sont pas notre propriété. Il n'y a ni assez de lumière, ni assez de place, et en outre ce procédé grève notre budget par le prix des loyers. Nous sommes obligés, malheureusement, de prévoir jusqu'à 60 élèves dans une classe. Or, d'après notre budget, et dans ces maisons, nous sommes amenés à avoir des classes de 20 élèves seulement où l'ensei-

gnement nous coûte le même prix. Si nous avons seulement 120.000 livres disponibles, nous pourrions édifier les bâtiments nécessaires ou acheter ceux que nous avons loués. Le budget de l'enseignement est tellement restreint qu'on est obligé de faire tout « à la pauvre », modestement : on ne peut améliorer comme on le désirerait et comme il le faudrait. L'exiguité des ressources empêche également de se procurer les instruments nécessaires aux écoliers, pour la physique, le dessin, etc. Il est triste de songer qu'avec des établissements aussi pauvres et d'aussi petits moyens, nous nous voyons encore reprocher de mettre tout dans l'enseignement. Alors que notre budget demanderait 92.000 livres normalement, on nous en donne difficilement 33.000. Les professeurs sont en retard pour recevoir le paiement de leurs appointements. En 1922, 1923 et 1924 nous n'avons pu les payer que pour onze mois, et il est resté dû un mois.

— Avez-vous, dans ces conditions, des difficultés pour recruter les professeurs ?

— Non, tous les élèves professeurs sont utilisés ; remarquez que, chez nous, la femme professeur est payée au même taux que l'homme.

— Y a-t-il pour vos anciens professeurs une retraite qui leur soit réservée ?

— Non, il n'y a pas encore de Caisse de retraite fonctionnant ; cependant les instituteurs donnent 2 o/o de leur salaire dans ce but. L'organisation devait également payer 1 o/o, mais ce pourcentage n'a pas été payé. Certes, nous regrettons de ne pouvoir faire davantage, mais, malgré que nous soyons pauvres, vous voudrez bien vous souvenir que nous sommes arrivés à de très appréciables résultats durant les cinq dernières années. Je dirai même que si on peut comparer les écoles palestiniennes avec les écoles de la Suisse ou de l'Allemagne, nous avons la fierté de dire que nous pouvons le faire avantageusement, non seulement au point de vue de l'instruction, mais de l'éducation générale.

Je peux aujourd'hui découvrir dans mon savoir des erreurs que je ne soupçonnais pas hier, car la science est grande, mais l'esprit de l'homme pénètre toujours plus avant.

MAIMONIDE

Rentré chez moi, et feuilletant les documents qui m'ont été remis je vois encore :

En 1922, était fondée une bibliothèque pour les professeurs qui manquent de livres d'enseignement ; elle contient maintenant 2.200 volumes en différentes langues, notamment en anglais et allemand. Deux journaux pour professeurs ont été fondés, mais à cause du manque de fonds ils n'ont pu paraître régulièrement.

Les progrès de l'histoire naturelle dans l'enseignement des écoles palestiniennes n'ont pas été très rapides, parce que les professeurs n'ont pas les connaissances suffisantes et d'ensemble du pays. Cependant, des excursions sont organisées groupant professeurs et élèves auxquels on a fait confectionner certains instruments de physique et de chimie.

L'étude du dessin a été considérablement développée dans les écoles, mais elle n'y a pas atteint le même niveau que dans les Etablissements occidentaux.

L'enseignement de la musique a été très poussé et, cependant, les résultats ne sont pas tout-à-fait satisfaisants ; la musique palestinienne manque d'originalité et est naturellement d'inspiration étrangère. Cependant, les écoles de Jaffa font un méritoire effort.

Pour ce qui est des écoles orthodoxes, tout en progressant dans l'enseignement du Talmud, qui est la première préoccupation de ces établissements, un sensible progrès a été enregistré en ce qui concerne les matières générales. L'enseignement du Talmud cependant étant poursuivi pendant une

dizaine d'heures par semaine, le temps consacré aux autres matières est diminué d'autant.

Avant la guerre le latin était enseigné à Jaffa ; cet enseignement est maintenant supprimé, mais il est facultatif pour ceux qui doivent postérieurement continuer leurs études à l'étranger.

Il faut reconnaître que la traduction des livres d'enseignement en hébreu ne se développe pas très rapidement. Certaines années deux ou trois manuels seulement ont été publiés. De grands efforts sont tentés pour remédier à cet état de choses en vue d'obtenir des livres qui soient à la fois de langue hébraïque, et répondant aux nécessités d'éducation du pays, car il est évident que beaucoup de manuels scolaires occidentaux ne peuvent être traduits tels quels, ils doivent être présentés en rapport avec le pays palestinien.

En ce qui concerne la production littéraire hébraïque, il y a beaucoup de livres qui ont été publiés, mais peu sont à mettre entre les mains des enfants.

J'ai plaisir à signaler ici l'effort tenté par M. Zlatopolsky qui, à la tête de la Société Tarbouth, a multiplié l'impression particulièrement soignée d'un grand nombre de livres en langue hébraïque spécialement destinés aux enfants (1).

Les écoles manquent de bâtiments appropriés et il est nécessaire de payer des loyers élevés, alors que, si les écoles appartenaient à l'Administration sioniste, le montant de ces loyers serait économisé.

Le développement de la langue hébraïque parmi les nouveaux arrivants et les jeunes générations est tout-à-fait remarquable. Alors qu'autrefois l'hébreu devait être enseigné à la totalité des enfants, maintenant 48 0/0 des familles dont les enfants viennent à l'école à Jérusalem connaissent l'hébreu

1. J'apprends que la fille de M. Zlatopolsky a formé le projet de s'installer en Palestine pour y fonder une imprimerie d'outillage moderne et de productivité considérable.

comme langue parlée dans leur famille, et la proportion est de 51 0/0 à Jaffa.

L'enseignement de l'hébreu s'améliore chaque année ; ni la lecture, ni l'écriture ne sont enseignées mécaniquement, mais utilisées dans des travaux pratiques. La Bible est étudiée dans l'original, sauf quelques passages qui en sont exclus dans les classes élémentaires.

La durée de l'enseignement dans les écoles élémentaires a été après de très longs débats, fixée à huit années, la dernière étant une année de révision et de travaux pratiques, d'après les besoins du pays. Les écoles secondaires comprennent un cycle de sept années d'études. Le but des études primaires est d'inspirer un esprit profondément hébraïque et de perfectionner dans la connaissance de l'hébreu. Les prières sont enseignées, afin que les élèves en puissent apprécier la valeur spirituelle.

Une attention spéciale est donnée à la géographie du pays et des contrées voisines. L'histoire universelle est enseignée dans ses rapports avec l'histoire juive. En mathématiques, le plus grand effort est fait dans un sens pratique. L'histoire naturelle, est développée surtout en visant la faune et la flore de la Palestine. On le voit, ces données sont inspirées d'un esprit assez nationaliste, mais peut-être nécessaire à une nation jeune qui a d'abord besoin de prendre possession d'elle-même.

Aux écoles des colonies, il y a moins d'esprit théorique et plus d'esprit pratique dans l'enseignement.

Une tentative assez curieuse a été celle d'introduire les tendances modernes du self-gouvernement dans les écoles. Les élèves participent à la gestion des bibliothèques, des collections botaniques, etc... de leur côté les professeurs font partie des Comités de direction des Associations de sports. Des tribunaux d'écoles ont été établis dans certains Etablissements avec la participation des professeurs. Il a été organisé égale-

ment des Scoutish-associations, mais le manque de moyens financiers a arrêté tout développement en ce sens, comme, hélas ! il l'a arrêté pour bien d'autres créations qui avaient montré cependant leur utilité et leur intérêt.

Le budget d'enseignement pour 1921 avait été fixé à 100.000 livres sterling, mais il a été réduit postérieurement, par manque d'argent. En 1922, le budget avait été fixé dans des limites assez étroites et cependant des retranchements ont été encore pratiqués. Dans les compressions opérées, on a surtout tâché de ne pas toucher aux écoles primaires et on a procédé dans l'ordre suivant : on a d'abord supprimé le Kindergarten, puis nous l'avons vu, un plus grand nombre d'élèves fut réuni dans la même classe, jusqu'à 60 élèves ; ensuite furent réduits les budgets ouverts pour le travail scolaire en Syrie, principalement à Damas, où il y a 15.000 Juifs d'une culture scolaire à peu près totalement nulle. Alors que le budget pour Damas avait été fixé à 4.600 livres en 1920, il tomba à 1.200 livres.

Enfin, on fut amené à demander aux professeurs de consentir une réduction de leur salaire et, de ce fait, il fut encore économisé, en 1923, 5.000 livres. Malheureusement, cela eut pour conséquence de priver de tous soins un grand nombre d'enfants, principalement dans les petites colonies où les maîtres sont occupés au travail de l'agriculture, de même que les suppressions réalisées à Damas ont eu, pour conséquence, de perdre tout le résultat des efforts faits antérieurement.

Cependant, pour montrer combien le peuple juif est avide d'instruction, nous noterons que les contributions des élèves au budget des écoles ont été les suivantes : en 1919, 7.000 livres ; en 1920, 12.000 ; en 1921, 19.500 ; en 1922, 24.000 livres, et on voudra bien considérer que ces sommes ont été encaissées notamment sur 30.000 immigrants dont l'existence dans l'agriculture, comme paysans ou comme petits artisans, était un problème pour eux-mêmes.

Des ailes insoupçonnées pousseront
sur mon dos redressé.

NÉMOÏ

La création de l'Université devait tout naturellement être complétée par la création d'une Bibliothèque.

L'organisation sioniste décida, il y a déjà plusieurs années, de faire un vigoureux effort en ce sens. Le D^r Hugo Bergman, qui était précédemment bibliothécaire à la Bibliothèque universelle de Prague, nommé directeur de la Bibliothèque de Jérusalem, recevait comme instructions de maintenir à cet établissement son caractère général de bibliothèque privée, tout en le développant en rapport avec la création de l'Université. On sait qu'un Sioniste fervent, M. le D^r Chasanovitch avait envoyé, pour constituer le noyau de cette bibliothèque, 30.000 volumes, lesquels par manque d'organisme établi, ont dû être laissés pendant plusieurs années dans leurs caisses ; le catalogue n'en avait pas été fait, ni le classement.

Pendant toute la durée de la guerre, la bibliothèque de Jérusalem avait été privée de toute publication étrangère. Il fallait donc procéder d'abord à la création d'un catalogue, suivant les méthodes modernes, développer la propagande en faveur de la bibliothèque de Jérusalem et obtenir l'envoi de toutes publications intéressantes. Mais il n'y avait pas de fonds pour l'achat de livres et, seuls, le bibliothécaire et deux assistants pouvaient être rémunérés.

Cependant, quoique dans ces conditions difficiles, un catalogue par matière et par auteur fût commencé sur fiches, plusieurs centaines de milliers de fiches sont déjà faites, comportant un classement spécial. Pour les livres hébraïques, la propagande a commencé ; des bureaux spéciaux sont établis à Berlin, en Autriche, en Tchéco-Slovaquie, en Pologne,

en Italie, en Belgique, en France, en Espagne et en Suisse. Divers Gouvernements ont reconnu officiellement la Bibliothèque de Jérusalem et lui ont envoyé des livres. J'ai plaisir à signaler que le Gouvernement français a envoyé un grand nombre de volumes que j'ai examinés, parfaitement choisis comme représentatifs du génie littéraire français. Plus de 100.000 livres ont été réunis ainsi, mais le problème de l'espace s'est tout de suite posé : il fallait des bâtiments nouveaux ; heureusement, les exécuteurs testamentaires de David Wolffsohn, le dernier président de l'organisation sioniste mondiale, ont résolu d'employer une partie des fonds disponibles à l'érection d'un monument spécialement affecté à la bibliothèque ; les travaux sont en cours.

Dans la salle des journaux de la bibliothèque sont actuellement réunis près de 250 journaux ou périodiques, à la disposition des lecteurs qui, au nombre de plusieurs milliers, se succèdent dans les salles, mensuellement. L'administration de la bibliothèque poursuit désormais l'érection des nouveaux bâtiments, le transport en Palestine des livres reçus un peu partout dans le monde, et le développement systématique des diverses branches de la bibliothèque.

Au surplus déjà de toutes parts des sympathies se révèlent : un jour c'est M. Einstein qui, regrettant de n'avoir pu joindre l'Université lors de son inauguration, annonce qu'il lui envoie en don le manuscrit de ses œuvres fameuses : un autre jour c'est M. Oscar Straus ancien secrétaire d'Etat pour le commerce et ancien ambassadeur des Etats-Unis en Turquie, qui fait don à l'Université hébraïque de sa bibliothèque accompagnée d'un chèque de 5.000 dollars ; par ailleurs on annonce l'installation d'un poste de T. S. F. qui fait espérer aux juifs de Beyrouth, de Salonique, d'Alger, du Caire et de Tunis, entendre bientôt les cours de l'Université hébraïque. Le ministère allemand de l'Instruction publique a promis d'envoyer ses publications ; 800 volumes ont été envoyés par divers

Instituts d'Amsterdam; 300 volumes par l'organisation sioniste d'Amérique; 100 par un riche Américain, etc., etc., l'exemple de l'un entraîne l'autre et les dons de livres affluent à Jérusalem.

CHAPITRE IV

La communauté de Salonique. — Les objections d'un avocat. — M. Maugras, consul de France. — Une famille palestinienne : chez M. Kalvarisky. — PROPOS DE SALON. — L'organisation médicale Hadassah. — La *goutte de lait* de Jérusalem. — Le musée Bezalel. — L'hébreu médical : chez M. le Dr Matié. — L'ironique reportage de M. le Dr Buchmill. — Un entretien avec M. le Président Weizmann.

On ne jette pas le passé comme une vieille défroque dans la hotte du chiffonnier.

NÉMOÏ

J'ai eu plaisir à prendre contact avec M. Gateguo, ancien membre du Parlement, président de la communauté privée de Salonique. Cette communauté comprend 80.000 juifs. On sait le rôle de premier plan joué par les juifs à Salonique ; ils participaient à la vie communale, ils étaient partie prépondérante de cette grande cité, ils y ont toujours conservé leurs mœurs, leur langue maternelle, l'espagnol ; ils avaient édifié, pour certains, des fortunes appréciables, et, pour tous, il y avait le sentiment de la sécurité collective. Depuis la guerre, depuis l'incendie de la ville, depuis les échanges massifs de population, depuis les avatars turcs et les avatars grecs, la situation des juifs de Salonique est devenue singulièrement plus précaire. Mais il y a lieu de supposer que ce n'est qu'une mauvaise passe et que leur esprit industrieux et subtil leur fera retrouver leur équilibre dans un temps assez court.

Les Saloniciens sont parfaitement au courant de la culture française qu'ils aiment ; ils connaissent nos hommes de lettres et nos orateurs. Ils sont la partie agissante et voyageuse des juifs séphardim. Ils ont même l'ambition très louable de jouer dans la restauration juive un rôle plus actif. Grâce à leurs démarches, ils ont obtenu qu'une place plus visible fut donnée dans l'administration juive aux juifs d'origine séphardite. Cela est souhaitable pour tout le judaïsme, car il ne serait pas bon que la renaissance juive fût seulement d'origine askénasite, c'est-à-dire allemande, autrichienne, polonaise, russe. Il y faut un peu de la vivacité de l'esprit latin, que les juifs de Salonique ont si bellement conservé.

L'effort salonicien pour le Keren-ha-Yessod n'est pas négligeable, puisqu'il a envoyé en Palestine l'année dernière, m'est-il dit, 5.000 £, ce qui s'explique, le rabbin étant un bon sioniste.

Mais les Juifs de Salonique ne se bornent pas à envoyer des fonds, ils s'essient à des actes pratiques. Par exemple, l'année précédente ils ont envoyé à Acre quelques pêcheurs pour y exercer leur métier et qui, jusqu'à ce qu'ils aient pu se tirer d'affaire, seront entretenus par la communauté de Salonique. On sait que l'industrie de la pêche doit être rénovée en Palestine, tant à Tibériade que sur les côtes, à Acre, Haïffa et Jaffa.

—J'aime beaucoup la France, nous dit le Président de la communauté, et je regrette que la dispersion des juifs en France ne leur permette pas de goûter la douceur d'un samedi totalement respecté. Chez nous, le samedi, tout est fermé, mais on se rencontre, on se parle, on se visite, on se dit les uns les autres : Shabat shalom. C'est en même temps une question religieuse et une question nationale. C'est une profonde différence entre nous et les juifs de France !

Les arabes peuvent protester qu'ils sont ici depuis 1.300 ans, c'est comme s'ils étaient là d'hier. Desterres en friche, une pensée plus stérile que le sable et le rocher, voilà le bilan de leur occupation.

Frères THARAUD

J'avais eu, lors de mon premier voyage, quelques relations professionnelles avec M^e Foraggi, avocat. Ses propos et son esprit calme m'avaient plu et je n'eus garde de manquer de le revoir. Me souvenant qu'il m'avait spécialement entretenu de la question arabe, c'est sur ce point que je l'interrogeai.

— Cette opposition, demandai-je, à quoi a-t-elle abouti ?

— A rien politiquement. Le nombre des opposants arabes n'augmente pas. Ils se sont divisés.

— Quelle est la position que prennent un certain nombre de vos amis arabes ?

— Nous sommes contre la déclaration Balfour, mais aussi contre le Congrès arabe. Refuser de collaborer ne sert à rien, il faut maintenant collaborer. Selon le Congrès arabe, le but des israélites n'est pas de reconstruire la Palestine, mais de faire la majorité et chasser les arabes. Beaucoup d'arabes, au contraire, pensent que l'Angleterre ne s'en ira pas, ne s'en ira jamais, aussi veulent-ils collaborer avec les israélites, d'autant qu'on peut vendre la terre très cher. Si, pour une vigne qui rapportait 50 livres sterling on en paie 10.000, le patriotisme c'est de vendre.

— A quoi nous mène cet achat si cher de la terre ?

— Ça ne peut pas marcher comme ça, 80 o/o du terrain sont entre les mains musulmanes, et 5 o/o aux juifs. Si les juifs ont 25 à 30 millions de £ à dépenser, cela même ne servira à rien ; avec l'argent versé, l'opposition sera plus forte et il y aurait déséquilibre économique.

— Si on achetait tout ?

— A mon avis c'est chimérique. Un Foyer National acheté par transactions privées, est une utopie.

— Y a-t-il des terres vacantes que le gouvernement pourrait distribuer ?

— Les anciens domaines impériaux en forment la plus grande partie, mais il y a eu un accord entre le gouvernement palestinien en 1922 et les occupants de ces terres ; ceux-ci deviendront propriétaires en payant une livre 1/4 par dunam⁽¹⁾ pendant dix ans. Les juifs se sont opposés à cette attribution, mais cela a été fait cependant. Le gouvernement anglais a pensé qu'il était impossible de distribuer les terres vacantes parce qu'il y avait une opposition politique.

— Historiquement, vous le savez, dis-je, il y a eu d'abord la domination turque, c'est-à-dire, à cette époque, pas de collectivité arabe palestinienne, pas d'histoire palestinienne, pas d'entité morale et historique arabe palestinienne, il y a eu seulement des occupants du sol sous une domination étrangère. La guerre survient ; le traité de paix qui la clôture dit : La Turquie renonce à sa souveraineté sur la Palestine. Eh bien, cette souveraineté est remplacée par une déclaration de Foyer National juif...

M^e Faraggi répond :

— Il y a les terrains appartenant aux domaines impériaux et il y a aussi les terrains des anciennes familles riches, encore que les terres n'étaient pas inscrites à leur nom. Les effendi disent : ces grands terrains nous appartiennent par la tradition, le consentement et le fait de la culture, quoique sans acte de propriété à notre nom. Les fellahim disent : ces terrains doivent nous être donnés, nous en sommes les vrais propriétaires puisque c'est nous qui les cultivons. Les effendi, par leur argent ou leur influence, ont fait inscrire ces terrains à leur nom. Les fellahim payaient une redevance, mais ils entendent rester sur le terrain et quand les sionistes achètent, il ne suffit pas de payer les propriétaires, il faut encore donner de l'argent aux fellahim occupants, pour les faire partir.

1. En: iron 1/10 d'hectare.

— Mais pour les terrains non cultivés ?

— Voici un village de 500 dunam, et 500 autres dunam autour non cultivés. Cette terre appartient au village.

Le gouvernement n'est pas assez fort pour la prendre. Je le sais, il y a une loi disant que quand un terrain n'est pas cultivé pendant trois ans, le gouvernement peut le reprendre, mais le gouvernement n'est pas assez fort pour le faire. Le gouvernement suit en politique le principe de ne pas exciter la population arabe.

— Croyez-vous à la possibilité d'appliquer cette loi ?

— Oui, on le devrait. Cela ne ferait peut-être même pas de trouble grave. Si le gouvernement donnait tous ces terrains, alors cela marcherait et dans quelques années les juifs pourraient avoir la majorité.

— Ce n'est donc pas fou, le sionisme, si son succès tient à la seule volonté du gouvernement ?

— En pratique les choses se passent ainsi :

Voici un marais qui n'appartenait à personne ; le gouvernement le vendà la Jewish Colonisation Association ; quatre ans se passent ; l'ica dit au gouvernement : livrez-moi ce terrain. Le gouvernement reste inerte, il faut que ce soit la Jewish Colonisation Association qui s'arrange avec les occupants. En somme, il s'agit de savoir si le gouvernement anglais veut oui ou non créer le Foyer National !

Eh bien ! il y a à cette création des *difficultés*. Ici à Jérusalem, il n'y a pas d'immigration, mais seulement à Jaffa et Caïffa. A Nazareth, jamais un israélite ne pourra s'installer, si le gouvernement ne le veut pas. Pour moi, je suis certain que le gouvernement anglais veut le maintien de la division judéo-arabe, il ne veut pas un vrai Foyer National. Je me risque à dire que, sans la déclaration Balfour les choses iraient peut-être mieux, l'Angleterre dirait : entre qui veut, venez travailler

— Que pensent les arabes du Haut-Commissaire ?

— Au fond, les arabes sont contents de Sir Herbert Samuel

car ils savent que le prochain gouverneur pourrait être pire et, en fait, ils ont été protégés par celui-ci. Il y aura un changement. On est allé demander à Sir Herbert Samuel de rester ; il a répondu : c'est impossible, je ne le puis. Le changement ne sera pas fondamental mais il existera. Ce qu'il faudrait, c'est trouver le moyen de créer des relations continues entre arabes et juifs.

Mais reste le problème de vivre ici. Ce ne sont pas les arabes qui achèteront ce que vous fabriquerez ; il faudrait produire pour l'extérieur. Or, la Palestine ne fabrique rien qui pourrait être vendu à l'extérieur. L'immense majorité des indigènes n'a besoin de rien, pas de vêtements, pratiquement parlant, pas de coiffure, ils mangent du pain et du fromage. De plus, Tel-Aviv et Jaffa sont entièrement séparées, les arabes de Jaffa n'iront rien acheter à Tel-Aviv.

Quant à l'Université, dit en riant M. Foraggi, que feront ces jeunes gens ? où sont les élèves, les professeurs ? Et s'il y a des élèves, après leurs études, où iront-ils ? qui absorbera 500 bacheliers par an, ou chimistes, ou ingénieurs ?

— On peut concevoir une population de paysans mais instruite. On a coutume de considérer un fermier comme un homme ne sachant rien, mais on peut le concevoir fermier et instruit.

— Je ne crois pas que des gens aisés viendront vivre dans ces conditions. Celui qui entre à l'Université pense ensuite vivre de ses connaissances. Il n'y a, en Palestine, que trois villes : Jaffa, Caïffa, Jérusalem, c'est tout ; où iront ces jeunes gens instruits ? Du temps des Turcs, il y avait une douzaine d'avocats dans toute la Palestine, maintenant il y en a de trois à quatre cents. Et vous allez en fabriquer d'autres ?

Je vais voir le consul de France dont on m'avait dit beaucoup de bien. Le précédent, il faut bien le reconnaître, n'a pas

laissé de grands regrets parmi les israélites. M. Maugras son successeur ne lui ressemble en rien. Il est jeune, distingué, d'une grande aisance d'expression et, dans son langage, des images heureuses.

— Etes-vous sioniste? me demande-t-il tout d'abord et, j'imagine, pour tâter le terrain, en diplomate qu'il est. Amusé par cette précaution, je répons :

— Cela dépend, je cherche précisément à dégager une théorie française du sionisme, car, français parlant au consul de France, c'est ce qui, pour l'instant, m'intéresse. Mais vous, que pensez-vous de l'achat de petites parcelles de terre par l'administration juive? Croyez-vous qu'ainsi peut être réalisé sans trouble le Foyer national juif?

— Ce sont les meilleurs terrains que les juifs achètent ainsi.

— Mais quand en auront-ils suffisamment pour réaliser le Foyer?

— Je ne crois pas qu'on puisse en effet acheter le tout, dit en souriant M. Maugras.

— Alors pourquoi ne pas distribuer ou vendre bon marché les terres domaniales?

— Cela n'est pas du plan de l'Angleterre.

— Croyez-vous que Sir Herbert Samuel est si timide dans sa politique parce que c'est son caractère ou bien parce que c'est ce que veut le Colonial Office?

— Sir Herbert Samuel est un homme prudent, circonspect, qui ne confie pas volontiers ses pensées personnelles. Il est animé d'un véritable esprit de justice, d'un grand idéal; il pense sans doute que si le sionisme met vingt ans de plus à se réaliser, peu importe. Car ce qui est préférable c'est qu'il soit réalisé sans troubles.

— Je vais vous poser une question plus hardie: Quelle différence feriez-vous entre une Palestine recevant des juifs avec et sans la déclaration Balfour?

— Evidemment sans la déclaration, les choses se passeraient

de la même façon ; les juifs viendraient, achèteraient de la terre. Peut-être même peut-on dire que ce procédé ne développerait pas une sorte de nationalisme sioniste qui est gros d'inconnu.

— Où voyez-vous un nationalisme sioniste ?

— Mais c'est de toute évidence ; ici cela prend un caractère profond. C'est naturel, remarquez, car il est difficile de faire le partage entre la foi et la patrie dans le judaïsme, où les prescriptions religieuses sont si intimement mêlées aux actes de la vie sociale. En somme, les juifs n'entrent pas en Palestine plus facilement qu'en un autre pays, par exemple en France, et partout ailleurs ils achèteraient de la terre plus facilement. On ne voit tout de même pas quinze millions de juifs s'installant ici de cette façon, par achat de parcelles successives.

— Il n'est pas question de cela, mais 500.000 à un million, n'est-ce pas possible ?

— Peut-être l'est-ce. En tout cas, ce qu'il faut éviter, c'est que la propagande très active qui est faite dans la Diaspora ne détache de leur milieu national les collectivités juives.

— Comment agiriez-vous si vous étiez les 70.000 juifs de France et que le sionisme frappât à votre porte ?

— Je serais bien embarrassé, me répond en riant M. Maugras.

— La déclaration Balfour existe, elle est un fait international, elle produira ce qu'elle produira. Pensez-vous que les juifs français en peuvent être absents ?

— Non, ils doivent collaborer, mais sous quelle forme ? Voilà la question, peut-être sous celle de l'Alliance israélite universelle ?

— Vous avez parlé tout à l'heure du nationalisme juif ?

— Oui, j'ai dit qu'il est de toute évidence, mais j'ajoute que c'est un fait bien naturel. Songez que depuis des siècles, le ressort juif est bandé, l'âme juive est comprimée. Tout à coup elle peut se ressaisir, se développer. N'en doutez pas, il y a

une exaltation très grande, d'ailleurs manifestée dans des cérémonies comme celle de l'Université. N'avez-vous pas été frappé par la vue du rabbin en bonnet de fourrure et papilottes, qui a condescendu à venir, ce qui est déjà très beau, puisque le rabbin Sonnenfeld a prononcé une sorte d'anathème contre l'Université? Mais un rabbin commençant par des prières, donnant l'*imprimatur*, ayant l'air de dire : l'Université c'est bien ; la science, c'est possible, mais, d'abord, la prière... C'est un fait qui a un sens, encore faut-il qu'il ait été libéral pour être venu, car, au point de vue qui est le sien, c'est un acte de libéralisme que d'être venu. Or, cette cérémonie n'aurait pu être conçue sans la présence du rabbin. C'était gênant, je le sais, pour certains israélites qui sont de grande culture, qui envisagent la religion sous son aspect social, avec quelques rites sans conséquences, mais enfin c'est le fait. Soyez sûr qu'il y aura plus tard une grande lutte sur ce terrain et, somme toute, ceux-là sont logiques qui envisagent cette renaissance juive sous l'angle national. D'ailleurs la création de l'Université elle-même, son sens, est bien national.

— M. Weizmann n'envisage pas les choses sous cet aspect exclusif.

— M. Weizmann est très modéré, mais qui peut savoir ce que deviennent et comment évoluent ces mouvements ?

— En tout cas, en France, repris-je, un mouvement sioniste, soit exclusivement religieux, soit exclusivement national, n'aurait aucune chance d'être accepté. Les juifs français sont totalement intégrés; ils n'entendent, pas plus sans doute que les juifs anglais ou les juifs italiens, voir évoluer le sionisme vers un caractère agressif et nationaliste. Pour eux c'est un foyer juif sans plus.

Après un instant de silence, M. le Consul reprit :

— Ne trouvez vous pas que le caractère de la cérémonie était grandiose et bien fait pour enflammer les imaginations sur ce mont Scopus où ont campé les légions de Titus? Voir près

de deux mille ans après, les juifs revenus à Jérusalem, c'est tellement prodigieux !

— C'est prodigieux en effet, mais pour répondre à ce que vous venez de dire, il n'y a pas que le point de vue de Jérusalem. Il y a celui des juifs modernes, par exemple à Tel-Aviv.

— Sans doute, mais M. Dizengoff, le maire a été obligé à Tel-Aviv de construire une synagogue comme une cathédrale et de prendre une ordonnance rendant le samedi obligatoire. D'ailleurs, quel juif un peu connu s'aviserait de prendre une voiture le samedi ou d'allumer une cigarette à Tel-Aviv ?

En tout cas, en ce qui concerne les juifs français puisque c'est ce qui vous préoccupe, ils ne peuvent, évidemment, se désintéresser du sionisme, mais peut-être pourraient-ils y participer sous les auspices de l'Alliance. Elle fait un très beau travail, environ 3.000 élèves dans cinq villes. Sans doute, spécialement à Tel-Aviv, elle est très battue en brèche, et elle doit faire une large place à l'hébreu, mais l'enseignement qu'elle a, jusqu'ici, dispensé est tout à fait souhaitable; il ne faut pas que l'élément extrême réussisse à faire exclure l'Alliance.

— A votre avis, demandai-je, le gouvernement anglais a-t-il toujours parfaitement tenu l'équilibre entre les arabes et les juifs, ou s'est-il montré plutôt favorable aux uns ou aux autres ?

— Le gouvernement palestinien n'est jamais intervenu à ma connaissance pour faire vendre un terrain cinquante centimes de moins ou de plus par les arabes, il laisse parfaitement libres toutes les transactions. Les juifs, d'ailleurs, plus que les arabes, se montreraient mécontents, s'il en était autrement. Quant à la question du nouveau gouverneur, j'ai entendu dire par de rares juifs qu'ils préféreraient un gouverneur chrétien.

— On peut toujours tout dire. Ce qu'il y a de sûr c'est que

le gouverneur actuel s'est montré tellement impartial, que les arabes ne peuvent en aucune façon se plaindre de lui.

— Pour ce qui est de la participation des juifs de France, dit encore M. le consul Maugras, l'appui d'hommes comme M. Painlevé aurait grande influence pour décider les juifs français.

— Et n'y a-t-il rien de français sur le sol palestinien ?

— Mme Halphen, de Paris a bien participé à la création d'une *goutte de lait*, mais abritée par les services de la Hadassah. Dans l'esprit de tous, tout ce qui est médical est de la Hadassah; il faudrait une institution qui fût vraiment autonome et française.

— Mais il y a encore l'Union des femmes juives françaises. Savez-vous que, pour la colonie de Nahalal seulement, il a été recueilli en France 32.000 francs ?

— C'est parfait, je sais que beaucoup de très bon juifs français sont intéressés par le mouvement sioniste. Et je souhaite pour la France que ce mouvement s'élargisse.

Nous devons enfin vivre en hommes
libres sur notre propre motte de terre, et
mourir tranquilles dans notre patrie.

HERZL

J'ai pris un agréable repas de famille au foyer de M. Kalvarasky, père de deux jeunes filles instruites et intelligentes ; l'une a étudié en Palestine et à Paris à la Sorbonne, pendant quatre ans, elle postule actuellement pour un emploi d'ingénieur électricien ; l'autre est une élève du lycée de Jaffa. Pour elles, la question du Foyer national ne se pose pas ; elles sont ici chez elles comme les Français en France ou les Anglais en Angleterre ; elles n'ont pas à chercher ce que donnera « le Foyer National Juif », il donnera ce qu'on voudra.

Mme Kalvarasky le dit simplement. Nous étions en Pologne au début de notre mariage ; on disait à mon mari et à moi :

parasites, sangsues, sans-patrie. Eh bien, nous sommes partis vers notre patrie, maintenant nous y sommes, c'est tout. Ce qui arrivera, nous le verrons bien, *peut-être que si vous aviez en France une nouvelle affaire Dreyfus, nous comprendriez-vous mieux*, dit-elle, avec un sourire sans méchanceté.

Parmi les convives il y a quatre jeunes gens : l'un est fils d'une famille allemande assimilée et anti-sioniste ; les deux fils de cette famille sont sionistes. L'aîné est ingénieur et il est venu s'installer à Caiffa, le second des jeunes gens est docteur en philosophie, il sera professeur d'histoire à Jaffa ; le troisième est venu pour préparer la voie à ses parents ; un autre y est en touriste, mais il examine comment il pourra venir s'installer avec sa famille. Tous ces jeunes gens sont pleins de force et de santé, ayant reçu de l'instruction, ayant de l'argent dans leur poche et ils constitueraient d'excellents éléments d'immigration.

A un moment, je fis allusion à quelques colons qui m'avaient semblé parler avec assez d'indifférence de l'Université, mais la jeune fille de la maison me dit vivement : « Ah, ne craignez pas que l'Université n'ait pas assez d'élèves ; notre peuple juif laisser ses enfants à la campagne sans les instruire ? oh ! cela n'est pas à craindre ! » Et elle accompagnait sa négation d'un rire sonore. Je songeais à ce que m'avait dit un ami : « Cette Université, c'est ce qu'il y a de plus grand ici. Avez-vous remarqué la ferveur du public ? Jamais en Europe une telle cérémonie n'aurait fait naître de tels sentiments. »

Je dis : Vous avez un besoin urgent de l'aide du judaïsme. Si elle ne se produit pas ou si elle se ralentit, qu'arrivera-t-il ici ?

Mais M. Kalvarasky est optimiste, même en ce qui concerne les pays jusqu'ici peu touchés par l'idée palestinienne. Il me répond : « J'ai été d'une époque où il y avait en Allemagne deux sionistes seulement, deux en tout ; je pourrais vous en donner les noms. Voyez, maintenant, l'ampleur du mouvement. Eh bien, il en sera de même en France. »

Les Palestiniens sont assez sévères pour les juifs de France. Ils s'étonnent de leur indifférence à l'égard de tout ce qui est juif. Mlle Kalvarisky, m'a dit avec le plus grand sérieux : Je pense que, dans 20 ans, les juifs français seront davantage au courant des choses palestiniennes, car il pourrait arriver telle hypothèse qui les en fera souvenir. Je comprends qu'ils ne soient pas sionistes actuellement, mais qu'ils comprennent, eux, que d'autres le soient. Quand, en France je parlais hébreu, on me disait : C'est de l'hébreu pour nous. Et on riait. Je riais en répondant : c'est précisément de l'hébreu pour nous aussi, Quand je voulais parler sionisme, il arrivait que des chrétiens m'écoutaient parfois volontiers et semblaient admettre cette nécessité historique où nous sommes d'avoir notre sol. Mais s'il y avait des juifs parmi eux, immédiatement cela jetait un froid et chacun évitait de répondre. Je connaissais une demoiselle Lévy, elle prétendait être française *et c'est tout*. C'est par hasard disait-elle que mon père était juif, je me sens seulement française... Je lui demandai si elle fréquentait beaucoup de catholiques. Elle répondit : certainement ! Mais lorsque je la priai de les nommer, elle devint évasive. Elle croit qu'elle est française comme tout le monde, mais, par ma seule question, je lui montrais qu'elle était tout de même juive. Evidemment, si on fait abstraction de la religion des juifs français, ils sont français comme les autres, mais il y a la religion... Et quand on demande à ces jeunes filles juives : épouserez-vous un catholique, elles répondent un pourquoi pas, pas très convaincu. Ici seulement en Palestine, la religion ôtée, il reste encore à un juif qu'il est juif.

— Parfaitement, reprend M. Kalvarisky, lorsque j'étais jeune étudiant il y a 35 ans, j'expliquais à des amis que les colons de Richon-le-Zion ou de Mikvé Israël pouvaient, s'ils le désiraient, se convertir au catholicisme ou à l'islamisme. Cela m'était égal, ils étaient libres de changer de religion, mais non pas de langage, leur langue devant être l'hébreu.

L'opinion sévère sur les juifs de France est professée par d'autres que des palestiniens. Une charmante jeune femme égyptienne me citait ce mot de M. Lugné-Poe : il n'y a pas de catholique romain plus catholique romain que le juif français. Cette jeune femme exaltait la haute situation des juifs en Egypte. Elle rappelait l'influence dont a joui à la Cour d'Egypte Mme Valentine Rouillo, morte il y a trois ans environ. Elle me demanda ce que je pensais du livre des frères Tharaud : *l'an prochain à Jérusalem*, et s'écria : La conclusion des frères Tharaud est une honte pour l'esprit français ! Je comprends qu'on soit antisémite, — surtout dit-elle froidement, si on connaît les juifs français — mais je ne comprends pas qu'on ose écrire des choses semblables.

M. Shapiro dont le lecteur appréciera de-ci, de-là les réflexions savoureuses, est loin d'être aussi sévère ; il m'a dit notamment : Il ne faut pas laisser croire que les juifs français n'ont rien fait pour la Palestine. Voyez donc Mikve-Israël, c'est un français, Charles Netter, qui les a fondés ; les colonies de Rothschild, c'est encore la France, et enfin le sionisme de Herzl, c'est dans un petit rez-de-chaussée de Paris, que Herzl est, pour la première fois, venu l'exposer à quelques amis.

Je suis très optimiste, quant à moi, disait encore M. Shapiro. Tous les pays, successivement, participeront au mouvement sioniste dirigé par cet homme habile qu'est Weizmann. Le sionisme a de la chance d'avoir Weizmann à sa tête. Weizmann est un européen, mais il a, en même temps, des racines dans la plus petite localité juive. Si le politicien, chez lui, avait pu être doublé d'un économiste, alors le succès viendrait encore plus rapidement. Dites, en tout cas, aux juifs de France que, si la France veut avoir des sympathies dans le monde, il lui faut avoir la sympathie de la Palestine. Je suis certain que les juifs de France s'éveilleront ; l'un après l'autre, tous les pays du monde financeront la Palestine. Le sionisme, c'est l'âme juive !

Qu'est-ce que ces mendiants qui rêvent en rois ?

Qu'est-ce que ces divagations de vagabonds qui, au lieu de leur finance, s'occupent du bonheur universel ?

NEMOÏ *

Tous ceux qui ont pris contact, ne serait-ce que superficiellement, avec les institutions palestiniennes, connaissent la « Hadassah », organisation centrale médicale fondée et entretenue presque uniquement par des subventions américaines.

La Hadassah a été fondée par une femme de cœur, Miss Henrietta Szold touchée par la détresse palestinienne. Peu à peu la Hadassah attirait à elle un nombre considérable de dévouements et de compétences (1). Le système médical palestinien relève — sauf les fondations privées — soit de l'organisation sioniste, soit du gouvernement anglais, soit, pour la plus grande partie, de la Hadassah.

Voulant vérifier le développement actuel de cette grande institution, je suis allé interroger M. le Dr Salkind, directeur : il était absent, mais j'ai pu m'entretenir avec Kaznelson, son assistant. J'ai tout d'abord demandé où en était la construction de l'hôpital Rothschild que nous avons vu en cours trois années auparavant.

1. En août 1918, une expédition de médecins, pharmaciens, dentistes, bactériologistes et ingénieurs sanitaires, venait d'Amérique en Palestine appelée par l'organisation sioniste. En présence de l'état horrible en lequel se trouvait la population juive, privée de médecins et en proie à toutes les épidémies et tous les dangers que la guerre, l'occupation militaire prolongée de diverses armées lui faisaient courir, un gros effort fut demandé à l'opinion publique mondiale et spécialement américaine.

La réponse ne se fit pas attendre. Il y eut un admirable mouvement de solidarité, qui réussit à créer de toutes pièces l'organisation médicale palestinienne : c'est la Hadassah.

— Il est maintenant achevé, m'est-il répondu. Et pour vous montrer comment il est équipé, je vous signale le service de rayons Roentgen. Pour sa création, les médecins juifs d'Amérique nous ont donné 10.000 dollars, si bien que nous avons constitué un service qui peut être considéré comme le meilleur existant où que ce soit et comme le dernier mot de la science. Il comporte une quinzaine de chambres où sont soignés le cancer et les infections réclamant un traitement profond.

M. le Baron de Rothschild a bien voulu nous rembourser tout l'argent que nous-mêmes avons affecté à des constructions de bâtiments, soit environ quatre millions et demi. Nous avons pu de cette façon construire d'autres bâtiments comprenant 120 lits, si bien qu'actuellement nous recevons des malades venant jusque de l'Égypte. Les enfants de ce pays sont souvent atteints de maladies, particulièrement du cuir chevelu; nous les guérissons avec les rayons Roentgen en moins d'une année, et ces maladies spéciales sont en train de disparaître.

Pour appeler l'attention sur les services que nous rendons et développer notre influence, nous avons créé une *health-veech*, une semaine de santé. Nous avons proposé cela au Gouvernement qui nous a prêté son concours ainsi que toutes les organisations juives et arabes. Chaque jour de cette « semaine » fut consacré à un aspect particulier de notre activité : un jour, c'était le bébé, le lendemain, c'était la mère.

Nous distribuions des brochures, nous faisons de courtes causeries publiques; nous avons organisé pendant deux semaines une exposition spéciale qui fut visitée par 30.000 personnes, tant juifs qu'arabes. Nous avons pratiqué les procédés les plus modernes pour attirer même les enfants. Voici deux chansons, l'une contre les mouches qui sont ici une véritable plaie — vous avez dû vous en apercevoir — et l'autre contre le trachome qui est un danger national. Voyez le

style de nos tracts, c'est rapide et direct : « sais-tu qu'il y a beaucoup trop de malades autour de toi ? C'est par manque d'hygiène et de soins », etc. « Il faut soigner l'enfant, mais il faut aussi soigner la mère ! »

Voici une autre feuille montrant ce qu'il faut manger pendant l'été.

Pour des raisons politiques, nous avons poussé le scrupule jusqu'à ne pas faire cela sous notre nom, mais sous le nom d'un « comité de la semaine de santé ». Dans ce comité nous avons pu grouper des religieux de toutes confessions, des médecins, des arabes. Le tout nous a coûté 350 à 400 £.

Nous avons tenu, à Jérusalem seulement, 48 conférences. Nous avons spécialement dirigé nos efforts contre le trachome. Nous nous sommes mis en liaison, pour cela avec M. le Dr Morax, de Paris, afin de faire disparaître cette horrible maladie causée par le soleil, la poussière, le manque de propreté. Aujourd'hui la fréquence de la maladie est moindre chez les juifs que chez les arabes, alors qu'en 1910 elle était à égalité et que la *moitié* des élèves étaient frappés. Nous avons surtout travaillé dans les villes, mais nous sommes allés aussi dans les villages, par exemple chez les Yemenites, qui sont si sérieusement éprouvés.

En ce qui concerne l'organisation médicale dans les villages, nous avons essayé d'un système nouveau. Nous avons nommé des médecins spéciaux qui vont d'une place à l'autre, donnant les conseils voulus préventivement, ordonnant les traitements et pratiquant les petites opérations courantes. Les résultats obtenus par cette méthode sont remarquables. Les médecins voyagent toute l'année, et spécialement chez les Yemenites qui sont très affaiblis physiologiquement, ce procédé est le meilleur à employer. Il y avait chez eux à un certain moment 90 o/o de trachomes; maintenant la proportion est tombée à 50, 40 o/o, ce qui est moindre et cependant encore très considérable.

Dans les écoles, nous avons organisé une surveillance portant sur 15.000 élèves, pour les yeux, la peau, et d'une façon générale la constitution physique. Chaque enfant est soigneusement examiné au moins une fois par an. Nous avons installé dans l'ancienne ville de Jérusalem des cuisines scolaires, des « gouttes de lait ». Ce sont les subventions américaines qui entretiennent tout cela.

Mais notre surveillance des enfants prend un caractère spécial. Ce sont eux-mêmes qui font tout ce qu'il est possible de les laisser faire; ils ont par exemple un chef de cuisine, mais ce sont les enfants eux-mêmes qui, sous sa direction, font leur cuisine. Ces cuisines scolaires reviennent à une piastre par jour et par enfant (un franc actuel).

Nous nous dirigeons actuellement vers la médecine préventive. Il y a une « goutte de lait » non seulement à Jérusalem, mais dans certaines colonies. Nous avons quatre stations de « goutte de lait » où les mères sont reçues; des explications et des instructions leur sont données. Nous avons une station centrale pour le lait. Nous nous sommes mis en rapport avec la Société des femmes de Petak Tikvah, elle nous verse une subvention de 5 £, moyennant quoi nous lui fournissons les infirmières et les conseils d'un médecin. C'est ainsi que nous essayons dans le pays.

Nous avons créé un cours spécial pour les infirmières, leur enseignant la façon de traiter les bébés. Après cet enseignement, elles vont dans les maisons, montrent aux jeunes mères comment il faut faire le lit du bébé, comment il faut placer l'enfant, etc. Nous avons une station à Tibériade, notamment où c'était absolument indispensable. A Jaffa, ce sont les femmes sionistes de la Nouvelle-Zélande qui ont créé la station. A Haïffa, il y a une société de dames de Paris qui entretient la « goutte de lait » (1).

1. Institution fondée par Mme Halphen de Paris, entretenue par un groupe de généreuses femmes françaises et dirigée par M^{me} Segall.

Vous ne sauriez croire combien ces services d'aide et d'assistance aux jeunes enfants sont indispensables. A Tibériade, il est courant de voir cinq personnes habitant la même chambre. Vous jugez de l'état hygiénique d'une telle population.

Il y a aussi les immigrants qui ont besoin de nos services de salubrité. En règle générale, les immigrants sont retenus vingt-quatre heures en quarantaine ; des médecins spécialistes les examinent.

Nos campagnes systématiques portent toujours leurs fruits. Les épidémies de malaria qui décimaient la population ne sont plus qu'un souvenir. Nous allons nous organiser en vue de la campagne contre la tuberculose. Nous ne sommes pas toujours les maîtres d'intervenir efficacement avant l'événement. Il arrive que des terrains que nous indiquons comme mauvais sont cependant occupés par les colons, si bien qu'en certains points il y a jusqu'à 100 o/o des occupants atteints de maladies chroniques.

Dans les colonies, la charge du service médical nous revient presque totalement. Le Gouvernement anglais n'a pas de moyens suffisants pour obtenir des résultats appréciables. Il dispose d'un médecin pour 40 villages, si bien que la Hadassah doit prendre en main les fonctions gouvernementales. Dans toute la Galilée sans exception, les médecins sont fournis par nos services ; de même pour les gendarmes, pour les militaires, etc., c'est nous qui fournissons le service médical au Gouvernement. Les colonies intéressées donnent 90 o/o des ressources nécessaires et Hadassah fournit son organisation. Etant donné qu'il est souvent difficile aux colons de payer au fur et à mesure qu'ils font appel au médecin, c'est nous qui faisons l'avance des frais de visite et la colonie rembourse en bloc à la fin de l'année ; tous les colons malades qui nous sont envoyés par les médecins entrent immédiatement dans nos services hospitaliers. Après la Galilée, nous avons organisé sur les mêmes bases la Samarie.

Dès que nous pénétrons dans une colonie, nous organisons le service médical des écoles. Ce service est gratuit. Les visites des médecins sont de 5 piastres à la maison, 3 piastres chez le médecin. Malheureusement, le Baron de Rothschild a annoncé que sa subvention sera l'année prochaine réduite de 50 o/o et nous devons assurer les mêmes charges. C'est très fâcheux parce que le colon ne peut couvrir entièrement les frais exposés.

Les colonies étant éloignées les unes des autres, on ne peut mettre un médecin pour plusieurs colonies. Vous voyez si cela complique l'organisation. Il y a quelques malades payants dans nos hôpitaux, mais 80 o/o des malades sont soignés gratuitement; notamment tous les ouvriers membres de la Caisse d'assurances; des ouvriers sont reçus gratuitement, et c'est la presque unanimité des ouvriers. Nous ne faisons rien payer parce que, en Palestine, nous considérons l'ouvrier comme l'élément primordial pour la colonisation du pays.

Ensuite, parmi ceux qui ne paient pas, viennent les yéménites, les orphelins, les vieux. La conséquence, c'est que nos hôpitaux sont absolument complets. Et nous n'avons pas de bâtiments nouveaux disponibles, ni d'argent pour en élever. Or, chaque mois il arrive deux mille immigrants nouveaux. Vous comprenez que nous ne laissons pas que d'être assez inquiets. Déjà on parle de faire des baraquements spéciaux, mais ce serait bien insuffisant.

Notre budget est constitué de la façon suivante : Nous recevons 23.000 £ du Keren-ha-Yessod, soit 25 o/o de notre budget, et le reste nous vient des femmes américaines. Il y a déjà quelques années que le *Joint Distribution Committee* nous a informés qu'il n'avait plus d'argent pour nous. Heureusement que la générosité des femmes américaines ne nous abandonne pas. Ce sont elles encore qui ont fondé l'école d'infirmières en Palestine.

— Vous venez de dire que vous allez organiser la lutte contre la tuberculose. Est-ce que cette affection est ici très répandue et pour quelle cause ?

— Un grand nombre de malades le sont devenus par excès de travail. Nous envisageons d'abord des mesures préventives telles qu'amélioration de l'alimentation. Nous voudrions établir un sanatorium, mais nous ne savons pas où trouver l'argent. Nous espérons un secours du côté du Canada. Dès que ce sanatorium sera installé, il va de soi qu'il sera ouvert sans exception de religion, comme toutes nos institutions.

— Où pensez-vous l'établir ?

— Sans doute à Safed. Nous commencerons par 50 lits ; ce n'est pas beaucoup. Songez à l'état des populations en présence desquelles nous nous trouvons. Ce sont des colons ardents et obstinés qui, pour le travail du lait, par exemple, se lèvent à une heure, à quatre heures du matin. Au bout de peu d'années ils sont épuisés. Et quand on leur dit : Mais ne pouvez-vous vous arranger autrement ? ils répondent : *Nous sommes ici pour souffrir...*

L'habitude est répandue de donner les bonnes choses toujours aux enfants, les parents se privant de tout. Nous sommes amenés à combattre cette tendance ; nous disons qu'il ne faut pas priver l'enfant, mais qu'il faut aussi sauver la mère. Nous nous heurtons à un préjugé touchant : ces immigrants se considèrent, suivant leur expression, comme le « fumier » du pays, c'est avec eux que se fera l'avenir.

Il y a, en outre, les conditions de vie défectueuses ; beaucoup de cas de rhumatismes par suite de la vie prolongée sous la tente. Pour les enfants, cela est déplorable car les jeunes femmes sont malades des semaines entières.

La Commission sioniste a fini par être un peu impressionnée par nos cris et nos lamentations. Au lieu de construire d'abord l'étable pour les vaches et ensuite la maison, nous avons espoir que désormais on commencera par

la maison. Nous pensons que si l'Angleterre est venue ici avec un mandat, elle devrait prendre en mains de telles mesures... Enfin, nous sommes heureux si le Gouvernement ne nous empêche pas de travailler.

— Votre influence auprès des pouvoirs publics n'est-elle pas considérable?

— Certes, tout le monde exprime l'idée que notre travail a une valeur politique énorme. Les relations entre les juifs et les arabes ne sauraient être meilleures. Quand Lord Balfour a visité les colonies de l'Emek, les chefs des tribus de bedouins sont venus le saluer. C'est un endroit où il y a relativement peu de juifs et où cependant nous avons établi un service médical. Cela produira entre les deux groupes de populations des relations normales. Là, tous les arabes sont soignés gratuitement sans exception, si bien qu'ils parlent toujours avec enthousiasme de nos services.

Voyez à Hébron, nous avons un docteur. Les relations sont si bonnes qu'il y a deux mois, ayant voulu transférer ce médecin dans une autre région, nous avons reçu des lettres signées de 33 cheiks qui nous ont supplié de ne pas leur retirer ce praticien.

C'est une région où il y a beaucoup à faire. Elle comprend 36.000 âmes et il n'y a pas une seule sage-femme. Le Gouvernement y envoie de temps à autre un docteur, mais ce docteur ne peut que faire des rapports sur la situation; il ne peut soigner 36.000 personnes. Actuellement la situation est telle qu'il y a 4 0/0 des habitants qui voient le médecin une fois dans leur vie; 96 0/0 meurent sans l'avoir jamais fait appeler; ils considèrent la mort comme un phénomène naturel auquel il n'y a pas lieu de chercher à se soustraire.

Dans ces conditions, vous comprenez l'importance de nos services.

— Pourquoi des médecins libres ne vont-ils pas dans ces endroits?

— D'abord parce qu'ils ne parlent pas la langue arabe. Il faut parler arabe, il faut connaître les habitudes arabes, savoir comment approcher les indigènes, sinon c'est un fiasco.

— Vous avez de grands droits à la reconnaissance juive ?

— Oui. Remarquez que nous soignons le juif, non pas seulement depuis sa naissance, mais, même, avant, par les conseils que nous donnons à la mère. Dès qu'une femme est enceinte, elle a droit à nos soins, et, bien entendu, pendant toute sa grossesse; c'est nous qui surveillons l'accouchement. Puis nous suivons l'enfant à l'école, puis comme citoyen palestinien. Nous pensons donc avoir mérité cette déclaration de M. le Président Weizmann : la colonisation juive n'aurait pas été possible si la Hadassah n'avait pas suivi les immigrants depuis leur arrivée dans le pays.

Après cet entretien, nous allâmes visiter l'hôpital Rothschild. Il était en construction à mon premier voyage, je le trouve achevé. Je visite la salle des femmes nouvellement accouchées, celles des fiévreux et des contagieux. Il y a des malades de toutes les couleurs, depuis le meilleur blanc jusqu'au noir le plus profond. Le personnel se présente sous d'avenantes apparences; on exige des infirmières la connaissance pratique des trois langues, l'arabe, l'hébreu, l'anglais.

Je remarque que les malades n'ont pas de pancarte épinglée au pied de leur lit ainsi que cela se fait en France.

— Nous avons dû supprimer cela, me répond le médecin de service. Avec les malades juifs que nous avons en majorité, c'était mauvais, parce que, dès qu'il y avait une indication quelconque sur la pancarte, ils cherchaient à se renseigner et suivaient la feuille de fièvre avec inquiétude.

Je vois plusieurs malades lisant des livres russes, allemands et français, un malade me salue d'un aimable « bonjour,

monsieur » ! C'est un professeur de français, opéré il y a peu de jours, il lit *Les paysans* de Balzac.

Dans d'autres salles sont encore des enfants, comme ceux qui sont recueillis par d'autres établissements, en état d'insuffisance de nourriture. Ils apparaissent de véritables larves. Presque tous sont arabes reproduisant la même gamme de couleurs variées que les parents. J'admire le dévouement des infirmières purement laïques qui prodiguent avec simplicité des soins scientifiques.

— Il y a ici, non pas assez mais trop d'enfants nous dit le docteur. Ce n'est pas comme en France, chaque femme a jusqu'à dix, douze couches. Malheureusement, la Palestine dans les statistiques de mortalité des enfants, n'est pas au meilleur rang, il s'en faut. Il y a beaucoup à faire, nous ne sommes limités que par notre budget !

J'aperçois dans l'antichambre une sorte de singe velu qui rit sans discontinuer en se frottant les mains ; il paraît ne pouvoir tenir en place. Je crois que c'est un fou ou un idiot, mais le docteur me dit que c'est le père d'un enfant qui fut amené gravement malade et paraît maintenant sauvé. En effet, le docteur s'avance vers l'homme et lui dit de se tenir tranquille. L'homme répond :

— Je ne peux pas, toute la nuit j'ai pleuré. Maintenant j'ai du feu dans le cœur ! mon enfant est sauvé !

Voilà la force de la nature, chez les êtres les plus frustes ! Cependant cet homme a, me dit-on, déjà une dizaine d'enfants. Cela ne l'empêche pas de garder cette fraîcheur de sentiments pour le dernier conçu.

Je vois les fameuses salles de radiographie dont il venait de nous être parlé à la Hadassah. En effet, c'est très beau, les salles succèdent aux salles avec tout l'appareillage approprié : des balances, des isolements, des dynamos, des tubes de Crookes énormes, des cabinets tendus d'étoffes bleues ou violettes. Tout cela est mystérieux pour un profane, mais paraît

en effet, avoir coûté beaucoup d'argent. Le docteur me dit avec satisfaction que le premier malade traité ici fut son frère qui avait contracté un érysipèle en visitant une colonie et qui fut guéri par le radium.

Feuilletant quelques graphiques qui m'ont été remis je vois que 8.000 malades ont été reçus dans les hôpitaux en 1924 presque tous juifs, peu proportionnellement de chrétiens ou d'arabes. Par contre, dans les cliniques où il avait été donné 90.000 consultations en 1923, il en a été donné 95.000 en 1924, dont 5.000 arabes en 1923 et 8.000 en 1924.

Quant aux visites à domicile, elles oscillent chaque année aux environs de 5.000, tant dans les villes que dans les colonies.

Mais il ne faut pas oublier qu'à côté de son travail spécialement médical, la Hadassah assure la fourniture du matériel nécessaire notamment en lingerie.

Il y a, en Amérique du nord, 475 cercles de couture. Chaque année l'administration de Palestine indique à la Hadassah de New-York, ses besoins probables pour l'année qui vient. Quand la liste est ainsi reçue, les échantillons et les patrons sont établis et le travail total est divisé entre les 475 cercles de couture. Chacun exécute sa part de travail et, ainsi, sont pourvus, de ce qui leur est nécessaire, les établissements de Palestine en draps de lit, serviettes, layettes, blouses de docteurs et d'infirmières, peignoirs de bains, etc., plus les vêtements nécessaires à l'entretien de 1.300 orphelins.

La valeur de ces fournitures ainsi expédiées est de 65.000 *dollards annuellement*. Le tout sans compter des dons spéciaux faits à certains établissements qui se trouvent tout à coup en présence de besoins imprévus.

Je crois pouvoir dire qu'une telle organisation aussi régulière dans ses effets, aussi vaste dans ses résultats est absolument unique au monde. Je ne sais si rien de semblable pouvait être conçu ailleurs qu'en Amérique.

J'ai visité certains dépôts de ces fournitures d'hôpitaux. Ils sont tenus comme des magasins militaires avec un ordre, une symétrie et une propreté remarquables. C'est beaucoup qu'une telle organisation, mais c'est tout ce qu'il y a en Palestine. Si la Hadassah était supprimée ou cessait ses envois, le pays entier retomberait dans la barbarie de maladies épidémiques effroyables.

Honneur, vraiment, aux généreuses femmes améraines qui ont assumé un tel et si humanitaire labeur !

Il faut vivre et laisser vivre et substituer à l'ère de la déprédation, celle de la collaboration.

LUDOVIC NAUDEAU

Un certain nombre de femmes de bien ont été frappées de la nécessité d'organiser des distributions de lait aux nouveaux-nés sur le sol de la Palestine. La première enfance, malgré le développement des institutions de salubrité, est encore cruellement éprouvée. Les jeunes mamans n'ont souvent pas les connaissances appropriées au climat, aux nécessités de l'allaitement, et, trop souvent aussi, étant obligées de travailler, n'ont pas les loisirs indispensables à l'allaitement.

Pour remédier, dans la mesure du possible, à cet état de choses, la Hadassah a sollicité des concours privés ou ceux-ci se sont offerts. M^{me} Halphen, de Paris, je l'ai dit, a été assez heureuse pour réunir une somme de quelque importance qu'elle a affectée à la création d'un des groupes dits : goutte de lait.

Nous avons visité les locaux affectés à ce service. Nous avons trouvé, au milieu d'un quartier indigène de Jérusalem, une petite maison proprette toute blanche et toute bleue où se fait la stérilisation du lait, sa cuisson, la manipulation des petites bouteilles, leur distribution : là sont reçues les jeunes femmes avec leurs bébés, lesquels sont examinés par un médecin spécialiste, pesés par les nurses.

Une femme active et d'humeur accueillante, Mme Salomon, nous fait les honneurs et nous donne les explications voulues.

— Les mamans ne reçoivent pas le lait gratuitement, nous explique-t-elle. Ce serait une mauvaise méthode. Chacune paie, mais seulement suivant ses moyens. Notez que le lait est stérilisé rigoureusement. Les dames du Comité ont fourni, primitivement, l'argent nécessaire pour l'achat des vaches ; il y en a à peu près une trentaine actuellement. Comme chacune des jeunes femmes que vous voyez là a, ou est destinée à avoir cinq, six, peut-être sept ou huit enfants, il est urgent de leur enseigner les premières notions de puériculture. Aussi avons-nous, dans ces berceaux, de grandes poupées figurant des bébés. Nous enseignons comment on doit disposer le berceau, envelopper le bébé, comment on le pèse, comment on l'allait. Nous donnons aussi des leçons ou des conseils de propreté.

Et on prêche d'exemple à ce que je vois, car les murs sont immaculés et, chose curieuse, alors qu'il y a, dans ces chambres, une manipulation constante de lait, de jeunes enfants, des flacons et des liquides, on n'aperçoit pas une seule mouche. C'est un succès dont je suis surpris.

— Nous nous sommes débarrassés des mouches, nous dit Mme Salomon, uniquement par un propreté rigoureuse.

Je ne crois pas le procédé suffisant toujours, mais je constate qu'ici au moins il a été efficace.

— Venez voir la plus belle chose de la maison nous dit tout à coup Mme Salomon.

Et elle nous entraîne vers une pièce où, au mur, est suspendue la photographie d'un magnifique bébé.

— C'est mon fils, dit-elle, n'est-ce pas la plus belle chose de la maison ?

Nous nous récrions qu'assurément il en est ainsi, à la satisfaction de la maman.

— Je dis cela parce qu'il a été nourri par « la goutte de lait », ajouta-t-elle, en souriant.

Il y a, attachées à la maison, deux nurses de la Hadassah ; le budget d'entretien est d'environ 1.000 £ par an. Les enfants assistés sont au nombre de 600 en moyenne, pendant les sept ou huit premiers mois ; après cette période, une partie du lait attribué est supprimée et l'enfant reçoit un peu de soupe que l'on apprend aux mamans à fabriquer. On montre aussi aux mamans comment on doit préparer un bouillon de légumes pour qu'il soit sain pour l'enfant. Cette alimentation convient à l'enfant de 6 mois à 2 ans.

— Voilà précisément un prolongement nécessaire de notre œuvre, nous dit Mme Salomon, ce serait de créer une œuvre de la soupe pour les enfants comme il y a les œuvres pour le lait. Pour cela il faut de l'argent, toujours de l'argent !

En quittant cette gracieuse maisonnette, nous nous proposons d'aller faire un tour sur les murs de Jérusalem. Le soleil brille éperdument et le coup d'œil ne doit pas être ordinaire. M. Shapiro que j'avais connu à Paris, sioniste militant, que je retrouvais en Palestine directeur de la colonie de Richon-le-Zion, — et qui, avec une alerte complaisance s'assurait que toutes facilités m'étaient offertes, — M. Shapiro, ce matin-là, nous servira de cicerone. Comme nous déambulons à travers de petites ruelles qui me paraissent très orientales, M. Shapiro me dit :

— Non, ce n'est pas l'Orient, ce n'est plus l'Orient. Du moment que le seigneur n'est plus suivi par quatre serviteurs, du moment que les femmes sont devenues maigres, du moment que les arabes demandent la liberté, du moment qu'il y a un demi-Parlement et qu'il y a des grèves, ne parlez plus d'Orient. Moi, je suis né ici et je me souviens du temps passé. J'ai joué dans ces ruelles, contre ces murs. Quand

j'étais enfant, je regardais ces fenêtres grillagées, je me demandais ce qu'il y avait derrière. Je ne me le demande plus maintenant, il n'y a plus de mystère; je sais que ce sont des chambres banales avec des pianos et des kodaks. L'Orient est seulement dans la littérature et dans les souvenirs.

Le jugement était sévère, au moment où cet Orient, déclare insuffisant, allait nous donner un de ses plus somptueux spectacles.

Le lecteur se souvient peut-être que, lors de notre premier voyage, nous fîmes le tour des murs à la clarté bleue d'une éclatante lune. Aujourd'hui, c'était le soleil de midi. Chaque créneau des murailles antiques béait sur un horizon vertigineux. Si préparés que nous fussions, nous sommes encore éblouis. Comment se fait-il, songeai-je à cet instant, que M. Pierre Benoît n'ait trouvé nulle grâce à une telle accumulation de beautés? Je n'essaierai pas même de les décrire; que le lecteur concrétise à la fois l'air sonore, les pierres qui semblent, tout ensemble, vivantes et mortes suivant l'incidence d'un rayon; les petits cubes des tombes multipliés par centaines et sous lesquels l'imagination évoque trois étages de momies ou de squelettes; la hauteur immarcescible du ciel, le bleu des montagnes, une brise légère et saine... et de-ci de-là, quelque arabe trottinant sur son âne, dans la poussière, les jambes ballantes et poussant des cris gutturaux que l'exceptionnelle pureté de l'air élève très clairs jusqu'à nous, ou d'autres encore, dormeurs allongés à l'ombre courte d'une tombe et dont l'immobile sommeil est si bien à sa place dans cet immobile et universel cimetière de la vallée du Cédron!

M. Schapiro nous documente: Voyez ce mur grillagé, ce sont des rabbins cabalistes qui habitent là. L'institution a été fondée par une souscription orientale. — Des rabbins cabalistes, ce mystère capricieux et vain de l'esprit dans la pleine lumière du midi! Ils sont logiques en grillageant leurs fenêtres, ces bons rabbins. Ils ne peuvent subsister, dans le

mystère puéril de leur cabbale, que s'ils tournent le front au grand et rutilant soleil qui les inonde.

— Ecoutez ce proverbe juif, dit M. Schapiro : « Suis toujours le sage et assieds-toi dans la poussière de ses pieds. »

L'après-midi, nous allons à Bethléem. Je ne sais au juste pourquoi j'accepte de refaire cette excursion banale. Le nom de Bethléem est attirant et doux, mais je sais que je trouverai, à peine, un support fugace aux souvenirs religieux d'un autre culte. N'importe, il y a là la source d'une légende si puérilement humaine... Et il y a aussi la terrasse dominant les champs où Booz disait aux moissonneurs de laisser tomber quelques épis...

Au retour, nous nous arrêtons au Tombeau de Rachel, petit monument carré surmonté d'une coupole aplatie. Silence à l'intérieur; un jeune lévite garde la porte. Il offre, aux visiteurs, de la terre du cimetière juif de Jérusalem.

Le tombeau proprement dit est massif, un gros cube de plâtre sans aucun ornement, mais couvert de milliers de noms de visiteurs; il est entouré du fil rouge traditionnel. Au mur, des bannières fanées avec des inscriptions hébraïques; de petites lampes à huile brûlent constamment et dont la lumière est à peine un point jaunâtre dans la pleine lumière du jour. Pendant que les visiteurs se recueillent, lisant quelque prière des morts ou quelque psaume dans le livre que leur passe le lévite, par une petite lucarne ouverte, on entend le doux piaillement rapide des oiseaux et le bruit feutré de leurs battements d'ailes.

Nous rentrons dans la poussière du soleil déclinant. Voici de l'herbe en champs carrés parmi les pierres. M. Schapiro, qui ne laisse pas de tout observer, nous dit :

— Ne trouvez-vous pas que les alchimistes du moyen âge, qui voulaient faire de l'or avec des pierres, ont pour descen-

dants les juifs de Palestine ? Ceux-ci feront de l'or avec toutes ces pierres.

Quel peut être le charme ensorceleur de ces pierres de Jérusalem ? Un jeune écrivain s'écriait : Je suis ici depuis quinze jours et mon chapeau est déjà dur et blanc comme de la chaux... mais il ne partait pas. Pourquoi venir ici, et pourquoi y revenir ? Parce qu'il y a vraiment dans ces routes, ces champs et ces poussières, de la pensée, du rêve et du mystère. L'idée même de la mort inévitable reste tout ensoleillée ; elle est dépouillée de ses voiles noirs, de ses larmes d'argent et même de ses fleurs occidentales, qui sont fragiles et menteuses. La mort, sur la terre de Palestine n'a pas de larmes, elle est sèche dans l'éclat d'une lumière radieuse et le ruissellement des pierres ; j'ai vu un enterrement, le cercueil était porté à bras d'hommes, des clochettes tintaient, les prêtres étaient précédés de bannières dorées, tout le cortège était à pied, personne n'y pleurait, personne devant le cortège ne se découvrait ; celui-ci faisait sa route au fur et à mesure qu'il avançait parmi les passants dont les groupes, sans interrompre leur caquetage, se refermaient dès le cortège passé...

Ce n'était qu'un mort ; ce sol est fait de la poussière des morts et elle y est visible. Comme un symbole, ce matin nous avons contourné une immense fosse de plusieurs mètres de côté remplie jusqu'aux bords d'ossements d'animaux, mais il y en avait tant et tant que, sans doute, quelques ossements d'hommes pouvaient s'y trouver ? Sur la margelle de la fosse, insouciant et dépenaillé, un mendiant somnolait. Et autour, tout était poussière, y compris la lumière qui poudroyait...

Nous aurons des diplômés heureux et des ouvriers heureux. Laissez-nous donner au monde notre maximum.

ABRAHAM KAPLAN

J'ai visité à Jérusalem le *musée de peinture* de Bezalel. Il ne m'enthousiasme pas ; je ne demande qu'à distribuer l'approbation, mais il faut reconnaître que ce qui nous est montré est assez peu séduisant. Chaque œuvre exposée est, pourrait-on dire, une plaidoirie en faveur d'Israël : dessins, peintures, sculptures sont des œuvres tristes, souvent cruelles. La raison de ce fait n'est que trop naturelle, mais je me place en ce moment au seul point de vue de l'art. Israël ne veut pas oublier les pogromes ni les persécutions. M. Abel Pann notamment, abonde en images rudes, hallucinantes ; ce ne sont que fusillades, pendaisons, viols et pillages, cortèges et fuites éperdues, le tout en couleurs sombres. A propos de M. Abel Pann je vois réalisée sa bible en images (1). J'admets qu'on la trouve fort belle, ce n'est pas une question de technique que je discute ; moi, je la trouve infiniment cruelle et triste. Dans Michel-Ange et dans Rodin, dont semblerait vouloir s'inspirer le mode de composition d'Abel Pann, il y a plus d'humanité. Vraiment on ne trouve aucun plaisir à feuilleter les images de cette Bible, elles sont terrifiantes.

Dans l'exposition adjointe au musée est réservée une salle spéciale à M. Pilichowsky. Cet artiste a, certes, du talent, mais ne dépasse pas le bon travail d'un homme qui connaît très bien son métier, du moins dans ce que j'en ai vu.

En ce qui concerne les travaux effectués par les ateliers mêmes de Bezalel, j'ai l'impression qu'il y a progrès. Quelques très artistiques objets sont présentés au public. Des reliures de cuir ou de métal, des objets en cuivre et en argent dont certains ont une forme à la fois originale et riche. Le goût

1. Voir « Israël sur la Terre Biblique ».

semble s'être affiné et l'œil aperçoit beaucoup de lignes heureuses sur des objets de prix.

Je feuillette quelques éditions d'œuvres extrêmement soignées et luxueuses, telles le Cantique des Cantiques, avec textes hébreu et anglais.

Une autre exposition, particulière aux travaux de M. le Professeur Schatz, réunit les cuivres, les bronzes, les bas-reliefs et les médailles de cet artiste doué ; mais toutes les œuvres sont de portée biblique. De toute façon, nous attendons encore une formule d'art qui ne soit pas absolument biblique et qui, cependant, soit juive. Dans nos pays aussi l'art fut, d'abord, essentiellement religieux, mais, pour se réaliser sous ses différents aspects, il doit se mettre en contact avec tous les sentiments qui emplissent l'univers et pas seulement avec le sentiment religieux.

On peut monter sur le toit de l'école Bezalel d'où la vue est très belle sur Jérusalem et ses horizons lointains. Au sommet des tours de Bezalel est une énorme Menorah en bois qui est, certains soirs, illuminée et est visible de toute la ville. Sur un ciel noir ce doit être très hiératique.

L'hébreu, cette langue dont chaque syllabe est un souffle même de Dieu et dont le son le plus léger pourrait ébranler l'univers.

FRÈRES THARAUD

Je voulais revoir M. le Dr Masié que j'avais laissé, il y a deux ans, occupé à constituer les éléments de la langue médicale hébraïque ; avec M. le professeur Slousch et quelques amis, nous allons chez lui au sortir de Bezalel ; je retrouve M. le Dr Masié tel qu'il m'était apparu, il nous accueille de la meilleure grâce du monde et nous remet ses dernières publications.

Nous entrons dans sa bibliothèque, pièce tapissée de vieux livres débordant de toutes parts sur tables et fauteuils.

M. le Dr Masié nous montre ses manuscrits et des photographies page par page d'ouvrages rares qu'il eut besoin de consulter. La Bibliothèque Nationale de Paris, nous dit-il avec reconnaissance, lui a remis quelques ouvrages médicaux très utiles qu'elle avait en double. Pour M. le Dr Masié ce don est inestimable et il en reporte tout l'honneur sur « l'amabilité du caractère français ».

Le travail du Dr Masié consiste à relever, dans tous les traités anciens de pharmacie ou de médecine, les expressions hébraïques pures ou altérées ; il les étudie, les analyse et puis les rejette ou leur donne abri dans son futur ouvrage encyclopédique. Des centaines de feuillets sont déjà écrits, mais des centaines encore suivront (1).

L'impression donnée par cette visite est que le Dr Masié a donné sa vie à une œuvre et que, très simplement tant qu'il aura un souffle, il fera effort pour l'achever.

Dans le salon du Dr Masié, M. Frunkin, haut conseiller, m'entretient des tribunaux palestiniens. Il me signale le peu de crimes ou d'attentats sanglants commis par les juifs. Pour lui, depuis huit ans, dans toute la Palestine, il a vu trois cas de meurtre juif, dont un n'est même pas encore tranché, l'accusé étant, paraît-il, en état d'aliénation mentale, d'après le défenseur. Ces meurtres ont pour auteurs un kurde, un russe et un hongrois. Voilà qui montre bien l'horreur d'Israël pour le sang répandu.

Le code pénal en vigueur a été directement inspiré par le Code pénal français, comme l'ont été d'autres droits spéciaux,

1. Le lecteur se souvient sans doute de cet amusant passage de *l'Etat Juif* de Herzl que l'on peut citer sans manquer à la mémoire d'un grand homme : « Nous ne pouvons cependant pas parler hébreu entre nous ! Qui de nous sait assez d'hébreu pour demander en cette langue un billet de chemin de fer ? » Et, plus loin : « La langue la plus utile à la circulation générale s'établira sans contrainte comme langue principale. »

Ainsi, Herzl lui-même, s'il revenait sur terre et visitait la Palestine d'aujourd'hui, constaterait que, quoi qu'il ait prévu, il était resté en deçà de ce qui a été réalisé !

tels le droit commercial et le droit maritime. M. le Conseiller Frunkin faisait partie de la mission instituée par le gouvernement anglais pour étudier la législation du statut personnel des différentes parties de la population ; il m'en signale les difficultés et les complexités, ce qui se comprend aisément si on songe que, dans ce pays, le statut personnel est encore religieux.

Celui qui se détourne de l'étude de la loi pour dire : que cet arbre est joli ! Comme ce sillon est bien tracé ! Celui-là a mérité la mort.

LE TALMUD.

J'ai eu le plaisir de rencontrer M. le D^r Buchmill qui est un esprit avisé et critique. Je lui demandai, étant donné qu'il circule beaucoup en Palestine, de me donner l'écho de quelques critiques et non pas toujours des paroles d'enthousiasme et d'approbation. Cela le fit beaucoup rire, mais enfin il me dit : « Oui, en effet, il y a ici des gens qui critiquent, comme il y en a partout et vous allez juger de l'importance de ces critiques. Tenez, par exemple, le Rabbin asquenazim a lu des psaumes à l'inauguration de l'Université ; eh bien, il y en a qui déclarent cela inadmissible ; même, ils déclarent que le Rabbin aurait dû mettre un chapeau comme tout le monde et non pas garder son bonnet de fourrure. D'autres disent que M. Weizmann tendrait à l'atténuation des principes sionistes. M. Grunbaum, de Pologne, qui est, pour certains, un Jaurès juif, par le succès de ses interventions oratoires, déclare, avec Jabotinsky d'ailleurs, qu'il n'y a pas lieu d'élargir la Jewish-Agency sans des garanties sérieuses au point de vue des écoles, etc. Vous connaissez ce que M. Weizmann répond à ces critiques, il répond qu'il faut réaliser notre œuvre de colonisation et que si nous n'en faisons pas une question juive universelle, nous ne trouverons pas les capitaux importants qui sont nécessaires.



M. Grünbaum a voulu démontrer au dernier congrès que l'élargissement de la Jewish-Agency amènera l'atténuation de ce qui est caractéristique du sionisme, et que le mouvement deviendra une banalité philanthropique, car ceux qui veulent entrer dans l'Agence ne sont pas des patriotes juifs, mais des humanitaires, des hommes sans couleur nationale. Au fond, ne vous inquiétez pas, dit en souriant M. Buchmill, nous gardons l'esprit sacré, les nouveaux venus, nous ne le diluons pas et si cela arrivait, nous rallumerions le feu. Encore une critique, puisque vous les sollicitez : On a remarqué à l'inauguration de l'Université l'absence du drapeau sioniste ; il y avait bien la bannière des étudiants, mais il n'y avait pas le drapeau juif ; ceci est en contradiction avec nos principes, car, toujours, dans nos manifestations, il y avait le drapeau juif. Enfin, pendant toute la journée, on n'a pas prononcé le nom de Herzl ; c'est le commencement d'une altération de notre mouvement et, certainement, M. Weizmann sera mis sur la sellette pour des points de cet ordre. ».

J'avoue que toutes ces critiques me paraissaient assez minuscules et méritaient bien le ton ironique qu'employait M. Buchmill lequel, en concluant, me dit : « Avez-vous remarqué l'importance du discours de Sir Herbert Samuel, non pas seulement pour ce qu'il a dit, mais pour la manière dont il l'a dit ? Voyez-vous, c'est un homme de Gouvernement qui parle avec beaucoup d'autorité ; il y a certains traits énergiques dans sa physionomie qui frappent la foule. Quant à lord Balfour, le jour de l'inauguration, il s'était vu assigné, paraît-il, quarante-cinq minutes, et il n'avait pas de la matière pour ce temps ; alors il a délayé un peu son discours, mais peu importe, il était à la tribune comme un prophète d'Israël, soutenu par la ferveur de l'auditoire ; il a séduit, il a enchanté tout le monde. Vraiment, c'est un grand et beau vieillard. Ah ! cette Palestine, comme tout y est étrange, ne trouvez-vous pas ? L'opéra est au cinéma, le cinéma est à la boucherie,

la boucherie est dans une baraque. Nous avons des mots pour tout, mais nous n'avons pas toutes les choses pour lesquelles nous avons déjà des mots. ».

Dites vos objections à n'importe quel terrassier des colonies, et je donne ma tête s'il doute.

CHAÏM WEIZMANN

Le lecteur comprend que j'avais hâte de voir le Président de l'organisation sioniste mondiale, M. le professeur Chaïm Weizmann. L'entrevue eut lieu chez M. Van Vriesland, trésorier de l'exécutif sioniste, toujours aimable et qui avait facilité avec tant de bonheur pour moi mon premier voyage palestinien. Je trouve M. Weizmann souriant, parfaitement reposé après ces écrasantes cérémonies. — Eh bien, ce fut un triomphe, lui criai-je.

— Heureux de vous voir, nous pouvons causer librement. Que pensez-vous ?

— Je cherche à me faire une opinion et j'écoute ; je parle aux arabes, aux jeunes gens, aux laïques, aux religieux ; l'un critique, l'autre approuve.

— Mais votre opinion à vous ?

— Elle est naturellement fonction de ce que j'entends, je suis un observateur. Par exemple : Parlons de l'achat de terrains. On m'a dit : pensez-vous qu'on développe le foyer national en achetant peu à peu le terrain au prix où on le paie ? Dépenser ainsi l'argent c'est simplement nourrir l'opposition.

— Quel prix vous a-t-on dit que nous payons la terre ?

— Soixante à soixante-dix livres le dunam.

— C'est faux.

— Et encore à ce prix vous n'auriez réussi à obtenir que 5 o/o de la totalité de la terre fertile de Palestine.

— C'est faux encore, nous avons acheté 9 o/o des terres arables. Donnez-nous plus d'argent, nous obtiendrons plus de terre.

— Mais pouvez-vous avec ce procédé en acheter vraiment assez ?

— Parfaitement.

— On m'a dit encore : les immigrants s'en vont après un temps.

— C'est faux également, il en vient en ce moment 2.000 par mois, c'est beaucoup, c'est fantastique pour la Palestine. Que demander davantage ? Quel insensé en voudrait plus que nous n'en pouvons installer convenablement ? En mettriez-vous 500.000, il y en aurait encore moins que d'arabes, et qu'auriez-vous comme ordre public, discipline, langage, culture intellectuelle ? Je ne veux pas des juifs sans aptitudes, il nous faut des hommes utilisables ; des halutzim (1), nous n'en aurons jamais trop. N'importe quel pays réglemente son immigration ; nous ne sommes pas au surplus en Amérique, mais en Palestine ; elle absorbe ce qu'elle peut absorber, les choses étant ce qu'elles sont.

— Ce n'est pas en tout cas la solution de la question juive ?

— Si je pouvais la résoudre, je le ferais. Mais s'il faut vingt ans pour cela, qu'y puis-je ? Proposerait-on une légion armée ? Illusion ! Essayez de trouver des hommes, des armes pour la constituer ! Et si par rêve elle l'était, la Société des Nations, l'Angleterre, la stopperaient vite, même si le judaïsme mondial voulait l'entretenir.

Et, admettons-le encore, c'est conquis. Et après ? la guerre encore, avec les millions d'arabes qui pousseraient les juifs à la mer ?

Le Foyer National ? Je le veux dans la paix. Un seul arabe

1. Jeunes pionniers juifs qui s'enrôlent pour des travaux d'utilité publique (V. *Israël sur la terre Biblique*).

tué, c'est le mouvement arrêté net. Les halutzim viennent, ils préparent le sol, ils sont comme un coin qui s'enfoncé. Entre Jérusalem et Tibériade, voyez la ligne de nos colonies, voyez-la entre Haïffa et Acre. Nos terres sont alignées côte à côte pour ainsi dire.

— Mais on dit encore : les premières terres achetées sont les meilleures ; au fur et à mesure, elles sont moins bonnes.

M. Weizmann répond vivement :

— Les premières terres cultivées sont évidemment les meilleures dans tous les pays, ce sont celles que nous achetons. Celles qui ne sont pas encore cultivées sont moins bonnes, mais il nous reviendrait plus cher d'acheter actuellement des terres à améliorer, même si elles étaient presque gratuites, plutôt que d'acquérir de bonnes terres au prix actuel ; je préfère pour le moment une terre arable chère aux sables de Gaza donnés pour rien.

— Et les terres du gouvernement pourquoi ne les obtenez-vous pas ?

Quand nous aurons acheté ce qu'on peut acheter, nous verrons, par une pression politique, à avoir ces terres du gouvernement.

— Dans quelles limites pensez-vous acquérir ainsi des terres ?

Chasser les arabes par la force c'est folie que d'y songer. Les critiques sont toujours les mêmes. Il y a quatre ans, on disait de la même façon : autour de Haïffa, il ne pourra jamais y avoir rien de juif. Voyez maintenant la ceinture juive autour de Haïffa, voyez le Mont Carmel !

M. Weizmann s'anime peu à peu.

— Aveugle, qui ne voit pas le progrès accompli. Tenez, à un seul point de vue, le débarquement des immigrants : au début, il nous fallait nous cacher, on les débarquait, moitié à Jaffa, moitié à Haïffa, on les dissimulait par petits groupes, maintenant tout cela se fait au grand jour. En Amérique, on

sait tout cela. Souvenez-vous de M. Warburg, c'est un homme dont les sentiments, pour des raisons religieuses, sociales, économiques, nous étaient contraires : il vient en Palestine. Depuis sa visite, nous avons recueilli 1/4 de million de dollars. Les américains pratiques qui viennent voir ce que nous faisons, tous ils repartent convaincus. Je suis allé deux fois en Amérique; je puis y aller de nouveau de suite, j'aurai encore un million de dollars. Le discours du maréchal Allenby, ce n'est pas moi qui l'ai fait, il vaut pour ma propagande un million de dollars. Comment, dira-t-on, le maréchal Allenby lui, a déclaré cela ? Et c'est télégraphié dans le monde entier ! Et des faits de cet ordre, il en survient tous les jours ; hier je vois arriver un petit jeune homme sans apparence. Il me dit : voici ma contribution et il me tend un chèque de dix mille dollars.

Le véritable drame, ce ne serait pas la légion, dont rêvent certains, c'est ce que vous avez vu hier. Peut-on ne pas s'émouvoir ?

Oui, je sais, on a écrit *le bluff de l'Université...* Qui pensait voir dans l'Université autre chose que ce qui y est ? Pas un professeur ne m'a dit : je vais voir à Jérusalem la Sorbonne de Paris. Et votre Sorbonne s'est-elle faite en un jour ? Nous avons dit : nous posons la première pierre de l'Institut chimique, et nous l'élèverons quand nous aurons les fonds libres. Mais ce matin les 250.000 £ nécessaires sont arrivées.

Et tout cet enseignement que nous projetons, ce n'est rien ? C'est la base. Il y a l'intelligence, c'est une chose, il y a les constructions c'en est une autre, il y a enfin la langue. Le nombre, les terres ? Cela viendra. *Dites vos objections, mon cher ami, à n'importe quel terrassier des colonies, je dis, n'importe lequel et je donne ma tête s'il doute.* Qui doute ? Paris ? Mais pas New-York. Eux comprennent. Il y a dans le Nord de la Palestine actuellement une plaine en marais qui est disponible. Nous pouvons l'avoir à 4 £ et 6 schillings le dunam ; de

plus, pour déplacer les occupants il faut 250.000 £. Donnez-les moi, demain la plaine est à nous ; nous y mettrons, d'après les ingénieurs 4.000 familles et 12.000 autres accessoirement, n'est-ce rien ? Donnez les 250 000 £. Si vous ne les donnez pas, qu'est-ce qu'un discours ? Et votre légion que coûterait-elle ?

Dans la paix, tout est possible, dans la guerre et l'opposition, rien ; qu'il y ait un seul arabe tué, je le répète le plus humble de tous, et cet obstacle peut devenir formidable, mais qu'il y ait une Université, voilà l'argument décisif ; avec cela nous avons l'opinion publique mondiale pour nous, avec le reste nous l'avons contre. Que pouvons-nous contre l'opinion du monde ? Nous avons déjà des industriels à Haïffa ; voulez-vous les installer dans la guerre civile ?

Les yeux de M. Weizmann brillaient de passion contenue.

Il dit encore :

— S'il en est qui ont quelque chose à dire, qu'ils le disent au Congrès et qu'en fasse voter ; si le vote est contre nous, nous nous reposerons volontiers trois ou quatre ans. Mais ce qu'il faut, c'est parler à des travailleurs, non à des dilettanti.

Souvenez-vous de ce qu'on disait autrefois.

On nous disait : Les immigrants ? oui, vous en introduirez pendant un mois, deux mois, mais après ? Eh bien, nous ne les cachons pas, nos immigrants je le répète, nous les débarquons au grand jour. On disait : Vous n'achèterez pas longtemps de la terre aux arabes parce qu'ils n'en vendront bientôt plus. Eh bien, ces cheiks que vous avez vus à la séance, ce sont ceux qui veulent vendre cette plaine, ces marais dont je viens de vous parler, il nous assiègent. Sont-ils antisémites ? qu'est-ce que cela me fait. Ils verront que nous les enrichirons eux-mêmes par contre coup. Ce que nous voulons, c'est la collaboration, tant qu'elle sera possible. Le Foyer National, nous le créons ainsi par la collaboration, mais un vrai foyer avec un rayonnement et un avenir. Dans vingt ans, dans trente ans, nous serons morts, c'est possible, mais ce

que nous aurons fait, cette Université, qui vaut plus qu'une armée, elle sera encore là. Demain, c'est le local de la Bibliothèque que nous élèverons. Ne croyez-vous pas que ce sont à les véritables aspirations de la jeunesse juive ? Moi, je le crois, voilà pourquoi j'agis en ce sens. Je voudrais aller plus vite, donnez-m'en le moyen ; c'est une question d'argent et de bon sens. Nous tâchons d'avoir le bon sens. Voici le trésorier de l'organisation, dit M. Weizmann en se tournant vers M. Vriesland, remplissez sa caisse, il bâtira le Foyer National !

Et cette plaine que nous voudrions acquérir et que nous assainirions, ce ne serait pas seulement pour les 4.000 familles de colons et les 12.000 d'artisans que nous mettrions autour que je voudrais l'acquérir, mais cela modifierait tout le climat du nord palestinien. Autrefois, au-dessus de la Galilée il n'y avait plus rien, maintenant il y a des colonies riches. Comment concevoir l'assainissement de ces terres sans argent ? Est-ce avec des baïonnettes qu'on peut féconder la terre ? Vous direz à l'Angleterre : Donnez-nous des terres. Elle vous demandera : pour en faire quoi ? S'il faut la mettre en état, la terre, c'est encore avec des halutzim et de l'argent que vous le ferez ; *je veux une masse ardente qui soit la base de tout par la culture et la langue, je l'ai dans les éléments actuels, je la développe par l'Université et alors viennent les immigrants nouveaux.* Nous les absorbons nationalement. Voyez-vous arriver 25.000 immigrants de Pologne tout à coup ? Quelle portée, quel sens, quelle utilité cela aurait-il ? Que serait-ce sinon une catastrophe ? C'est cela qu'on veut peut-être ? Où les mettrait-on ? Il s'agit de créer un Foyer national avec ses attributs essentiels ; je crée les attributs, et le foyer absorbe, au fur et à mesure qu'ils arrivent utilement, les immigrants.

Voilà ce que raisonnablement on peut faire. Reportez-vous à la cérémonie d'hier, sentez-en la grandeur, la portée immense, et vous reconnaîtrez, mon cher Corcos, que c'est cela le sionisme et le Foyer National juif. C'en est rien autre chose !

CHAPITRE V

Dans les colonies de l'Emek. — Des coopérateurs qui ne sont pas bolcheviks. — A Nazareth « l'opinion d'un arabe ». — La colonie Nahalal. — Lord Balfour à ...Balfouria. — Mehavia. — Un village d'orphelins. — La colonie de Nouris. — Tiberiade et son lac. — Kinereth. — Dagania. — Bitania. — Une colonie bourgeoise à Migdal. — Capharnaüm et ses ruines. — Le colonel Kitsch et le mandat anglais. — Rosch Pina.

En aucun pays du monde, plus qu'en Galilée, les montagnes ne se déploient avec plus d'harmonie et n'inspirent de plus hautes pensées.

RENAN

Nous partons à midi de Jérusalem sous l'habile et complaisante conduite de M. Kalvariski ; nos voitures Dodge, robustes, semblent ne devoir craindre ni côtes, ni lacets, ni cahots ; nous nous dirigeons vers l'Emek. La route, dès l'abord, est un peu sèche : il y a quelques fleurs parmi les pierres, et beaucoup de pierres parmi les fleurs. Mais ces aspects, souvent sévères, de la terre n'effraient personne ici. Un voyageur disait hier à un Palestinien : Je crois que nous fertiliserons ces régions, mais avouons-le, ce sera l'œuvre des siècles. Eh bien, répondit l'autre flegmatiquement, ce sera l'œuvre des siècles !

Nous arrivons très vite à Balfouria, près du mont Thabor. Nous y voyons les préparatifs de décoration activement poussés en vue de la réception de lord Balfour qui doit avoir lieu le lendemain. Nous jetons un coup d'œil rapide, chaque maisonnette paraît assez propre avec son jardinet. L'es-

pace occupé est d'environ 1.800 hectares qui ont été payés 3 à 4 Livres le centiare ; une soixantaine de familles sont déjà installées ; la colonie date de deux ans environ seulement ; elle est déjà riche en troupeaux que nous voyons errer dans les alentours. Nous ne nous attardons pas, devant assister à l'inauguration, le lendemain, avec des « officiels ».

A côté de Balfouria, nous visitons un petit groupe de travailleurs non communistes mais coopérateurs, tous polonais. Ils ont une figure éclairée d'un bon rire quand on leur parle bolchevisme. Leur théorie sociale est simple : ils se réunissent le soir, ils sont quelques dizaines et décident le travail à faire le lendemain. Rien n'appartient en propre à aucun membre de la colonie et si un d'eux la quitte, même après un long temps, il ne peut prétendre rien emporter à titre personnel. Ils font partie des 16.000 travailleurs de Palestine groupés dans la Confédération du Travail. Il y a quelques femmes, qui sont très vigoureuses ; sur 38 hommes, 10 sont mariés. Le matériel aratoire dont ils se servent leur est donné à bail par l'Organisation sioniste. Leur vie semble rude ; ils sont logés dans de pauvres baraques de bois dont se contenterait à peine un cantonnier français. Mais ils ont un idéal toujours présent à leur esprit ; il faut croire que, dans cette demi-misère, ils ont la possibilité de se donner des soins personnels, puisque j'en note plusieurs qui ont les dents aurifiées et entretenues à l'américaine.

Chez tous, il y a une notion d'orgueil historique. Comme je disais : La Palestine est petite, il me fut répondu :

— Les véritables frontières de la Palestine auraient dû être infiniment plus vastes si on les avait fixées ce qu'elles étaient du temps de David et de Salomon !

Nous dînons à Nazareth et nous y faisons visite à un arabe. La maison est cossue, la réception simple et, grâce à M. Kalvarisky, qui a de très nombreuses sympathies indigènes, nous pourrions causer un moment, sans trop de diplomatie, avec le maître du logis. Je demande à notre hôte sans autre préambule, ce qu'il pense du Mandat. Il se recueille un instant.

— Les gens éclairés parmi mes concitoyens sont pour la collaboration ; mais les fonctionnaires de l'administration n'aiment en réalité ni les juifs ni les arabes. Ils préfèrent nous voir vivre divisés. En tout cas, dans les sphères gouvernementales, on ne montre aucune disposition contraire à ce que j'indique.

— Vous n'êtes donc pas satisfait du Haut-Commissaire, demandai-je ?

— Pour les juifs mêmes je crois qu'il est préférable qu'il se retire. Le Haut-Commissaire n'a pas su montrer les qualités voulues pour rapprocher les juifs et les arabes. Et c'est bien la politique anglaise de soutenir toujours la minorité contre la majorité ; ici elle a soutenu la minorité chrétienne contre les juifs et les arabes.

Cet arabe appartient au groupe des nationalistes modérés ; il est contre le groupement christiano-arabe ; il est sympathique au parti patriotique qui veut le bien du pays par la collaboration. Il ajoute que, personnellement, plusieurs fois le Haut-Commissaire l'a convoqué pour lui demander ses avis et promettant de les tenir en considération ; mais, malgré ses conseils, on n'a rien fait dans les voies par lui indiquées. Tout au contraire, dès qu'un arabe est considéré comme philo-sémite, il est accusé d'être vendu aux juifs et dès lors le Gouvernement évite de prendre ses avis en bonne part. Pour lui, il préférerait que des juifs vinssent s'installer à Nazareth (il est vrai qu'étant propriétaire de plusieurs immeubles en partie disponibles, il serait susceptible de les leur louer.) Il proteste que, dès avant la guerre, il était pro-juif, qu'il a continué à

l'être depuis, mais que cela l'a presque rendu suspect, chose étrange, aux yeux mêmes de l'administration anglaise : s'il allumait une allumette, dit-il en riant, on craignait que ce ne fût un incendie.

— Un exemple, conclut-il. Quand le Haut-Commissaire a proposé aux arabes de constituer un Conseil consultatif arabe, les notables arabes ont refusé. Et bien, dit notre hôte au Haut-Commissaire, si quatre ou cinq refusent, il n'ya qu'à s'adresser à d'autres !

Je proposai à M. Kalvarisky de poser la question : Si les juifs cessaient d'être ici, les regretteriez-vous ? Mais M. Kalvarisky, qui est à la fois courtois et prudent, me fit remarquer que nous étions dans la maison de cet arabe et que nous ne pouvions poser une question pareille !

Par la nuit claire, nous revenons à notre hôtel, l'ancien hôtel allemand, proprement tenu, actuellement hôtel de Nazareth. Ce n'est pas la clarté du mois d'août, mais c'est déjà très particulier. Pour un peu on lirait son journal au rayon lunaire. Un petit garçon d'une douzaine d'année a tenu à nous servir de guide dans l'espoir d'un batchich et s'attache à nos pas. Il nous nomme les stations d'intérêt chrétien. Il fut élevé par les frères et parle couramment français et anglais. — Et l'arabe, dis-je, le parles-tu ? — Il répond fièrement : c'est notre langue à nous !

Le lendemain matin de très bonne heure, nous partons vers Nahalal, que je me réjouissais de revoir après trois années et qui m'avait précédemment si vivement intéressé ; j'étais curieux de constater les progrès réalisés.

Mon attente ne devait pas être déçue. La colonie m'apparut méconnaissable. Je l'aperçus de loin, comme une petite ville au milieu de la plaine verte, par une splendide matinée, imprégnée de l'humidité de deux jours de pluie intermittente.

Nous voici, dès l'entrée, en contact avec Mme Meisel, la directrice de la future école d'agriculture pour jeunes filles, qui est en construction devant nous et presque achevée. Elle doit, dès le début, abriter 60 élèves. La colonie compte moins d'une centaine de familles ayant chacune son lot de terre de dix hectares ; elle est du type individualiste. Chacun pourrait théoriquement céder son lot en recevant une indemnité pour les améliorations apportées. Les achats de tous produits nécessaires sont faits en commun par voie de coopérative. Les colons sont presque tous d'origine russe, mais dans le pays depuis longtemps et s'étant déjà occupés d'agriculture. C'est sur Nahalal que compte l'organisation sioniste pour montrer une colonie modèle.

Les colons qui n'ont pas reçu la terre gratuitement, paient chaque année une redevance équivalant au loyer du prix de leur part de terre.

Toutes les maisons ne sont pas encore bâties et la densité des habitations, vues de près, est moindre qu'elle n'apparaissait, la colonie étant regardée d'ensemble et de loin. Dans la cabane j'entre, où je trouve cinq lits et une table couverte de livres et de brochures, notamment la Revue *Hasadè*, c'est-à-dire « le champ », un traité de biologie, un livre sur l'antisémitisme *Judenpogrom*, les poésies d'Emerson en hébreu, avec le timbre « Bibliothèque centrale des ouvriers », des livres d'élevage en anglais, *California poultry Practice* et, d'Anatole France, *les sept femmes de la Barbe Bleue*. Je ne sais si l'on trouverait le même éclectisme sur la table d'un paysan de quelque pays que ce soit pris au hasard.

L'élevage de la volaille est poussé fortement dans cette colonie ; il est aux soins des jeunes filles ; on tend à charger chaque jeune fille de la surveillance d'une couveuse ; ce sont des poules d'Amérique qui s'acclimatent aisément et donnent une forte ponte.

A l'école ménagère, les jeunes filles resteront deux ans,

pendant lesquels elles doivent successivement se livrer à tous les travaux de colonisation et de fermage, y compris l'élevage des abeilles. Bien entendu, l'école n'est pas seulement destinée aux jeunes filles de Nahalal.

La promenade sur la terre en culture, est tort agréable ce matin-là à cause de l'exceptionnelle vivacité de l'air dans ce cirque salubre ; les oiseaux, nombreux, font un concert discordant et je note le vol circulaire de pigeons au-dessus du cercle de la colonie. Pourtant, en voyant le caractère primitif de certaines installations familiales, je me souviens de l'expression d'*enchanteresse* que j'avais donnée à la colonie de Nahalal. Est-ce exagéré ? Sans doute. Et, cependant, j'ai l'impression que, dans l'esprit et le cœur de tous ces braves gens que j'ai en face de moi, cette expression ne paraîtrait pas forcée.

Certes, tout est simple, mais tous les besoins semblent pourvus (1). Voici la pharmacie centrale, où tout ce qui peut être requis est à la disposition des colons, où sont données des consultations. Sur la petite terrasse précédant chaque habitation, je vois des planchers surélevés et entourés de barrières, afin que les tout jeunes enfants puissent jouer sans danger et à l'abri de l'humidité.

Lord Balfour doit venir ici. Et je vois, dans un grand hall, la table disposée. Il y a une belle nappe blanche et des petits fours sur la table : on a trouvé, Dieu sait où, des couverts qui paraissent d'argent. Un colon, qui m'avait vu lors de mon précédent voyage, me reconnaît ; il me montre les palmes de feuillage apprêtées pour Lord Balfour, il en est fier et joyeux. Une femme surveille la table, elle est vêtue en homme, veste et culotte de cuir, casquette et cheveux gris courts ; elle est de bonne éducation, parle anglais ; elle est mariée à un robuste

1. L'Union des femmes juives françaises, j'ai plaisir à le consigner ici, a envoyé en Palestine d'appréciables sommes d'argent, notamment à l'école féminine d'agriculture Nahalal.

paysan qu'elle me présente ; elle a quitté Moscou après la révolution pour venir ici, où elle est entièrement heureuse. Le nom de Balfour est sur toutes les lèvres ; chacun brûle du désir de voir le grand homme qui a donné une terre à ce peuple.

Il y a dix ans, la fièvre régnait en maîtresse sur cette aire de terre. On ne sait pas maintenant ce que c'est que la malaria. Comme un symbole de salubrité moderne, un grand réservoir d'eau en ciment armé, élevé sur pilotis, se dresse au milieu de la colonie. Sans doute il y a encore beaucoup à faire, mais plus encore a été fait. Les fils de fer barbelés d'il y a trois ans, les sacs de terre, ont disparu. Les arabes des alentours ont demandé que Lord Balfour vint chez eux. C'était impossible, vu le temps dont il disposait, alors les arabes ont décidé de venir à lui.

M. Kalvarisky montre toutes choses avec un sentiment de fierté légitime :

— Il y a vingt-cinq ans, j'ai prévu que cela était possible, mais qui le croyait ? Il y avait si loin de ce qui était à ce qui est déjà ! Ici, vous pouvez voir le peuple juif et ce qu'il sera, pas seulement les pères, mais les fils. Déjà, certains jeunes gens sont jaloux de conserver la langue dans sa pureté et il s'est fondé une ligue de jeunes gens : la *légion de défense de la langue hébraïque*. Quand un de ces jeunes hommes entend, où que ce soit, parler russe ou polonais, il s'approche et passe un papier portant : tu dois parler hébreu !

— Cette question de la langue est importante, note M. Kalvarisky ; elle fait l'objet de polémiques passionnées. Moi-même, j'ai adressé un mémoire à cet égard à l'Alliance, demandant que le nombre des heures réservées à l'hébreu soit augmenté. Et, ajoute-t-il de suite, ne considérez pas cela comme une lutte contre le français, le français est moins dangereux pour nous que l'anglais ! Ne concluez jamais que le sionisme lutte contre le français, c'est tout à fait inexact, mais la question de l'emploi et de la diffusion de l'hébreu est pour nous essentielle.

Nous allons à Balfouria de nouveau et, cette fois, la décoration est complète. Nous entrons dans la colonie par un arc de verdure; toute l'avenue est décorée de drapeaux de papier minuscules.

J'aperçois le grand rabbin d'Italie. Vite je lui demande ses impressions.

— C'est une résurrection spirituelle, totale et indépendante! C'est très beau. Mais les juifs de France ne sont-ils pas encore bien arriérés? Ne considèrent-ils pas encore que le développement du sionisme peut amener l'antisémitisme? C'est pourtant une grande erreur. Il y a quelques années il n'y avait pas de sionisme et il y a eu l'affaire Dreyfus! De même, il y a eu de l'antisémitisme en Allemagne avant le sionisme, il n'y en a pas davantage depuis. En Hongrie, où les juifs étaient le plus assimilés, voici l'antisémitisme qui surgit, mais qui peut dire que c'est à cause du sionisme? En Italie, nous donnons 250.000 lire par an pour le Keren Kayemeth (1) et nous avons récolté 3.000 £ pour le Keren ha Yesod (2).

Je regarde autour de nous. De toutes parts arrivent, à travers champs, des voitures de campagne du même type, longs chariots à quatre roues chargés de jeunes gens et de jeunes filles qui chantent et folâtent; tous les chars sont fleuris. C'est bien l'évocation du poète réalisée:

... des cohortes enfantines,
les bras chargés de fleurs!

Beaucoup de cavaliers, qui me paraissent surgis par enchantement. D'où sortent ces chevaux richement harnachés et tous ces jeunes gens qui les montent avec tant d'aisance? Sommes-nous sur la terre aride de Palestine ou dans quelque riche campagne européenne?

1. Organisme chargé de l'achat des terres.

2. Organisme chargé, en général, de la reconstitution de la Palestine.

— Ces jeunes gens ont très belle façon, dit, émerveillé, M. Gide.

Et il n'y a pas que des jeunes garçons; voici des jeunes filles de 16 à 18 ans qui sont nées en Palestine et qui ne parlent que l'hébreu. Ah! comme il y a bien, désormais, deux sortes de juifs très différents! Je ne sais si les deux catégories persisteront et, à dire le vrai, je serais bien fâché que l'une d'elle disparût. J'ai autant de plaisir, pour le pittoresque, à voir le juif bonneté de fourrure et prosterné au pied du Mur, qu'à voir le jeune haloutz, cavalier moderne, et la fille saine des champs.

Nous quittons quelques heures Balfouria pour aller visiter, dans les environs, une ferme dépendant de la colonie Mechavia. Nous trouvons là un groupe de 40 personnes en 6 familles, avec 4 enfants seulement et 20 chevaux. Nous avons à notre approche une impression de gaieté. Nous croisons une toute jeune fille, riieuse, on nous dit: ce n'est plus une jeune fille, elle est mariée depuis huit jours. Nous entrons à l'étable, le troupeau n'y est pas, mais elle est remplie de très belles poules qui picorent avec avidité. Derrière l'étable, nous voyons 50 vaches, troupeau qui donne 120 litres de lait par jour. Il y a encore toute une série de ruches, vertes et blanches. Plusieurs jeunes filles sont autour de nous; je pense aux juifs de France que nous importunons parfois en leur demandant de participer aux frais de ces installations. Leur récompense serait d'apercevoir ces familles heureuses. Juifs de tous pays qui versez votre obole, c'est vous qui mettez sur ces visages le rire, la joie et le chant et ces belles mines fleuries « montées comme des fleurs »! Et qu'il vaut mieux vraiment que tous ces polonais vivent ici, sains et libres, dans la plaine immense de Jesréel, dans l'air et la lumière à flots, plutôt que de compter encore dans les grandes

villes, courbés sous le sweating-system et augmentant un prolétariat dolent et aigri !

— Nous récoltons 60 livres de miel à la fois, dit un colon, et, en outre, des olives et des amandes en quantité notable.

— Quel est votre régime social ?

— Autrefois ce groupe était communiste, il fut fondé en 1910 par Frantz Oppenheimer, de Vienne, cela n'a pas réussi ; il fut réorganisé sur la base coopérative.

— Quelle est votre attitude au point de vue religieux ?

— Nous sommes strictement neutres, chacun pense comme il l'entend, il n'y a pas d'office le samedi ; le mariage est religieux ou non, au gré des époux. Ce sont deux cérémonies séparées et indépendantes.

Nous quittons ce lieu. Entre le roucoulement des pigeons et le vol doré des abeilles, c'est toute l'harmonie d'une ferme heureuse. Il y a seulement beaucoup trop de mouches !

De là, nous allons au village d'enfants Fal-Lediavim, au pied du mont Hermon couvert de neige. Nous croisons une troupe de cavaliers arabes en fantasia qui, avec des chants, vont saluer lord Balfour. Ils sont conduits par le fils d'un grand chef.

— Il y a quatre ans, nous dit malicieusement M. Kalvarisky, il faut avouer que de telles manifestations eussent été arrangées d'avance, mais maintenant c'est bien la vérité qu'ils viennent d'eux-mêmes.

Le village est habité par 115 enfants, 84 garçons, 35 fillettes, tous ukrainiens entretenus par les Juifs sud-africains. Ce sont tous des orphelins dont les parents ont été victimes, directes ou indirectes, des pogroms. Que fussent-ils devenus sans la générosité de la communauté sud-africaine ? Ils travaillent quatre heures par jour et étudient quatre heures. Ce groupement peut s'appeler un village, car les enfants subviennent,

sous la direction des maîtres, à tous leurs besoins, et est complètement isolé dans la campagne.

Nous visitons les dortoirs séparés des filles et des garçons; ils sont avenants et frais, lit à lit par rangées de quatre, avec de doubles fenêtres de chaque côté, d'une propreté absolue. On bâtit un nouveau dortoir où les enfants seront moins serrés. Les bâtiments sont entourés de terres cultivées où le travail est obligatoire pour les enfants seulement à partir de 13 ans; jusque-là ils participent aux menus travaux du jardin, seulement s'ils le veulent. Quant aux devoirs religieux, ils sont absolument facultatifs, mais il arrive ceci : la bible est enseignée comme l'histoire du peuple juif; ses récits merveilleux frappent l'imagination des fillettes plus encore que des petits garçons. Si bien que, quoique d'après les Juifs pieux, les femmes ont moins d'obligations religieuses que les hommes, ce sont les fillettes qui vont plus volontiers à l'oratoire dont *la fréquentation est absolument facultative*. C'est une vue curieuse que celle qui, uniquement pour des enfants, a fait élever un oratoire où les offices sont célébrés mais où les enfants, à quelque âge que ce soit, ne vont que s'ils le désirent d'eux-mêmes.

La sécurité des enfants perdus ainsi, seuls avec très peu de maîtres au milieu des champs, est complète; il n'y a jamais eu le moindre incident. La plaine splendide s'étend sous nos yeux; elle est couverte de haut blé planté par les plus grands des enfants. Aujourd'hui, c'est congé à cause de l'inauguration de Balfuria toute proche, où les enfants sont allés gaiement par groupes.

Nous voyons les installations sanitaires, bains, douches, etc. très bien comprises, quoique rudimentaires; il y a de l'eau toute l'année, par une canalisation et un grand réservoir. Or, toutes ces installations ne remontent pas à plus d'un an.

Nous apercevons quelques groupes d'enfants; ils sont, pour la grande majorité, forts et de bonne mine, très blonds. Ainsi,

il y a un an arrivaient ici huit enfants de parents pogromés, on a continué à les rechercher et les recevoir... ils sont maintenant plus de cent et il en viendra encore. Ils partent des rues tortueuses des villages ukrainiens, dans l'épouvante des violences de toutes sortes; chacun peut évoquer le souvenir d'une baïonnette perçant sa mère ou d'une bombe incendiant la maison. Et les voici, au pied de l'Hermon neigeux, riant à belles dents, jouant et pavoisant leurs maisonnettes à l'imitation de Balfouria! J'imagine que tous ces enfants, devenus hommes, songeront à ce petit village isolé, où aura passé leur enfance quiète, avec la même effusion de tendresse que d'autres songent au foyer familial.

Mais voici le directeur, homme trapu, barbe fauve, c'est lui leur père à tous, il vient de Moscou où il était professeur avant la Révolution. Sa joie est immense de se trouver ici. Il venge la honte des pogromes en enseignant aux enfants la pratique de la liberté et le respect de la vie humaine.

Nous revenons à Balfouria, les oriflammes blanches et bleues se sont multipliées, les pelotons de cavaliers accourent en rangs plus serrés, des autos par douzaines. Il y a, vraiment, bien du bruit aujourd'hui dans ces champs, d'habitude si paisibles. On a l'impression, dès l'entrée, que c'est un grand jour, où toute une population veut payer, dans la joie du soleil, sa dette de reconnaissance à un grand homme. Je comprends que des hommes riches du Sud-Africain, d'Amérique ou du Canada aient le goût de faire surgir d'une terre aride et vide, tout un village heureux qui, par surcroît, porte leur nom!

Voici qu'arrivent lord Balfour, M. Weizmann, M. Sokolow...un mouvement d'attention, un instant de silence et puis une formidable acclamation. Des vieillards s'avancent avec la Thora en mains et marchent sous un petit dais bleu et blanc.

La table est dressée dans un hall coquet; les invités sont au nombre d'une quarantaine et la grande foule entoure le petit édifice qu'elle regarde avec curiosité.

M. Rappart, secrétaire de la section des mandats à la Société des Nations, est parmi les convives; je l'avais visité à Genève, il m'aperçoit et me fait un signe de joyeuse bienvenue. Mme Weizmann est également présente et Mlle Silbermann, diligente collaboratrice du chef de l'organisation sioniste. C'est la première fois que celle-ci vient en Palestine, et tout lui est avenant et gai. M. Ben-Avi, fils de l'illustre Ben-Yeouda, rédacteur en chef du quotidien *Doar Hayom*, est rutilant. Dans des jours comme celui-là, il lui paraît qu'il accomplit vraiment sa destinée.

Dans la petite salle de banquet, tapissée de rouge et chaude d'excitations, les convives se montrent trois chefs arabes, assis à part, qui sont présents, mais ne mangent pas: c'est le Ramadan. Après le déjeuner, le demi-cercle est formé à l'extérieur devant une des façades du hall. Les invités s'assoient sur des bancs sans dossier et, derrière eux, les colons et les invités forment un cercle fervent. Lord Balfour, qui a entendu déjà tant de discours, entendra encore ceux-ci avec bonne grâce.

C'est, tout d'abord, l'administrateur de la colonie qui en fait l'historique en anglais. M. le D^r Thon, au nom de Valaadhalumi, c'est-à-dire de l'organisme législatif, offre à Lord Balfour un plan en relief de la colonie sur bois. M. Hatzfeld parle au nom des ouvriers de Palestine et, ne voulant pas perdre la bonne aubaine de la possibilité d'une réclamation entendue du Gouvernement anglais, il demande avec insistance la distribution générale aux immigrants des terres du domaine public.

Lord Balfour répond avec aisance; il a un mot aimable pour tous. Il oublie seulement de rien dire sur le partage des terres demandé.

De Balfouria, nous nous rendons à la colonie Nouris. C'est

une colonie qui intrigue souvent les visiteurs, avertis plaisamment que les « enfants y sont mis en commun ». Cela paraît effroyable aux âmes sensibles. Avant toutes choses, nous décidons donc de voir ce qu'il advient des enfants placés sous un tel régime.

Nous voici, pénétrant dans des salles assez frustes, car toute la colonie est restée fruste elle-même, pour la raison simple que l'installation n'est que provisoire. De nombreux nourrissons, disposés par catégories d'âge, sont l'objet de soins pressés de la part des nurses spécialisées. Les enfants sont soigneusement pesés, lavés, en petits êtres précieux et en vue d'obtenir le meilleur rendement. Je compte vingt enfants dans cette salle... mais, question posée, il est répondu que « c'est chaque mère qui nourrit son enfant »! C'est seulement dans l'intervalle des tétés qu'il est surveillé par la nurse.

Dans une salle voisine, nous trouvons de toutes jeunes fillettes qui jouent à la balle; il y a de petites chaises, de petites tables, un véritable mobilier en réduction; d'autres salles sont destinés à l'étude avec des tableaux muraux et, à la hauteur des enfants, de larges bandes qui servent de tableaux noirs. En somme, il s'agit purement et simplement d'une garderie méthodiquement organisée qui supplée les mères, lesquelles sont occupées aux travaux des champs!

Ce qui frappe, dès l'arrivée à Nouris, c'est, d'abord, qu'il y a de l'eau en abondance. L'*aire* cultivée est de 150 hectares environ, la colonie comprenant 100 femmes et 60 enfants, plus les colons hommes. Il est vrai que les enfants sont élevés aux frais de la communauté, en ce sens que la garderie est entretenue par la colonie entière et pas seulement par les familles qui ont des enfants.

L'élève de basse-cour est fort développée; il y a plus de 800 poules et 4.000 poussins. Il y a 50 chevaux et des machines aratoires achetées en commun et d'occasion au Gouver-

nement anglais ; 100 ruches fournissent du miel pour la consommation et la vente. Il y a un grenier sur hauts piliers, par mesure de salubrité et rempli de grains ; sur le même plan, une bibliothèque assez nombreuse, mais où ne sont guère de livres français.

— Envoyez-nous en, me dit le bibliothécaire en clignant de l'œil.

Il y a encore un atelier de cordonnerie vaste et bien outillé. Au centre de la colonie, un hôpital. Lors de ma première visite, c'était une tente ; aujourd'hui c'est une baraque, il y a progrès sensible. Trois docteurs sont là à demeure, il y a une salle d'obstétrique bien outillée. L'hôpital reçoit non seulement les malades de la colonie, — il y en a, car, dans cet endroit, la malaria n'a pu encore être vaincue — mais ceux des alentours. C'est un hôpital central. Il est possible de procéder ici à des opérations chirurgicales d'urgence ; dans d'autres cas le chirurgien se rend auprès du malade ou bien ce dernier est transporté à la ville.

L'école pour les enfants plus âgés est très soigneusement organisée, notamment au point de vue de l'enseignement de l'histoire naturelle. L'enseignement est essentiellement d'utilisation immédiate. C'est que la colonie mène une assez rude vie, dans ces champs perdus au fond d'une plaine peu habitée, hier marais, et où la fièvre n'est pas encore complètement vaincue. Les derniers combattants de cette lutte sont devant nous, sur leurs lits de fièvre. Les bâtiments de bois seront, comme nous le disons plus haut, bientôt abandonnés et remplacés par d'autres en train d'être élevés, que nous apercevons à quelque distance, sur une hauteur voisine et tout à fait salubre. Car la colonie est riche, mais la place exacte où elle est située maintenant n'a pu être débarrassée de la malaria. L'endroit cependant avait paru séduisant à cause de l'abondance de l'eau et du voisinage de la fontaine, Ein-Harod, toute proche et où l'eau est très bonne. En nous éloignant, nous

voyons une petite pyramide tronquée élevée déjà à la mémoire de quelques jeunes gens morts au service de la colonie.

Nous croisons des arabes retour de Balfouria ; ils nous saluent courtoisement ; ce n'est pas un geste vain ; peut-être pensent-ils que les travaux très durs, et même meurtriers, la pyramide le montre, qui sont poursuivis là, sont à leur utilité tout autant qu'à celle des juifs !

Nous roulons vers Tibériade, où nous arrivons à la tombée de la nuit.

Tibériade, noble capitale d'Hérode, au bord du lac évangélique ! « C'est sur le gracieux contour de ses eaux que se déroula presque tout l'Évangile... c'est le vrai berceau du christianisme ». Ainsi parlent les guides.

Tibériade est une ville très juive et d'un séjour pittoresque. L'hôtel y est confortable, très blanc, très oriental d'architecture, très propre, à la cuisine soignée et le poisson qu'on y sert est savoureux et naturellement frais. L'hôtel est très fréquenté de touristes surtout américains. Les rues de la ville sont bordées de toutes petites boutiques où travaillent des artisans juifs.

A table, le soir, un journal égyptien nous apprend la démission de M. Clémentel, ministre des Finances, et son remplacement immédiat par M. de Monzie.

Après dîner, nous allons vaguer au bord du lac. L'eau, brillante sous le clair de lune, est agitée d'un clapotis de vagues courtes ; sur la rive même, un cinéma, violemment éclairé par des lampes multicolores, offre ses éblouissantes fantaisies au regard placide ou béat des arabes ; on entend, sans discontinuer, le rapide toc-toc du déroulement des films. Nous rentrons à l'hôtel, dont la calme terrasse nous retient un instant. Juste à ce moment le muezzin entonne sa mélodie appeleuse. Le minaret, qui dresse sa grêle colonne, est à peine

à quelques mètres de nous. Le muezzin, la tête levée vers l'espace, lance son cri, avec une solennité particulière, car nous sommes dans la période du Ramadan. Il n'y a pas de Dieu hors d'Allah, crie-t-il dans son arabe traînant et sur des notes aiguës, qui s'égrènent dans l'air calme comme des cris à moitié étouffés d'une poignante angoisse. Mais, qu'en sait-il s'il n'y a pas de Dieu, hors d'Allah ? Tous ces juifs à Tibériade, cela n'est-il pas un peu aussi l'œuvre du Dieu des juifs ? Dieux du ciel, faites la paix là-haut entre vous, pour que les hommes à leur tour, fassent la paix ici-bas, sur terre !

Deux voix s'élèvent. L'une demande tout à coup :

— Pensez-vous que les colonies communistes réussiront ?

Et l'autre répond :

— Elles sont peuplées de jeunes gens ; laissez-les aux prises avec la vie. L'organisation sioniste n'a pas à se faire juge de théories d'économie politique, elle n'a qu'à faire de la colonisation. Peu doit lui importer le rêve que, pour quelques-uns, les haloutzim abritent ; l'essentiel est qu'ils donnent leur sueur à la terre et qu'elle en soit fécondée !

Le lendemain matin, de bonne heure, nous quittons Tibériade par la route de Kinereth. Dès le départ nous passons devant les ruines d'une synagogue dont l'emplacement fut signalé par le savant M. Slusch. Quelques débris du monument disparu sont à terre, mais ce qui a pu vivre là, dans un passé révolu, semble enseveli à tout jamais dans le mystère des siècles.

Comme nous étions au bas de rochers ravinés et percés d'entrées de grottes, l'aimable et disert Camhy nous explique que c'est dans ces trous de roches que se cachaient autrefois les grands « tanaïm » les savants commentateurs de la loi, tels Rabbi-Akiba.

L'un de nous aperçoit à terre une mâchoire de cheval ou

d'âne, tout entière et desséchée. Jean-Richard Bloch la ramasse vivement :

— C'est peut-être celle de Samson. Emportons-la !

Nous la mettons dans la voiture et la gardons toute la matinée. L'après-midi, au moment de repartir, le chauffeur nous dit :

— Faut-il garder ça ?

Je ne sais pourquoi, à ce moment, personne n'avait plus l'impression que ce pouvait être la mâchoire dont Samson s'était servi pour assommer les Philistins ! Et le chauffeur la jeta par dessus son épaule.

La route vers Kinereth longe le lac de Tibériade. La rive transjordanienne est abrupte et violette, celle que nous suivons est riante et fleurie à souhait. Tous les colons de cette région sont heureux : ils ont de l'eau !

La colonie même de Kinereth comprend différents groupes. Nous traversons une petite agglomération communiste, d'une cinquantaine de personnes ; je vois des plantations de tabac en essai, entourées de haies épaisses d'acacias en fleurs. Les colons sont des paysans russes, polonais, allemands ; il y a aussi deux anglais parmi eux. La colonie se présente comme une grande ferme, sans particularités. Elle ne prétend rien offrir de spécifiquement juif ; néanmoins on n'y travaille pas le samedi. C'est d'ailleurs une règle absolument générale en Palestine. La colonie existe depuis quinze ans.

— Désirez-vous quelque chose, ou êtes-vous entièrement satisfaits ?

— Nous voudrions encore un peu de terre ; il nous manque 30 ou 40 hectares ; il faudrait les acheter aux arabes ; et l'occasion n'est peut-être pas mauvaise en ce moment, car l'année a été sèche ; on pourrait acquérir la terre pour 3 ou 4 £ le dunam (1/10^e d'hectare).

La colonie élève des vaches dont les étables sont bien entretenues ; le lait est vendu aisément à Tibériade.

Entrant dans la salle à manger commune, je la trouve effroyablement triste ; il y bourdonne des milliers de mouches ; le mobilier de bois est plus que rudimentaire. Mais est-il possible de partir de rien, d'un sol nu et désert et d'arriver à une paysannerie supérieure et aisée, sans passer par cet état très dur, très rude, où je vois ces colons pourtant pleins de courage ?

La température de la région est très chaude en été ; on compte parfois 50 degrés. Pendant cette période le travail commence à trois heures du matin.

Je note que les enfants, quoique vivant dans des conditions telles, sont charmants, roses, peut-être trop clairs de chevelure, mais d'extrême souplesse. Bien entendu ils ne parlent qu'hébreu.

Le problème de l'enseignement se pose pour toutes ces petites colonies, isolées dans les campagnes. A quelles écoles iront les enfants ? Le Fonds ouvrier étudie la création, dans chaque région, d'écoles centrales, réunissant tous les enfants des environs au-dessus de douze ans, les intruisant, les couchant et les nourrissant, mais ce n'est encore qu'un projet. Je demande à un de ces jeunes hommes, qui caresse un enfant, s'il regrette d'être loin de l'Université et que ses enfants n'en puissent bénéficier.

Il me répond avec calme et sérieux qu'il ne lui a pas servi à grand chose d'être instruit et qu'il désire que ses enfants soient simplement éduqués en paysans et non en intellectuels. C'est la première fois que semblable réponse me fut faite. Lorsque je la répétais aux leaders ouvriers de Jérusalem, ils ne voulurent pas l'admettre.

— Il est impossible qu'un seul colon juif vous ait répondu cela, me dirent-ils ; il n'avait pas compris la question.

Et ils m'offrirent avec insistance d'aller spécialement à nouveau à cette colonie (à plus de 100 kilomètres de Jérusalem :) vérifier le fait.

— Il n'y a pas ici un colon, un ouvrier, qui ne sache que l'Université, c'est la clé de voûte de notre renaissance nationale.

J'aimai cette indignation.

Remontant en voiture nous allons traverser des champs sans route et même sans piste et où passerait difficilement une charrette à bœufs ; c'est le triomphe de la mécanique. Nous avons maintenant devant nous, tout prosaïquement, des étendues mornes de poireaux, de pommes de terre. Si l'œil se fixe sur ces coins étroits, dont l'image est familière aux environs de Paris, on est amené à se dire que c'est bien là une terre comme une autre et l'on ne saurait dire pourquoi cette terre ne donnerait pas ce que donnent toutes les terres !

Nous continuons vers Dagania ; nous trouvons beaucoup d'arbres coupés, je ne sais pourquoi, et de beaux eucalyptus adultes qui donnent une ombre épaisse. Puis, c'est la fin du lac de Tibériade, à l'extrémité sud duquel nous sommes arrivés et c'est le recommencement du Jourdain, rivière étroite ici, mais dont le seul nom si chargé de souvenirs, inspire la sympathie.

Immédiatement après un pont élégant sur le Jourdain ; nous entrons, par une large porte cochère, dans la colonie Dagania. Il y a là 25 ménages et 12 enfants.

A droite, une très belle villa blanche et jaune, entourée de palmiers et de cyprès. Et des ruches. Y a-t-il donc en Palestine assez de fleurs pour qu'y puissent butiner tant d'abeilles ? On nous dit fièrement qu'il y a ici encore plus de mille poules.

Les colons n'émettent qu'un vœu, et nous l'avons entendu souvent : de la terre. Pourquoi sont-ils partis de l'Ukraine qui est leur pays ? Pas à la suite de persécutions ; pour l'idée nationale sans plus. Ils ne sont pas socialistes, ils ne sont pas

lutte de classe. Ils aspirent à bénéficier de l'Université, pour donner à leurs enfants une bonne instruction agricole. Les colons paient seulement 2 0/0, à titre de loyer, du prix d'achat de la terre. Ils sont, en fait, associés avec le Keren-ha-Yessod ; dans quelques années la terre sera partagée, d'après sa valeur, entre le capital et le travail. Actuellement cependant, le Keren-ha-Yessod a l'intention d'élever le loyer un peu au-dessus de 2 0/0 et proposer de renoncer au bénéfice de l'association. Il est probable que les colons accepteront.

Quand on jette un premier regard sur ces colons ils apparaissent comme des paysans ordinaires ; mais, dès qu'on entre en conversation avec eux, on voit qu'ils sont d'une autre trempe. Et l'on ne s'étonne plus des salles d'école, des locaux spéciaux destinés aux jeux des enfants et de si nombreux organismes d'une vie en commun agréable.

La grande villa blanche, visitée par nous, est habitée par neuf familles depuis quatre ans, et, depuis quatre ans, il n'y a pas eu une seule dispute entre les co-occupants, pas même — que les mysogines en fassent leur deuil — entre les femmes des colons ! Si chaque donateur du Keren Kayemeth, qui paie pour que de la terre soit acquise, visitait cette maison, il doublerait sa contribution car enfin, loger et faire vivre en paix des hommes, n'est-ce pas la solution de tout le problème humain ? A Paris on dit quelquefois : Mais s'il y a des troubles, et si tout ce travail cesse ? Quand on est sur les lieux, on ne peut concevoir que l'Angleterre, que la Société des Nations, laisseraient perdre tout le résultat d'un tel effort. L'empreinte juive est solide sur le sol palestinien et on peut y intégrer de l'argent sans crainte.

Ce qui frappe à Daganian particulièrement, c'est le souci qu'a toute la colonie du bien-être des enfants. C'est, au surplus, un trait général des colonies juives : les enfants ont les locaux, les terrains, les soins qu'il leur faut. C'est à eux qu'on songe d'abord. Est-ce là une vertu juive ou seulement un effet de

l'esprit de progrès? Je crois que c'est, d'abord, une vertu juive.

Dagania présente aussi un certain souci artistique. Il y a de belles allées. Nous descendons au bas de la propriété et nous nous trouvons soudain en présence d'un paysage de grande beauté. A l'endroit où le Jourdain quitte le lac de Genesareth, il y a un barrage; les montagnes du fond sont dans une ombre épaisse, l'Hermon est illuminé par le soleil un peu voilé, des arabes noirs et nus clapotent dans l'eau; au premier plan, une élévation de sable jaune donne une grande clarté mourante. Pour des colons juifs, pour des assistés du Keren-ha-Yessod, pour des exilés, des déracinés, voilà qui est très beau!

M. Camhy, disparu un instant, revient, chargé de citrons, cueillis à même l'arbre. Les fruits sont mûrs et savoureux. Juif, connais-tu le pays où fleurit l'oranger? C'est la Palestine. Où la brise est plus douce et l'oiseau plus léger? Ah! pas seulement l'oiseau, mais l'âme aussi est plus légère car elle se sent libre!

Nous quittons la colonie. Quelques minutes après nous nous retournons et nous l'apercevons une dernière fois, nichée dans la verdure, toute blanche et rouge. En voyant cet abri élégant, qui songerait que c'est là une colonie communiste?

A notre droite, nous apercevons un camp bedouin. Donc, d'un côté l'éternel changement à la recherche du progrès, de l'autre des hommes pour qui le monde n'a jamais cessé d'être immobile depuis cinq mille ans.

Nous parvenons à Bitania, qui est une ferme du Baron de Rothchild, fondée il y a douze ans. Elle occupe 28 travailleurs salariés à 22 piastres par jour. Ils ont 100 hectares de terre, plantée en orangers, artichauts, vigne, citronniers. Les ouvriers sont logés, mais se nourrissent en commun à leurs

frais. Ils déclarent pouvoir mettre près de la moitié de leur salaire de côté. Cette ferme est destinée à disparaître sous peu par partage de la terre.

Allant vers Migdal, nous apercevons la tombe de Rabbi Meir, l'auteur présumé du Zohar. Le monument a une apparence sauvage, avec ses signes immenses, peints à la grosse peinture bleue. Le toit est un dôme de mosquée. Le tombeau lui-même, à l'intérieur, est recouvert de plâtre sur lequel des milliers d'inscriptions au crayon font une sorte de crasse. La coupole est d'un bleu enfantin avec des étoiles d'or. Un juif de Smyrne a fait don d'un marbre blanc ouvragé qui entoure le tombeau. Dans un coin de la salle, il y a des lampes, des bouteilles d'huile vides, plus loin de vieux livres hébraïques. Quelques officiants, vieillards quémandeurs, importunent le visiteur.

J'ai plaisir à retrouver dans mon souvenir l'impression que m'a causée la visite de la colonie Migdal, qui domine de très élégante façon, le lac de Tibériade. Nous trouvons là un groupe de Juifs russes, dont l'origine de l'installation remonte à environ quinze années. La colonie tout entière se présente comme un ensemble de maisonnettes blanches auxquelles on accède par un embranchement de la route principale, laquelle suit les bords du lac. Il y a quinze ans, un groupe de Juifs russes a acheté ici une certaine étendue de terrain dans l'intention d'y établir une ferme modèle.

En 1914 intervient la guerre ; il est impossible de faire quoi que ce soit. Alors une partie du terrain a été vendu à des Juifs américains qui ont conçu l'idée d'y construire des villas bourgeoises, chaque maison ayant un demi-dounam de terrain, coûtant 600 livres.

Les douze maisons actuellement construites sont disposées en forme de quinconce, afin que chacune d'elles ait, à la fois,

la vue de la hauteur qui domine Tibériade et, en même temps, la vue du lac. Ces maisons sont construites à l'américaine, c'est-à-dire comportant une salle de bains et tous les services hygiéniques ; l'électricité leur sera fournie par une dynamo centrale. Je visite une de ces maisons, toutes étant pareilles et je la trouve très coquettement meublée, avec de jolis rideaux, une vaisselle de goût, des carrelages en forme de tapis, des murs élégamment peints. J'aperçois une chambre à coucher qui semble attendre son hôte et, en effet, on m'indique M. et Mme Weizmann doivent l'occuper le soir. Cette maison est habitée par M. Moshe Gliking, qui avait été chargé primitivement, par le groupe de Juifs russes, de gérer la ferme en expectative et qui est devenu ensuite le directeur de la colonie américaine de Migdal.

Le tronçon de route qui conduit de la grande route à Migdal a été fait par la colonie ; il a été ajouté une jolie allée bordée d'arbres. Un hôtel est prévu qui, sans aucun doute, attirera les touristes dans cette admirable région. Déjà, vivent là une soixantaine de colons, dans leurs maisons blanches, toutes semblables. Il est adjoint à la propriété de chaque maison une étendue de cinq dounams de terre, qui est celle qu'une famille peut faire fructifier sans mains étrangères.

Cette colonie donne une impression d'aisance et de bonheur ; ce n'est d'ailleurs pas à proprement parler une colonie, c'est un ensemble de cottages élégants et c'est ce que la construction rustique peut donner de mieux, de plus hygiénique et de plus pratique ; c'est un commencement d'emprise, par la bourgeoisie aisée, de la montagne dominant Tibériade et qui fera de ce site un endroit à villas de résidence, comme le mont Caruel.

Je demande à M. Gliking quelles sont ses vues sur le développement futur de la colonisation palestinienne. Il me répond prudemment : « Elle sera ce qu'elle sera, mais je crois qu'il est préférable qu'elle soit capitaliste. Entre nous, me dit-

il avec un sourire, je n'ai jamais vu douze personnes apportant chacune 500 livres et disant : « Nous allons faire une colonie socialiste ». Maintenant, au fond, cela nous est à peu près indifférent, car ce que nous demandons c'est, d'abord, le succès de la colonisation ; si le monde entier doit devenir bolchévique, nous serons avec les bolchéviques, mais je ne crois pas, maintenant qu'on a vu ce qu'ils ont fait en Russie ».

Il n'y a pas encore d'école dans la colonie de Migdal, mais il est prévu l'ouverture d'un établissement scolaire pour l'hiver prochain.

Ayant demandé ce qu'il fallait compter approximativement de capital pour participer à la colonie de Migdal, il m'est répondu qu'il faut posséder à peu près 1.000 livres, afin d'acquérir la maison, son jardin, deux vaches, une cinquantaine de poules, etc. ; avec ce capital, une famille modeste peut vivre dans une certaine aisance. J'ajoute que, bientôt, le chemin de fer joindra Migdal qui me paraît appelée à un très grand développement. On voit tout de suite que ce sont les Américains qui ont pris en main la direction de l'entreprise.

M. Gliking raconte, avec un plaisir évident, les origines de la colonie ; il rappelle que, quand la première pierre du groupe des douze maisons a été posée, il a été enfermé un parchemin dans une bouteille scellée, revêtu de la signature de tous les colons. M. Gliking me montre la photographie du parchemin, comme le papier historique de la colonie et, de même, ouvrant la porte de la chambre à coucher que j'avais aperçue, il me dit avec fierté : « M. Einstein a couché là. »

On nous propose de voir le jardin ; étant assez pressés, nous allions refuser, mais M. Gliking y mit une telle insistance amicale, que nous nous résolvons à le suivre. Nous n'avons pas lieu de le regretter, car nous trouvons une délicieuse installation au bout d'une allée de palmiers, avec des jardins anglais et des oliviers ; cela présentait, comme coup d'œil, celui d'une véritable exploitation seigneuriale. Il y a des

eucalyptus énormes qui n'ont cependant pas plus de douze ans. Le prix du terrain ainsi préparé est d'environ vingt livres le dounam, c'est à-dire le dixième d'hectare. M. Gliking nous montre une source, dont l'utilisation remonte aux Croisades, et qui donne une fraîcheur exquise. Il y a un petit pont en bois rustique, sous lequel murmure l'eau claire ; nous apercevons des champs de bananes avec les premiers fruits. L'ensemble est vraiment riche et nous nous félicitons d'apprendre que certains de ces jardins appartiennent à notre ami, M. Naïditch, le généreux sioniste de Paris.

Nous nous rendons à Capharnaüm, par un soleil déjà déclinant. Nous trouvons, avant d'entrer dans les ruines de la synagogue célèbre, un monastère en construction pour les dominicains ; on sait que ce genre d'établissement est toujours situé dans des endroits dominant de merveilleux paysages. En même temps que nous arrivons, vient une troupe d'Abyssins, ceux mêmes que nous avons remarqués à la réception du haut-commissaire et qui font leur entrée dans le jardin désert de Capharnaüm, exactement avec le même cérémonial que dans la salle de bal : le chef marchant en tête, suivi à distance de quatre ou cinq de ses femmes, lesquelles sont elles-mêmes suivies des serviteurs, et le tout précédé de deux soldats de garde.

Le groupe, rencontrant M. Weizmann et Sokolow, s'arrête ; très protocolairement, M. Weizmann s'avance et, se découvrant le geste large, il prononce quelques mots de bienvenue en anglais. Le chef abyssin, impassible, incline à peine la tête comme si cet hommage lui était bien dû. Je ne sais si je dois trouver cela très respectable ou un peu comique.

Je suis heureux de rencontrer M. Weizmann à qui il m'a paru que, lors de notre dernière entrevue, je n'avais pas marqué mon admiration pour la belle cérémonie de l'inaugura-

tion de l'Université, et je lui dis : « Je regrette de ne pas avoir souligné auprès de vous ce sentiment, car enfin si on se reporte à vingt ans en arrière et qu'ensuite on évoque ce spectacle, c'est tout de même une belle œuvre accomplie ». M. Weizmann me regarde fixement et, avec un demi-sourire : « Cela seul importe », répond-il.

Nous avons, à nos pieds, les bords du lac que nous dominons et, vraiment, c'est un coin aussi beau que les plus beaux coins de la corniche française. Au fond du jardin, un petit établissement abrité par un mur gris-noir, tout couvert de fleurettes d'un rouge sombre ; nous pénétrons dans une petite salle où sont disposés quelques souvenirs de la synagogue. Sur la table, un beau volume publié chez Picard à Paris : « Capharnaüm et ses ruines », par M. Gaudens Orfali ; ce livre donne des illustrations dont nous pouvons apprécier l'exactitude, ayant sous les yeux les originaux mêmes : il rappelle cette parole du Christ : « Toi qui te dresses jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusqu'aux enfers ». Sans doute, cette synagogue, où le Christ a souvent pris la parole, où plusieurs miracles furent situés, semble bien abaissée aujourd'hui, mais en réalité, la grandeur de ses ruines, le site admirable où elles sont disposées, le souvenir millénaire qui les entoure, leur donne un caractère de grandeur peut-être plus marqué que si le monument était intact. Nous essayons d'apprécier la nature des débris qui sont à nos pieds. Le carrelage du sol est encore intact et tel qu'il était alors que les Juifs, le foulaient sous leurs pieds, s'emparant du Juif Jésus. Nous voyons, sur d'immenses pierres, les symboles juifs du temps de David et de Salomon ; nous voyons les raisins, les roues, le char ; tout cela encore très clairement tracé. Voici, tout à coup, une Menorah devant laquelle notre ami Camhy tombe en admiration, et voici, également, une couronne.

A ce moment arrive Lord Balfour accompagné de deux ou

trois personnes qui traversent le jardin de la synagogue. Lord Balfour me paraît un peu voûté et fatigué, il a, auprès de lui, Mme Lascelles, de la famille royale Anglaise, m'est-il dit. Nous saluons le grand homme d'Etat et, au moment où il va monter dans son automobile, Mme Corcos lui présente quelques fleurs, qu'il accepte avec un sourire.

Le soir, nous dinons à Tibériade et nous avons le plaisir d'avoir la compagnie de M. le Colonel Kitsch, directeur du département politique de l'organisation sioniste. J'essaie de faire parler cet homme naturellement discret et fort diplomate ; comme nous ne sommes pas loin de la Syrie, la conversation vient sur cette région.

— Le Mandat anglais sur la Palestine est différent du Mandat français sur la Syrie, me dit le Colonel Kitsch, parce qu'il prévoit l'entrée de toute une population nouvelle dans le pays. Nous n'avons pas seulement à développer le peuple palestinien, mais à préparer la réalisation du Foyer national juif. L'Angleterre est garante de l'exécution de son Mandat, non pas seulement vis-à-vis de la Société des Nations, mais vis-à-vis du peuple juif.

Mais, demandai-je, au point de vue de la future situation financière de la Palestine, y aurait-il un compte financier à établir un jour entre le pupille et le mandataire ?

— Il y a seulement, actuellement, en Palestine, répond M. Kitsch, quelques troupes anglaises. En effet, lors de l'assassinat du Sirdar en Egypte, les deux tiers de nos troupes ont été retirés de la Palestine, ce qui vous prouve d'ailleurs combien la sécurité est assurée ici.

A ce moment, nous sommes avisés par téléphone que des troubles se sont produits à Naplouse ; il y aurait eu quelques blessés, à l'occasion de la cérémonie sur le mont Gorizim. La conversation vient alors sur les Samaritains. On sait qu'il existe un certain nombre de Juifs, dits Samaritains, dont l'origine remonte à la plus haute antiquité et qui,

depuis plus de trois mille ans, ne se marient qu'entre eux et se sont conservés parfaitement purs de tout mélange. Cet isolement a produit un véritable étiolement de la race et, actuellement, ces Samaritains, au nombre d'à peine six cents, vivent entre eux, n'exerçant que de petits métiers, ou vivant d'aumônes. Ils ont une très grande noblesse d'attitude et sont extrêmement fiers de leur origine ; ils prétendent détener le pur culte judaïque. Dans notre premier livre, nous avons donné quelques indications sur les caractéristiques de leur culte. Il est extrêmement pénible de s'entretenir avec ces êtres, dont l'esprit est faible, les yeux brillants de fièvre, et dont la vie est dominée par des prescriptions religieuses extrêmement sévères, notamment à l'égard des femmes. D'une part, le nombre des femmes étant extrêmement restreint et très inférieur à celui des hommes, les fillettes à peine nubiles contractent mariage, et, d'autre part, ces femmes sont très malheureuses, à cause des préjugés d'impureté qui pèsent sur elles, certains jours, et qui les mettent au rang de véritables pestiférées aux yeux de leur entourage, puisqu'il est absolument interdit à un homme de toucher quoi que ce soit sur quoi elles auraient elles-mêmes porté la main.

Aucun Juif et, a plus forte raison, aucun Arabe, ne consentirait à donner sa fille en mariage à un Samaritain à qui d'ailleurs l'idée ne viendrait pas de la demander.

Il avait été décidé par les Samaritains que, cette année, ils rêteraient avec un éclat particulier la fête de la Pâque et qu'ils sacrifieraient sur le mont Gorizim, selon les rites millénaires, avec égorgement et holocauste d'agneaux ; malheureusement les Arabes décidèrent, eux-mêmes, de renouveler les rites d'une fête antique, également sur le mont Gorizim, ce qui devait mettre au contact deux groupes de populations réciproquement antipathiques et pouvait amener des incidents. Heureusement, renseignements pris, il ne s'agit que de quelques pierres, dont auraient été victimes légères des touristes

anglais, sans aucune conséquence grave, la gendarmerie ayant rapidement rétabli l'ordre.

Lorsque nous reprenons le repas, un instant troublé par l'incident de Naplouse, M. le colonel Kitsch fait cette réflexion humoristique : « Voyez-vous, nous avons trop de pierres en Palestine ; si nous avions des collines sans pierres, cela n'arriverait pas ; c'est une raison de plus pour qu'elles soient rapidement couvertes d'herbe, car alors des incidents semblables s'arrangeraient. Mais nous avons tant de pierres, qu'il semble qu'elles-mêmes demandent à être lancées » (1).

— Au point de vue économique, pensez-vous qu'il y aura des difficultés ou que les choses iront tout naturellement ?

— Je ne vois aucune difficulté, dit M. Kitsch. Les Juifs pourront ici s'installer ; que chaque Juif qui veut venir puisse le faire, afin de n'avoir pas à s'adapter à des mœurs qui lui sont plus ou moins étrangères. Vous, en France, moi en Angleterre, nous pouvons donner à ces pays une contribution personnelle de citoyens de ces pays, mais l'ensemble des juifs français, pas plus que des juifs anglais, ne peut donner une contribution juive collective ; or, c'est cela que je veux.

— Et au point de vue religieux, n'y aura-t-il pas de difficultés ?

— Nous sommes un peuple comme les autres peuples, avec des opinions religieuses différentes. Nous avons nos défauts, c'est notre droit. Il y a longtemps qu'on l'a dit ; nous revendiquons le droit d'avoir les mêmes défauts que tous les autres hommes.

— Comment expliquez-vous qu'à la Commission des Mandats il ait été formulé des observations défavorables ?

— L'explication a été donnée par lord Balfour, qui a bien

1. Dès le lendemain de l'incident nous repassions à Naplouse. Nous rangeons notre voiture à côté de plusieurs autres chargées de touristes. Les hôteliers arabes nous proposent d'entrer déjeuner. Toute la population est paisible ; aucun cri, aucun incident aucune force de police apparente.

expliqué qu'à cause de circonstances ne dépendant pas de nous, nous n'avons pas été jusqu'ici des agriculteurs. Etant donné nos traditions, on aurait dû en conclure que nous avons les aptitudes voulues, puisque nous réussissons si bien. D'ailleurs, lord Balfour prétend qu'il ne nous a pas été adressé de critiques à la Société des nations, mais, au contraire, nous devons envisager ce qui a été dit plutôt comme un compliment.

La conversation vint ensuite sur les souvenirs de la journée. L'un des convives cite ce mot de M. Weizmann : « Le peuple juif est le doyen des martyrs », et de lord Balfour : « J'ai été politicien toute ma vie, mais il y a une catégorie de politiciens que je déteste : ce sont ceux qui entretiennent la division entre les populations ».

La conclusion de notre entretien est donnée par le Colonel Kitsch : Le Foyer National juif ne se discute plus au point de vue politique ; tout au plus peut-on le discuter au point de vue économique ou culturel, mais il a n'y pas d'hypothèse que l'Angleterre renonce au Mandat qui lui a été confié, à moins que le peuple palestinien tout entier ne soit apte à se gouverner lui-même.

Le lendemain matin, nous allons à la colonie de Rosch-Pina. Nous nous dirigeons vers le mont Hermon, tout étincelant des rayons du soleil. Le lac de Tibériade, que nous avons vu la veille au soir tout pailleté de la pâle clarté de la lune, est maintenant brillant sous le soleil. Nous traversons des champs verts, piquetés de fleurs bleues ; le printemps, en haute Galilée, est vraiment très marqué.

La colonie de Rosch-Pina est sur une hauteur ; elle comprend 750 habitants et, accolés à elle, 500 Arabes dans un petit village. La différence est nettement marquée entre le village arabe et le village juif : ce dernier, composé de maisons paysannes mais toutes d'un certain confort, et le village arabe de huttes de terre. Il semble qu'il y a là, par antithèse, un

ghetto arabe à côté d'un village juif. Au surplus, les rapports sont très bons entre les Arabes et les Juifs ; nous avons, en effet, aperçu dans les champs appartenant aux Juifs, des ouvriers arabes occupés à y travailler. La colonie a été fondée par le Baron de Rotschild.

M. Kalvarasky nous fait visiter le village arabe, notamment l'école qui a été créée à l'usage des Arabes par l'administration sioniste ; on y enseigne aux enfants l'hébreu, la langue officielle étant l'arabe, naturellement. Mais j'apprends, qu'étant donné la pénurie de fonds, le professeur d'hébreu vient d'être supprimé. Or, au moment même où nous nous approchons, le directeur de l'école demande avec instance quand le professeur d'hébreu sera restitué. Nous entrons dans la salle d'école étroite et pas très avenante : ce sont de pauvres petits enfants tout noirs qui sont là, d'âges différents, et éduqués à la manière arabe. Tout l'enseignement est tiré, naturellement, du Coran et c'est l'éternelle répétition d'éternelles formules ; évidemment un enseignement qui n'a pour base qu'un livre, ne convient plus aux temps modernes, que ce livre soit le Coran, l'Evangile ou la Bible.

J'ai plaisir à me retrouver dehors et même à regarder un joli cimetière planté d'arbres, qui s'étage sur le versant de la colline ; dans les champs, des cigognes blanches se promènent, avec leur gravité amusante. Il paraît que les colons de Rosch-Pina demanderaient que de la terre nouvelle leur soit octroyée, mais, pour cela, il faudrait l'acheter à des Arabes, et M. Kalvarasky nous dit : « Moi, je n'ai jamais voulu acheter les terres des Arabes, même quand ils venaient nous les proposer, car, remarquez, dit-il, il y a ici ce village arabe accolé au village juif, et je ne veux pas que ces Arabes puissent être privés de leurs champs. Nous sommes si peu leurs adversaires que c'est moi qui ai pris l'initiative de faire ouvrir une école pour eux. Il ne faut pas, en effet, toujours dire : nous voulons collaborer avec les Arabes, il faut effectivement collaborer ».

Nous nous dirigeons vers une des belles maisons du village juif : c'est celle qui a été habitée, pendant quatorze ans par M. Kalvarasky, qui a procédé à l'organisation de la colonie, au service du Baron de Rotschild. C'est une maison un peu plus vaste que les autres et de même caractère : salles blanches et bleues. Nous trouvons sur une terrasse, qui a une fort belle vue, les vestiges de la fête de la veille, c'est-à-dire : des palmes de verdure, des rubans, des morceaux d'oriflammes blanches et bleues, en papier. Nous nous donnons le plaisir de photographier M. Kalvarasky au milieu de son ancienne habitation. La température est exquise, bien meilleure qu'à Tibériade, car il fait moins chaud.

Le Baron de Rotschild qui, primitivement, possédait la moitié de la terre dépendant de Rosch-Pina, l'a à peu près transférée en totalité aux colons.

Une des cultures que l'on a poursuivies ici est la culture du tabac et, en effet, nous avons eu l'occasion d'entrer dans un hangar où des milliers de kilos de tabac sont entreposés. L'odeur du tabac blond, genre anglais ou égyptien, était forte ; la marchandise était disposée en ordre parfait, on sentait qu'il y avait là, pour les colons, l'espoir d'une richesse future. Sur la route du retour, M. Kalvarasky nous montre un puits, que la tradition appelle « le puits de Joseph » et où celui-ci aurait été enfermé avant d'être vendu aux Egyptiens.

La route automobile que nous empruntons pour le retour est parfaitement entretenue ; des deux côtés s'étendent des tapis de verdure avec des fleurs jaunes et bleues. Nous arrivons rapidement à hauteur de Cana dont la vue est très pittoresque avec sa petite église bleue, son minaret bulbeux. Puis, nous voici près de Jérusalem ; nous arrivons par un soleil encore haut et qui cependant, par un phénomène curieux, n'arrive pas à réchauffer l'air. La région vers Jérusalem redevient aride : le bleu du ciel est à la fois intense et transparent, mais d'une transparence immatérielle ; la lumière donne aux

pierres innombrables, d'un jaune et ocre foncé, une sorte d'élégance et de noblesse ; les lignes des collines se détachent en arêtes vives.

Le spectacle est vraiment étrange et toujours nouveau aux yeux d'un occidental. Je me demande, comme j'e l'avais fait jadis, ce que purent penser, en présence de ces splendeurs, il y a quelques siècles, les croisés, venus des épaisses forêts de nos champs gras et de nos pâturages humides, en voyant cette illumination et cette légèreté de toutes choses.

Comme j'entrais en ville un ami s'approche de notre groupe et me dit : « Avez-vous lu l'article de M. de Monzie ? Et il me tend un numéro du *Journal* daté du 1^{er} avril.

« J'aurais été fier... de représenter la France à ces fêtes inaugurales... Je suis resté à mon poste du Sénat bien que la cérémonie à laquelle j'eusse aimé participer dépasse en importance le total de nos disputes préférées. Le sionisme qui s'installe à demeure en Palestine fonde sur le mont Scopus un centre de ralliement intellectuel pour les juifs de l'univers... Des milliers de juifs banquiers ou casquettiers tressailleront entre Cracovie et New-York d'une allégresse victorieuse... Désormais une pensée unitaire sera répartie aux Juifs de la dispersion par cette Sorbonne hébraïque... »

Cet article de M. de Monzie qui, au même moment, prenait possession du ministère de l'Instruction publique, produit une profonde sensation à Jérusalem. Le *Journal* fut vite enlevé et chacun admirait cette version, pleine de prescience donnée à Paris, si loin de l'événement, par un homme politique français et non juif.

CHAPITRE VI

Dans les bureaux de Exécutif Sioniste. — Commerce et industrie. — Agriculture. — Travail. — Le Keren-Kayemeth. — Immigration. — La Pâque à Jérusalem : deux jours de Seider. — Les leaders travaillistes. — La question de l'Agence juive. — Le tombeau d'Absalon. — Arabes et Juifs, deux points de vue. — Le paradoxe palestinien.

Nous sommes de plus en plus nombreux, à envisager sous un angle nouveau l'immense problème juif et à regretter que mon pays n'ait pu jouer, jusqu'à présent, le rôle qui lui est assigné dans cette renaissance.

PIERRE BENOIT

Je mis à profit mon second séjour à Jérusalem pour visiter un certain nombre de chefs de service de l'organisation sioniste. Rien n'est instructif comme des visites répétées dans ces bureaux actifs complexes, et qui abritent un nombreux personnel. Là est en quelque sorte le véritable ministère de l'état juif en formation. Il ne faut pas longtemps pour apercevoir que, dans ces bureaux, travaillent un grand nombre d'hommes tout à fait remarquables, d'une expérience consommée sur toutes les affaires du monde, ayant beaucoup et longtemps voyagé, parlant plusieurs langues, et tous désireux de placer *up to date*, le service qui leur a été confié, — dans les limites où des ressources sont mises à leur disposition.

Je commençai mon enquête par une visite à M. Trischby chef du bureau « Commerce et Industrie », je le connaissais déjà pour l'avoir vu il y a trois ans à Jérusalem et postérieurement à Carlsbad.

Je demande à M. Tischby :

— Eh bien, de tous vos espoirs et de tous vos plans, que vous m'exposiez avec tant de chaleur à mon premier voyage, que s'est-il réalisé ?

— Une petite partie s'est réalisée, grâce à la survenance d'immigrants ayant des moyens. Une grande partie d'entre eux encore malheureusement, n'a pas trouvé l'application de ses forces. Certains accusent, pour cela, l'Organisation sioniste, disant : vous demandiez des immigrants avec de l'argent, les voici, qu'en faites-vous ? mais c'est la faute des immigrants et non la nôtre. La plupart, viennent de Pologne, où ils étaient de petits boutiquiers ou marchands. En faire des producteurs c'est difficile. Beaucoup veulent entreprendre le textile, ils trouvent des difficultés. S'il faut l'électricité, par exemple elle n'existe pas ; et puis il faut acheter le terrain ; un immigrant qui a le moyen d'acheter telle étendue de terrain, en achètera deux ou trois fois plus parce qu'il compte s'agrandir. Mais s'il a le moyen de bâtir et d'installer, il n'a plus de capitaux pour travailler. Voilà un problème sérieux. On y remédiera je pense, par le projet déjà conçu, qu'un grand nombre de ces immigrants vont former une association, où chacun mettra de l'argent. Cela va exister non seulement dans une région, mais sur toute la Palestine. Chacun donnera par exemple 200 livres sterling et le terrain sera payé à part. En procédant ainsi l'association pourra fonder un village nouveau, et, si elle veut, elle peut se fixer dans le désert puisqu'elle créera ce qui lui sera nécessaire. La condition, pour chacun, est de mettre non seulement un capital mais de travailler de ses mains, soi et ses enfants. Trois groupes de Pologne ont fait la même proposition. Enfin, on pro-

jette, de réunir cela à la pratique de l'agriculture parce qu'il y a des crises dans le tissage. Il y a ici des capitaux énormes, ils peuvent faire des tentatives. Nous avons assez d'argent, nous voulons tenter la chance, je sais qu'il y a de la spéculation, ce qui est mal, mais on ne peut encore produire, alors on spéculé quelque peu en attendant.

Jusqu'ici la grande majorité des immigrants est restée à Tel-Aviv, ils sont dans une ville où il n'y a pas de « goyim », cela les enchante ; ils ne veulent pas même aller à Jérusalem où il y a des arabes. Un changement cependant, est nécessaire pour décentraliser le mouvement. Il n'y a pas de base économique réelle dans une ville où le terrain peut coûter 400 francs le mètre carré, c'est-à-dire le prix de Paris, alors que là-bas il n'y a rien, pas même une installation maritime constituant un port. Pour le moment, la seule base pour les immigrants est une base morale : c'est le désir de vivre là où il n'y a pas de « goyim ».

— En dehors du tissage, il y a des industries déjà installées, telles le silicate. N'ai-je pas entendu dire qu'il y a à cet égard une difficulté sérieuse ?

— Oui, le sable. Il y a cinq ans que je le dis : quand Tel-Aviv va se développer où prendra-t-on le sable ? Alors on parle de transférer l'usine ailleurs. A la vérité elle était mal située. Au moment où elle a été fondée elle était trop loin, maintenant elle est trop près... Va-t-on aller chercher du sable par le chemin de fer ? Ce serait ruineux ! L'usine est en pleine activité. Actuellement on y travaille seize heures par jour. Pour le silicate, il faut de la chaux, or on ne peut obtenir assez de chaux en Palestine ; l'usine de silicate en produit elle-même, mais ce n'est pas suffisant ; eh bien, voilà encore une industrie à créer ; elle pourrait utiliser trente hommes. Le même fabricant ne peut tout faire.

Il y a encore la soie, c'est une industrie très importante. On pense parfois que c'est, pour la Palestine, un article de luxe,

cen'est pas vrai. Voici de la soie à 21 piastres le mètre, et M. Tischby, qui est allé chercher des échantillons, nous les montre complaisamment.

Nous regardons les échantillons, cela paraît très beau. M. Tischby poursuit :

— Nous combattons déjà Lyon, nous vendons en Egypte et en Syrie. Les filés viennent de Suisse et d'Italie. C'est un travail qui peut être considéré comme un essai, il occupe cependant 30 ouvriers; on va installer 24 métiers; un immigrant spécialiste viendra en septembre prochain et installera peut-être, dans un an, 600 métiers; il achètera pour commencer le cocon de Syrie, mais très rapidement nous espérons l'obtenir ici. C'est déjà expérimenté, non avec le mûrier, mais avec une variété de ricin obtenue assez haut en six mois. Dans l'Inde cela se fait déjà; ces soies sont plus durables que les soies ordinaires; le cocon de mûrier se défait tout entier en un seul fil. Le cocon de ricin au contraire est composé de plusieurs fils. Le mûrier est très difficile à acclimater en Palestine tandis que vous pouvez planter le ricin sur le sable, le terrain qui ne vaut rien est bon pour le ricin. Et alors que, dans l'Inde, il faut attendre cinq ans pour avoir la taille convenable, ici vous avez le ricin en feuilles après six mois. Tout ceci est à l'étude depuis deux ans. Enfin le ricin donne sept générations par an, — le mûrier une seulement — Nous attendons beaucoup de cette culture.

Je vous signale encore que nous espérons bientôt fabriquer des bas de soie qui seront exportés.

— Voilà pour l'industrie, dis-je, mais en ce qui concerne la main-d'œuvre ?

— La situation en, Palestine, est la même que dans tous les pays. Il y a cependant, ici, un avantage : c'est que l'ouvrier Palestinien est rapidement éduqué. Partout, pour créer des spécialistes, il faut six mois, un an; ici, l'intelligence des ouvriers permet de produire rapidement. Dans beaucoup de rapports

du gouvernement anglais, c'était une question : où prendra-t-on les ouvriers ? Eh bien, les trade-unions on dit : il faut peut-être cinq ans d'apprentissage ailleurs, nous montrerons qu'en un an nous pouvons faire des spécialistes. Nous avons dépensé des sommes importantes pour enseigner les ouvriers, mais nous avons créé des spécialistes. Quand on me demande si les ouvriers en Palestine seront socialistes, je dis que, s'il y en a un petit nombre bolchevicks en Palestine, il y en a davantage qui le sont en Angleterre et en France.

Je considère que les ouvriers sont ici plus sionistes que socialistes. Par exemple, quand lord Balfour est venu, certains ouvriers communistes ont imprimé une protestation ; eh bien ils ont été rejetés de tous les groupes, par les ouvriers leurs camarades. Quand il s'est agi de protéger Balfour, ce sont les ouvriers eux-mêmes qui ont dit : « on ne nous verra pas, mais nous serons là. » Et en effet, ils l'ont protégé.

— Et en ce qui concerne l'origine de l'immigration, n'y aurait-il pas à souhaiter quelque modification ?

— Je crois en effet qu'il faudrait un plus grand nombre de juifs séphardim, surtout de Salonique. Nous introduisons un grand nombre d'ouvriers, nous devons avoir le droit de choisir. Les éléments qui entrent actuellement sont précieux, mais nous devons faciliter l'entrée à d'autres éléments. Pour l'avenir cela est nécessaire.

Je pense, au surplus, que les Askemazim sont beaucoup plus intelligents dans le travail industriel, mais quelques séphardim, ceux de Salonique notamment, s'en rapprochent. Les séphardim de Bulgarie sont, aussi, très capables ; les moins adaptés sont les boukariens, les perses et les yemenites. Mais, pour l'agriculture, ces derniers éléments sont très bons. Avec un peu d'expérience ils pourraient rendre des services précieux, par exemple pour les bergeries, laiteries, etc... De même, en France, il a été introduit récemment des indigènes des colonies. Je signale que du côté de Tibériade, il y a environ

2.000 sujets français venant de l'Afrique du Nord. Nous serions intéressés à ce qu'ils devinssent palestiniens, sinon ce serait un exemple mauvais pour les juifs polonais ou autres, qui seraient tentés de garder leur nationalité.

Des sephardim d'autre origine il n'y en a pas ici. Ils seraient désirables : ceux du Maroc, de l'Algérie, etc... ; nous souhaitons leur venue ; nous voulons d'abord des ouvriers, puis des spécialistes.

— Que pensez-vous spécialement de Tel-Aviv ?

— Tel-Aviv se développera ; dans cinq ans, il y aura peut-être 10.000 ouvriers. Je ne crois pas que la grande industrie s'y développe ; seulement la petite.

Pour la grande industrie, c'est plutôt Caïffa sur quoi il faut compter ; nous avons acheté presque tout l'hinterland jusqu'à la hauteur d'Acre, ce sera une région mi-partie industrielle mi-partie agricole. Caïffa est le port de l'avenir et tout le district jusqu'à l'Emek sera juif. Près de Jaffa il y a encore des villages arabes, impossible de les acheter, mais Nazareth sera un jour comme un îlot dans un océan juif. L'industrie lourde, nous la verrons à Haïffa. Le Carmel sera la partie résidentielle. L'avenir est celui-ci : ou se développer derrière le mont Carmel, et je n'y crois pas, ou s'étendre au niveau d'Acre, dans une région où les terrains sont encore bon marché. Il y a là le chemin de fer et des routes carrossables, il y a la ligne de Damas.

— N'a-t-on pas parlé de l'avenir de Haïffa, en ce qui concerne le pétrole ?

— Oui, il y a la question de Mossoul. En 1927 la production de pétrole de Mossoul affranchira l'Angleterre de l'Amérique. Et Haïffa sera le port de ravitaillement. S'il est installé une pipe-line, il y aura le chemin de fer parallèlement. Il en est question depuis longtemps. Le Haut-Commissaire lui-même en a parlé officiellement. C'est un chemin de fer qui est envisagé par l'Etat-major depuis de longues années, mais il y

avait la question du charbon qui arrêta tout. Si on revient à ces projets, Haïffa deviendra une ville de tout premier ordre.

— Deux questions encore : vous savez qu'il a été également question de *pêche et de carrières*.

— Oui, en effet, ce n'est pas parce que je suis de famille de pêcheurs, mais je crois pouvoir dire que la pêche donne des résultats plus rapidement que l'industrie. Il ne s'agit que de s'éloigner un peu du rivage et on rapporte du poisson ! Je ne parle pas de Tibériale ; là je crois que quand il aura été installé quelques centaines de pêcheurs, c'est tout ce qu'on pourra faire. Je parle de la pêche en mer ; il y a actuellement soixante pêcheurs de mer, organisés en deux groupes : un de Salonique et un askenazi. L'exécutif a consenti un prêt de 725 £ et on a pu faire venir ces pêcheurs. Or, nous sommes importateurs de viande de Roumanie, de Bulgarie, de Chypre, etc. Le juif aime le poisson, et aussi l'arabe ; c'est un trait sémitique qui leur est commun mais le poisson est très cher en Palestine. Actuellement, il en est consommé 1/2 kilo par habitant, et il se vend 12 piastres le kilo, pendant Pâques 32 piastres. Si nous avons des pêcheurs en mer vous voyez quelle ressource cela constituera !

L'installation de ces groupes remonte à deux ans environ. Ce ne sont pas encore de vrais pêcheurs, mais nous démontrons par cet essai que la pêche est possible et profitable. Aussi y a-t-il un mouvement en ce sens, qui se développe actuellement parce que la presse en parle. Il y a des pêcheurs venant pour leur propre compte. Une société même s'est formée à Varsovie avec 70.000 dollars qui s'occupera de la pêche.

Nous avons, enfin, en vue une usine pour le traitement des sardines. C'est très intéressant, mais il n'y a pas assez de sardines. Il est désirable, s'il y a des juifs en France qui s'intéressent à la pêche, qui ont des bateaux, qu'ils viennent, qu'ils essaient. Ils trouveront ici un marché, ils viendront et beaucoup.

Une tonne de poisson n'est rien en France, en Palestine on en tire une petite fortune.

— Et pour les carrières ?

— Nous avons financé le Solel-Boneh, groupe spécial s'occupant des carrières. Vous savez que la pierre des environs de Jérusalem est très dure. La qualité est telle que nous pouvons développer les carrières en vue de l'exportation en Angleterre. Il y a à Jérusalem toute une petite industrie de menus objets, articles de touristes, etc. Je ne vois pas en cela ce qui peut donner un élan à Jérusalem, tandis que nous pouvons attendre beaucoup de l'industrie de la pierre. Je suis allé aux carrières de Carrare en Italie, j'y ai trouvé une population de 50.000 personnes vivant exclusivement des pierres.

Encore signalerai-je qu'à Carrare le déchet n'a pas de valeur ; à Jérusalem chaque pierre a une valeur. La construction coûte cher ; si une maison de silicate coûte ailleurs 4 £, ici, elle coûtera le double. Nous devons employer plus de matériel pour employer moins de main-d'œuvre. Pour que la pierre soit juive il faut la couper ici avec des machines. Mais après avoir taillé les pierres, nous pourrions utiliser les déchets sur place et exporter les grandes pierres. Savez-vous que pour amener d'Indiana à New-York, des pierres, cela coûte plus cher que de les transporter d'ici à New-York ? Surtout que nous avons maintenant des bateaux juifs.

L'Italie exporte des pierres des confins tchéco-slovaques jusqu'en Egypte. On construit partout des escaliers en ciment, eh bien ! nous pourrions les faire meilleur marché en pierre.

— De sorte, dis-je à M. Tischby en lui serrant la main que si je vous demande de vous résumer en une formule, elle sera très optimiste ?

— Oui, me répondit en riant M. Tischby. Tout va bien, voilà l'idée générale, mais il est possible que ce soit encore mieux !

Je crois à la fin rapide et définitive de la lutte épuisante pour le pain que je mange et l'air que je respire, de la lutte qui n'aboutit jamais, ni à la victoire ni à la mort.

NĚMOĬ

J'avais hâte de rencontrer M. Ettinger, qui, le lecteur de mon premier ouvrage s'en souvient, m'avait accompagné dans toutes mes visites aux colonies. J'ai dit à cette époque, le bien que je pense de M. Ettinger. Son accueil cette fois encore, fut plein de cordialité. Après le rappel de nos belles promenades de jadis, je lui demandai :

— Quel est le procédé de colonisation que vous pensez être le plus utile : le socialisme ou le système individuel ?

— Il est très difficile de dire lequel des deux est le meilleur, ou de dire qu'un seul est le bon. Nous ne faisons, quant à nous, officiellement aucune résistance ; les travailleurs s'organisent comme ils veulent ; de cette façon nous avons des énergies, des bonnes volontés et nous évitons des discussions inutiles ; en forçant les immigrants à aller dans un sens ou dans un autre, on briserait le ressort de leur activité. Remarquez qu'il y a juste la moitié des immigrants partisans d'un système et la moitié partisans de l'autre ; maintenant, il est possible que cela change bientôt. Si ce sont désormais des immigrants avec des moyens qui entrent en Palestine, ils ne seront pas tentés de devenir communistes. Sur tout le terrain que nous avons acheté dans l'Emek, nous pensons installer des colons qui ont des moyens.

— Mais est-ce que les colonies à système socialiste vous coûtent moins cher ou plus cher que les autres ?

— Le coût d'installation d'une colonie ne dépend pas du système du travail. En dehors des terrains et des améliorations à y apporter, nous comptons qu'il faut 700 livres par

famille. A la Jewish Colonisation Association cela coûte davantage, jusqu'à 1.500 livres. Eh bien, que ce soit une famille collectiviste ou non, la somme est la même. La colonisation en Algérie, en nouvelle Zélande, dans l'Amérique du Nord, c'est-à-dire dans des colonies existant déjà, coûte 400 livres par famille. Ici il y a le service médical, l'eau etc... Naturellement quand toute la vallée d'Esdreton sera colonisée, cela coûtera moins cher. Avant la guerre on comptait, pour l'Algérie, comme prix de revient, 30.000 francs pour une famille, cela faisait 1.200 livres. Mais nous donnons trop peu de crédit et trop peu de terrain ; il faudrait vraiment augmenter tout cela. Ne vous étonnez pas de ces chiffres, ce sont ceux qui prévalent dans tous les pays de colonisation moderne.

Il ne faut pas oublier, au surplus, que, pour chaque famille établie en qualité de colons, il y a trois familles d'artisans qui viennent s'établir ; un quart de la population vit d'agriculture et trois quarts comme marchands, artisans, etc...

Dans les villes, il y a tous ceux qui vivent du travail d'agriculture, ceux qui vendent le matériel de construction, tous les intermédiaires, de telle sorte que les 700 livres dont je viens de parler doivent être partagées par famille et cela fait 40 ou 50 livres par personne, puisque chaque famille est composée de plusieurs personnes.

Quant aux immigrants, ils coûtent soit à nous-mêmes, soit à la communauté qui s'intéresse à eux, le même chiffre de 5 à 700 livres. Certains qui sont adeptes de la colonisation urbaine disent : « cela coûterait moins cher et cela irait plus vite ». Eh bien, l'usine de silicate a coûté 90.000 livres et il y a 70 familles ; si vous comptez, vous verrez que nous arrivons au même chiffre pour chaque famille, sans que cette famille donne la possibilité de subsister au même nombre de travailleurs, comme cela arrive pour l'agriculture. J'admets qu'il y a aussi des artisans qui vivent de ces familles ouvrières à peu près en nombre égal, mais pas le triple comme cela

arrive pour l'agriculture. La fabrique du ciment a demandé un capital de 250.000 livres elle occupe 150 personnes. Pendant les cinq dernières années, nous avons dépensé 500.000 livres pour la colonisation et nous avons installé 1.200 familles ; on compte que chaque ouvrier représente une demi-famille, cela fait à peu près 400 livres par famille et il nous faut encore 300.000 livres pour finir l'installation. Faites la proportion ; quand nous aurons dépensé 800.000 livres, nous aurons installé 1.200 familles qui serviront de base pour installer 400 autres familles. Eh bien, il n'y a pas un pays où l'on obtiendrait les mêmes résultats à meilleur marché. En Australie, on compte, avec le terrain, 2.000 livres par famille ; en Californie, 1.400 livres par famille ; nous sommes donc à meilleur marché parce que les prix sont moins élevés chez nous,

Pendant ces cinq années dernières, le sionisme n'a pas apporté dans le pays moins de 8 millions de livres. On a parlé au début de 25 millions de livres pour reconstruire la Palestine. Eh bien, si nous avions les 17 millions de livres supplémentaires à ce que nous avons dépensé, cela marcherait. Remarquez que, chaque année, l'installation devient meilleur marché ; pour le XII^e Congrès, on avait calculé la famille à 1.000 livres, sans le terrain et nous avons abaissé ce prix à 700 livres ; nous arriverons peut-être à 500.

Enfin, il y a des gens qui viennent avec leurs propres moyens à eux et ceux-là ne nous coûtent rien ; au contraire, ils paient 2 o/o pour le terrain, ainsi que pour le crédit que nous sommes amenés à leur faire et qu'ils doivent rembourser dans une période de trente-six ans. Ils paient chaque année 6 o/o du montant reçu ; ces 6 o/o comprenant l'amortissement.

Jusqu'ici nous commençons seulement à recevoir le paiement de ces intérêts, parce qu'il n'y avait pas encore d'installations terminées depuis assez longtemps, mais nous avons la certitude que l'argent que nous avons avancé nous rentrera. L'or-

ganisation sioniste aura donc des recettes importantes à un moment donné, mais je pense que nous dépenserons les sommes qui rentreront au fur et à mesure.

Tout en causant, nous sommes allés visiter le Musée d'agriculture, qui est installé dans un autre bâtiment que celui où je l'avais vu lors de mon premier voyage et qui s'est enrichi d'une série d'objets. Je remarque notamment, au point de vue éducatif, la reproduction en plâtre d'une série d'instruments de travail tels que : meules, moulins, etc., également des reproductions architecturales.

M. Ettinger, me montrant une collection de raisins de table, me dit : « Nous avons les meilleures conditions pour le raisin de table ; on a commencé par le raisin de vin, car on croyait concourir à la consommation mondiale, mais il est arrivé qu'il y a eu une augmentation des vignobles dans tous les pays et que certains pays sont devenus anti-alcooliques ; mais pour le raisin de table, nous avons une sorte de monopole, les variétés se développent d'une façon splendide et certes, nous attendons beaucoup de l'industrie du raisin sec ».

« Pendant des milliers d'années nous n'avons pas été un peuple producteur dans le monde, il faut que nous le devenions. »

Me voici près de M. Shprinzack, directeur du Bureau du Travail.

— Quelles sont les attributions de votre Bureau ?

— Elles sont très simples : Dans les colonies, les colons cherchent des ouvriers à bon marché, les ouvriers recherchent des salaires élevés. De plus, il y a conflit entre les ouvriers arabes et les ouvriers juifs. Il y a trois ans, il n'y avait pour ainsi dire pas d'ouvriers agricoles en Palestine, maintenant il y en a près de trois mille. Eh bien, le département du

travail leur avance de l'argent pour pouvoir s'installer dans les colonies.

La plupart de ces ouvriers sont des jeunes gens qui, préalablement, se sont préparés à l'agriculture. Le travail dans les colonies leur sert de préparation pour leur établissement postérieur. Les groupes que forment ces ouvriers reçoivent de nous des prêts. Cette année 32 groupes d'ouvriers ont obtenu des prêts s'élevant de 6.000 à 7.000 livres. Il y a des groupes qui ont pris par exemple à forfait le travail du tabac. Ils se sont associés avec des colons et ont stipulé comme salaire la moitié de la récolte. Notre section s'occupe de trouver du travail aux ouvriers, tandis que la section d'agriculture s'occupe d'acheter du terrain. Notre section s'occupe de ceux qui travaillent chez les autres, au lieu que la section d'agriculture s'occupe de ceux qui travaillent pour leur propre compte. En somme, les ouvriers agricoles, qui sont aidés par le Bureau du Travail, passent ensuite sous le contrôle de la section d'agriculture.

Dans les chemins de fer, nous avons préparé une main-d'œuvre spéciale, de telle façon qu'actuellement il y a un fort contingent de Juifs dans les chemins de fer, ce qui n'existait pas autrefois.

Pour l'industrie de la pierre, nous avons formé des spécialistes. Cette branche de l'industrie sera une des premières ressources de Jérusalem. Le département du travail a avancé des milliers de livres dans ce but ; ces fonds seront remboursés plus tard. De plus, il arrive, suivant les circonstances économiques, qu'il y a beaucoup de travail et peu d'ouvriers, ou le contraire ; notre section s'occupe d'organiser du travail de réserve. Il y a deux ans, par exemple, pendant la crise que vous connaissez, nous avons occupé des ouvriers du bâtiment. En ce moment, il n'y a pas de chômeurs, sauf quelques-uns à Jérusalem qui sont des Juifs d'Orient et qui ne peuvent pas se transporter ailleurs comme les Halutzim. Le départe-

ment du travail a dépensé 3 à 4 000 livres pour faire exécuter des travaux dans les nouveaux quartiers ; il y a deux ans, nous avons prêté de l'argent pour construire dans les colonies. Enfin, nous nous occupons d'encourager le mouvement coopératif des ouvriers ; nous avons prêté 6.000 livres aux ouvriers ; nous avons prêté aussi, en vue de conférences, de bibliothèques, etc... Il est dépensé environ 12.000 livres par an à cet effet. Nous subventionnons également les bureaux de placement, etc...

Les syndicats ont bien les directives du mouvement ouvrier, mais ils n'ont pas les moyens financiers ; ils s'adressent alors au Gouvernement sioniste qui est intéressé à ce que le travail augmente et soit attribué aux Juifs. Peut-être un jour arrivera-t-il où on n'aura plus besoin de nous.

L'organisation du travail comprend plusieurs formes de groupements ; il y en a de socialistes, d'individualistes, etc. quant à nous, nous acceptons n'importe quelle catégorie, D'une façon directe, nous nous occupons seulement du travail et de l'augmentation du nombre des travailleurs. Les ouvriers chez nous ont une grande initiative. M. Weizmann a déclaré qu'il considère le mouvement ouvrier non seulement au point de vue des intérêts ouvriers, mais des intérêts du sionisme, car il voit dans la classe ouvrière un des meilleurs facteurs du sionisme.

— Etes-vous satisfait du développement ouvrier, de ses tendances ? Est-ce que vous pensez qu'il faut modérer les tendances actuelles du mouvement ouvrier ?

— Mon idéal est celui de tous les ouvriers : c'est que la Palestine se développe dans le sens du travail accru ; ce n'est pas seulement un idéal social, mais un idéal moral. Pendant des milliers d'années nous n'avons pas été un peuple producteur dans le monde ; il faut que nous le devenions.

— Et l'immigration ! Loin de diminuer l'immigration, il faut l'intensifier. Tous les petits boutiquiers qui nous arrivent,

il faudrait que le sionisme put les établir sur la terre, pour changer leur état d'intermédiaires en état de producteurs. Ce que nous voulons, c'est une Palestine exportatrice, ce qui assurera le relèvement des juifs, non seulement parmi les nations, mais auprès de la Société des Nations ; que ce soit nécessaire, la preuve en est ce qui a été dit devant la Société des Nations, que les Juifs ne sont pas capables d'être des agriculteurs. Pour arriver au but que nous poursuivons, il ne faut pas employer la force, mais la conviction et l'éducation ; la Palestine doit être ouverte à tout Juif, pourvu qu'il ne soit pas un délinquant.

L'entrée du capitalisme en Palestine est très désirable ; au lieu que le capital juif soit employé dans la Diaspora, il faut qu'il vienne en Palestine. J'espère que, plus tard, il pourra y avoir de très bonnes relations entre le capital et le travail. Pour nous, nous rêvons d'une culture intense ; il y a des centaines de milliers de dounams disponibles à notre effort en Palestine, ce qui est déjà quelque chose, mais il y aura, plus tard, la Transjordanie qui s'y ajoutera et on ne connaît pas quelles sont les forces productives réelles de la Palestine d'une façon exacte. Il y a aussi l'industrie, mais la base de tout c'est la vie agricole ; sans agriculture il n'y a pas de pays possible.

— Et que pensez-vous de l'évolution socialiste qui se dessine ?

— Je ne pense pas que le mouvement socialiste soit un danger pour la Palestine, mais j'exclus de cette appréciation les communistes qui voudraient instituer leur régime par la force. J'apprécie les colons qui vivent de leur pleine initiative en système communiste, mais je veux que personne ne soit forcé. Je crois qu'à côté du capital individuel pourrait se développer le système coopérateur. Je suis, en un mot, un socialiste libre, qui veut laisser s'exercer librement les forces économiques.

J'appelle Juifs tous ceux qui se proclament Juifs.

V. BASCH

Je me rendis au siège central du *keren-kayemeth* situé hors de la ville de Jérusalem, dans le quartier appelé « la Colonie grecque ». Je trouvai des bureaux bien installés et d'un aspect très avenant. Devant me rencontrer plus tard avec M. Ussischkinc, président du *keren-kayemeth*, je fus introduit d'abord auprès de M. Némoï, dont l'esprit extrêmement précis et méthodique est précieux pour l'organisation du *keren-kayemeth*.

Voici les chiffres qui me furent donnés comme recettes faites par cette organisation : 72.000 livres en 1921, 117.000 en 1922, 165.000 en 1923 et, pour les cinq premiers mois de 1925, 110.000 livres ; on voit l'importance de ces sommes et leur progression élevée et constante.

A ce moment, entra M. Ettinger. Je posai une question, qui a été souvent agitée dans les milieux parisiens : pourquoi ne réunit-on pas le Keren-Ha-Yessod et le Keren-Kayemeth en un seul organisme ; car la dualité de la propagande étonne beaucoup de communautés juives lorsqu'elle est poursuivie successivement et il m'est répondu vivement par M. Ettinger : — Croyez bien que la question a été étudiée avec soin ; avec la co-existence des deux organisations, nous arrivons à 750.000 livres par an, si on en supprimait une, on recueillerait moins d'argent, par exemple 600.000 livres, et ce serait autant de perdu, pour la vaine satisfaction de l'unification. Les deux organisations ont des méthodes tout-à-fait distinctes pour recueillir les fonds et, précisément, ces méthodes ont été délimitées, de même que les milieux où elles sont développées. Le Keren-Kayemeth est le fonds populaire qui trouve ses revenus par de toutes petites donations, mais qui sont répétées à toutes les occasions possibles ; il y a surtout le moyen de la tirelire déposée dans les familles. La preuve que cette méthode est bonne pour le Keren-Kayemeth, c'est que, en

Pologne par exemple, il recueillera 70 ou 80 000 livres, alors que le Keren-Ha-Yessod en aura 50.000. Le Keren-Ha-Yessod fait sa récolte au contraire parmi les bourses les plus grosses. Enfin, il faut tenir compte de la psychologie des donateurs ; telle personne donnera volontiers pour l'achat des terres et ne sera pas tentée de participer à l'éducation ou à la colonisation, supposant que cela relève des Juifs de Palestine eux-mêmes. Il y a d'autres personnes, au contraire, qui s'intéresseront au développement de l'instruction plus qu'à l'achat des terres.

En 1920, d'ailleurs, on a essayé de fondre les deux organismes, on disait : Le Keren-Ha-Yessod va percevoir les recettes et il donnera 20 0/0 au Keren-Kayemeth. Eh bien, nous n'avons presque rien reçu ; le Keren-Ha-Yessod souffre toujours du manque d'argent et il ne pouvait songer à nous donner ce qui avait été convenu. Cet essai a été poursuivi quelque temps, il n'a pas donné de résultat qui ait encouragé à le prolonger. Songez combien est varié le travail du Keren Kayemeth il est plutôt d'organisation que de propagance orale ; il y a toujours, pour tout événement de famille, une raison de donner au Keren Kayemeth et la tirelire est toujours là pour recevoir. Cela devient une tradition dans la famille.

Dans un petit bureau spécial, en haut de l'immeuble, est déposé le livre d'or du Keren-Kayemeth que M. Nemoï, qui en est le gardien, me permet d'admirer et de feuilleter. C'est un immense volume de 80 centimètres de côté et 30 peut-être d'épaisseur, relié de cuir splendide avec des fermoirs d'argent et un motif symbolique gravé sur le cuir : un soleil qui se lève. Dans ce livre sont inscrites, depuis le début, les personnes qui ont fait des donations au Keren-Kayemeth ; je vois les signatures et les noms des plus grandes personnalités vénérées dans le judaïsme du monde entier : Herzl, Wolffsohn, Montéfiore, et celles de commerçants, d'indus-

triels, de philosophes, de savants. Un premier volume a déjà été rempli et un second tout semblable est déjà ouvert. Si j'en juge par le plan de campagne que m'a détaillé, avec une rare connaissance de la psychologie des donateurs, M Nemoï, je puis avoir la quasi-certitude que le second livre d'or du Keren-Kayemeth, et plusieurs autres après le second, ne tarderont pas à être remplis de noms nouveaux de juifs de tout l'univers.

M. le professeur Pick n'avait été signalé comme susceptible de me donner des renseignements intéressants sur l'immigration et ses caractéristiques. Je pus le joindre et recueillir de sa bouche des indications que je résume ci-dessous :

— L'immigration marche à merveille, nous avons demandé 8.000 permis au Gouvernement anglais, nous espérons les avoir, ce qui, avec les personnes accompagnant accessoirement les 8.000 permis, représente peut-être 35.000 nouveaux habitants pour la Palestine. Nous avons actuellement le meilleur choix d'hommes venus en Palestine. Nous avons des immigrants de classe moyenne qui viennent de toutes les parties du monde, l'instinct juif les amène en Palestine et je suis sûr qu'il ne vienne pas seulement pour des raisons politiques. Sans doute, notre Confédération générale du travail trouve qu'ils sont trop religieux, mais, moi, je pense que, pour la mise en œuvre de la Palestine ils sont de premier ordre.

A un moment, les leaders du parti ouvrier déclaraient que ces immigrants ne pourraient s'accommoder du travail à faire. Vous n'avez qu'à regarder Tel-Aviv et Haïfa, vous verrez ce que ces immigrants ont été capables de faire ; ils ont apporté à Tel-Aviv plus de 1.500.000 livres ; ils ne sont même pas venus par notre intermédiaire, parce que les immigrants qui disposent de certains moyens financiers peuvent venir directement, il faut pour cela qu'un immigrant ait 500 livres à lui ; il peut alors venir sans aucun obstacle avec sa femme et

ses enfants. Actuellement, on voit en Palestine ce fait encourageant, c'est que les immigrants font venir leur famille et c'est un gros pourcentage dans l'immigration : 50 0/0 des immigrants actuels demandent à venir avec leurs parents, ou les parents demandent à rejoindre l'immigrant.

Il y a bien des difficultés, car nous devons faire en Palestine, en quelques années, ce que d'autres pays ont fait dans des siècles et encore nous installons-nous dans un pays dont le développement a été arrêté pendant des milliers d'années et non dans un pays comparable à ceux de l'Europe.

Je demandai à M. le Professeur Pick ce qu'il pensait des expériences sociales un peu hardies que font les Koutzwoth ; il me répondit : « Je pense que si les Juifs vont trop loin dans ces expériences, ils ne seront pas compris par les Arabes ; nous devons vivre en bons termes avec les Arabes et les Arabes ne comprendraient pas des expériences sociales sur toute l'étendue du pays. Mais cela c'est de la politique et la question ne se présente pas sous cet aspect actuellement ».

— Et qu'augurez-vous des caractéristiques du développement futur de la Palestine ?

— Je ne sais si ce sera l'agriculture ou l'industrie. Je ne parle pas ici comme fonctionnaire, mais comme personne privée. Je crois que nous devons nous placer sur la base de l'agriculture. Vous savez que certaines villes comme Varsovie, comme Lodz, sont presque entièrement juives, et cependant elles n'ont pas exercé l'influence que peut exercer une ville comme Tel-Aviv. Pourquoi ? — Parce que les Juifs ne sont pas fixés sur la terre ; *la possession de la terre est le thermomètre de l'influence juive.* [Pour l'agriculture, nous avons besoin d'argent et nous devons créer une industrie pour donner la possibilité à des milliers de Juifs de pratiquer l'agriculture. Notre politique dépend de notre économie. En ce qui concerne l'industrie, nous n'avons aucune spécialité dans aucune matière, nous sommes si petits que nous pouvons

craindre le « dumping » ; par contre on ne peut craindre que nous fassions concurrence aux autres, aussi les problèmes de main-d'œuvre ont-ils une importante capitale. Si nous payons pour nos spécialistes 30 piastres par jour, c'est un danger pour une entreprise naissante. Or, à Tel-Aviv nous devons payer 35 piastres pour des ouvriers non qualifiés. Si nous pouvions avoir ici des Juifs orientaux qui sont plus adaptés à la contrée et qui se nourrissent moins abondamment et dont les dépenses journalières sont inférieures, la main-d'œuvre pourrait être 40 o/o, meilleur marché; mais les hauts salaires sont la charte de notre industrie. Peut-être n'est-ce très bon ni pour le pays, ni pour les ouvriers. Cependant, ne concluez pas de ce que je dis, déclare vivement. M. le professeur Pick, que je suis pessimiste, tout au contraire, depuis cinq ans que je suis ici, j'ai vu les choses aller si rapidement que j'ai le plus grand espoir ; si nous avons seulement la possibilité de prêter de l'argent davantage aux immigrants, ce serait infiniment plus rapide encore.

— Ne vous semble-t-il pas que le chiffre de 700 livres comme prix de revient d'une famille d'immigrant installé soit un prix élevé ?

— Ce chiffre est pour des immigrants qui viennent de Russie ; nous avons à payer tout pour eux, le voyage, etc., ils n'ont pas d'argent. Or, cette catégorie d'immigrants diminue ; pour les autres immigrants, le prix de revient est inférieur, pour les premiers même, peut-être est-il un peu supérieur, cela dépend de la situation de famille. Un célibataire actuellement ne coûte pas à l'organisation sioniste plus de trois livres par mois.

En conclusion, vous devez dire, Monsieur Corcos, aux Juifs de l'Europe occidentale, que *nous avons une hypothèque sur leur poche* et que chaque Juif doit participer à la reconstruction de la Palestine ; tous sont responsables du succès de cette entreprise ; d'ailleurs si on échouait ce seraient les Juifs eux-mêmes

qui crieraient si fort que le monde entier les entendrait. Quel que soit le prix de l'immigration actuelle, il est moins élevé qu'il ne le serait s'il y avait, par malheur, un arrêt dans l'immigration.

Voici quelques chiffres dont le lecteur appréciera l'intérêt sur les caractères de l'*immigration* palestinienne ; de 1921 à 1923 il y a eu 107 immigrants venant de France, 15 de Belgique, 128 d'Angleterre, 125 d'Allemagne ; de Hollande 5, d'Italie 4, d'Espagne 9 et de Suisse 7.

La répartition des immigrants en Palestine est à la charge du Labour department de Jérusalem, lequel a des bureaux auxiliaires à Bucarest, Constantinople, Czernovitz, Trieste, Vienne, Varsovie, chargés de grouper, de soutenir moralement et matériellement les immigrants. Lorsqu'ils arrivent en Palestine le Labour department les classe par professions et les dirige sur les points où ils peuvent être utilisés.

Le budget de ce department, était tout d'abord, prévu pour être de 40.000 à 50.000 livres par an. Il fut réduit à 40 000, puis à 30.000, puis à 20.000 £, et la restriction du budget a entraîné, naturellement, la restriction des services qu'il rendait. Ce qui est, on en conviendra, fort regrettable.

D'octobre 1923 à septembre 1924, il y eut 14.200 immigrants dont 5.700 hommes et 3.800 femmes, le surplus, des enfants. Classés par origine il y avait 9.300 askenazins et 2 000 sepharims. Les autres étaient des boukhariens, marocains, yeménites, persans. Venaient de Pologne 4.900 personnes, de Russie 2.500, de Lithuanie 600, d'Ukraine 250, d'Amérique 350, d'Allemagne 200, d'Angleterre 30, de Grèce 500, de Bulgarie 600, du Yemen 500, etc. Toutes les professions étaient à peu près représentées, les plus nombreuses étant celles de tailleurs, maçons, professeurs, charpentiers, maréchaux-ferrants, cordonniers, ouvriers agricoles. Beaucoup, sans qualification

spéciale. Venaient ensuite : les serruriers, couturières, pharmaciens, imprimeurs. La proportion d'immigrants qui, de Palestine, retournent dans leur pays d'origine, ou partent vers d'autres pays est d'environ 7 0/0.

Plus qu'aucune autre race, la nôtre avait besoin d'amour.

PIERRE BENOIT

J'ai eu grand plaisir à accepter l'invitation de M. Van-Vriesland, à fêter chez lui le « Seider ». Nous nous trouvons, dans une salle à manger grande et cependant intime, une vingtaine de convives, non pas tous palestiniens, mais tous heureux de fêter le « Seider » à Jérusalem. Le fait est que cette fête prend tout son sens symbolique sur la terre du Foyer national juif et même, à dire le vrai, la création du Foyer national juif ferme le cycle historique ouvert par la fuite en Egypte et la dispersion.

La différence, entre les lectures qui sont faites de ces événements historiques dans les familles de la Diaspora et ces mêmes lectures faites ici, c'est qu'elles perdent leur mystère puisque, ici, la langue quotidienne des Juifs palestiniens est précisément l'hébreu. Cependant, une sorte de joie communicative et une satisfaction fière remplace le mystère et rend cette fête particulièrement touchante. Je me trouve assis à côté d'une jeune femme russe, ayant vécu longtemps à Paris et mariée avec un anglais ; elle se trouve heureuse, dit-elle, d'être en Palestine, parce que, raison inattendue, « la vie y est plus simple ». Elle n'y est pas encore fixée définitivement, mais elle y vient fréquemment.

L'officiant du « Seider » paraît plus désireux de montrer sa virtuosité dans le maniement de l'hébreu, que des senti-

1. Dîner du premier soir de la Pâque.

ments d'une grande ferveur religieuse. Il lit avec rapidité les versets rituels ; sans doute pense-t-il que cette aisance est un véritable mérite ; la cérémonie tout entière s'en trouvera abrégée. Il me semble que les sentiments nationaux priment chez quelques convives les sentiments religieux. Une dame me dit : « Je ne suis pas seulement areligieuse, je suis anti-religieuse ». Et elle ajoute avec un rire espiègle : « Lorsque je passe à côté des Juifs à « papillottes », j'ai envie de prendre des ciseaux et de les leur couper. » Cette idée semble la rendre heureuse ; elle est jeune et jolie, elle avoue ne concevoir le sionisme que sous l'aspect national.

Je n'ai pu aller le matin à la synagogue, où avait lieu la cérémonie de l'office de Pâque ; le Haut-Commissaire, Sir Herbert Samuel, y assista. On me dit qu'une sorte de petit incident se produisit au moment où sont prononcées les paroles rituelles : « Aucun étranger ne s'assoira sur le trône de David » ; toutes les voix reprirent vivement le verset : « Non aucun étranger » et les regards se portèrent sur le Haut Commissaire. C'était une allusion au prochain départ de Herbert Samuel et à la supposition émise par quelques-uns que le nouveau Haut-Commissaire devait être un non juif.

Pendant cette période j'ai passé quelques heures charmantes avec M. Messeca, avocat au Caire, très versé dans l'histoire juive, passionné des choses juives. Il me tint bien des propos curieux. Un jour, il me dit : « J'admire beaucoup Moïse qui, pour moi, est une figure universelle. J'ai commencé à l'étudier parce qu'il arriva qu'un de mes amis a dit devant moi : « Moïse, ce n'était qu'un sauvage » et il me montrait le Moïse de Michel-Ange. Alors, moi, je lui ai montré le Moïse de Gustave Doré et, depuis, je me suis mis à étudier le caractère et l'œuvre de Moïse ». M. Messeca a si bien persévéré qu'il a produit une forte brochure sur l'œuvre de Moïse, étudiée à différents points de vue.

Un autre jour, M. Messeca me dit : « Savez-vous qu'il est

passé en Amérique un bill punissant l'emploi de la qualification « cacher » (1), si elle est inexacte ? Des industriels ont attaqué cette loi comme inconstitutionnelle, le juge Mack les a déboutés et la loi a été appliquée. Je m'en réjouis comme avocat et comme juif, d'abord parce que c'est juste, ensuite parce que c'est la reconnaissance de l'influence juive et de leur existence à titre de collectivité dans un grand Etat. »

— Voyez-vous, disait encore M. Messeca, en France, en Italie, on ne sait pas ce que c'est que le Judaïsme ; ces Juifs ne connaissent même pas les grandes figures juives qu'ils ont produites ; ils ne savent même pas la fierté qu'il y a à être Juif et, pourtant, ils devraient s'intéresser à ce qu'à produit l'intelligence juive. Ne serait-ce qu'en Italie : tous les grands professeurs italiens sont Juifs, la plupart des plus remarquables en Allemagne le sont également.

Ne croyez pas que vous connaissez le judaïsme lorsque vous aurez dit : « Radoter le Talmud ». Le Talmud est plein de chose très belles. Le judaïsme est à gradations ; le Hassid de Russie tient les préceptes, il est têtue et il n'est pas raisonneur, mais il donne naissance à un juif plus éclairé, lequel donnera naissance à un juif critique. Vous devez dire : « Le Talmud est un livre de savants, qui a été précédé par les prophètes et qui a été suivi par le travail des Rabbins ; tout cela c'est la doctrine judaïque. En France on n'entend rien à ces questions ; en Allemagne, il y a eu des savants qui ont créé le judaïsme scientifique moderne ; il y a eu ensuite Graetz, auteur de la grande *Histoire juive*. Ne croyez pas que le judaïsme moderne viendra raser le passé. Si des générations juives successives ont été religieuses, cela fait partie de l'âme humaine ; l'ignorant ne suit que le formalisme de la religion, mais l'esprit religieux est une communauté entre l'âme et son créateur.

1. Mot hébreu indiquant que la cénrée est présentée conformément au rituel.

Nous ne savons pas comment le créateur se révèle à nous, mais son œuvre parle pour lui ; nous ne savons peut-être pas concevoir cela, mais nous pouvons le sentir. Dans le judaïsme le créateur et la création se confondent. Ne dites-pas que ce n'est qu'un rite, l'homme n'est pas fait seulement de cerveau, mais de cœur ; le cerveau c'est la critique, le cœur tout seul vous amènerait au radotage. Il faut que les deux soient réunis et cela fait un caractère commun à tous les juifs. Vous êtes français, je suis égyptien, il semble qu'il n'y a rien de commun entre nous, mais si, il y a que nous avons combattu tous deux pour nos ancêtres avec un idéal commun. *Nous sommes issus, en somme, du même pays spirituel.* De grands savants juifs autrefois n'allaient à la synagogue qu'une fois par mois, parce qu'ils mettaient l'étude au-dessus de la religion.

Le « Seider » auquel vous participez est un symbole et un symbole qui a gardé toute sa valeur, même après le Foyer National Juif. Le peuple juif est un peuple moral ; mêmes mœurs, partout mêmes canons moraux. Et ne dites pas que c'est la persécution qui a fait cela. Est-ce que la persécution a fait, des Arméniens, un grand peuple ? Non, c'est qu'il y a autre chose en nous et c'est le Judaïsme.

Le lendemain du « Seider » chez M. Van-Vriesland, j'assistai à la même cérémonie, à l'hôtel même, où une très grande salle avait été disposée à cet effet. La table était présidée par un rabbin anglais qui semblait éprouver une grande joie à présenter des commentaires d'un caractère plus plaisant qu'édifiant. Il y avait là une quarantaine de personnes, autour d'une table en fer à cheval, éclairée avec de beaux flambeaux d'argent ; chacun avait mis sa plus belle toilette, il y avait quelques hôtes de marque de caractères divers : un célèbre professeur de mathématiques d'Allemagne, un boulanger qui est, dit-on, en Amérique, le « roi des boulangers » et dont

M. Van-Vriesland me dit qu'il a donné 100.000 dollars à l'Université, montrant ainsi qu'après avoir vendu le pain du corps il veut procurer le pain de l'esprit. Cet honorable commerçant semble s'amuser énormément, en reprenant à haute voix les versets récités par le célébrant. M. Messeca me fait remarquer la grande différence de prononciation de l'hébreu entre les Asquenassim et les Sephardim. Il lui paraît que ces derniers, dont il est, prononcent plus énergiquement. Des toasts, à la fin du repas, sont portés. M. Van-Vriesland, à qui le Rabbin d'Edimbourg avait fait l'honneur de reporter le succès du travail exécuté en Palestine, répond, avec chaleur et modestie, que ce résultat a été obtenu grâce à la collaboration du judaïsme mondial.

M. Messeca me demande : « Connaissez-vous la langue romane ? » J'avoue mon ignorance. Eh bien, dit-il, M. Darmestetter a pu reconstituer, non seulement les éléments, mais des volumes entiers en langue romane, seulement par ce qu'il en a trouvé rapporté dans les travaux des Rabbins juifs. — Ces « Rabi », si on connaissait leur vie dans le grand public ! Songez qu'il leur était interdit de recevoir une rémunération pour leurs leçons ; on exigeait d'eux qu'ils exerçassent une profession manuelle ; beaucoup travaillaient le jour et enseignaient une partie de la nuit ; leurs enseignements ont été suivis par des centaines d'élèves.

Je lui dis :

— J'ai rencontré quelqu'un qui m'a dit que le caractère profane imprimé à l'hébreu actuel en chassera le caractère sacré ancien, car la langue hébraïque n'est pas faite pour exprimer les usages quotidiens. Au fond, ceux dont on dit qu'ils parlent hébreu, ils ont cinq cents mots à leur disposition, toujours les mêmes, et c'est extrêmement médiocre.

M. Messeca répond vivement :

— Il est faux de considérer l'hébreu comme une langue immobile et tout à coup gonflée de milliers de mots nouveaux.

Ben Yehouda a relevé les néologismes au fur et à mesure qu'ils étaient introduits. Il a montré qu'à toute époque l'hébreu s'était enrichi, parce qu'il était vraiment parlé. Effectivement, en Allemagne, en Italie, en France, jusqu'à la révolution, l'hébreu fut la langue des rabbins écrite et parlée ; ils n'en employaient pas d'autre pour leurs études et leurs travaux, c'est-à-dire que, tout au long des siècles, la langue hébraïque s'est enrichie de néologismes. Nous ne faisons que continuer, comme il a été fait pour toutes les langues. Il en fut ainsi, malgré la dispersion dans tous les pays, car il y a plus de parité entre deux Juifs de pays différents, qu'entre un breton et un provençal en France ; supprimez le lien national, qu'y a-t-il de commun entre le breton et le provençal ? Rien. Entre les Juifs, il y a toujours un lien commun, qui est plus que le lien religieux, qui est tout ce qu'une longue ancestralité commune, et des luttes menées ensemble, ont accumulé, et qui se retrouve de suite dès qu'on les met en présence.

La Palestine sera probablement un creuset, non moins terrible que celui de la Dispersion, mais à la place des cendres et des déchets il en sortira l'acier trempé d'une arme nouvelle.

NEMOÏ

Les lecteurs d'*Israël sur la Terre biblique*, notre premier livre, connaissent M. Slousch (Carmon de son nom hébraïque) et M. Ben-Zvi. Leur connaissance approfondie des questions économiques, le réalisme positif de leurs conceptions sociales, en même temps que leur souple opportunisme, a porté au plus haut degré d'efficacité, l'influence de la classe ouvrière palestinienne sur l'ensemble des phénomènes économiques. M. Carmon, fort complaisamment, s'entremet pour que ses camarades pussent nous organiser une réception. Mais la période était assez mauvaise pour de longues

entrevues, car l'Organisation du travail était très préoccupée par la publication prochaine d'un nouveau quotidien, qu'elle allait lancer ; il y avait, concurremment, une conférence internationale, tenue à Jérusalem même, des organisations ouvrières, plus telles autres occupations quotidiennes des uns et des autres, si bien que nous n'eûmes pas le loisir de nous voir comme nous l'eussions voulu.

Cependant, j'ai rencontré à deux reprises, notamment M. Ben Gourion qui est, de l'avis de tous, l'homme le plus représentatif du mouvement ouvrier palestinien, son inspirateur le plus en faveur.

J'ai trouvé en M. Ben Gourion, en effet, un homme cultivé en bien des directions, d'esprit légèrement ironique quoique très chaud de démonstration et de logique, nullement sectaire, écoutant sans l'interrompre la thèse adverse, ayant bonne mémoire, parlant le français avec une facilité parfaite et l'anglais tout autant.

M. Ben Gourion nous reçut dans son cabinet de travail, pièce toute tapissée de livres d'économie politique ou de littérature en cinq ou six langues, plutôt avec l'apparence d'un jeune professeur de l'enseignement secondaire que celle d'un chef de parti ouvrier. Quelques instants plus tard, sa femme nous faisait signe d'entrer dans une autre pièce toute modeste, où fut servi le thé avec quelques biscuits. C'était un ménage ouvrier, mais discret et cordial.

— Nous voulons constituer la Palestine sur des bases socialistes, déclare M. Ben Gourion en pesant lentement ses mots, non pas entièrement mais dans le domaine qui nous concerne. Et nous sommes sûrs que c'est seulement en tendant à ce résultat que nous répondons aux vues des sionistes eux-mêmes. Nous voulons que la main-d'œuvre arabe et juive reçoivent les mêmes salaires parce que nous ne voulons pas nous exposer au reproche d'être venus ici uniquement pour aider à exploiter les arabes. Nous savons bien que l'arabe

peut travailler à meilleur compte, parce que ses besoins sont moindres, mais aussi parce que pour lui ses salaires sont un salaire d'appoint, car il possède toujours dans son village un petit lopin de terre dont il pourrait vivre. Il travaille au dehors seulement en hiver.

Nous sommes, d'abord, des sionistes ; ensuite des socialistes. Ce n'est pas facile d'installer une population sur des terres vacantes ; il faut connaître les difficultés, s'attacher à les vaincre ensuite. Pour réussir, nous devons tâcher d'amener en Palestine le plus grand nombre possible d'immigrants, qu'ils soient capitalistes ou non. Nous savons que le capitalisme est intéressé seulement à exploiter le travailleur, que ce travailleur soit arabe ou soit juif, mais le capitalisme, si on lui laisse tout loisir d'agir en ce seul sens, c'est la fin du sionisme.

Nous voulons amener le juif à une méthode de vie productive ; nous voulons créer les meilleures colonies dans les meilleures conditions de vie possibles. Actuellement, ce qu'il faut c'est de la construction. Voilà la grande question pendant au moins une génération. Comment arriverons-nous à avoir les meilleurs ouvriers ? Ce n'est pas une question d'argent. Les arabes travaillent toute une journée pour six piastres par jour ; il n'y a pas de travailleurs juifs à ce prix. Nous avons aujourd'hui 5.000 ouvriers dans la construction.

Comment avons-nous procédé pour obtenir ce résultat ? Nous sommes allés trouver le Gouvernement ; nous lui avons dit : Vous avez à construire telles choses, nous sommes à votre disposition, nous les construirons. Lorsque nous avons tenu ce raisonnement pour la première fois, nous n'avions pas d'ingénieurs, ni aucune expérience, mais nous avions de la volonté et nous savions mettre de la discipline dans nos équipes. Nous avons eu des difficultés, mais nous avons réussi.

Le Gouvernement nous donna un jour des routes à construire ; nous les avons acceptées et nous avons réussi. Nous

avons créé une coopérative de construction de travaux publics et privés Solel Boneh, dont le nom est sur tous les échafaudages, et nous sommes arrivés à avoir conduit à bonne fin plus de 40 millions de travaux. C'est, n'est-ce pas, quelque chose d'appréciable? Nous faisons cela sous notre propre responsabilité; nous sommes les plus grands *contractors* pour la Palestine. Vous savez qu'il y a, en Italie, actuellement, de ces grandes coopératives, mais nous sommes, je crois, la plus grande dans le monde. Le socialisme se réalise sans que nous le voyions, pour ainsi dire, de cette façon. Et, avec cette méthode, nos ouvriers apprécient ce que c'est que le travail; c'est notre façon de donner une éducation socialiste.

Nous n'avons pas à critiquer le capitalisme en ce moment, mais vous noterez que des ouvriers de cette sorte ne sont plus des instruments aveugles pour le capital. Nous ne faisons donc rien de théorique ni d'apriorique; nous ne faisons pas de fantaisie, nous éduquons un nouvel ouvrier, nous faisons un nouveau juif, ce qui est la meilleure fondation pour une nouvelle société.

Il y a, dans toutes les capitales, en Pologne, en Allemagne, des travailleurs qui se disposent à venir nous rejoindre; le plus riche matériel humain pour le sionisme ce sont ces ouvriers dont la jeunesse pense que le plus beau titre de gloire pour un jeune homme actuellement, c'est de pouvoir se dire: créateur de la Palestine de demain.

Ce qui est vraiment puissant est ce qui peut changer un ennemi en ami. Je ne connais pour cela qu'une puissance: la justice.

Outre ces entretiens, j'eus le plaisir d'une réception intime organisée par des leaders ouvriers palestiniens. Elle eut lieu dans la bibliothèque de M. Ben Gourion. M. Carmon admire

beaucoup M. Ben Gourion, il me dit : « Ben Gourion est fils d'un avocat russe, il fut toujours intéressé par le sionisme. Un beau jour, logique avec lui-même, il part pour la Palestine, travaillant d'abord comme ouvrier. Depuis, peu à peu il a pris de l'influence sur ses camarades et maintenant il est à la tête du mouvement et il a une grosse influence. Il sait toujours ce qu'il faut dire et faire dans les circonstances critiques.

— Et Ben-Zvi, demandai-je ?

— Ben-Zvi est également influent. Ben-Zvi serait, si vous voulez, l'Albert Thomas de notre classe ouvrière. Mais Ben Gourion, lorsqu'on sait qu'il doit parler, fait salle pleine. Ce n'est pas qu'on l'aime pour lui-même, au contraire, les ouvriers peut-être auraient pour lui peu de sympathie immédiate, mais quand Ben Gourion parle et frappe sur la table, parce qu'il est audacieux et prudent à la fois, il plait. Et aussi il sait se retourner, il a quelquefois le pantalon déchiré, dit en riant M. Carmon, voilà son tort. Cependant, si au lieu de s'occuper de la classe ouvrière, il voulait faire de l'argent, cela lui serait facile.

Quant à Ben-Zvi, il est toujours calme, c'est un philosophe. Je demandai à M. Ben Gourion :

— A propos des terres à cultiver, on m'a dit qu'il y a des étendues immenses qu'on pourrait approprier pour les juifs et où il n'y a pas de bédouins. Est-ce vrai ?

— Oui, répondit M. Gourion, il y a des terres du Gouvernement, qui seraient très bonnes pour nous. Près de Gaza, notamment, il y a des milliers d'hectares.

J'objectai l'opposition de Sir Herbert Samuel, qui aurait déclaré : Je ne distribuerai jamais ces terres, et celle de M. Veizmann qui aime mieux dépenser de l'argent pour acheter de bonnes terres plutôt, que pour approprier de médiocres.

M. Ben Gourion me répond :

— Mais on en a distribué, de ces terres, il y a deux ans, à des bédouins ou des fellahim, on en a donné en longue location. Cependant, ces milliers de dunams, ainsi loués ou attribués, nous n'en parlons pas, il y en a d'autres : pourquoi ne pas les donner aux juifs ? Nous avons été en communication, à cet égard, avec le gouvernement et le principe de les distribuer avait été admis. Il y a de ces terres encore près de Naplous. Nous savons que M. Kalvarisky est d'avis que l'on doit toujours donner une compensation aux fellahim. Cela nous est égal ; que nous payions pour acheter la terre ou pour indemniser les fellahim et leur faciliter même, si on veut, le passage en Syrie ; il faut toujours payer. L'essentiel est d'avoir les terres.

Et comme je m'étonnais de ces mots : faciliter le passage en Syrie, M. Ben Gourion me dit :

— Ne vous étonnez pas, il y a eu beaucoup d'exemples, quand on paie on obtient tout des arabes.

— Mais quand ce procédé apparaîtra comme une politique, objectai-je, chaque tribu arabe augmentera ses exigences ! Je rappelai la parole d'Israël Zangwill : ce sont des tribus errantes, qu'elles aillent errer ailleurs. Mais, dis-je, ce n'est pas là une formule de gouvernement.

Il me fut répondu :

— On ne peut donner à une question semblable une solution uniforme, pour tous les cas.

— Mais alors, répliquai-je vous êtes donc, vous aussi, des opportunistes et vous agiriez suivant les circonstances ? C'est ce que prétend faire le gouvernement anglais !

Ne vous semble-t-il pas qu'il ne faut pas créer une question agraire ? Les fellahim, dépossédés, revendiqueraient ensuite leurs terres. De plus, si les juifs demandent les terres vacantes, les fellahim les demanderont aussi.

— Les terres du domaine public sont bonnes, pour nous, nous nous chargeons d'en tirer parti. Les arabes ne le pour-

raient pas. Et on pourrait y placer un grand nombre de colons.

Notre premier principe est que toute terre doit être cultivée. Nous demandons des terres non cultivées pour les cultiver, cela ne souffre pas de difficulté. La culture, actuellement réalisée, doit être intensifiée. Voilà notre second principe. Ce sont les deux bases de la colonisation juive. Et en parlant ainsi nous nous plaçons sur le terrain même du Mandat.

Exemple : après Richon, il y a des sables qui ne sont bons à rien pour les arabes ; eh bien, ils sont bons pour nous ; il est profitable pour tous qu'on nous les attribue. D'autres sont des marais, mais quand le drainage en sera réalisé, ce seront de bonnes terres. Il y en a aussi dans la vallée du Jourdain. Au vrai, nous ne croyons pas qu'il soit bon pour Weizmann d'acheter toujours d'anciens terrains, plutôt que d'occuper de nouvelles terres. Et qu'il ne dise pas que, ces nouvelles terres, il faudrait les améliorer. La dépense n'est pas la même. D'ailleurs, même au point de vue économique, aurait-il raison, il aurait tort au point de vue politique. Cela ne doit pas être une question d'argent. Au point de vue national, il est nécessaire de dépenser le plus d'argent possible. Il faut faciliter la colonisation. Ce résultat est obtenu encore mieux en utilisant la terre vacante qu'en achetant la terre très cher d'un effendi. Voyez la différence de population totale qui vit dans une région, avant ou après l'installation d'une colonie juive. Voyez à Petak-Tikva, ou à Nouris ; le seul fait de l'installation des juifs fait vivre autour de ces colonies des centaines d'arabes.

— Et pouvez-vous me donner quelques indications sur les progrès de l'organisation ouvrière ?

— C'est très simple. Il y avait, il y a quatre ans, 8.000 ouvriers groupés, il y en a 14.000 aujourd'hui ; à peine quelques centaines d'ouvriers dans toute la Palestine sont en dehors de notre groupement et ce ne sont que des palestiniens ; tous

les immigrants sont avec nous, tous les éléments nouveaux sont membres de notre Fédération.

Quant à la Banque ouvrière, il y a deux ans, son mouvement de fonds était de 30.000 £, maintenant il est de 100.000 £. Le bénéfice a été de 3.000 £ l'année dernière.

— En ce qui concerne la colonisation, doit-on considérer, dans l'intérêt général palestinien, qu'il est plus intéressant qu'elle soit ouvrière et socialiste, ou capitaliste ?

— Cette question est la question générale du socialisme et du capitalisme. Cependant je dois dire qu'en Palestine elle a un autre aspect : ici, il n'y a pas à exproprier, il y a seulement une tâche de création ; nous croyons que la création est une nécessité nationale. Nous ne pouvons pas savoir ce que seront les temps futurs. Sans doute, il y a opposition, à l'organisation sioniste, contre nous, contre ce qu'on appelle nos expériences. Nous le savons, mais ce ne sont pas seulement des expériences, ce sont des bases économiques. Si le gouvernement russe entend recevoir de l'argent des gouvernements bourgeois, je ne vois pas pourquoi nous n'en recevions pas de l'organisation sioniste et pourquoi nous n'accepterions pas du crédit pour nos institutions.

— Qu'avez-vous appris pendant deux ans d'action collectiviste, à quelles conclusions sincères et pratiques êtes-vous arrivés, vous et vos camarades ?

— Pour être francs, le temps est trop court pour un jugement, mais si la colonie de Hein-Haroth ne se soutient pas toute seule, celle de Nahalal non plus, donc ni la colonie socialiste ni la colonie individualiste ne vivent de leur propre fond. La vérité est que nous ne pouvons avoir d'opinion définitive, mais personne ne peut, aujourd'hui, sincèrement dire non plus que le système des colonies individualistes est meilleur. Nous sommes dans le temps de l'expérimentation. Nous avons cependant quelques expériences assez anciennes, Kinereth, Daganian ; et ces colonies, si nous les considérons par rapport aux indi-

vidualistes, ne sont pas inférieures. Certaines sont même plus prospères, en tout cas, pas moins.

Nous avons déjà 1.600 travailleurs sous le régime collectiviste, et *ça va*. Nous avons 3.000 jeunes gens encore préparés à devenir des colons et qui le seront sur la base collectiviste.

— Et l'Université?

— Soyez bien sûr, m'est-il vivement répondu, que nous saurons nous en servir; nous inviterons, successivement, tous les professeurs à venir parmi nous. Le mouvement ouvrier se servira de l'Université, mais d'après ses conceptions propres et ses méthodes.

Cela était dit d'un ton d'assurance et avec un sentiment de fierté. Les hommes qui étaient devant moi avaient le sentiment d'être les guides responsables de leurs camarades. Il faut reconnaître que, dans ces milieux, c'est souvent l'intelligence et le mérite personnel, qui donnent, d'une façon permanente à un homme, son prestige.

M. Ben Gourion continuait :

— Il est venu près de 10.000 immigrants cette année au lieu de 5 à 6.000. Eh bien, il n'y a pas de question de chômage, tout le monde a du travail. Il est vrai que toute cette immigration est maintenant de la classe moyenne, mais on ne niera pas qu'il y a ici, dans la classe ouvrière, une capacité extraordinaire de comprendre les choses. Nous aussi, dit M. Ben Gourion après un silence, nous avons introduit le système de la N. E. P. !

M. Carmon ajouta :

— Vous le voyez, quand il faut diagnostiquer différemment, nos camarades le font; ils savent s'adapter. Croyez-moi, le socialisme est une plante qui poussera naturellement sur le sol juif. Il y a ici des jeunes gens, des fils de bourgeois, de banquiers, ils reçoivent des lettres de leurs familles les rappelant auprès d'elles; il n'y a rien à faire. C'est que

ces jeunes gens sont tous en bonne santé morale, voilà leur force. Et puis, il y a ici une fraternité, une amitié, une confiance, qui existent seulement au moment où on fonde une société sur des bases nouvelles.

Je songeai alors à l'enthousiasme des premières assemblées révolutionnaires et, ensuite à la cruauté de certaines séances de la Convention, je dis :

— Pensez-vous pouvoir endiguer les passions humaines ?

Mais M. Carmon, esquivant la réponse en ce qui le concernait, me répondit sententieusement avec un demi-sourire :

— Ben Gourion ne croit pas à la bonté de la nature humaine, mais il croit aux institutions. Sur ce, bonsoir chez Monsieur Corcos, je rentre, non pour me coucher déjà mais j'ai hâte de lire le discours de Capus, et celui d'Estaunié à la réception de l'Académie française !

On le voit, la philosophie doucement ironique, n'est pas absente de Palestine. Et cette réflexion me rappelle une sentence du même genre formulée par M. Van Vriesland, à qui je demandais la différence qu'il faisait entre la colonisation socialiste et la colonisation individualiste.

Il me répondit le plus sérieusement du monde.

— Ni l'une ni l'autre de ces formules n'est, à elle seule, pleinement satisfaisante : les communistes sont socialement faux et psychologiquement vrais, les individualistes sont psychologiquement faux et socialement vrais ! Les uns ont tout l'enthousiasme voulu pour faire ce qu'il y a à faire, les autres ont un intérêt puissant qui n'est qu'égoïsme... Choisissez.

Nous voulons faire de la Palestine un pôle
moral d'où sortira la pensée juive.

USSISCHKINE.

M. Messeca s'était offert pour me mettre au contact de M. Ussischkine. Ce nom est une sorte de symbole pour beau-

coup de juifs orientaux. M. Ussischkine a joué, en effet un rôle de premier plan dans l'évolution du sionisme, pendant de longues années. Un de ses familiers nous dit :

— M. Ussischkine a été, d'abord, Chovévé Sion, puis chef du mouvement sioniste russe ; il est de ces Juifs intégraux, de ces Juifs pour lesquels la question de nationalité ne s'est jamais posée, car ils n'ont jamais cessé de se considérer comme nationaux juifs. La vie de M. Ussischkine se confond avec celle du mouvement sioniste.

Pour vous montrer de quel esprit est animé M. Ussischkine je vous dirai qu'en 1917, c'est-à-dire à une époque où les choses étaient essentiellement différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui, — mais si elles sont devenues telles c'est parce que les hommes comme M. Ussischkine les ont faites telles — il y a eu un congrès à Kiev, M. Ussischkine chargé de prononcer un discours, prit la parole en hébreu ; toute l'assemblée a crié « Yddisch » ! Mais M. Ussischkine a continué en hébreu, on n'a pas voulu le laisser parler ; il est resté trois heures à la tribune plutôt que de céder.

Après la mort de Herzl, M. Ussischkine a déclaré : « Eh bien, maintenant, mettons-nous au travail pratique de la colonisation, sans attendre. » Par conséquent, vous le voyez, ce n'était pas un rêveur, mais un homme de réalisation et il a porté toute l'activité sioniste sur ses épaules pendant ce temps.

Sachant quelle était la question qui, actuellement, préoccupe le plus anxieusement l'esprit de certains sionistes, parmi lesquels précisément M. Ussischkine, je posai dès le début, la question :

— Etes-vous pour la participation de non-sionistes à l'Agence juive ?

M. Ussischkine ne songea pas à se dérober. Il répondit nettement :

— Pour la reconstruction matérielle oui, mais pour la

reconstruction culturelle de la Palestine, non. Nous allons bâtir une Université, mais nous voulons que ce soit une Université d'un caractère spécial. Il y a beaucoup d'autres Universités dans le monde; nous voulons que celle-ci reflète l'inspiration de notre esprit national. Si, pour les partisans de l'entrée de non-sionistes dans l'Agence juive, le mot *sioniste* n'a pas de contenu et que nous ayons la liberté d'opérer comme nous voulons, alors cette participation m'est indifférente, mais si ces personnes ont des avis différents des nôtres, comment pourrions-nous travailler ensemble ?

Pour acheter du terrain, pour construire des maisons, pour élever des fabriques, oui, on peut travailler avec tout le monde, mais si nous croyons à quelque chose de culturel, de spirituel, alors il y a de grandes différences. Pour les personnes qui veulent entrer, c'est une question philanthropique, la reconstruction de la Palestine et pour nous, c'est une question nationale. Pourquoi ne veulent-ils pas entrer purement et simplement dans notre organisation, si nos principes sont les leurs et, sinon, pourquoi veulent-ils être membres de l'Agence juive ?

— Mais si ces personnes vous disent : c'est à prendre, ou à laisser ?

— Pourquoi ces personnes veulent-elles être membres de cette Agence ? M. de Rotschild travaille plus que tous ces Messieurs à lui tout seul et il ne veut pas en être membre. Je crois que l'organisation sioniste est un ferment de tout notre mouvement. Jusqu'ici, nous avons bien travaillé sans le concours de ces personnes et nous sommes arrivés à des résultats ; pourquoi donner tous nos droits à des personnes qui ne sont rien pour nous ? Beaucoup de Juifs souscrivent au Keren-Ha-Yessod et ne demandent rien en échange. Si on a des propositions à faire, on n'a qu'à venir au congrès sioniste. Notre organisation est démocratique et c'est la force de notre mouvement. Du moment que l'on organise un congrès

mondial, tous les Juifs peuvent y prendre part et sur des bases démocratiques. Prendre 20, 30 notables et leur donner toute la force, c'est contre l'histoire de notre mouvement juif. Avec Herzl, quand nous avons commencé, tout le monde était contre nous ; nous avons, à présent, la force parce que nous avons agi dans le sens démocratique. Si vous voulez tuer l'esprit démocratique, que restera-t-il ?

— Mais la question culturelle ne se pose pas en toute hypothèse. Voici que l'on fonde une fabrique de chaussures, en quoi s'occupera-t-elle de la direction spirituelle du mouvement ? Ce qu'elle veut, c'est distribuer des dividendes.

— Si on veut discuter seulement des questions d'argent, c'est bien ; mais si on veut discuter la question de nos méthodes, je dis que c'est impossible. Voulez-vous que j'emploie une image ? Un enfant a une mère et une nourrice ; il se trouve que la nourrice est en meilleure santé que la mère, mais ce n'est pas la mère ! Les hommes qui ont lancé l'idée du sionisme, sont la mère du mouvement, tous les nouveaux venus sont la nourrice.

— C'est cependant une évolution fatale.

— Pendant quarante ans nous avons lutté. Il y a vingt ans nous nous heurtions à une résistance furieuse ; il est certain que si l'organisation sioniste maintient ses principes intégralement, elle vaincra.

— Mais ne dit-on pas que l'Angleterre exige cette modification ?

— Je ne suis pas en état de répondre sur ce point. C'est affaire à M. Weizmann. Mais laissez-moi encore vous donner une autre objection : l'Agence juive, dans la forme qu'on veut lui donner, n'est pas la représentation du peuple juif ; je ne sors pas de ce dilemme : ou bien ce sont des nouveaux venus qui veulent la même chose que nous, et alors je les salue, ou bien ils ne veulent pas la même chose, et je n'ai pas besoin d'eux.

— Donnez-moi quelques exemples concrets des inconvénients de l'entrée de ces Américains dans l'Agence juive. S'il s'agit d'acheter de la terre, d'organiser le port de Caïffa, d'installer des téléphones, de donner de l'eau à Jérusalem, où est l'inconvénient ?

— Je vous ai signalé tout à l'heure que la collaboration économique serait extrêmement désirable, mais ici il y a tout autre chose. Ces millionnaires ne se réunissent pas avec l'organisation sioniste en une espèce de Syndicat industriel ou commercial ; la Jewish Agency est, par essence, un organisme politique et, par le rôle international qui lui est attribué, elle aura une influence décisive. Actuellement, par exemple, il y a les écoles de l'Alliance et l'école Evelina de Rotschild ; eh bien il y a presque un abîme entre ces établissements et notre conception de l'enseignement.

Enfin, la situation politique internationale est incertaine ; nous ne pouvons pas savoir devant quelles constellations politiques nous nous trouverons demain, avec les éléments nouveaux qui arrivent. Nous ne savons pas quelle sera leur attitude en face de l'attitude malveillante de certaines Puissances, regrettant le Mandat anglais.

Nous proposons une collaboration économique, tant qu'on voudra et même nous proposons à ces personnes de travailler toutes seules, même à des personnes nouvelles et extrêmement éloignées de toute l'idéologie qui a présidé à la fondation du Foyer National Juif, mais on ne peut leur confier les destinées politiques de ce Foyer. Pourquoi ne pas demander à ces personnes, qui veulent travailler à la réorganisation, de s'agréger à l'organisation sioniste ? elles y auraient une grande influence.

La justification des propositions nouvelles, concernant la Jewish Agency, est dans l'espoir qu'en donnant de l'influence et des places d'honneur on tirera de l'argent de certaines personnes. Cette espérance est illusoire ; les ressources qui per-

mettent de reconstituer la Palestine viennent de la masse, sauf, si vous voulez, le Baron de Rotschild qui est, en quelque sorte, un phénomène; mais examinez les recettes du Keren-Kayemeth et celles du Keren Ha-Yessod et vous verrez que 90 o/o viennent des petites bourses, même pour l'Amérique; et ces souscriptions viennent de quels Juifs? De Juifs qui ont conservé un lien avec la Russie, la Pologne, la Roumanie, etc. Ce qu'il faut, c'est aller ouvertement à ces gens-là; entre nous, l'argent vient, non pas de la poche, mais du cœur et les grandes masses, avec de petites souscriptions, sont supérieures comme puissance financière.

— Voulez-vous me permettre de vous demander si, à votre avis, l'Angleterre, en acceptant le Mandat, est fidèle seulement à une vieille politique philosémite ou bien, au contraire, si vous croyez qu'elle poursuit d'autres buts. ?

— C'est une question de point de vue et la réponse varie suivant les personnes. Il y a des Anglais qui, d'une façon sincère, considèrent la renaissance juive comme un idéal auquel le peuple anglais a ainsi l'honneur de collaborer. Il y en a qui considèrent cela au point de vue utilitaire, ils veulent enfoncer un coin dans le monde arabe, ils veulent avoir un peuple lié à eux près du canal de Suez. Pendant la guerre, il s'agissait d'obtenir la sympathie de la population juive américaine. Et quant à l'influence successive de ces courants d'idées, c'est une chose qui change d'une année à l'autre. La force de la Société des Nations est actuellement une chose vague et on ne peut pas demander que ce soit elle qui ait le Mandat.

— Si l'on n'installe en Palestine que des Juifs askenazim, ce ne sera pas un véritable Foyer National Juif, il faudrait qu'elle contînt des éléments de toute la population juive.

— Je suis de votre avis, non pas seulement pour des raisons politiques, mais spirituelles. Le but du sionisme c'est de recréer la nation juive en fondant dans le même creuset ses divers types moraux et c'est pour cela qu'il ne faudrait pas la

prééminence d'un élément sur l'autre. Une Palestine composée de juifs polonais ou ukrainiens ne réaliserait pas une Palestine régénérée comme nous la désirons. J'ajoute qu'il y a une amélioration récente par la venue de Juifs orientaux, jusqu'à une proportion de 30 0/0 environ ; restent, si vous le voulez jusqu'ici les Juifs français, italiens, latins en un mot et anglo-saxons que nous n'avons pas encore conquis. Cependant, il y en a qui ont déjà pris le chemin de la Palestine par New-York.

— Une paysannerie heureuse, une classe ouvrière satisfaite de son sort et, d'autre part, une Université de haut enseignement, comment pensez-vous que ces différents éléments vont réagir l'un sur l'autre ?

— Je cristallise tout cela en chapitres séparés. Je conteste que les Juifs s'assimilent ou se conservent, suivant qu'ils sont ou non sous pression. Ce n'est pas prouvé. Le judaïsme de New-York n'est pas en train de s'assimiler, ni celui de l'Afrique du Sud et cependant ils ont la liberté. Mais ce qui est vrai, c'est que là où les Juifs sont en grande quantité ils se conservent et là où ils sont en petite quantité ils éparpillent l'esprit juif ; c'est pour cela, au surplus, que le programme sioniste est un programme de concentration.

Pour ce qui est de l'avenir de la Palestine, il est difficile de faire des prophéties ; ce que nous devons tenter, c'est créer les éléments d'une nation. Il faut avoir à nouveau une nation juive qui trouvera ensuite son chemin ; pour cela, il faut racheter le sol et créer une majorité juive.

En ce qui concerne la répercussion que l'occupation des villes, la bonne vie, etc., pourront avoir, les appréhensions à l'encontre d'un penchant excessif pour le matérialisme ne sont pas justifiées, parce que, depuis trois mille ans et plus, alors que nous étions encore en Palestine, il y avait déjà cette belle tradition juive de *la connaissance pour la connaissance*. Le Juif qui a un métier travaille, mais à côté de son métier il a une vie intellectuelle. Allez voir les hauteurs du mont

Scopus, vous trouverez des ouvriers, des artisans, qui viennent entendre des conférences de science pure, d'histoire juive, de philosophie juive. Etant donné le caractère juif tel qu'il s'est montré à travers les siècles, il n'y a aucune inquiétude à concevoir.

Nous donnons dix hectares par colon ; d'après tout ce qui a été observé jusqu'à présent, il résulte qu'avec le développement de la culture, ces mêmes dix hectares pourront nourrir deux ou trois familles d'artisans accessoirement, la Palestine étant, par ses conditions climatiques, un pays de culture par excellence.

— Et, en ce qui concerne l'ambition de certains, d'obtenir ici une majorité juive, quelles en seraient les conséquences vis-à-vis des Arabes ?

— L'emploi de la force contre les Arabes serait un assassinat moral du sionisme. Les 600.000 Arabes qui sont en Palestine peuvent y rester, on ne doit porter aucune atteinte à leurs biens, ni à leurs personnes. Mais nous devons avoir une attitude politique et nationale. Nous ne voulons pas faire de la Palestine un abri pour les persécutés, mais un pays juif, avec la sécurité, la force politique, etc... Par suite, si nous ne sommes pas la majorité, si nous ne sommes pas les maîtres politiques, si nous ne pouvons pas imprimer à la Palestine sa personnalité, nous n'avons pas retrouvé un pays ; c'est alors encore ici une partie de la Diaspora où se répèteront les mêmes tragédies qu'ailleurs ; tant que nous ne serons pas la majorité et en état de nous défendre, une tourmente quelconque peut poindre. Voyez le judaïsme russe, le judaïsme grec, ils sont en train d'être détruits, le judaïsme palestinien serait détruit de même.

D'après toute l'expérience que nous avons faite depuis quarante ans, il est clair qu'avec les moyens nécessaires, qu'avec les procédés légitimes, la Palestine peut contenir des millions de Juifs ; les 600.000 Arabes ne seront pas un obstacle. Mais

que nous voulions être un pays juif, cela ne veut pas dire que nous porterons la moindre atteinte à tous les droits possibles de l'éventuelle minorité arabe. Il n'y a, pour elle, aucun danger culturel ou national, parce que, même en demeurant ici au milieu de nous, elle est entourée de toute une périphérie arabe qui peut lui servir de solide point d'appui, tandis que si les Juifs sont ici une minorité, ils n'ont pas ailleurs de métropole.

Nous voulons faire de la Palestine un pôle moral d'où sortira la pensée juive, le sentiment profond juif ; cela n'est possible que si cette métropole a un plein développement. Une minorité ne peut jamais prendre son plein développement, avoir la richesse, l'influence et la production qu'a une nation habitant son propre territoire ; c'est précisément la différence de situation ; les Arabes ne risquent rien, même au point de vue culturel et nous, si nous n'avons pas la majorité, étant donné que nous ne l'avons nulle part ailleurs, nous n'avons rien.

— Avez vous une théorie pour justifier que la Palestine doit être aux Juifs ? Vous savez qu'il y a une opposition arabe qui s'est organisée.

— Si les Arabes voulaient lutter par la force, il n'y aurait rien à faire ; nous avons notre argent, nous avons nos forces, nous avons notre droit et, dans ce cas, nous n'aurions rien à regretter. Si, au contraire, les Arabes viennent avec des arguments moraux, avec des arguments éthiques, nous avons encore la supériorité sur eux : l'argument qu'on veut les chasser de la Palestine, etc., il est faux. Les Arabes ont eu le pays par la conquête ; ils y sont restés trois cents ans et ils en ont fait un désert ; ils n'ont rien produit ni moralement, ni matériellement. Tandis que nous, nous avons créé une culture mondiale dont se nourrit encore l'humanité.

Les Arabes sont encore en possession d'une bonne partie du monde, depuis le Maroc jusqu'à Bagdad. Pour nous, la

Palestine est tout, c'est « la brebis du pauvre », nous n'avons que cela.

Etant donné les mérites réciproques des deux nations, ce que chacune d'elles a créé, leur valeur morale et spirituelle, et tous les profits que l'Orient tirera de la Palestine, on ne peut entrer dans la notion du droit pour 600.000 Arabes de disposer d'eux-mêmes, mais on doit prendre en considération le droit d'un peuple de 15 millions d'hommes qui souffrent depuis deux mille ans et qui veulent trouver un abri.

— Et que pensez-vous de l'évolution socialiste ou collectiviste d'une partie des colonies?

— Je suis très loin d'être partisan du socialisme ou du collectivisme, mais je dois reconnaître la très grande différence qu'il y a entre le collectivisme et le socialisme palestiniens et les mêmes doctrines occidentales.

Le socialisme occidental, sinon dans ses chefs, du moins dans quelques-uns de ses adhérents, est égoïste, c'est le désir qu'ont les dépossédés de prendre aux classes riches. Le socialisme palestinien c'est tout juste le contraire ; il n'a rien à prendre ni au capital ni au point de vue industriel. Le socialisme palestinien part uniquement d'une idéologie : créer une nouvelle société plus juste ; plus belle, il n'aspire à rien prendre, mais seulement à donner, à se sacrifier. C'est parmi les rangs de cette jeunesse que nous avons trouvé les pionniers qui se laissent mourir dans les marais ou qui tombent sous les balles des bédouins. Cette différence est importante à souligner, parce que, en Europe occidentale, quand on parle du socialisme palestinien on voit immédiatement des grèves, des désordres, etc... Il y a une très profonde différence je le répète. Quant à la question de savoir si cela est pratique et si cela se justifie par des considérations politiques, c'est difficile à dire. Si on pouvait arriver à un régime social amélioré, qui nous éviterait les luttes de classes si violentes en Europe orientale, ce serait à désirer, mais je ne crois

pas que la Palestine puisse être un paradis social, ne connaissant ni injustices sociales, ni luttes de classes, ni pauvres, ni privilégiés.

Pas un oiseau chantant, ni un grillon criant, dans le sillon sans herbe... un silence complet, éternel, dans la ville, sur les champs, dans la campagne.

LAMARTINE

Un après-midi, pour rompre l'austérité de mes interviews, j'acceptai l'invitation de M. le Professeur Nahum Slousch que l'exécutif sioniste avait prié de se mettre à la disposition de quelques visiteurs pour leur montrer certains aspects de la vallée du Cédron et notamment le monument et le tombeau d'Absalon. Le lecteur connaît, au moins de nom, M. le Professeur Slousch, ancien professeur au collège de France, savant éprouvé, auteur de *la Renaissance de la poésie lyrique hébraïque* et de nombreuses communications aux sociétés européennes savantes.

Les guides de la Palestine ne décrivent pas le monument d'Absalon avec l'aspect sous lequel il se présente actuellement. En effet, au lieu de trois parties déjà signalées, les fouilles de M. le Professeur Slousch en ont mis huit à jour, ainsi que des monnaies, des cruches, antérieures à la destruction de Jérusalem. Un cadavre même avait été trouvé, malheureusement il était resté vingt siècles dans un air confiné. Dès que l'air du dehors a pénétré dans la tombe, le cadavre a été littéralement « soufflé » et aucune trace n'en est restée. Il est dommage qu'il n'ait pas été possible auparavant de le photographier. D'après M. le Professeur Slousch un grand prêtre du second siècle a été enterré près du monument, mais le monument lui-même n'en est pas le tombeau. Les ornements de ce soi-disant tombeau d'Absalon montrent que l'art juif n'a pas toujours été tributaire de l'art grec.

A côté du tombeau d'Absalon, les travaux entrepris ont commencé à dégager un autre monument que M. Slousch croit être un tombeau individuel du temps de Jéroboal. Une inscription figure sur une des pierres déterrées, mais elle est difficile à lire.

Pour les chrétiens, ce monument c'est « la retraite des apôtres ». M. Slousch dit en souriant : « Vous savez que, dès que les juifs donnent une appellation à un monument, l'attribuant à un prophète, le même monument est attribué par les chrétiens à un saint. »

Nous suivons les savantes explications de M. Slousch en déambulant à travers les pierres tombales, où s'effacent les inscriptions hébraïques. Que de tombes, mon Dieu, que de tombes ! Beaucoup sont du XVII^e siècle, d'autres plus anciennes ; sous les tombes actuelles, il y en a beaucoup qui remontent au Moyen Age ; les tombes s'étagent ainsi, suivant leur âge, ce qui fait que, par convenance, il n'a pas été possible de pousser très profondément les recherches. Le monument d'Absalon a pu être dégagé parce qu'aucun bon juif ne voulait être enterré à côté de ce monument, tandis que tous les juifs étaient heureux d'être enterrés près du second monument. Pour cette raison le second monument n'a pu être entièrement dégagé comme l'a été le premier. Le second a été signalé par le *Pèlerin de Bordeaux* (1) comme le monument du prophète Isaïe.

Tout cela a vraiment grand air et est profondément émouvant dans le cadre de la vallée du Cédron, devant les murs solennels de Jérusalem ; au fond des ravins, des chèvres noires s'égaillent sur les rochers. L'impression ressentie est celle d'être suspendu dans l'espace et le temps.

Pénétrant dans une caverne qui va s'élargir en salle, nous voyons le banc sur lequel étaient déposés les corps, pendant

1. Voyageur anonyme du quatorzième siècle qui a laissé, en manuscrit, une relation de son voyage en Palestine.

plusieurs mois, avant d'être enfermés dans les tombeaux ; on attendait que la chair ait disparu.

Il n'y a pas de château fort de nos pays, il n'y a pas de burg d'Allemagne, qui puisse donner l'impression austère et dévastée des deux côtés de la vallée du Cédron. C'est ici que se comprend bien la terrible parole de la Bible : « Tu es poussière et tu redeviendras poussière... » Oui, l'homme vient de la poussière et y retourne, mais, pendant le bref éclair de sa vie, il a le privilège de l'intelligence qui pousse toujours à la recherche plus avant.

Du Cédron nous nous rendons au Musée des antiquités. Nous voyons la Menorah recueillie sur les ruines de la synagogue de Tibériade. Elle est sculptée sur un bloc de pierre ; elle serait banale en elle-même, mais il y a à noter qu'elle est la figuration exacte de celle qui est décrite par Moïse, au chapitre XXV de l'exode. Le Musée renferme également un fragment de la porte du Sanctuaire de la Thora, sur lequel est reproduite pour la première fois l'image des vases sacrés avec les sept nervures. Ces objets sont importants, par cela même qu'ils sont les plus anciens connus. Nous voyons encore sur la porte le raisin, le citron, la feuille d'acanthé qui, mêlés à des lignes ornementales grecques, sont spécifiquement des ornements juifs.

Il ne faut pas, à l'égard des arabes, s'arrêter à l'apparence. On les voit sales, misérables, couverts de haillons ; mais il faut oublier tout cet extérieur pour aller au fond de quelques instincts élevés, de quelques nobles vertus.

BARON TAYLOR

Je veux relater un entretien que nous eûmes, M. Kalvarisky, M. Messeca et moi-même chez M. Epstein. M. Epstein, auquel avait tenu à me présenter M. Messeca, est un esprit des plus distingués, auteur de divers ouvrages remarquables de

pédagogie. Il s'exprime en français avec la plus grande aisance.

M. Epstein fut, en vérité, un des premiers halutzim ; il vint en Palestine une première fois, il y a quarante ans ; il est originaire de Lithuanie. Il avait été élevé par son père dans des formes strictement hébraïques. Il travailla plusieurs années comme ouvrier en Palestine, dans les colonies de l'époque puis fut nommé instituteur primaire.

Mais, voulant renouveler son horizon, il quitta la Palestine et alla refaire ses études en Suisse, à trente huit ans, spécialement au point de vue pédagogique et psychologique. Tout en étudiant pour vivre, il donnait des leçons. Plus tard il fut nommé directeur des écoles à Salonique pour le compte de la communauté ; rentrant enfin à nouveau en Palestine, il se voyait confier, à Jérusalem, la direction de l'école normale de filles.

La conversation roula, d'abord, sur la politique judéo-arabe. M. Messeca est assez intransigent sur ce point. Il est essentiellement nationaliste juif. M. Epstein, sans rien méconnaître des justes revendications juives, est disposé à envisager toutes choses sous l'angle de la collaboration.

J'avais demandé : y a-t-il une question arabe ? M. Messeca disait :

— Je ne connais pas de « question arabe ». Nous venons ici, mais nous arrosons cette terre avec notre sang et notre sueur, cela crée des obligations morales aux arabes. C'est nous qui enrichissons le pays. Bien entendu cela ne nous empêchera pas de donner des droits aux arabes.

Doucement, M. Epstein repartit :

— Il y a une question arabe, ce n'est pas assez dire, il y a *la* question arabe ; je ne sais si on s'en rend compte de certains côtés.

Exemple : je suis sorti ce matin, j'ai vu une énorme affiche avec, en lettres rouges : il nous faut acheter 100.000 dunam !

C'est une affiche de propagande. Que cela soit dit ainsi à New-York, je veux bien, mais ici, en Palestine, c'est un peu dangereux.

Je dis :

— M. Messeca concède: Nous donnerons des droits aux arabes, mais on n'a pas de droits à leur donner, *ils ont leurs droits indépendants du nombre*. Evidemment, ils doivent accepter le Mandat. Leur protestation contre le principe est absolument illégitime, car on ne leur enlève rien par le principe même du Foyer National Juif. Mais, foyer à part, ils sont chez eux et la présence des juifs ne doit leur rien faire perdre de leur indépendance. Les deux groupes doivent coexister.

— Le pays doit évoluer vers une forme juive.

— Peut-être sera-ce, mais à l'état de fait, répartit M. Messeca, non à l'état de droit. Vous donnez aux juifs toutes les qualités, laissez-en quelques-unes aux arabes, sinon, dis-je en riant vous êtes un fasciste du judaïsme!

— Si vous venez ici pour construire des maisons à cinq étages, vous ne m'intéressez pas ; *il faut reconstruire sous une forme juive*. Si vous supprimez notre passé commun, il n'y a plus de lien entre tous les juifs du monde. Je n'aime pas les arabes ; nous vivons à part d'eux, tout nous en sépare. Lorsque, par aventure il y a mariage entre eux et nous, nous le regrettons rapidement. En Suisse, quelques jeunes fille ont épousé des arabes qu'elles avaient connus au moment de leurs études. Arrivées ici, elles ne peuvent plus fréquenter que leur mari, parce que personne de la famille du mari ne leur est accessible. Encore le mari peut-il, s'il le veut, prendre d'autres femmes.

— Tout n'est pas dissemblable entre les arabes et nous. On dirait vraiment que, quand vous mettez votre pardessus ou que vous ouvrez une porte, vous le faites différemment d'un arabe. La civilisation est une pyramide ; au bas tout est écarté et différent, les vêtements, les mœurs, les habitudes,

en haut tout se ressemble. Peu de civilisation fait vivre différemment les tribus primitives, beaucoup de civilisation fait vivre semblablement à New-York, des êtres très dissemblables.

— Le juif est juif. En France, le juif n'est pas un français.

— Il est aussi français que tout autre citoyen français, répondis je, en tant qu'au cours de l'histoire de France le visigoth, le breton, l'italien, l'espagnol ont vécu ensemble et peu à peu ont créé l'entité française. Si je n'étais pas juif, étant né à Toulouse, je serais sans doute, visigoth d'origine. Je n'en serais pas moins français. Pour les juifs, de même. Ils étaient juifs comme d'autres sont visigoths d'origine, maintenant ils sont français comme les autres.

— Mais, moi, je suis né égyptien, dit M. Messeca. Mon père à Tripoli, ma mère au Maroc et mon grand-père à Gibraltar. Je suis égyptien par hasard, en réalité je suis juif de la tête aux pieds. J'ai reçu une éducation juive et je reste juif ; je place tout cela sur mon dos, je le porte avec moi et je resterai toujours ainsi pourtant toujours tout cela avec moi.

M. Epstein :

— Le nationalisme doit construire et il doit évoluer. Il y a, chez les juifs, des tendances qui n'ont pas pu se développer, tant que nous n'étions pas en groupement. Ce qu'il faut maintenant en Palestine, pour constituer un tout homogène, c'est faire une synthèse entre le travail intellectuel et le travail physique. Or, nous sommes presque tous des intellectuels. Eh bien ! nous devons réaliser le type d'homme synthétisant le travail physique et le travail intellectuel.

Il y a encore la question sociale. Elle est plus urgente chez nous que chez tout autre peuple. Les prophètes étaient toujours en ce sens : *plus de droits à tous les hommes*. L'esprit juif demande que ce que nous créons ne soit pas pour nous seulement, mais soit universel. Notre établissement en Palestine est inséparable de cette idée. Si nous voulons avoir seu-

lement notre coin de terre, alors nous nous séparons de l'esprit du judaïsme et des prophètes qui disaient : « Lorsque vos méchants voisins auront appris à connaître Dieu, *alors vous devrez les restaurer parmi vous.* » Ezéchiel avait une idée originale de la justice. Il trouvait que l'antique partage de la Palestine était injuste parce que les uns étaient à la mer, les autres au Jourdain, d'autres dans les montagnes arides. Il demandait un nouveau partage par bandes de l'Ouest à l'Est, afin que chaque tribu ait sa part de mer, de fleuve et de montagnes. Et il dit aussi : « Chaque groupe allogène de goyim doit s'installer avec vous. » Voilà qui est vraiment juif, cette volonté de justice pour le national comme pour l'étranger.

Au point de vue politique, poursuit M. Epstein, le monde musulman commence seulement à s'éveiller, mais il s'éveillera; toutes nos idées de mandataire, de grande puissance, etc., tout cela sera renversé. Les grandes puissances commencent à le comprendre, elles flattent partout les musulmans; ici l'Angleterre, en Syrie la France. La Déclaration Balfour ne pourra rien contre le réveil musulman... La Bible d'ailleurs nous dit : ne mettez pas votre espoir dans l'homme, mettez-le dans Dieu. Balfour mourra, il peut dire ce qu'il veut. Les nations orientales deviennent de plus en plus fortes par la notion qu'elles prennent d'elles-mêmes. Et, encore, nous disons : Nous voulons réunir l'Orient et l'Occident. Mais il ne suffit pas de le dire, il faut le prouver par des actes. Au surplus, ma pensée est que le mandataire ne pourra avoir ici des facilités, que s'il y a un parti arabe sur lequel il s'appuie. Heureusement ce parti existe, le paysan, le fallah. Il mérite d'être soutenu.

Je le répète, nos dirigeants disent de belles phrases comme : nous allons travailler ensemble. Dans la réalité des choses on n'a rien vu de cela. Je sais qu'indirectement cela existe, nous laissons des millions dans le pays, mais cela ne suffit pas; il faut une action directe. La grande masse de la population, ce sont les fellahim. Lorsqu'ils travaillent chez les juifs, ils

gagnent de bonnes journées et travaillent seulement huit heures ; revenant chez l'effendi ils ont maigre salaire et on ne compte pas les heures. Eh bien ! toute cette masse de la population est susceptible d'être pour nous, si nous la pénétrons de cette idée que nous sommes ses bienfaiteurs. Comment le prouver ? Par exemple, par le service médical. Nous devons faire plus encore que ce que nous faisons.

Alors viennent des gens pratiques qui disent : mais nous n'avons pas assez pour nous, que voulez-vous faire pour les autres ? Je réponds : ce que nous dépensons stérilement, pour notre sécurité serait économisé si nous faisons en sorte de supprimer l'utilité des dépenses de sécurité et cela coûte plus cher que ce que nous dépenserions en travaillant pour le bien commun.

Nous devons traiter le pays dans l'esprit messianique, sinon il nous faut nous en aller à New-York ou en Argentine ; inutile de venir ici. Après vingt siècles d'abandon, il est fou de venir ici si on n'a pas une idée plus élevée. Retenez ceci : ce sont les associations d'idées qui nous gouvernent et pas nous qui gouvernons les associations d'idées. Il y a deux choses dans l'idée de Foyer National Juif : la régénération du peuple juif et le retour en Palestine. Mais il existe une troisième idée inséparable des deux premières, *l'esprit messianique*. Pourquoi le juif, alors que, partout, il pourrait se développer plus facilement, revient-il ici ? S'il revient, c'est par une association d'idées héréditaires dont il ne peut se séparer : *justice absolue envers tous les hommes sans aucune différence*. Le nationalisme juif consiste en l'idée cosmopolite, cosmopolite veut dire ici égalité des droits, mais différence au point de vue des forces civilisatrices. Tout en reconnaissant que l'humanité a des choses communes à tout le monde, il y a des groupements qui ont des tendances créatrices ; il ne faut pas les négliger. La preuve que ces tendances peuvent créer, c'est nous-mêmes, qui voulons recréer le Foyer National Juif.

Ces très belles paroles, M. Epstein les avait dites d'un ton posé et calme. A ce moment cet homme simple avait grand air. Il m'apparut comme un homme inspiré de l'esprit prophétique, mais un prophète qui s'expliquerait avec modestie, sans aucun éclat, puisant le relief de sa pensée dans sa seule méditation.

Je parlai d'immigration et demandai à M. Epstein si dans son esprit, les restrictions étaient regrettables. Il me répondit simplement :

— Peut-être les portes sont-elles un peu trop fermées, mais en aucune espèce de façon il ne faut les tenir librement ouvertes.

— Et, dis-je, en ce qui concerne la distribution des biens domaniaux ?

— Il me semble que, pour notre sûreté dans le pays et donner l'opinion que nous ne prenons rien à autrui, nous ne devons rien recevoir sans le payer ; il faut plutôt renoncer à ces terrains.

M. Kalvaristy intervint :

— En réalité il n'y a aucun terrain de cette sorte, dit-il.

— Même s'il y avait ainsi 200.000 hectares libres il faudrait renoncer à les recevoir sans les payer, ajoute M. Epstein.

Je demandai à M. Kalvarisky s'il était sûr qu'il n'y avait pas de terrains domaniaux. Il répartit : — Il y a peut-être des terrains sans propriétaires légaux mais, sur tous, il y a des occupants. Comment déloger l'occupant ? Le baron lui-même, quand il laisse s'installer quelqu'un sur une de ses terres, qu'il lui fournit le bétail et les instruments, il ne peut plus ensuite le chasser de sa propre terre ; à plus forte raison ne peut-on chasser les occupants arabes qui sont là depuis des siècles ; il n'y a pas de terres libres, voilà la vérité et tout doit être acheté plus ou moins cher. Il y a en somme toujours quelqu'un à « récompenser ».

Vous avez vu des montagnes, cela paraît libre ; eh bien, à côté de la montagne, il y a une vallée où est un village

arabe et ce village a droit de parcours depuis des siècles sur le flanc de la montagne.

Quant à la loi permettant de dire : mais ce terrain n'est pas cultivé, donc on peut le distribuer, on répondra : il n'est pas cultivable actuellement ; il y a même des terres où on n'a pas le droit de cultiver, ce sont des terrains de parcours. Quand on achète le village on achète en même temps le terrain de parcours, évidemment pour moins cher, mais il faut toujours acheter.

Je ne veux pas dire que nous avons à prendre pour toujours la charge morale du sort des indigènes, mais enfin, au début, il doit y avoir toujours un achat de la terre et un dédommagement équitable des occupants.

Je demandai encore

— Si on introduit, en Palestine, un grand nombre de juifs ayant tous pour langue commune le yddish cela ne constitue-t-il pas un danger pour l'hébreu ?

— Non, la langue hébraïque ne sera pas en danger même avec une immigration plus intense, si on n'abandonne pas l'œuvre scolaire ou si on la fait marcher de pair.

— Et que pensez-vous de l'administration de sir Herbert Samuel ?

— J'en pense tout le bien possible, le calme relatif dont nous avons joui a été obtenu grâce à lui ; il est le meilleur sioniste que je connaisse !

— Accepteriez-vous l'idée d'un successeur à Herbert Samuel, non-juif ?

— Je crois qu'on pourra un jour donner au pays l'exemple d'un gouverneur chrétien impartial. S'il était impartial, cela ferait du bien à l'idée. Si même c'était possible, s'il y avait un musulman assez honnête et qui put être impartial, cela serait très beau. Mais y aurait-il un musulman impartial ? Pour un chrétien c'est évident. Par exemple, si Balfour était nommé...

— Au point de vue socialiste croyez-vous que de grandes entreprises industrielles soient libres de fonctionner ici et d'acquiescer des bénéfices, sans de continuelles contestations? Par exemple, en ce qui concerne la fourniture de l'électricité concédée à M. Ruthenberg, ne craignez-vous pas qu'après avoir accepté qu'il soit donné 8 o/o aux actionnaires, les ouvriers ne proposent bientôt de ne leur donner que 7 o/o puis 6, 5, 4 o/o?

M. Epstein répondit avec philosophie :

— Si danger il y a, il n'existe pas plus en Palestine que dans n'importe quel pays du monde.

Ces bergers, qui ont des bibliothèques !

DE PANGE

La discussion précédente terminée, je me rendais chez M. le colonel Kitsch, directeur du département politique de l'organisation sioniste. Mais j'étais en retard, l'heure du rendez-vous était passée, si bien que, pris par d'autres devoirs, M. le colonel Kistch ne put me donner qu'une interview express.

— Etes-vous satisfait de l'évolution des circonstances politiques, lui demandais-je ou bien prévoyez-vous des difficultés?

— Nous ne prévoyons aucun mouvement plus ou moins révolutionnaire pour établir l'Etat juif. Le peuple juif est tellement peu politique qu'il n'est pas parmi lui soulevé de discussions, comme dans les autres pays. Nous voulons reconstituer notre peuple ; en dix ans il peut y avoir 3 à 400.000 juifs en Palestine. Qui pourrait refuser à une telle agglomération le droit de self-government? — Ce n'est donc pas une chose révolutionnaire ; il n'y a aucun coup d'état là, mais un processus normal de l'évolution qui nous donnera ce que nous désirons.

— Ne craignez-vous pas, si vous êtes une minorité, qu'il se développe ici un antisémitisme comme il y en a dans tous les autres pays?

— Dans les autres pays, nous nous adaptons individuellement aux mœurs du milieu, par exemple aux mœurs anglaises, aux mœurs françaises. Mais les Juifs, comme minorité dans les pays où ils s'adaptent ainsi individuellement, ne peuvent pas donner leur contribution caractéristique juive à la civilisation. Un individu peut donner dans son pays sa contribution personnelle; mais, collectivement, les Juifs en se conformant aux mœurs d'un pays, ne peuvent lui donner leur contribution réelle. Ici, nous avons une base tout autre: c'est le *jewish national home*, et c'est pour cela que nous pouvons espérer un libre développement. Quand il y aura trois ou quatre fois la population actuelle, ce sera possible; l'Université est un instrument pour ce but. Ici, nous ne nous développons pas comme minorité, mais comme nous-mêmes.

— Mais si vous êtes seulement des Juifs polonais ou russes, vous ne représentez pas tout le judaïsme.

— Il arrive souvent que des touristes dans les colonies demandent aux colons: « De quelle nationalité êtes-vous? » et toujours la réponse est celle-ci: Nous sommes Juifs. Il ne s'agit pas de double nationalité. Il y a, d'une part, une question de citoyenneté et, d'autre part, une question de nationalité, cela ne se mélange pas. Nous sommes de loyaux sujets de la couronne anglaise par exemple, ou bien nous sommes de bons citoyens français, mais il y a, en plus, l'allégeance juive.

En Amérique, j'ai rencontré un américain, né de famille irlandaise, c'est un très bon citoyen américain et cependant il m'a dit: « Pendant les luttes pour la libre Irlande, j'ai donné de l'argent, parce que je me sens de race irlandaise. » Ce n'est pas seulement une question d'origine ou d'éducation, c'est en partie une question culturelle, qui vient de nos souf-

frances communes, de nos luttes pour le monothéisme. Tout cela nous donne un idéal commun. Quand je me trouve chez des Juifs de n'importe quel pays, je me sens tout de suite en communauté d'idées. Cependant, comme je suis d'origine anglaise et citoyen anglais, je sais bien que, parmi mes collègues anglais, on n'a pas moins de confiance en moi depuis que je travaille à la renaissance du peuple juif.

La vérité, c'est qu'avec notre nationalisme idéalisé nous sommes plus capables d'apporter notre contribution à l'internationalisme, plutôt que si nous sommes des éléments plus ou moins dispersés parmi les autres peuples.

— Et en ce qui concerne le socialisme et le collectivisme des colonies, avez-vous quelque appréhension ?

— J'ai le ferme espoir que cela donnera quelque chose de très bon, mais c'est tout récent. Nous faisons des expériences. Il vient ici des gens avec la pratique de tous les pays du monde qui ont tout vu, le bon et le mauvais et qui ont tout étudié. Je ne puis faire de pronostic pour le développement de la Palestine et dire si ce sera socialiste ou capitaliste. En tout cas, nous ne cherchons pas à influencer les gens, nous cherchons à diriger les hommes dans le sens du travail, dans le système où ils sont capables de donner *leur mieux*. Il y a, dans le monde, différents esprits qui ont besoin de différents systèmes; ne devons-nous pas demander la liberté pour les individus comme nous la demandons pour tous ensemble ?

Je sais; il y a contre nous des forces très vives: le Vatican, l'antisémitisme, etc., et puis on fait courir des légendes. Ainsi, l'autre soir, nous sommes allés nous promener à Nazareth et un jeune Arabe me disait: « Il est venu vingt automobiles »; en réalité il en était venu à peine dix. Pourquoi faire demandai-je ? et l'Arabe répondit: « Ils sont venus avec leur leader, lord Balfour, pour prendre la ville. » Voilà les légendes que l'on fait courir contre nous. Il n'y aura pas, certes de revendications de masse, mais il y aura peut-être de petits

soulèvements. Toute la masse, si on la laissait à ses impressions, comprendrait que nous apportons la richesse dans le pays.

En tout cas retenez ceci :

Jusqu'ici le budget du Gouvernement palestinien était toujours en déficit. Cette année il y a un quart de million de livres d'excédent de recettes; cela vient du travail que les Juifs font, cela vient d'un commencement d'exportation hors de la Palestine. Les Arabes n'ont pas fait ce qu'ils devaient faire; eh bien le monde est trop petit pour laisser un endroit vide, s'il y a des gens qui sont très aptes à y faire le commerce. Nous promettons de ne pas porter atteinte aux droits des Arabes, nous respectons leurs droits, mais nous avons le devoir d'apporter la prospérité à ce pays. A la Société des Nations il a été dit : Les Juifs n'ont-ils pas le droit de faire leur Foyer national ? S'ils ont ce droit, ils ont le devoir de le créer.

J'abreuverai ma vieille soif de justice, en créant sur la terre des ancêtres une Société idéale, aussi différente des enfers dont je me suis sauvé, que le jour diffère de la nuit.

NEMOÏ.

J'ai eu la bonne fortune de trouver, chez lui, M. Van Vriesland à la fin d'une douce matinée; il était, comme il sied à un sage, en son jardin et me conduisit à l'ombre de sa bibliothèque discrète. Trésorier de l'organisation sioniste, le contact de l'or de la Galouth (1) ne lui a pas fait perdre le goût des choses immatérielles, — et, quoique point de mire de tant d'indiscrets qui jettent des yeux avides sur sa caisse, il a su garder son affable sourire.

— Que vous dire de plus qu'il y a trois ans ? Aujourd'hui,

1. Le judaïsme de la Dispersion.

comme alors, je suis sous le charme de cette terre ensorceleuse. Ses mérites vrais je les ignore et ne veux pas les connaître, il me suffit du rêve, dont je vois possédés les vivants d'ici, qui se croient les hommes les plus positifs du monde.

Ah ! ces juifs si positifs, ils viennent en Palestine pour y gagner leur vie, à l'encontre d'autres juifs ! Je ne sais rien de leurs combinaisons d'argent, je regarde seulement leurs yeux où j'aperçois toujours un reflet d'illusion persistante. J'aime le paradoxe palestinien, cet amas d'hommes venus ici, conduits par un hypnotisme commun à la race. La terre de ce pays est-elle sensiblement plus belle que celle d'Italie ? Je ne le crois pas, non plus que celle du sud de la France. Sont-ce les juifs qui font la Palestine et son charme ou la Palestine qui est prédestinée pour l'âme juive ? Un soldat anglais, l'autre jour, venait vers nous, ivre et solitaire.

— Get off, nous dit-il péremptoirement, ce qui veut dire en laconique anglais : Laissez-moi le trottoir. — Non, répondit le sculpteur Aronsohn, que vous connaissez.

— Wy not ? fit le tommy étonné.

— Parce que nous sommes des juifs.

Et le soldat nous laissa le trottoir.

Avez-vous vu des tableaux très primitifs ? Il y a, en bas, une tasse de lait, par exemple, au-dessus un homme, au-dessus un arbre. Il n'y a pas de perspective, il n'y a pas de plans. En Palestine, il en est de même ; peut-être cela tient-il à la clarté de l'atmosphère qui supprime les distances. Nos peintres n'ont pas trouvé leur formule, ils sont tous, je ne dirai pas impressionnistes, je dirai expressionnistes. Vous avez vu de leurs expositions ?

— Elles ne valent absolument rien.

— Vous avez bien raison. La Palestine tout entière est un tableau sans plans, sans perspective, sans profondeur. Que de fous, mon Dieu, mais quelle folie très humaine et d'un

dynamisme incalculable ! Nous sommes ici dans un centre où tout est excentrique. Nous n'avons pour nous ni l'espace, ni le temps, mais nous avons pour nous Einstein. Le psaume dit : Quand les juifs revinrent de captivité après le premier exil, et qu'ils revirent Jérusalem, *ils étaient comme aveugles*. Les juifs de la Dispersion, qui reviennent ici après tant de siècles, sont comme des aveugles !

Qu'est-ce donc qui est intéressant dans la vie ? Un peuple qui retrouve son unité, il y en a eu beaucoup dans l'histoire, une collectivité humaine qui se retrempe dans son culte, cela s'est vu cent fois. D'où vient que, pour les juifs, cette double manifestation prend un aspect tragique et si profond ? Je ne sais ; mais c'est apparenté à toute l'histoire juive. Nous nous devons à nous-mêmes d'exalter notre race. Il y a, chez tous les peuples, la tombe du soldat inconnu ; je rêve de voir consacrer un monument à la gloire du soldat juif inconnu, mort dans toutes les armées de cette immense guerre de famille que fut, pour l'humanité, la dernière guerre. Pourquoi ces juifs sont-ils morts, eux, dont la race était répartie, les fils ou les frères dans les armées ennemies ? Je ne le puis dire au juste. Est-ce pour le Droit ? *Concluons que ce fut pour son pays qu'est mort le juif puisque sa terre lui est restituée.*

Il y a ici, le 11 novembre, chaque année, au cimetière, une parade militaire devant le solitaire cimetière des soldats de la guerre. Ce sont les anglais seuls qui font cette parade. J'imagine qu'un jour les français, les anglais, les allemands, les italiens, les russes, tous les peuples unis à Jérusalem, participeront à cette parade et en feront la *parade de la paix définitive*. Voilà le sens que je voudrais voir donner au mémorial du juif inconnu mort pour la Paix du monde.

En attendant, ces juifs que vous voyez, après au gain, parce que chacun doit tirer sa subsistance de son frère même, il y a quelque chose qui les unit malgré la lutte économique. Dernièrement, nous avons eu des grèves ; au bout de quelques

jours il fallut intervenir pour les faire cesser. Nous avons réuni ici tout le monde, patrons et ouvriers. D'abord, chacun se mit du côté de ses pairs, les ouvriers d'un côté, les patrons de l'autre. Mais la force des choses peu à peu changea cela.

— Pourquoi êtes-vous venus ici, disaient les uns aux autres ? Est-ce pour gagner seulement de l'argent ou pour le *Benian Eretz* — pour construire Israël ? Et la grande unité juive se reconstituait soudain. Le père là-bas est capitaliste, mais le fils ici est ouvrier, et chacun appelle l'autre « adon » monsieur, car nous n'avons ici qu'un titre pour tous les hommes, quelle que soit leur situation sociale, adon patron, adon ouvrier ! Le maçon qui élève un mur sait bien qu'il fait autre chose, en travaillant, que d'élever un mur, il participe au *Benian Eretz, il reconstruit Israël*.

On ne se déprend pas aisément de tout cela. Notre Haut-Commissaire quittera son poste. Quelle est son idée ? Revenir ici comme un simple citoyen et « écrire un livre sur la Palestine » !

Et vous, vous êtes venu une fois, c'était une petite folie. Vous voici une seconde fois, la folie gagne. Dans dix ans, vous viendrez peut-être vous fixer ici définitivement ; cela, quand vous serez tout à fait fou.

Maintenant si vous voulez du positif, que voulez-vous que je vous dise ? Les affaires de la Palestine marchent bien, aussi bien que les affaires de tous les autres pays. Que se passe-t-il en France ? Voulez-vous un mot de notre Haut-Commissaire ? Il demandait des nouvelles de France le dernier jour de la Pâque et quelqu'un lui répondit qu'on attendait, pour ce jour même, un ministère Painlevé.

— Oh non, pas aujourd'hui, répondit en souriant Sir Herbert Samuel, le *pain levé* pour demain seulement !

Il faut rire, mais pas toujours. Savez-vous que j'ai soulevé bien involontairement un véritable scandale dans Israël ? Un jour, pressé par les circonstances, j'ai pris une voiture C'était

un samedi. Naturellement cela n'a fait qu'un tour dans la ville, j'ai été décrété d'accusation. Israël allait s'écrouler sur ses bases. Je me suis défendu et excusé de mon mieux. Tenez, voici une brochure écrite sur ce sujet, et regardez à la place du nom de l'éditeur, il y a le millésime de l'année en lettres hébraïques. Prenez chacune de ces lettres, vous construirez ces mots : tu le détruiras ! Voilà ce qu'a trouvé l'esprit subtil des « pilpouls ».

M. Van Vriesland riait joyeusement. Et moi, pour un peu, j'eusse frémi à l'annonce d'une telle apocalyptique prophétie, car je ne pouvais distinguer si elle signifiait que Dieu détruirait l'aimable Van Vriesland ou bien si Van Vriesland était marqué par le destin pour détruire Jérusalem !

CHAPITRE VII

Souvenirs sur Ben Yéhouda. — La mer Morte. — Le Jourdain. — Jéricho. — La colline Tal-Pioth

Quand je vivrais mille ans jamais je n'oublierais ce désert qui semble respirer encore la grandeur de Jehovah et les épouvantements de la mort.

CHATEAUBRIAND

J'ai voulu refaire l'excursion de la mer Morte et de Jéricho, qui m'avait laissé, lors de mon premier voyage, un si profond souvenir. Nous partons de bonne heure de Jérusalem et nous arrivons rapidement au cimetière juif où nous allons nous arrêter quelques instants sur la tombe, entourée d'un mur bas de pierre, de Eliézer Ben Yéhouda, le père de Mlle Yéhouda qui nous accompagne dans notre excursion ; sur la tombe est gravée l'inscription :

« Eliézer Ben Yéhouda, restaurateur de la langue hébraïque, éditeur du Grand Dictionnaire, mort à Jérusalem à l'âge de 65 ans, 26 Kislev, sixième année de la déclaration Balfour » (1).

En contemplant cette tombe, je me souviens de ma dernière visite à Ben Yéhouda, dans tout l'éclat d'une splendide matinée. « Mettez une pierre sur la tombe de mon père », me dit Mlle Ben Yéhouda. Je le fais avec piété, j'avais pour ce grand homme une sympathie sincère. Son intelligence souple, son ironie riieuse, tout cela, qui est si juif, est maintenant réduit au silence ! Mais l'inscription que nous venons de lire sur la

1. M. Ben Yéhouda avait proposé de dater la nouvelle numération juive de la Déclaration Balfour.

pierre dit bien ce que fut Ben Yéhouda : « Restaurateur de la langue hébraïque », et c'est vraiment le plus beau titre qu'il eût envié (1).

La route vers la mer Morte domine un instant la vallée de Josaphat. Nous passons au-dessus du tombeau d'Absalon, objet des recherches savantes de M. Slousch. Le paysage devient rapidement âpre et rude ; les monts dénudés chantent sous la lumière ; il y a rarement quelques touffes de verdure et puis ce sont, tout de suite les vagues pétrifiées du désert à perte de vue. La température est pesante.

— Quel paysage de méchanceté ! dit M. Jean-Richard Bloch.

Nous allons rapidement et, après un peu plus d'une heure, nous voyons, à notre droite, un grand poteau blanc avec inscription bleue : « Sea Level » ; à partir de cet instant nous descendons donc plus bas que le niveau de la mer, c'est-à-dire que nous entrons dans la dépression, au fond de laquelle est située la mer Morte. Nous l'apercevons, cette mer légendaire, comme un lac calme, brillante sous le vif soleil, mais, avant de l'atteindre, nous devons suivre en automobile, pendant trois quarts d'heure, la piste, à travers un demi-désert. Nous ne pouvons croire que la mer morte était si éloignée de nous, alors que, pendant l'inauguration de l'Université, elle nous paraissait si proche ; mais elle semble s'éloigner au fur et à mesure que l'on s'avance.

Enfin, nous voici au bord, de toutes petites vagues viennent mourir à nos pieds. Ce qui frappe le plus, c'est le silence et l'espace. Au point de vue physiologique, il y a une sorte d'oppression, résultant du bas niveau auquel on se trouve ; on ne se rend pas exactement compte de la cause, mais l'atmosphère paraît plus lourde au bord de la mer. Devant nous

1. Les frères Tharaud ont eu cette jolie formule sur Ben Yéhouda : « Pour lui, l'esprit religieux n'était pas le tout d'Israël, mais la forme passagère d'un génie souple et varié, qui n'attendait pour s'exprimer avec une force nouvelle, que d'avoir retrouvé son langage et sa patrie ».

quelques masures faites de feuillage et de paille et puis, de-ci de-là, quelques-uns de ces inévitables bidons américains salissant le paysage. Tout autour, un cirque de roches roses et violettes.

M. Charles Gide ne cache pas son admiration. Il est rare, dit-il, dans une excursion semblable, de ne pas avoir quelque déception lorsqu'on entre en contact avec la réalité, mais ici vraiment ce n'est pas le cas. Quand je songe, poursuit-il, que cette route, la plus sauvage du monde, a été une des plus fréquentées du monde ! Il y a des milliers d'années que des hommes ont arpenté ces terres, entre Jéricho et Jérusalem : les Juifs, les légions romaines, les bédouins. Il semble qu'au contact de tout ce mouvement et de tous ces hommes, cette terre aurait dû s'humaniser. Elle est restée morte...

Où, toute cette région est vraiment morte ; il y a eu là quelque phénomène cosmique, et, plus tard, la légende a parlé d'une punition, celle de Sodome et Gomorrhe.

Nous nous penchons vers le flot, nous goûtons l'eau de la mer Morte et nous faisons la grimace : elle est vraiment très-salée.

Nous restons un instant devant le clapotis lourd de ces petites vagues ; quelques-uns d'entre nous y plongent profondément la main et le bras ; la peau reste gluante et ne sèche pas. Il semble que nous sommes à l'extrémité du monde et j'évoque en mon esprit les pages d'Anatole France dans *l'Île des Pingouins*, au moment où un monde est mort et avant que ne naisse un autre monde.

La mer se présente comme étendue sur un terrain parfaitement horizontal, aucune pente pour arriver au flot, et il semble qu'elle pourrait tout aussi bien s'avancer davantage, tant est plate la cuvette où elle est située. Nous eussions voulu faire une promenade en bateau sur ces flots lourds et bas, couleur turquoise épaisse, dont le silence est inquiétant ; il est possible, en effet, depuis peu, de parcourir en bateau une partie de la

mer Morte, mais, comme on nous avait parlé d'une dépense s'élevant à environ mille francs pour cette simple promenade, nous dûmes y renoncer.

Quelle que soit l'impression de désolation de ce paysage, nous voudrions y rester plus longtemps pour en jouir pleinement; comme je l'ai dit autrefois, il faudrait passer la nuit sur cette rive, y voir se lever et se coucher un soleil étincelant. Mais nous ne pouvons, pour cette fois encore, nous offrir ce tourisme tout à fait américain et nous sommes obligés de partir vers Jéricho. En route, je songe à tous les plans qui se sont déjà fait jour, d'exploitation des produits chimiques gisant en la mer Morte. La mise à exécution de ces projets, dont on parle beaucoup en ce moment même, ne risque-t-elle pas de modifier, à leur désavantage, ces bords grandioses? Je souhaite vivement qu'il n'en soit pas ainsi car, de toute évidence, si l'industrie chimique a des droits, l'industrie touristique en a également. Mlle Ben Yéhouda, tout à coup, me tire de ces réflexions en me posant une question à laquelle je ne réponds pas avec succès; elle me dit: « Pourquoi les Juifs s'appellent-ils des Hébreux?

C'est parce qu'ils ont traversé le Jourdain. »

Le voisinage du fleuve donne au paysage un tout autre aspect; nous retrouvons des arbustes, de la verdure, un air plus frais et de la vie autour de nous par les oiseaux ou les insectes (1). Et voici le Jourdain limoneux, tel que je l'avais vu à mon premier voyage. Nous prenons, comme je l'avais déjà fait, une barque pour remonter un instant le courant; elle est conduite par un grec qui a dénommé son esquif: *Please come in*. Nous faisons la promenade habituelle jusqu'au

1. Il y a longtemps que l'éventuelle utilisation du Jourdain a été envisagée. Il y a près de cinquante ans, voici ce qu'écrivait le grand géographe Reclus: « Quelle transformation de la Palestine si le courant de ce fleuve, qui se perd sans utilité dans un lac sans issue, était capté en amont du lac de Genezareth et se ramifiait en canaux d'irrigation au-dessus de la dépression du Ghor. »

tournant du Jourdain. J'aperçois, sur la rive, des gendarmes français qui se sont installés pour déjeuner gaiement sur l'herbe. Je les interpelle et ils répondent cordialement.

Il est près de deux heures lorsque nous arrivons à Jéricho ; l'hôtelier, qui ne sait à quelle nationalité de touristes il a affaire, nous crie : « Bonjour, good day, guten tag, buenos dias, salam » ; je lui crie : « Mais pourquoi ne nous parlez-vous pas hébreu, c'est la seule langue que nous parlons ? » — Oh ! dit-il en riant, l'hébreu ressemble tellement à l'arabe qu'on se comprend toujours. Je lui demande s'il y a autant de mouches dans son hôtel qu'il y en avait il y a trois ans : « Il y en a peut-être un peu moins, mais ne vous inquiétez pas s'il y en a davantage, car je ne les mets pas sur la facture. » L'hôtel me paraît plus propre qu'au premier voyage. Cet hôtelier ne semble pas vouloir rompre avec les habitudes assez avides de ses confrères : il nous fait payer 288 francs un déjeuner composé d'un maigre hors-d'œuvre, d'un méchant ragoût et de deux oranges.

Nous allons ensuite voir la source rafraîchissante qui est près de Jéricho que l'on a, depuis peu, entourée d'un bassin en béton armé, pour la vue duquel le gardien demande un franc à chaque personne au profit, paraît-il, de la maison Cooks. Je vois avec plaisir, par ce détail, que la Palestine commence à être un véritable pays pour touristes, car notre petite troupe accompagnée de plusieurs autres personnes qui se sont jointes à nous, fait encaisser une vingtaine de francs au gardien, lequel ne nous montre absolument rien contre paiement de cette somme. Nous avons, à notre gauche le vieux Jéricho, amas indescriptible de sable gris, où sont ensevelies sans doute, les ruines d'une ville plus ancienne ; il semble qu'un véritable cyclone a passé par là, il y a des siècles, et qu'ensuite tout a été recouvert d'une monotone poussière.

Au retour, nous allons prendre le thé chez Mlle Ben

Yéhouda, sur la colline Tal-Pioth; j'étais curieux de revoir cette colline, qui a fait l'objet d'un plan de lotissement, mais j'avoue que je croyais que les constructions étaient plus avancées. Il y a là quelques dizaines de maisons édifiées déjà, d'un style oriental. Sans doute, lorsque la colline sera construite, cela donnera à Jérusalem une importance particulière, quoique la colline de Tal-Pioth soit assez éloignée de la ville.

La maison de la famille Yéhouda est élégante; elle est, naturellement, comme une petite « cité des livres ». A peine si je jette les yeux sur un rayon et j'aperçois les œuvres des frères Tharaud, les livres de Mme Myriam Harry dont le dernier *les Amants de Sion* a été édité en anglais, plus développé d'ailleurs, sous le titre de *Spring time in Palestine*. Je feuillette l'exemplaire, qui porte une dédicace amicale et respectueuse à Mme veuve Yéhouda. Dans l'antichambre, il y a un registre où sont portées les signatures des visiteurs, car cette maison est un lieu de pèlerinage, pour tous ceux qui connaissent l'œuvre de Ben Yéhouda.

Au premier étage, un cabinet de travail bibliothèque donne une vue sur toute la colline de Tal-Pioth et, en face de nous, est le terrain des sports, où jouent en ce moment au foot-ball, des jeunes gens. J'apprends, non sans satisfaction, que les macchabées palestiniens ont battu au foot-ball les équipes arabes et même les équipes anglaises. Qui eût pu supposer cela il y a quelques années? « S'ils les ont battus, c'est parce qu'ils parlent hébreu » déclare sentencieusement M. de Menasce.

Je regarde avec intérêt tous les bibelots familiers du père, tous ces livres qu'il a si souvent feuilletés. Sur sa table, le portrait de sa femme est resté comme il a toujours été, celle-ci ayant été, pendant toute sa vie, la dévouée collaboratrice et l'inspiratrice de l'œuvre de son mari. Le portrait date de bien longtemps. Derrière le foyer, je vois une broderie portant en légende, en caractères hébraïques, « le jour est court, le tra-

vail est long », puis un petit buste de Nietzsche, pour lequel Ben Yéhouda avait une véritable admiration ; un des fils ouvre un coffre-fort où sont les manuscrits précieux et respectés du père. Nous voyons toutes les fiches qui ont servi à la mise en œuvre du dictionnaire, du fameux dictionnaire encyclopédique.

Depuis la mort de Ben Yéhouda, ce sont des amis dévoués qui se sont donné la tâche de publier cette œuvre gigantesque. La publication du premier volume a été assurée par M. de Rothschild, celle du second par le professeur Warburg, celle du troisième par M. Jacob Moser, celle du quatrième par un Comité du dictionnaire de Berlin ; le cinquième a été édité pendant la guerre à Londres, le sixième par Jacob Vertheim, le septième par M. Vanderbergh, hollandais, le huitième par le Comité Warburg, etc.

C'est un véritable monument qui donnera, pour les temps futurs, la clé de la restauration de la langue hébraïque. Je regarde, non sans émotion, le moulage en plâtre de la main qui a tracé cet immense ouvrage ; il paraît que cette main sera bientôt au Musée de Jérusalem avec le beau buste en marbre de Ben Yéhouda qui est actuellement dans le cabinet de travail. La famille Ben Yéhouda vit calme dans cette maison de campagne, entourée de la sympathie de tous. Un jeune peuple auréole rapidement ses inspirateurs et ses guides. Certains Dominicains mêmes, dont le père D'horme si fin, si érudit, sont des familiers de la maison. M. Ben Yéhouda aimait beaucoup le père D'horme ; il disait plaisamment, en voyant cet homme distingué et mondain : « Je ne peux pas croire vraiment qu'il soit père. » Le père D'horme est au courant de la littérature française ; dernièrement paraît-il, il se prononçait véhémentement contre le livre *Anatole France en pantoufles*, car il a une vive admiration pour Anatole France et il disait que ce livre est une mauvaise action.

CHAPITRE VI

De Jérusalem à Jaffa : Tel-Aviv. — M. Dizengoff parle de son œuvre. — Au palais des fêtes. — Une exposition du Proche Orient. — A la P. I. C. A. — La Station Expérimentale. — Le Lycée. — La Synagogue. — Encore l'immigration. — Sur la plage de Tel-Aviv. — Mikvé-Israël.

Etre chez soi comme le plus pauvre, le plus humble des paysans flamands ou bretons, avoir ce sentiment de sécurité absolue de ceux qui marchent sur la terre qu'ont travaillée leurs ancêtres, qu'ils sont prêts à travailler eux-mêmes.

V. BASCH

Nous partîmes de Jérusalem, le matin, par un temps étrange : un vent effroyable balayait la route. Notre faible voiture avançait avec peine, et risquait, tant le vent aveuglait et gênait, de glisser en quelque tournant. Nous arrivâmes sans encombre. Mais sur la route nous croisâmes deux malheureuses vaches qui gisaient, allongées, heurtées sans modération, par un camion militaire.

Je retrouve les points familiers de la route si souvent parcourue par moi trois ans auparavant. Le champ d'aviation près de Jaffa, est désert. Cependant il est question d'une ligne prochainement ouverte Ramleh-Bagdad. Un grand effort de tourisme est fait vers Bagdad mais par la Syrie. Je devais, quelques semaines plus tard m'en rendre compte. Je ne crois pas que nombre de pèlerins ou de touristes emprunteront la voie aérienne mais, au point de vue du prestige européen, une telle exploitation sera sans égale. Je me souviens

de ce qui m'a été conté sur la venue de la première voiture automobile à Jaffa il y a quelques années ; les magasins se fermèrent comme par enchantement et toute la ville arabe fit cortège à l'étrange véhicule. Plus tard, un hydravion vint à Jaffa ; ce fut un événement inouï, malgré le fatalisme apparent des arabes. Malheureusement l'aviateur, imprudent paraît-il, se noya. Mais il est hors de doute qu'un service aérien régulier reliant les grands centres d'attraction de l'Égypte, de la Palestine, de la Syrie, de la Mésopotamie et de la Perse, avance l'évolution des esprits de plusieurs années.

Arrivant à Tel-Aviv je jouis avec délices de l'étonnement de mes compagnons. Moi, je savais ce qui m'attendait : une vraie ville, vaste, animée, saine, et *entièrement juive*. Je ne crois pas qu'il est nécessaire de décrire ses magasins, son animation, la joie de vivre et l'espoir de réussite qui animent chacun de ses habitants. Ceux qui ont vu des villes de colonisation hâtive peuvent se figurer Tel-Aviv. La vraie impression que je ressentis est celle-ci : la ville est beaucoup plus grande que je ne l'avais vue !

En effet, avec une automobile, lors de mon premier voyage, on était charmé, mais on était vite au bout de la ville, en quelque sens que l'on marchât ! Aujourd'hui les rues s'ajoutent aux rues, les pâtés de maisons aux pâtés de maisons... Ce n'est plus une simple agglomération, c'est vraiment une grande ville. La végétation même a changé. Je me souviens parfaitement de l'état sablonneux dans lequel était un square devant la mairie. Je ne pouvais m'empêcher de sourire à mon premier passage, en songeant au temps que devraient attendre les bons habitants, pour se reposer aux ombres de ce square. Eh bien, voici qu'il y a, non certes de grands arbres, mais des arbustes et assez de verdure pour que cela se puisse appeler un jardin !

Décrirai-je par le détail l'aspect extérieur de Tel-Aviv ? Cela a été fait si souvent, par tant de plumes ! — et déjà la photo-

graphie, la cinématographie ont popularisé les aspects principaux de cette belle création juive. Je me bornerai donc à donner, ici comme à Jérusalem, le résultat de mes entretiens avec diverses personnalités, desquels, au surplus, ressortira l'indication de l'état passé et présent de Tel-Aviv.

Dans sa maison spacieuse et gracieuse, à la large baie soutenue de colonnes fleuries, où entre abondamment soleil et air, M. Dizengoff trouve, parmi ses occupations, le temps de nous donner lui-même toutes explications complémentaires à ce que nous savions déjà de Tel-Aviv. Il déploie devant lui, avec fierté, différentes cartes et graphiques nuancés avec soin et où la science de la statistique a été mise à contribution pour montrer sous tous ses aspects les besoins à satisfaire et les besoins déjà satisfaits de cette ville, aux services et à l'administration déjà grandement complexes.

— Voici Tel-Aviv en 1909 avec 60 propriétaires sur 12 hectares. C'est à peine un petit îlot de la Tel-Aviv actuelle. En 1914, nous ajoutons 110 hectares; en 1924, nous en acquérons 348. Voilà donc d'où nous sommes partis, de 62 maisonnettes bâties sur le sable de la grève. Qui eût dit que, quelques années plus tard, là où il y avait des dunes livrées à tous les caprices du vent, et quelques rares touffes d'herbes, s'élèverait la ville actuelle? Sans doute, pendant la guerre nous sommes restés stationnaires, mais le temps à peu près normal revenu, Tel-Aviv prend sa croissance. En 1923-1924 nous construisons 440 maisons, actuellement nous avons 2.500 maisons achevées et le rythme de la construction neuve est de 100 maisons par mois.

Quant à notre budget qui était de 162 £ en 1909, il était, en 1924, de 65.000 £ et celui de 1925 de 75.000 £.

N'allez pas croire que cette croissance est arbitraire et capricieuse. Je vous ai dit à votre premier voyage, que notre

souci était de faire ici une ville modèle, avec non seulement tous les services d'hygiène et de salubrité, mais aussi avec des espaces libres, avec de la verdure. Notre règle a été maintenue, que chaque propriétaire ne peut couvrir de constructions que le tiers du terrain qu'il possède et deux tiers dans le centre commercial, le reste doit être espace libre, fleurs, verdure ou jardinet.

Vous voulez connaître quelques données démographiques ? Sur une population de trente mille âmes, il y en a un peu plus d'un tiers qui travaillent effectivement, le reste est femmes occupées à leur ménage, enfants ou vieillards ; 11 o/o sont des commerçants, 12 o/o des employés ou similaires. Parmi ceux qui travaillent, il y a 62 o/o d'ouvriers de toutes professions ; 1 1/2 o/o industriels, 5 o/o professions libérales, 3 o/o instituteurs ou professeurs. Environ 2 1/2 o/o sont des propriétaires vivant de leurs rentes. Le nombre des rentiers coupables du « délit d'oisiveté » n'est donc pas excessif, ce qui réjouira M. Pierre Hamp.

Veillez noter que *nous n'avons pas un seul ouvrier ivrogne dans toute la ville*. L'alcoolisme est entièrement inconnu dans les agglomérations juives. Vous avez noté également que *la prostitution est totalement absente*.

Le climat de Tel-Aviv est très supportable, même en été ; il ne tombe pas de pluie pendant plusieurs mois mais il y a, le matin, une rosée abondante et, en somme, le climat est parfaitement sain à cause de la brise de la mer. Nous sommes plus heureux que Jérusalem au point de vue de la fourniture de l'eau potable ; il n'y a ici jamais d'arrêt d'eau, nous la puisons dans le sable même, où elle existe partout à proximité de la mer. Nous ne prenons même pas la première couche, nous creusons jusqu'à la seconde afin de l'avoir plus pure. Il n'a jamais été nécessaire de procéder à des travaux de purification, que nous organiserions de suite d'ailleurs si la nécessité survenait.

De même, maintenant qu'il est construit des maisons à plusieurs étages, nous allons rendre obligatoires des canalisations pour l'évacuation de tous les résidus qui seront conduits très avant dans la mer. Les plans sont établis par des spécialistes.

Notez encore que la criminalité parmi nous est presque nulle. Toute la vie judiciaire roule autour de contestations commerciales ou financières. Pour ce qui est de la simple police, il a été constitué une juridiction municipale, avec une cour d'appel pour certains cas, et cette juridiction municipale peut prononcer jusqu'à dix jours de prison et cinq £ d'amende. Elle est assez stricte, j'en fais partie, dit M. Dizengoff. Nous voulons que l'on sache bien que tout le monde est, ici, égal dans l'intérêt général lui-même. Quand nous édictons un règlement, nous entendons qu'il soit respecté. Dernièrement, je me trouvais en présence d'un délinquant, qui arguait de sa qualité d'américain : j'ai mon passeport, disait-il, j'ai des franchises, je suis citoyen américain... Nous l'avons condamné, comme les autres.

Mais ce sont là à peu près les seules infractions que nous ayons à réprimer. Quant aux crimes proprement dits, si fréquents en Europe, nous n'en avons eu qu'un seul exemple tout récent, pas encore jugé définitivement. C'est un homme qui a tué sa femme, mais, d'après les médecins, c'est un crime pathologique. Et *c'est notre seul exemple de crime passionnel depuis que Tel-Aviv existe.*

— Donnez-nous les caractéristiques de l'immigration actuelle ?

— Il y a quelques années, nous voyions arriver ici, surtout des prolétaires. Avec chaque bateau d'immigrants, il fallait se procurer un bateau d'argent. Maintenant, il vient, pour la plupart, des immigrants avec des capitaux. C'est préférable pendant un temps. La conséquence c'est que ces immigrants ont plus fait, en six mois, pour la reconstruction de la Pales-

tine que les autres ne pouvaient faire en deux années. Voyez, par exemple, la fabrique de silicate, elle a investi 100.000 livres sterling en Palestine à elle seule. La Providence qui auparavant introduisait des ouvriers, introduit maintenant des capitalistes. Ils y sont utiles et s'emploieront efficacement, n'ayez à cet égard aucune inquiétude. Certains disent : Mais la Palestine n'a pas de matières premières pour la grande industrie ? Qu'est-ce que cela prouve ? En Toscane, chacun sait qu'on importe le coton d'Égypte, le charbon de l'Angleterre, les machines de l'Allemagne ; cela n'empêche pas les tissus de coton, ainsi fabriqués, de rivaliser avec ceux de Manchester.

Lorsqu'une usine est montée, c'est de l'immigration qui coûte moins cher. Divisez les 100.000 livres sterling employées à l'usine de silicate par le nombre de personnes qu'elle fait vivre, et vous trouverez que c'est moins pour chacune d'elles que la somme que coûterait normalement un immigrant au Keren-Ha-Yesod.

— Mais de quoi vit Tel-Aviv, demandai-je ? Il y a bien des boutiquiers, ont-ils des clients ? Que produisent ces intermédiaires multipliés ?

— De quoi vit Tel-Aviv ? je me suis posé la question à différentes époques. Maintenant, quand par exemple, un américain me pose la question, je lui répons : « Et de quoi vit Baltimore ? Je prétends, continue M. Dizengoff, que *Tel Aviv a une vie normale*. A Jérusalem, il y a une foule de mendiants ou d'institutions, qui vous demandent sans cesse de l'argent ; ici, il n'y a rien de semblable. *Nous n'avons aucune institution de charité*, chacun se débrouille comme il le doit.

Remarquez que nous sommes un centre, auquel recourt la population de la Palestine tout entière. Nous avons des médecins réputés, chacun vient les consulter ; nous sommes un centre d'éducation, il y a 3 écoles de musique, 22 écoles ordinaires, etc... Nous avons une production assez développée déjà, par exemple dans l'industrie du bâtiment, il y a

toute une série de corps de métiers qui sont en activité. Nous avons des industries qui, déjà, commencent à exporter, par exemple la soierie, dont l'usine a des commandes pour plus de six mois ; il y a des tanneries nouvellement établies.

Maintenant, s'il y avait un arrêt dans l'immigration, il est bien possible que cela causerait une crise économique, toute l'industrie étant en forte proportion entretenue par le courant d'immigration. Qu'est-ce que cela signifie ? Des crises, nous en avons déjà eu. Quelle ville ou quel pays en a été dispensé ?

En attendant, l'industrie textile s'organise, celle des cigarettes également. On vous a dit : Le tabac ne s'est pas complètement vendu ; eh bien, au lieu de le vendre, nous le fumerons et nous commençons à fabriquer d'excellentes cigarettes ; le cuir que nous tignons nous-mêmes, nous commençons à l'utiliser en fabriquant des souliers ; ainsi s'organise tout le cycle de la production normale. Vous demandez comment vit Tel-Aviv. Voilà comment elle vit.

Et nous avons aussi une grande industrie. Je vous ai signalé la fabrication du ciment ; à ce point de vue de la grande industrie, je serais moins enthousiaste ; là, la crise peut prendre une autre forme, mais dans la petite industrie c'est plus stable. Voyez les cartons, les boîtes, etc... Dernièrement un immigrant m'a dit : « Je vais fabriquer des boîtes en carton ». J'ai pensé : Cela fera un petit artisan... eh bien, son succès a été tel qu'il a employé en quelques mois plus de cent ouvriers. Enfin, il y a les touristes qui augmentent tous les jours... Oui, je sais, vous trouvez que la vie est chère ici, mais que ce soit avec le sourire ou en fronçant le sourcil, chaque touriste paie tout de même sa note et enrichit le pays.

Notre avenir ? Mais, si nous vivons encore dix ans comme nous avons vécu jusqu'ici, nous serons sauvés. Pendant la guerre, un beau jour on me dit : « Vous allez évacuer la ville. » — Evacuer, comment, où ? — « Comme vous voudrez, il faut disparaître, mesure militaire. » Eh bien, je suis parvenu à vider

la ville; comment ai-je fait? Comme j'ai pu. Ce fut une crise terrible; nous l'avons subie et surmontée. Nous avons mangé la farine du Gouvernement, des oranges, etc... Nous nous sommes arrangés.

Quelles sont les ressources de Tel-Aviv? Mais, la petite industrie. Vous voyez, je ne dis pas la grande, qui demande des ports, du combustible, etc... Nous pouvons faire tant de choses! Par exemple, les meubles en bois courbé, c'est une industrie que nous allons organiser; l'acide carbonique liquide, nous allons le fabriquer aussi, pour les boissons gazeuses... Ainsi, des milliers d'ouvriers auront du travail. Il y a d'autres ressources encore pour la ville; nous allons créer un sanatorium, nous achetons le terrain en ce moment de l'autre côté du Jarcoum; nous allons organiser pour les enfants des bains de sable, des bains de soleil, etc., toute une thérapeutique.

Nous avons, dans la contrée, des fruits toute l'année; nous pouvons avoir des légumes, nous allons embellir encore la ville. Nous songeons à avoir un grand parc, il nous faut un quai que nous gagnerons sur la mer comme à Smyrne. Nous allons avoir bientôt, c'est sur le point d'aboutir, le courant électrique dans chaque maison, à l'usage de la petite industrie; chaque artisan pourra ainsi travailler. Une fois ces positions acquises, nous serons sauvés. Nous sommes préparés à supporter une crise. Je vous le répète, il y a eu des moments où nous avons eu des sans-travail; nous avons eu aussi des moments de dépression. Vous vous souvenez des incidents de 1921, je crois que vous étiez ici; eh bien, après cela nous avons eu des départs; nous sommes arrivés cependant à joindre les deux bouts.

Nous avons toutes les conditions pour un développement sain. Il faut une immigration rurale, c'est vrai, mais tous les jeunes gens de 25 ans qui arrivent ici avec leur femme, ne sont pas disposés à aller à la campagne. Ils se fixent ici et ils sont parfaitement résolus à vaincre toutes les difficultés.

Nous avons mille naissances par an, c'est une situation normale étant donnée notre population. Enfin, je vous signale une caractéristique précieuse, c'est que les habitants de la ville aiment leur Tel-Aviv; il se développe un véritable patriotisme local; ceux qui s'éloignent momentanément de Tel-Aviv, après y avoir vécu, et qui cependant sont allés à Londres, à New-York ou à Berlin, reviennent ici, dès qu'ils le peuvent.

Seulement, puisque vous allez écrire quelque chose sur Tel-Aviv, mon cher Corcos, il faut que vous nous aidiez à obtenir un résultat. Je suis allé à New-York, pour notre emprunt municipal et vous savez comment nous avons parfaitement réussi à le placer. A New-York, dans les villes américaines que j'ai visitées, on m'a montré de belles choses, certes, et je les ai admirées. Mais, quand je voyais une bibliothèque, un terrain de jeux, un parc, j'apprenais en même temps que cela avait été fondé par M. X. ou M. Y. Je vous demande d'appeler là dessus l'attention. Il y a beaucoup de juifs riches dans le monde, et qui seraient disposés à faire œuvre utile, avec partie de leur fortune. Pourquoi ne s'est-il pas trouvé encore un juif riche qui nous aide à bâtir une immense bibliothèque municipale, un terrain de jeux, un vélodrome, un sanatorium? Certes, nous ne demandons rien, mais enfin nous ne refusions rien. Je dis cela au nom des habitants de Tel-Aviv qui ont déjà tant fait pour leur ville! Nous voudrions un jardin botanique. Ne croyez-vous pas que ce serait une œuvre utile? Nous le créerons seuls certainement, mais si quelque grand juif veut l'entreprendre, nous n'y mettrons pas d'amour-propre!

Vous n'imaginez pas jusqu'où va l'ambition de nos concitoyens, conclut M. Dizengoff en riant. Nous voulons organiser ici des fêtes de carnaval splendides, et il y aura encore des jeux olympiques; nous avons toute la jeunesse qu'il faut pour cela, vous le verrez avant peu. Que dites-vous d'une jeunesse juive organisant des jeux olympiques? Nous mon-

trérons combien nous sommes régénérés par la liberté. Et nous allons organiser encore des expositions... Dites tout cela, afin que le monde le sache !

Je suis très aimablement convié par M. Dizengoff au banquet donné à la salle des Fêtes, à MM. Weizmann et Sokolow. Ce n'était qu'un demi-banquet puisqu'on n'y devait recevoir que des boissons, des fruits et de la pâtisserie. Lorsque j'arrivai la salle était déjà archi-comble ; les invités sont littéralement entassés coude à coude autour de nombreuses tables. La circulation entre les rangées est presque impossible, je me glisse tant bien que mal vers le fond de la salle et je finis par me trouver placé derrière M. Weizmann, qui m'avait amicalement fait signe. Je mets à profit cette situation pour admirer sa belle tête forte. A l'ampleur de sa boîte crânienne je me plais à imaginer que toutes les langues qu'il parle peuvent, dans ces circonvolutions, accumuler aisément leur vocabulaire ! M. Weizmann se retournant me dit : « Eh bien, que dites-vous de l'incident de Damas ? Heureusement que cela ne n'est pas passé en Palestine ! »

M. Balfour venait d'être accueilli, à Damas, par une manifestation arabe qu'il avait fallu dissiper. Deux hommes furent tués et plusieurs blessés. Il est de toute évidence que cette manifestation, survenue en Palestine, y aurait eu un énorme retentissement. M. Balfour avait été amené en Palestine par Weizmann, mais c'était un coup de hardiesse. Les juifs eurent de la chance, — de même qu'ils en avaient eu, alors que le soleil, caché la veille et le lendemain, se montra radieux pour l'inauguration de l'Université, — ce qui frappe beaucoup l'esprit des musulmans superstitieux. Aucune manifestation anti-anglaise, ni même anti-juive n'eut lieu pendant le séjour de Balfour en Palestine. Il est vrai que des esprits subtils pensent qu'il est plus impor-

tant encore que cette manifestation hostile ait eu lieu hors de la Palestine, car cela montre le lien qui unit toute la communauté arabe... tant il est vrai qu'en politique on peut tout soutenir.

M. Weizmann est, ce soir, parmi ses invités comme un souverain dans les différentes parties de son État ; je le lui dis, il a un bon sourire de remerciement ironique.

M. Souprassky, président du club sioniste, qui a le premier la parole, souhaite les bienvenues en termes énergiques. Il prononce le nom de Herzl, et toute l'assemblée silencieusement se lève un instant ; puis les noms de Sokolow et Weizmann, qui sont acclamés longuement.

M. Achad Haam, le grand philosophe national spiritualiste, est parmi les invités ; lorsque, très tôt, il se retire, il est salué respectueusement par l'assemblée ; M. Rosenbaum, ministre des affaires juives en Lithuanie, est également présent ; ainsi que le grand rabbin de Cracovie.

Arrêt des discours ; sur la scène viennent chanteurs et chanteuses qui vont nous régaler de musique. M. Weizmann, à l'annonce d'une chanson, se penche et me dit : « J'espère que ce sera bientôt »... Je n'avais pas compris le titre, dit en hébreu naturellement. De suite, M. Weizmann se ressaisit, et comprenant que... je ne comprends pas, me dit avec une politesse habile : « N'est-ce pas que cet artiste a une belle voix ? » Et je suis réduit à répondre piteusement : « Oh merveilleuse ! »

Contraste : quand, à Paris, quelqu'un dit : « Je parle hébreu », on le regarde presque avec ahurissement. Ici, demandant mon chemin un jour, à un jeune homme, de seize ans environ, il me répond en anglais et me dit : « Vous venez de Londres ? » — Non, je suis français. — « Et pourquoi ne parlez-vous pas hébreu ? C'est étonnant que les juifs de France ne parlent jamais « their own language » leur propre langue ! Pour lui, sans doute possible, c'est l'hébreu qui est la langue des juifs de France !

Un artiste vient chanter un poème de Bialik, qui est présent et très près de moi, je le regarde ; les yeux mi-clos, il semble savourer les applaudissements unanimes qui accueillent son nom. Sur les 1.500 personnes présentes, il n'y en avait certainement pas plus de deux ou trois ne comprenant pas l'hébreu. Tout l'auditoire goûte la langue riche de la nouvelle poésie lyrique.

Entre, à ce moment, Tschernichowsky, le grand poète national, et toute la salle, debout, l'acclame. Le culte des hommes qui exaltent l'énergie nationale est à son point culminant étant donné la jeunesse d'âme de ce peuple. Je vois, à quelque distance, le masque rigide de Mme Chochana Avivit, la tragique artiste à la force concentrée et ardente.

Les jeunes macchabées, tout vêtus de blanc immaculé, gantés de blanc, avec sur leur blouse l'insigne bleu brodé, montent la garde coude à coude sur les degrés de l'escalier. C'est aussi beau, ma foi, que les gardes de Paris sur les marches de l'escalier d'honneur de l'Opéra, et c'est plus touchant, car la symétrie, ici, est doublée d'un symbole.

Quand Dieu fit alliance avec Abraham il lui dit : « je donne à ta postérité ce pays, depuis le torrent d'Égypte jusqu'au grand fleuve ou fleuve Euphrate. » Moïse renouvelle au nom du Seigneur la même promesse « Allez au pays des Chananéens et au Liban jusqu'au grand fleuve, au fleuve Euphrate. » Et d'une manière plus précise encore : « Votre frontière s'étendra du désert au Liban et du fleuve Euphrate jusqu'à la mer occidentale. »

LES PROFESSEURS DE NOTRE-DAME DE FRANCE

Me voici devant M. Gordon, organisateur de l'Exposition du proche Orient. C'est un petit homme mince d'une cinquantaine d'années et qui parle très précisément le français.

— Nous avons organisé l'année dernière, dit-il, une exposition des produits du pays. Personne ne nous a aidé, notam-

ment le Gouvernement anglais ne croyait ni au succès, ni à la nécessité de cette exposition. Nous avons formé un Comité privé, dont les membres ont avancé, de leurs deniers propres, les sommes voulues. Notre pensée était de rapprocher l'Occident de l'Orient. Nous pensons que si on doit faire beaucoup pour l'agriculture, tous les juifs, cependant, ne peuvent devenir agriculteurs. Les israélites sont des intermédiaires naturels entre les peuples de l'Occident et les peuples de l'Orient ; ils ont toutes les qualités voulues pour cela. D'ailleurs notre exposition ne visait pas seulement les juifs, nous sollicitons les non-juifs, nous en avons eu : des chrétiens et des arabes.

Après le succès très réel que nous avons remporté, le Gouvernement a changé ses vues ; au début on nous disait : « Mais puisqu'il y a des oranges chez le marchand d'oranges. quelle utilité y a-t-il à montrer des oranges à votre exposition ? » Aujourd'hui, que le succès s'est affirmé, le Gouvernement nous a offert des facilités particulières pour l'entrée des matières premières que nous introduirons à notre exposition. Nous sommes, bien entendu, partisans, pour le moment, d'un régime protecteur en Palestine, quoique, doctrinalement, nous soyons libres-échangistes. Il est si visible que nous travaillons bien, non seulement dans l'intérêt juif, mais dans l'intérêt du pays, que, même la presse arabe, ne nous critique pas. Toutes les fois que quelque chose de juif s'organise, les journaux arabes discutent ; ici, rien.

Notre future Exposition ouvrira en septembre ou octobre. Nous obtiendrons la participation de l'Égypte, de la Syrie, etc., bien entendu chacun de ces pays participant pour les produits qui ne concurrencent pas les nôtres.

Notre œuvre est très utile, car les juifs qui viennent ici ne connaissent pas les mœurs commerciales de ces régions ; ils viennent de Pologne, de Lithuanie, d'Ukraine, où les mœurs commerciales sont entièrement différentes. Nous voudrions donner à cette exposition le rôle que joue la foire de Leipzig ;

aussi notre Comité restera-t-il permanent. Voyez, pour la fourrure, ce qui se passe à Leipzig : les ouvriers et les patrons sont juifs, on ne trouve pas de fourrures à Leipzig et c'est pourtant le centre de cette industrie. De même à Amsterdam, on n'y trouve pas de diamants, mais les diamantaires juifs en ont fait le centre de l'industrie diamantaire. Nous ferons de Tel-Aviv et de sa plaine le centre d'une activité commerciale.

Je demande à M. Gordon pourquoi ce ne serait pas telle autre région, la Syrie par exemple, qui remplirait ce rôle.

— La Syrie est beaucoup plus fertile, répond en souriant M. Gordon, mais elle manque de juifs ! Les Français tâcheront de convertir les Syriens, ils voudront en faire de bons français, mais les français eux-mêmes ne viendront pas s'installer en Syrie. Ce serait cela, la chose essentielle. Ce que les français ne feront pas en Syrie, les juifs le feront en Palestine.

Les arabes comprennent que c'est eux qui bénéficieront d'abord de la venue des juifs. Je suis persuadé qu'à côté des juifs créateurs de richesses, des arabes capables noueront des relations avec des arabes syriens ou égyptiens. De sorte que les juifs, finalement, seront encore le facteur de création du développement économique du monde arabe.

En attendant, nous constituons une société, la *Palestine Exhibition and fair corporation Ltd*, au capital de 20.000 £. Ne croyez pas que nous sommes embarrassés pour le capital. Il y a ici beaucoup d'argent. Tous les juifs qui sont en Palestine ne tirent pas leur subsistance du pays. Il y en a dont les affaires sont à Chicago ou ailleurs. Je connais un américain qui vit ici et qui possède au bas mot 60.000 £ de capital. Demandez-lui pourquoi il vit ici, il vous répondra : « Je n'ai pas accès dans la haute société de Chicago, quelle que puisse être ma fortune, parce que je suis juif, sorti du ghetto récemment. Ici, je suis quelque chose et je suis quelqu'un. Cet homme peut-être se soucie peu de littérature anglaise, et peut-être peu de littérature hébraïque, mais il se trouve

chez lui, dans cette ville juive. Son idéal, c'est d'avoir une jolie villa, un joli jardin. Il y a beaucoup de juifs en Palestine comme celui-là. Nous allons promouvoir des industries nouvelles. Voyez cet album.

Je jette les yeux sur une série de cartes et de graphiques d'une clarté, d'une méthode et d'une signification touchantes. Ce très bel album chante, en langage mathématique la grandeur future — éventuelle — de la Palestine, mais pour M. Gordon, il n'y a pas là des hypothèses.

— Prenez les tableaux relatifs à la canne à sucre, nous dit-il. Le sucre de canne est toujours fabriqué par des ouvriers mal payés. Nos ouvriers veulent être bien payés. Nous ferons du sucre de betterave. Des milliers d'hectares ont été achetés du côté de Caïffa pour y planter de la betterave, mais nous ferons aussi de la canne dans des régions où elle convient mieux.

— Comment expliquez-vous les aléas subis par le vin ?

— Le vin n'a pas pleinement réussi pour deux raisons à mon avis : d'abord, ce n'est pas la qualité de luxe qu'il fallait cultiver, ensuite, je me permets de penser que le baron n'a pas toujours eu le personnel technique qu'il eut fallu. Dans les caves de Richon, il n'y a pas les experts que l'on trouve en France, par exemple. Si la fortune des Rothschild avait été gérée d'une façon équivalente à celle dont a été gérée l'affaire de Richon, la fortune elle-même aurait été bien compromise ! Evidemment, il y a à Richon un ancien personnel très dévoué, mais qui n'a jamais été préparé à fournir des chefs de cave qualifiés.

On pouvait aussi cultiver le raisin de table, qui est vendu huit fois plus cher que le raisin de vin. Remarquez que, pour bien des produits, la Palestine et l'Égypte sont complémentaires, de même que sont différentes la mentalité des deux peuples : la tomate égyptienne est énorme, mais elle est pleine d'eau ; la nôtre est petite, mais savoureuse. L'ennui

c'est que, entre l'Égypte et la Palestine, il y avait autrefois sur le canal un pont qui a été détruit pendant la guerre ; c'est très fâcheux.

Pour le pétrole, il est plus que probable que nous en trouverons près de la mer Morte, mais s'il n'y en a pas, la Palestine sera traversée par la pipe-line de Mossoul jusqu'à Haïffa, qui sera le Batoum de la Méditerranée.

Dans quelques mois, je suis convaincu que nous fabriquerons ici des automobiles !...

Allez voir notre fabrique de chaussures et remarquez comment procèdent nos usiniers ; un quart du terrain acheté, pour le bâtiment de l'usine, trois quarts réservés, mais qui seront vite couverts. A la fabrique de chocolat, il y avait 10 ouvriers, il y en a maintenant 160. Et cela en trois ans.

— Ne craignez-vous pas une crise après une telle fièvre ?

— Je n'ai pas l'impression d'une crise possible. Il faut, au contraire, que Tel-Aviv ne consiste pas seulement en cent cinquante boarding houses. Qu'est-ce que l'industrie du tourisme, si elle n'a pas pour complément une industrie et un commerce locaux ? A Tel-Aviv, vous ne trouverez pas un cordonnier ni un tailleur en chômage. Ceux-ci, au bout de très peu de temps, se font construire une maison. En Angleterre, ils mettent des années à obtenir ce résultat. Même prospérité pour les menuisiers, les maçons, etc. J'ai vu seulement deux faillites en plusieurs années ; encore ces commerçants, depuis, se sont-ils réhabilités. Quant au prix de la main-d'œuvre, il est de 33 piastres. Eh bien, comparez-le à celui d'Angleterre ou d'Amérique ?

Nous remercions M. Gordon dont le robuste optimisme, certainement, est la meilleure garantie du succès futur de ses entreprises. En rentrant nous remarquons de belles librairies très bien achalandées en livres anglais, français, allemands. Il y a dans cette ville sept grandes librairies et trois plus petites. Tel-Aviv est bien un centre d'idées et de projets.

Me présentant aux bureaux de la Palestine Jewish Colonial Association, (P. I. C. A.) je suis reçu par M. Brill (1) directeur, assisté de M. Guinsbourg, que j'avais déjà vu précédemment, et de M. Friedman, qui, devait la semaine suivante, nous accompagner à Petak-Tikva.

M. Brill nous parle d'abord de Tel-Aviv : c'est le mouvement perpétuel. On ne peut encore savoir ce que cela donnera très précisément, mais on peut tout espérer. Puis il nous parle de Petak-Tikva, dont je demande si la colonie est en bénéfice ou en déficit.

— Pour le vin, ce qui a rendu les choses difficiles, c'est que le prix de vente a varié ces années passées dans de grandes limites, de 3 £ à 85 piastres. Cela crée une certaine instabilité économique. Pour le tabac, il a été fait jusqu'à 250.000 kilos. C'est un résultat, si vous observez que nos juifs sont plutôt des commerçants que des agriculteurs et qu'il s'agissait d'une culture nouvelle. Beaucoup se sont mis au tabac, la vente n'a pas suivi la même progression que les plantations. Le tabac de luxe s'est le mieux vendu, mais déjà on songe à fabriquer des cigarettes en Palestine.

— Voyez-vous, conclut M. Brill, il y a progrès. Pendant des siècles les juifs du monde ont envoyé de l'argent à Jérusalem pour y faire prier, maintenant on en envoie pour coloniser. Autrefois, il fallait tout donner. On a imaginé cette réponse plaisante, d'un pauvre à son donateur : « Vous me donnez du pain, mais il faut aussi que vous me donniez de l'argent pour m'acheter un dentier ! » Maintenant on donne du travail et c'est tout.

1. Quelques semaines après cet entretien M. Brill est décédé, laissant d'unanimes regrets.

Les arbres, morts et vivants, sont pareils
l'hiver. Le printemps les rendra différents.

(PROVERBE ORIENTAL)

Je désire maintenant visiter la station expérimentale de Jaffa.

En route, je vois une rangée de décrotteurs alignés derrière leurs boîtes; et tous prennent leur frugal repas... avec du pain azyme: Voilà ce qu'on n'aperçoit nulle part ailleurs qu'à Tel-Aviv, ville juive. Je souligne avec plaisir que, si la plupart des rues de Tel-Aviv sont encore des pistes de sable fin entre deux trottoirs, il y a un commencement de pose d'asphalte. J'aperçois des ouvriers qui terminent l'asphaltage d'une large rue et plusieurs sont déjà terminées.

M. le Professeur Warburg, très aimablement, quoique ce jour-là la station fût fermée, s'est mis à notre disposition, et nous visitons une à une toutes les salles de ce remarquable établissement divisé en plusieurs sections: Pathologie végétale, Botanique, Botanique appliquée, Economie rurale, Entomologie, Sélection de semences. On espère, l'année prochaine, créer une section d'arboriculture.

La section d'entomologie est dirigée par le fils du Dr Bodenheimer, qui cultive et élève les parasites afin de trouver les ennemis des parasites. Voici, par exemple, des étoffes traitées où les mites ne peuvent pénétrer, et des étoffes non traitées dévorées par les mites. Mêmes études pour les oliviers.

M. Jean-Richard Bloch demande: « Est-ce que les colons arabes s'intéressent à tout cela ? »

M. Warburg, pour toute réponse, a un bon rire silencieux,

M. le Professeur Warburg a donné sa vie à l'étude des plantes. Il est l'auteur d'un traité connu internationalement: *Les plantes du monde*, en trois gros volumes, qui fait autorité. Il a dirigé pendant dix ans des revues techniques agricoles.

Aujourd'hui, il s'occupe en Palestine de recherches de propagande et d'enseignement.

La station est fort belle, cependant elle ne dispose pas d'un terrain assez arrosable pour ses besoins. Pour cette raison, elle sera transférée bientôt à l'intérieur du pays. Les laboratoires sont entièrement entretenus par le Keren Ha Yesod et le budget est de 7.000 £. Les savants et techniciens attachés à l'établissement sont de toute origine : allemands, polonais, russes, américains, plus deux femmes diplômées. La bibliothèque est honorable, mais le Dr Warburg se plaint de n'avoir pas d'argent pour acheter les livres qu'il faudrait. Presque tout est en langue allemande. Lord Balfour a promis d'envoyer des livres anglais. La station envoie ses publications et reçoit en échange celles de différents pays. Malgré les demandes répétées, il n'est rien envoyé de France et c'est bien fâcheux. M. le Professeur Warburg désirerait en effet, recevoir des communications de Grignon, de Montpellier et de notre Ministère de l'Agriculture. Je m'étonne de cette absence qui, réparée, maintiendrait la science française présente, en Palestine. Bientôt, sur un grand terrain près de Rechoboth il sera pratiqué des cultures d'essai mais il y a des difficultés avec les arabes pour l'acquisition de cette terre.

La conclusion tirée par M. le Professeur Warburg de ses travaux est la même que celle à laquelle est arrivé M. le Professeur Ettinger.

— Nous n'avons pas, jusqu'ici fait des découvertes absolues, mais nous avons fait d'utiles travaux, spécialement pour les fruits : oranges, bananes, etc. Nous sommes arrivés à cette conclusion que tous les fruits qui font la richesse de la Californie, sont susceptibles d'être récoltés ici et de faire la richesse de la Palestine. Pour le tabac qu'on a cultivé déjà en grand, ce qu'il faut c'est obtenir seulement le tabac qui paie, une sélection doit être opérée.

Nous croyons, poursuit M. le Professeur Warburg, que

l'avenir dans l'Emek ce sera la culture mixte. Nos experts, qui connaissent la Californie, disent que l'Emek pourra être organisé pour le bétail, qu'on y pourra récolter abondamment le fourrage et le blé, l'avoine et le maïs. Le blé y est de très bonne qualité pour la fabrication du macaroni. Nous avons de belles collections de semences, que nous distribuerons dans le pays. Nous développerons encore la culture des oranges, des grappe-fruits et des mandarines. Le grappe-fruit se vend très cher et est consommé en grosses quantités en Amérique où chaque américain, à son breakfast, en mange un.

En ce qui touche les poulets, il y a des difficultés à cause de certaines maladies parasitaires. Nous espérons triompher de ces difficultés ; il y a déjà des travaux très poussés en ce sens.

Un de nos directeurs envisage de créer un jardin botanique des plantes de la Bible et du Talmud. Cela serait très intéressant, à bien des points de vue et très palestinien.

Pour réaliser tout ce à quoi nous songeons, nous voudrions que fût institué un Keren Kayemeth universitaire, de manière à intéresser les gens qui peuvent donner de l'argent pour des recherches scientifiques. En Amérique, nous ne doutons pas du succès d'une telle institution. Nous comptons, à l'Université, sur mille élèves au moins dès qu'elle sera ouverte. Nos étudiants viendront de toutes les parties du monde car des jeunes gens juifs tiendront à honneur de venir de partout passer un ou deux semestres à l'Université de Jérusalem. Ce sera un centre spirituel qui attirera la jeunesse de tout le monde juif. Des jeunes gens de Palestine iront étudier au dehors, mais beaucoup du dehors viendront ici.

Pour reconstituer le foyer palestinien, bon an mal an, un juif de France donne 18 centimes à peu près, un Italien 50 centimes, un juif anglais moins de 2 francs.

FRÈRES THARAUD

M. Bograchow, directeur du Lycée de Jaffa, nous attend dans sa coquette salle de travail, sur rez-de chaussée exhaussé d'une villa agréable. Il entre de suite en matière :

— Nous avons ici 725 élèves de six à dix-huit ans ; il y a quatre classes préparatoires ; 60 o/o des enfants paient leur scolarité de 8 à 22 livres sterling. Nos manuels d'enseignement sont en hébreu, mais, bien entendu, nous n'en avons pas encore pour toutes les matières. Chaque école de l'intérieur nous signale les enfants qu'elle possède particulièrement doués et qui, de ce fait, obtiennent dispense de payer à notre Gymnase. Presque 40 o/o de nos élèves sont des filles et l'enseignement est mixte.

— Quels inconvénients la pratique a-t-elle révélés à l'enseignement mixte ?

— Je n'en vois guère à retenir ; sans doute il faut toujours surveiller les élèves, en cas de promenades collectives, par exemple, comme ces temps derniers où nous sommes allés à la mer Morte ; le caractère mixte de la caravane demande plus de soins, mais, dans ces occasions, ce n'est pas à proprement parler l'enseignement.

Dans les classes inférieures la séparation des sexes se fait toute seule, les petits garçons instinctivement vont avec les garçons ; dans les classes supérieures, évidemment, il se présente des cas d'amitié, d'isolement à deux, mais cela n'a aucune conséquence. Chez nous, par exemple, vous ne verrez jamais d'inscriptions sur les murs, cela n'existe pas. Les mauvaises habitudes des enfants sont également inconnues.

Nous avons de nos anciens élèves qui deviennent profes-

seurs, ensuite, chez nous; tous sont toujours partisans de l'enseignement mixte. Je signale qu'il y a des mariages nombreux entre anciens élèves des deux sexes. Dernièrement, il y eut une réunion générale de nos anciens élèves; c'était intéressant d'avoir leur opinion, ils étaient devenus des hommes et des mères de familles; eh bien, l'opinion fut que l'enseignement mixte devait être maintenu. Un seul assistant a parlé contre, disant qu'à son avis, si l'enseignement n'était pas mixte, les garçons seraient plus hommes, moins efféminés; il croyait que les garçons, entre eux, pourraient recevoir une éducation plus robuste. Pour moi, je pense qu'il faut être trois quarts garçon mais un quart fille, cela est bon.

— Mais la présence des filles ne rend-elle pas plus médiocre le niveau des études ?

— Nous avons, dans notre gymnase, deux divisions, classique et moderne. La plupart des garçons suivent l'enseignement moderne, les jeunes filles le classique. Je dois reconnaître qu'en général — sauf les exceptions — dès quinze ou seize ans les filles ne peuvent plus suivre aisément les jeunes garçons qui sont plus attachés au travail. Les fillettes ont des raisons d'absence, de fatigue. Dans la division classique il y aura, par exemple, 25 filles contre 35 garçons; dans la moderne 25 garçons et 5 filles.

— Votre gymnase a-t-il l'équivalence des diplômes avec ceux des établissements européens ?

— Oui, dans toutes les Universités de l'Europe notre baccalauréat a l'équivalence. Ce fut d'abord admis en France, en Allemagne. En Angleterre il y a seulement quelques examens supplémentaires.

— Comment fut fondé ce gymnase ?

— Nous étions, au début, trois ou quatre professeurs libres qui avons décidé sa création. Plus tard nous avons reçu une subvention. Notre budget est de 12.000 £ sur lesquelles les parents paient 9.000 et l'organisation sioniste 2.500. Nous

avons 34 professeurs dont le salaire est, au début, de 13 £ pour s'élever à 25 £ par mois après quelques années. Le salaire de début permet à peine de vivre, le salaire final permet une existence décente.

— Votre enseignement est-il religieux ?

— Notre enseignement est absolument libre. Nous enseignons la Bible, comme littérature du peuple juif, le Talmud est, pour nous, une encyclopédie.

En ce qui concerne les langues vivantes, après la septième année nous enseignons l'anglais, l'arabe, le français ; — cette dernière langue est obligatoire pour la division moderne, facultative, avec le latin, pour la division classique. Pas de grec.

— Pourquoi l'arabe est-il obligatoire ?

— Parce que nous sommes un peuple entouré d'arabes, la langue arabe est sœur de la langue hébraïque.

A ce moment, entre un jeune homme, fils de M. Meeroff, sioniste connu de Paris. Ce jeune homme a fait ses études au Lycée Charlemagne ; il est au gymnase depuis quelques mois ; il parle couramment l'hébreu vulgaire, mais déclare ne pouvoir lire les poèmes de Bialik. Il va suivre avec intérêt la suite de l'entretien.

— Nous apprenons aussi l'arabe, continue M. Bograchoff, parce que cette langue n'est pas inutile pour la grande culture. Les Maimonide, les Ben Yéhouda ont écrit en arabe et leurs écrits sont utiles à l'étude philosophique. Notre langue est encore pauvre de bien des mots ; elle ne peut emprunter des expressions aux langues aryennes à cause des particularités de son génie interne, elle le peut à l'arabe, qui est tout proche de nous. De plus, nous sommes un îlot juif dans un océan arabe. Je sais bien que les arabes méconnaissent les intentions des juifs, mais ils comprendront un jour que nos intentions sont bienveillantes. La preuve est que nous avons toujours quelques élèves arabes au lycée ; avant la guerre nous en avions davantage, jusqu'à 15.

— Les arabes, eux, enseignent-ils l'hébreu ?

— Non, même la langue anglaise n'est pas obligatoire chez eux, mais leurs écoles sont bien supérieures à ce qu'elles étaient autrefois ; il y a eu de grands progrès. Les livres d'enseignement moderne, en arabe, sont plus nombreux que ceux en hébreu.

— Votre enseignement a-t-il quelque rapport avec celui de l'Alliance Israélite ?

— Nous sommes absolument indépendants de l'Alliance.

— La langue française est-elle en diminution marquée ?

— Oui, la langue française est en diminution.

— Que deviennent vos anciens élèves ?

— 30 0/0 environ s'en vont dans les colonies de l'intérieur ; dans chaque koutzwoth (1) il y a de nos anciens élèves ; 30 0/0 vont étudier en Europe. Certains se font professeurs, d'autres, fonctionnaires de l'organisation sioniste ou du Gouvernement anglais.

Les promotions annuelles sont de 50 élèves environ.

— Quelle est votre opinion sur l'intensité du mouvement intellectuel en Palestine ?

— Il nous arrive par chaque bateau des centaines d'intellectuels de toutes professions ; ne trouvant pas à s'employer dans leur spécialité, ils acceptent le travail qu'on leur offre. Mais cela ne diminue en rien le désir général d'instruction qui est dans la race.

— Y a-t-il, selon vous, une opinion publique arabe ?

— Les arabes ne sont plus du tout ce qu'ils ont été. Tant que vous pouviez, autrefois donner un batchich vous pouviez, en même temps, donner un coup de pied, mais maintenant beaucoup d'arabes des villes se sont développés ; et sans doute je sais que certains de ceux-là détestent le juif.

1. Colonies agricoles à tendance socialisante plus ou moins développée.

— Qu'augurez-vous de l'avenir sur ce point ?

— Je crois qu'on pourra trouver le moyen de vivre amicalement avec les arabes et les chrétiens. Le pays est pauvre, nous pourrions l'enrichir et cette richesse commune maintiendra l'entente. Les perspectives sont nombreuses. Si nous arrivons, par exemple, à trouver du naphthe exploitable à la mer Morte, ce sont des centaines de milliers de personnes qui gagneront là leur vie.

— Recevez-vous beaucoup d'élèves venant des colonies juives ?

— Pas en nombre. Nous avons peut-être 30 à 40 élèves venant des colonies. C'est que la vie, ici, est trop chère. Il faut compter environ 10 £ par enfant et par mois. Pour un colon, c'est beaucoup. Enfin, les colons pensent qu'il est préférable, pour les enfants, de cultiver la terre et d'en vivre, plutôt que de grossir le nombre des médecins, des avocats, des professeurs.

Pour nous, précisément pour cela, nous voudrions changer les programmes d'enseignement, concentrer tout notre enseignement autour du travail. Nous voudrions enseigner, par la pratique même du travail, le professeur donnant l'exemple. Jusqu'ici les élèves écoutent le professeur, répètent ce qu'il a dit et deviennent ainsi des poupées automatiques. Nous voudrions développer l'intelligence, l'initiative des enfants. Pour être un bon paysan il faut savoir beaucoup de choses ; c'est vrai partout mais spécialement ici, puisque le colon reçoit un terrain désert et nu. Ce sont seulement des hommes instruits qui peuvent changer des marais en terre féconde. Ils ne doivent pas avoir reçu seulement une instruction universitaire, mais préférablement pratique.

— Quelle influence donnez-vous à l'organisation ouvrière sur le développement futur de l'esprit de vos anciens élèves ?

— Une organisation ouvrière, ce n'est déjà plus les ouvriers, c'est quelque chose qui se superpose à eux. Si l'organisation

ouvrière trouve qu'il est bon qu'il y ait en Palestine de grandes usines, nous les aurons. Je considère que l'avenir de la Palestine est conditionné par l'intelligence des dirigeants ouvriers.

Je remercie M. Bograchow pour la netteté de ses déclarations et, avant de partir, je demande à M. Meeroff fils s'il est satisfait du milieu étudiantin où il vit.

— Non, me dit-il ; je suis ici pour apprendre l'hébreu, mais il n'y a pas seulement une question de langue ; il y a une question d'atmosphère. Tel-Aviv est une petite ville encore, on s'y sent un peu isolé du reste du monde. La jeunesse, ici, n'est pas touchée par les grandes idées mondiales. Cela viendra, mais, pour le moment, elle manque d'idées générales (1)

« Chacun avait, en sa physionomie de la joie comme pour quelque chose de personnel !

Le samedi palestinien, au premier abord, semble rebutant. Quoi, toute la vie sociale va s'arrêter ? Mais, après quelques jours de vie dans cette atmosphère, le point de vue change. Oui, sans doute, le samedi est un jour de repos absolu. C'est une trêve totale. Les rues sont désertes à moitié, mais, par contre, elles appartiennent aux piétons et aux familles. Il n'y a plus de chantiers avec des ouvriers, il n'y a

1. Parmi les établissements scolaires dignes de retenir l'attention, je signale bien volontiers la Jewish public School de Haïffa. Elle abrite 450 élèves dont seulement un très petit nombre appartient à des familles aisées. Ces enfants ont subi l'influence déprimante des pogromes avant leur arrivée en Palestine, et, depuis, ils vivent dans des maisons peu salubres. Leur état s'est un peu amélioré par une bonne surveillance médicale, ainsi que le travail et les jeux en plein air. L'année dernière un séjour au Mont Carmel, sous la tente, a été facilité à un petit nombre d'entre eux. La direction de l'Ecole désirerait généraliser cette pratique, qui a donné d'excellents résultats... Mais l'argent manque ! Si des âmes généreuses voulaient intervenir... la vie normale de ces enfants est vraiment en jeu.

plus de voitures, il n'y a plus le bruit étourdissant des trompes d'automobiles qui, dans toute la Palestine, déchirent littéralement le tympan. Je m'étonne qu'un homme de goût comme le haut commissaire n'ait pas proscrit ces odieux Klaxons qui aboient leur avertissement barbare. Qu'il y ait, le samedi au moins, du silence à Jérusalem et du silence à Tel-Aviv, c'est une chose bien appréciable. La démarche des promeneurs s'en ressent, elle est plus souple, plus aisée, plus heureuse.

Je désire voir la synagogue centrale pendant l'office du Shabbat. En m'y rendant j'aperçois que dans certaines maisons privées, des réunions de fidèles sont en prière.

La grande synagogue, qui était déjà en construction à mon premier passage à Tel-Aviv, n'est pas encore achevée. Les proportions, au surplus, ont été mal calculées car doré et déjà elle est sensiblement trop exigüe pour la population destinée à la fréquenter. Quoique non achevée, à peine couverte de planches, de velum et d'un toit provisoire, l'office y est célébré. Et c'est une chose bizarre que de voir tant de gens en prières, avec leur taleth, et leur chapeau haut de forme, au milieu des piliers d'échafaudages et de barrières en planches. On me conte, je ne sais si c'est exact, qu'il y aurait des difficultés techniques pour l'élévation et la mise en place du dôme primitivement prévu... J'ai l'impression que la synagogue, une fois achevée, sera très belle, mais qu'à coup sûr Tel-Aviv en construira une autre encore plus belle, peu d'années après.

En attendant, c'est là une imposante construction de ciment armé, au style un peu oriental, tout en paraissant conçue à la moderne par sa clarté et les proportions de ses différentes parties.

Après l'office nous allons rendre visite à M. Levantin qui a été, pendant sa vie active, directeur général de l'*Anglo-Palestine Bank* et qui vient de prendre sa retraite.

— J'ai bientôt 70 ans, dit-il, je dois prendre quelque repos, d'autant que je veux publier un livre donnant mes idées sur la colonisation et la construction du pays.

Je demande à M. Levantin de nous indiquer le thème principal de son futur livre. Il nous le donne volontiers.

M. Levantin est partisan de la colonisation capitaliste ; il pense que les jeunes gens qui forment les « kutzwoth » c'est-à-dire les groupements socialistes ou communistes, sont irresponsables et que cela est mauvais ; la plupart n'ont même pas de famille. Ce ne sont pas des éléments stables, socialement parlant. M. Levantin pense qu'il aurait fallu constituer une grande banque, avec un gros capital dès le début, 25 ou 60 millions de livres sterling, et qui aurait tout organisé avec un plan et des directives absolues. On aurait dû introduire en Palestine seulement des familles et possédant un capital, c'est-à-dire susceptibles de créer des entreprises et d'enrichir le pays. La Banque leur aurait fait des avances proportionnées aux moyens personnels que ces familles auraient eus elles-mêmes. Le tout aurait été basé sur le principe de la théorie capitaliste : la responsabilité.

M. Shapiro, présent à l'entretien, intervient sur ce point : Les ouvriers, ont ici, dit-il, cela est vrai, des exigences multipliées, ils veulent par exemple travailler seulement huit heures parce que c'est la loi laïque, et chômer encor le jour de kippour, parce que c'est la loi religieuse. Pour les accidents du travail, encore, les ouvriers ont des exigences exagérées. Des exemples sont donnés par M. Shapiro. Tel ouvrier se déclare atteint de hernie ; il a travaillé chez vous quelques mois auparavant, il prétendra que c'est chez vous qu'il a contracté la hernie et vous serez condamné à lui payer une indemnité... Le rabbin est presque toujours pour l'ouvrier, parce que le judaïsme, après tout, c'est une sorte de socialisme, conclut souriant M. Shapiro.

Je laisse M. Levantin à ses plans de colonisation capitaliste

et je ne cherche pas à préciser les multiples objections que rencontreront ses conceptions.

En cheminant au retour, je fais part à M. Shapiro de l'observation de M. Gordon sur les ouvriers de Richon le Zion, et le manque de personnel technique, qualifié. M. Shapiro reconnaît que le personnel de cette colonie n'a pas toujours été ce qu'il aurait dû être, qu'il est vrai qu'il n'y a pas, par exemple, de maître de chai compétent, mais il déclare qu'il y aura peu à peu un renouvellement du personnel, aujourd'hui insuffisant.

Nous parlons ensuite de l'immigration polonaise actuelle. M. Shapiro me fait remarquer que cette immigration est, moins que la précédente, sous le contrôle de l'organisation sioniste. L'organisation sioniste voudrait précisément la régir et la réglementer, car elle se considère comme ayant les prérogatives de l'Etat en Palestine. Les polonais sont des juifs anciens : l'organisation sioniste représente pour eux un judaïsme nouveau, que les polonais ne comprennent pas toujours. Par exemple : le Fonds National dit : Nous ne vendons pas la terre, mais nous la donnons en perpétuelle location. C'est trop subtil pour un colon polonais. Qui sait si dans vingt ans les colons ne recevront pas à coup de fourche les percepteurs du Fonds National ? Les instincts humains sont partout les mêmes ; avoir un land-lord à qui payer le loyer ou avoir un Fonds National, n'est-ce pas singulièrement équivalent ?

Qui vivra verra !

Nous rentrions à l'hôtel et nous croisons des groupes joyeux. M. Shapiro proposa une promenade sur la plage de Tel-Aviv. Nous nous y rendîmes à pied, car il n'y a pas, bien entendu, un seul véhicule roulant un samedi à Tel-Aviv. Je fus abasourdi en voyant l'agrandissement de Tel-Aviv sur les sables mêmes de la plage. Là, où, il y a trois ans, j'avais vu la grève déserte, là où j'avais vu les baraquements du camp

d'immigrants, s'élèvent des immeubles par centaines et à perte de vue. Le long de la mer, un trottoir asphalté permet une promenade commode, et le trottoir est sillonné de gens endimanchés.

— Je vous disais, poursuit M. Shapiro que n'étonnait pas, comme moi, le spectacle, que le sionisme c'est l'âme juive. Que l'on trouve ainsi, quelque part dans le monde, cinquante mille juifs qui puissent lever la tête, marcher, discuter comme ils l'entendent, c'est une grande chose. Dès que l'on a un peu de chaleur de cœur, on ne peut pas ne pas vibrer à tout cela. Vous savez que je ne dissimule rien de ma pensée : Je crois, étant donné le caractère juif, qu'il y aura toujours une question ouvrière qui pèsera lourdement sur la Palestine, mais je crois aussi que nous sommes faits pour résoudre cette difficulté, avec toutes les autres. Ce ne sont pas des réalisations difficiles seulement, qu'on peut et doit attendre du peuple juif, ce sont des miracles. Vous les verrez.

Le même soir, Mme Dizengoff nous disait :

— Mon mari vous a-t-il dit comment lord Balfour fut reçu ici ? Le public était sur les trottoirs : il y a une sorte d'association qui avait assumé la responsabilité de l'ordre, des jeunes gens plein de courage. On avait décidé que personne, sous aucun prétexte, ne devrait descendre sur la chaussée, personne n'est descendu. Les rues étaient comme une « nappe ». Une vieille femme criait pour pouvoir s'approcher : mais j'ai la vue basse, *il faut bien* pourtant que je le voie !... Toutes les maisons sont restées vides ce jour-là. Les enfants de deux ans ont été amenés afin qu'ils pussent dire un jour : J'ai vu lord Balfour. Chacun avait, dans sa physionomie, de la joie comme pour quelque chose de personnel. A Petak-Tikva, les enfants jetaient des fleurs en le précédant.

« Nous tâchons que notre enseignement ne soit pas trop sec. »

Me trouvant à Tel-Aviv, je ne pouvais manquer de revoir la plaisante place de Mikve-Israël, dans la banlieue de Jaffa, fondée, il y a cinquante-cinq ans, par notre compatriote Charles Netter, de Strasbourg. Nous y arrivons par une avenue fleurie. C'est un lieu de préparation pour les jeunes futurs colons qui y sont élèves de quatorze à seize ans.

Je vois, dès l'arrivée, quelques élèves, gaillards solides et sains. Il y a, à Mikve, actuellement, 140 élèves et 70 jeunes ouvriers qui se perfectionnent dans la pratique des travaux agricoles. Il entre en moyenne une cinquantaine d'élèves nouveaux chaque année. Avant la guerre ces jeunes gens, l'école finie, s'en allaient, en règle générale, en Amérique, en Egypte. Ce n'est que depuis 1918 que, par suite du mouvement national ardemment développé, presque tous s'installent dans le pays même. Au début, l'Alliance par cette école, ne poursuivait qu'un but d'aide humanitaire, mais, actuellement, il y a un idéal; on venait ici autrefois apprendre le français, maintenant on y vient apprendre le travail pratique en vue de son utilisation sur le sol même de la Palestine.

L'intention du fondateur, Charles Netter, était bien que les élèves, une fois formés, restassent en Palestine, mais les conditions du pays étaient si dures que tous les élèves allaient à l'étranger, si bien qu'il a fallu quarante ans d'épreuves et encore la guerre pour que la généreuse intention de Netter pût être réalisée. Ce sont les enfants des colons qui, pour la plupart, entrent à cette ferme-école entourée d'un domaine de 250 hectares environ. Certains des élèves reviennent dans leur famille, d'autres entrent dans des groupes ouvriers.

Nous parcourons les différents bâtiments tout blancs, séparés les uns des autres et qui ont vraiment belle apparence ;

ce qui frappe dès l'abord, c'est l'extrême propreté du tout et des détails. Presque tous les murs et les bois sont peints et repeints comme sur les navires. Sur un large palier s'ouvrent les classes, la première et la seconde, ainsi que la salle de conférences. Le tout est vaste, avec des graphiques aux murs. Il y a un petit musée de plantes et de fruits conservés.

— Nous tâchons que notre enseignement ne soit pas trop sec, nous dit notre guide M. Vinik, chimiste distingué.

Dans des flacons sont les solutions nutritives avec les résultats produits sur les plantes ; un grand laboratoire est subventionné par la P. I. C. A. (1) ; il y a un champ d'expériences pour montrer les effets comparés des différents engrais, notamment sur le blé. Une collection originale est commencée de coupes en nature des différents sols de la Palestine, dans de longues caisses étroites et verticales, où le sol est prélevé sur une épaisseur de 1 m. 50 environ, tel qu'il se présente dans la réalité avec ses différentes couches. C'est un travail délicat et coûteux, mais qui rendra de grands services. Il nous est montré ainsi des coupes géologiques en grand nombre, prélevées dans plusieurs provinces et nous constatons la grande variété des sols, parfois à peu de distance les uns des autres.

Nous visitons un hôpital — heureusement à peu près toujours vide — une pharmacie et une élégante et vaste synagogue au fronton de laquelle nous lisons : *Alliance Israélite Universelle, 1870. Mikve-Israël* et, sur les côtés, un soc de charrue et une grappe de raisin. L'intérieur de la synagogue est avenant, tout blanc et avec des ornements de marbre ; le plafond est supporté par des piliers qui se prolongent en ogives. Dans le fond, il y a une tribune pour les femmes de la colonie, puisque tous les élèves de la ferme sont seulement des jeunes garçons. Une centaine de familles vivent autour

1. Palestinien Jewish Colonisation Association.

des élèves en qualité d'employés à titres divers ou d'ouvriers.

Dans l'étable, sont des rateliers bien disposés, avec le nom en hébreu de chaque animal et à voir l'immanquable régularité avec laquelle chaque animal, lorsque nous entrons, reprend sa place, il semblerait que la vache elle-même a appris à lire l'hébreu !

Tout l'enseignement est donné en hébreu depuis 1918, mais il est aussi dispensé cinq heures de français par semaine, car la juste préoccupation dominante de l'Alliance est de maintenir, le plus possible, la diffusion de notre langue.

L'école est une petite République, il y a un comité des élèves et un jury composé d'élèves et de professeurs, pour juger tous les petits différends qui peuvent surgir entre élèves, ainsi que toute atteinte à la règle de l'établissement. Ce comité se montre souvent plus sévère dans ses sanctions que ne le serait la direction de l'école elle-même.

Le jardin est radieux, par les oiseaux qui piaillent, par le bruit de l'eau coulante, par la douce quiétude de l'air. Une grande allée de palmiers est en plantation, pour en prolonger une autre déjà existante, et, aussi, un jardin botanique sera installé. Les orangers en fleurs envoient leur fragrance dans la tiède chaleur du matin. Nous apercevons une partie du troupeau de la ferme, croisement des bêtes du pays avec la race hollandaise sélectionnée, ce qui a donné des animaux d'une fécondité plus grande.

— Ce qui est fâcheux, nous dit-on, c'est que notre budget trop restreint ne nous permet pas de rémunérer suffisamment notre corps de professeurs. Comme salaire de début, 12 livres c'est suffisant à la rigueur, mais, dès que deux ou trois ans ont passé, il faudrait pouvoir augmenter. Nous ne le pouvons, alors les professeurs nous quittent, ce qui empêche la cohésion et la stabilité que nous voudrions obtenir dans l'enseignement.

L'hébreu n'est pas enseigné théoriquement à l'école, les

élèves l'apprennent, s'il est besoin, par la vie en commun. Il y a, presque d'une façon permanente, des élèves musulmans dans l'établissement, trois ou six suivant les années.

J'ai voulu longer les allées ombragées et revoir également la tombe du bienfaiteur français, modeste et sage, qui a créé tout cela. Au bout d'une allée de cyprès se dresse une colonne sur une modeste tombe entourée d'une grille, et je lis :

ALLIANCE ISRAËLITE UNIVERSELLE,

à *Charles Netter*,

Né à Strasbourg le 14 septembre 1826.

Décédé à Mikve-Israël le 2 octobre 1882.

A côté de cette tombe, il y en a une autre contenant les restes de deux jeunes gens, les enfants d'un des directeurs de l'école, M. Hirsch, morts ici à la suite d'une épidémie.

Ainsi, Charles Netter repose au milieu de ses œuvres, comme un homme qui a créé quelque chose d'utile et qui en voit la pérennité autour de lui. En somme, le jardin qui entoure la ferme avec ses champs cultivés, montre bien que, même sur le sable des dunes, et nous sommes ici sur le sable des dunes, le travail de l'homme peut donner des résultats appréciables ; ces dunes, en montagnées de sable, à la condition d'être égalisées, — sinon le vent recouvre les plants — peuvent nourrir des forêts d'eucalyptus.

Nous voyons encore des ruches prospères, comme dans presque toutes les installations que nous visitons ; le miel de la Palestine est déjà d'usage courant. Plus loin est un puits foré à vingt mètres, et qui alimente d'eau toute la colonie.

CHAPITRE VII

De Jaffa à Petak-Tikva : La colonie Sarona. — Herzlia. — Une ville en devenir. — L'orangerie du Baron: Petak-Tikva. — Une Koutzwoth féminine. — Richon-le-zion. — Juifs Yéménites.

Les objections terre à terre sont innombrables, de même qu'il y a aussi plus d'hommes terre à terre que d'esprits élevés.

HERZL

Nous rendant de Jaffa à Petak-Tikva, avec M. Friedmann, de la *Palestinian Jewish Colonisation Association*, plus simplement P. I. C. A., nous trouvons d'abord, sur notre route, la colonie de Sarona, composée de luthériens allemands : ce ne sont donc pas des juifs. Superficie : 500 hectares.

Colonie soignée, de quelques douzaines de familles. Des halutzim ont été mis à leur disposition pour certains travaux. La colonie est très propre, elle n'a pas d'église, mais elle a une école. Les colons cultivent l'oranger, les légumes. Cependant il est question de leur racheter leur terrain et ils iraient s'établir ailleurs ; il est vraisemblable que la combinaison sera mise sur pied.

La route par laquelle nous arrivons est à circulation intense, par des douzaines de voitures, chargées de marchandises de toutes sortes. Elle est agréable cependant, le terrain, de chaque côté, apparaît aussi soigné, aussi cultivé qu'il le serait dans n'importe quelle partie de la France.

Nous passons devant la centrale électrique de l'ingénieur

Ruthenberg ; il y a, actuellement, deux moteurs de 500 chevaux et un moteur de 1.000 a été commandé.

Nous apercevons, sur une colline en légère élévation, une colonie ouvrière, Chola-Vorohof: le terrain appartient au Fonds National, ce sont des familles d'ouvriers, de petits employés qui se sont fait élever là une série de maisonnettes et qui, travaillant à la ville dans la journée, viennent trouver, ici, le soir, un peu de fraîcheur et beaucoup de silence ; le loyer de ces maisonnettes est infiniment moins élevé que celui qui leur serait demandé au milieu de la ville de Jaffa.

Nous croisons de nombreux groupes de Yéménites, à pied, à âne ou en voiture, spécialement des groupes d'enfants. C'est, paraît-il, un jour de fête pour eux et leur tradition veut qu'ils aillent au bord de la plus proche rivière, se baigner et batifoler comme les Parisiens sur les bord de la Marne.

Voici la colonie Herzlia. Des membres de l'association Zion-Commonwealth ont acheté 1.600 hectares au nord de Jaffa. L'affaire était bonne ; une partie du terrain fut revendue avec bénéfice pour y édifier des maisons de plaisance, l'autre doit être livrée à la culture. Somme toute, de Jaffa à Petak-Tikva, sur une étendue d'environ 20 kilomètre, le terrain est presque entièrement juif. Les achats de terre représentent souvent, quand ils sont exercés entre particuliers, dans cette région, des spéculations heureuses. Ce terrain du Zion-Commonwealth en est une preuve, le prix primitif ayant été assez faible et oscillant actuellement autour de 20 livres.

Il me semble que la route, depuis mon premier voyage, a changé d'aspect général ; elle est plus vivante, plus roulante ; les agglomérations sont certainement rapprochées. Le tout donne l'impression d'une étendue de terre « en devenir ». Le « futur » est le temps de verbe le plus fréquemment employé: ici sera, là, on construira, plus loin vous verrez. On vous présente quelques baraques sur le flanc d'une petite colline de sable et on vous dit froidement: ce sera ici une ville indus-

trielle pour le tissage. Ce sont des juifs polonais qui ont acheté cette terre pour « en faire une ville, *Anai brak* ». Que voyez-vous ? Un simple campement dans le désert. Mais le tout semble animé par le mouvement d'un travail interne, d'un travail « virtuel ». Quand on cherche à se représenter ce que sera cette ville « industrielle », on se demande si on ne rêve pas. Etant donné les conditions matérielles à l'entour immédiat, seulement des dunes de sable, on songe : une ville ici ? Après tout, disons comme eux : bientôt il y aura ici une ville industrielle.

Mais entrons dans une de ces baraques. La porte poussée, nous nous trouvons en présence d'une vacherie fort bien installée. C'est une coopérative de laiterie, le bâtiment a été élevé et garni des appareils nécessaires par la communauté. Les hommes qui sont là étaient, dans leur pays, des commerçants ; les voici en coopérative laitière. Sont-ils satisfaits de leur sort, leur fais-je demander ? Ils répondent sans hésiter : non, mais ils disent cela en souriant, et, cette terre étant mauvaise, ils ont décidé d'en acheter une autre meilleure. En attendant, il soignent leurs 16 vaches. Ce sont des Polonais de Varsovie. A voir cette baraque au milieu des sables à une telle distance et à constater que ces hommes tirent leur subsistance de l'entretien des 16 vaches, on comprend qu'à Jaffa le lait soit un peu cher !

Mais, somme toute, il y a déjà autour de Tel-Aviv les éléments d'une campagne peuplée, quoique pas très dense qui, peu à peu augmentant, donnera à Jaffa ce qu'il lui est nécessaire de tirer de la campagne — la ville de son côté fabriquant ou confectionnant ce que la campagne demandera — et voilà le cycle de la production solidaire organisé.

Les colons sont arrivés ici il y a quelques mois seulement, le résultat déjà acquis est loin d'être négligeable ; ils ont 140 hectares à leur disposition, trente familles sont sur place et d'autres sont en route. Le sol sur lequel ils se trouvent est

absolument du sable jaune, sans aucune végétation ; c'est seulement à l'entour, à quelques centaines de mètres, qu'il y a un peu d'herbe que les vaches peuvent paître ; il semble miraculeux que, dans des conditions pareilles, il arrivent à faire vivre leur troupeau.

Je leur demande pourquoi ils ont quitté leur pays natal pour venir ici. Il répondent que les premiers arrivants, il y a quelques mois, étaient des idéalites touchés par le sionisme, mais, qu'entre temps, la situation est devenue plus grave et que, maintenant, d'autres veulent suivre. Ils savent que ce qui les attend à leur arrivée est la véritable austérité de la vie du désert ; ils ne s'en préoccupent pas. Ils disent : ceux qui sont au pays ne sont pas encore tellement malheureux, mais ils le deviendront plus tard, nous le savons ; alors ils se préparent à venir puisqu'ici ils savent que, du moins, ils vivront libres.

Malheureusement, le prix, même d'un tel terrain, monte rapidement. Le premier lot fut acheté 10 livres, les suivants devront être payés vingt. Ces pionniers sont en coopérative, semble-t-il, parce que cette forme leur est naturelle en l'état des choses, mais ils déclarent n'être pas socialistes.

L'ensemble de cette petite population est extrêmement religieux ; ils ont, dès le début de leur installation, élevé une synagogue en bois ; nous y entrons et nous trouvons des vieillards qui prient, en se balançant à la façon orthodoxe.

Aux parois de la synagogue, des rayons garnis de vieilles bibles et de livres de prières ; des bannières aussi, d'étoffes brodées, jadis brillantes, un peu fanées aujourd'hui. Mais on nous en montre fièrement qui sont anciennes et brillantes avec de belles inscriptions hébraïques et datant de cent dix, cent trente ans. Le tout est apporté par les immigrants eux-mêmes ; des ornements de thora en argent, un magnifique rideau à mettre sur l'autel, or et argent et qui vaut plusieurs centaines de dollars, nous est-il dit.

Sur un côté, il y a une petite niche grillagée, réservée aux femmes ; c'est l'absolu de la religion, les colons se déclarent eux-mêmes « des fanatiques ». Voici des colons vêtus de la calotte, de la lévite ; ils viennent prier quelques instants plusieurs fois par jour. Mais cet état d'esprit ne les empêche nullement d'être de parfaits calculateurs et d'avoir des projets très précis. Ils installeront ici des tissages, parce que c'est leur métier et qu'ils l'ont ainsi décidé. Ils ont de l'argent, et qu'ils jugerait sur leur minable apparence ne saurait rien de la réalité juive. Tel, qui est ici absorbé dans une rêverie solitaire et paraît un bon vieux sans plus, est un capitaliste non négligeable, qui a carnet de chèques et comptes en banque. C'est le contact du moyen âge et des temps modernes. Il y a les vieux livres traditionnels de la famille, que l'on dépose à la synagogue, usés par les doigts de plusieurs générations, mais il y a aussi ces lettres de crédit, que connaît l'administration sioniste. Les machines ont été commandées, elles sont en fabrication en Allemagne ou en Tchéco-slovaquie, et bientôt elles seront sur place, d'abord dix, puis vingt métiers. Cette visite laisse une impression indéfinissable d'espérance et de vétusté, de progrès et de misonéisme.

On se retire en ne comprenant pas très bien. Il y aura là une ville industrielle, se répète-t-on, sans apercevoir pourquoi là plutôt qu'ailleurs, mais un peu de la foi mystique, qui flotte sur toutes choses, vous a finalement envahi et on accepte désormais chaque projet comme naturel. On est « palestiné », on s'éloigne du trésor humble des vieilles bibles, des vieux Talmud, des broderies argent et or, et on retrouve très naturellement, à cinquante mètres, les vaches et leurs ordures et un petit vieux qui rince, avec de l'eau chichement mesurée, des pots à lait.

Nous avons à notre gauche une petite rivière, dont il paraît qu'on pourra tirer de l'eau, pour l'irrigation de 160 hectares. Cela m'étonne, car le courant a l'air bien menu. En hiver c'est assurément, très différent et cette plaine elle-même n'est plus

m'est-il dit, qu'un vaste marais ; en vue de l'assainir, on y a planté plusieurs dizaines de milliers de jeunes eucalyptus. Evidemment dans quelques années l'aspect de la région aura changé.

Enfin, nous arrivons à l'orangerie du Baron, à Petak-Tikva. C'est un magnifique champ d'expérience, muni des instruments aratoires perfectionnés que, d'ailleurs, mettent en action des ouvriers arabes. Nous sommes loin, on le voit, des événements troublés d'il y a trois ou quatre ans. L'arrivée à cette plantation donne une impression délicieuse ; l'air est saturé du parfum des orangers ; au milieu du champ, une longue tonnelle fleurie de petites roses en pleine éclosion. Galamment, un jeune jardinier offre une gerbe à Mme Corcos. L'eau court en murmurant dans des conduits en ciment armé. La première récolte a déjà été faite et cependant les arbres très verts s'illuminent de l'éclat enchanteur de centaines d'oranges et de citrons, ainsi que de « grappe-fruits », — une culture nouvellement répandue et qui donne d'excellents rendements sur les marchés anglais et américains. Il ya aussi des mandariniers.

Des champs d'alentour, formant l'ensemble de la colonie de Petak Tikva, il a été retiré 300.000 caisses de fruits pour une somme supérieure à cent mille livres sterling. Beaucoup de colons sont entièrement libérés du prix de la terre, d'autres amortissent leur dette chaque année. Nous nous offrons le facile plaisir de cueillir et de savourer quelques-uns de ces beaux fruits, à portée de notre main ; ils sont vraiment exquis de fraîcheur ; les séries de fruits se succèdent sans interruption ; à côté d'arbres où ils sont entièrement mûrs il y en a d'autres où le fruit va mûrir, si bien que la récolte s'étend sur une longue période.

Au bout d'un moment l'atmosphère, si chargée de parfums, est comme grisante. Encore auriez-vous dû venir il y a quinze jours, nous est-il dit, alors c'était une véritable fête pour

les yeux. Nous montons sur les parois d'un grand bassin d'eau vive. Notre regard, presque à perte de vue, s'étend sur de nouvelles orangeries. On admet difficilement et c'est pourtant la vérité, qu'avant que ces plantations d'orangers fussent réalisées, la plaine sous nos yeux, n'était qu'un immense marais, malsain et fiévreux. Ce fut une belle audace aux premiers pionniers d'appeler leur colonie future « la porte de l'espérance ».

Cependant l'ensemble de la colonie ne donne pas l'aspect de richesse heureuse qu'elle devrait donner. Cela tient à bien des difficultés qui semblent maintenant surmontées mais qui, pendant des années, se sont accumulées sur la tête des malheureux colons. Maintenant, on peut admettre que Petak-Tikva est entrée dans une ère nouvelle ; elle est pourvue d'une gare qui rendra des services, Pour le moment le trafic est réduit à deux opérations : amener du fumier et emporter des oranges. C'est déjà quelque chose.

Espérons que, plus jamais, Petak-Tikva ne connaîtra le renouvellement des incidents de 1921, qui coûtèrent la vie à quatre jeunes gens de la colonie. Précisément au départ, nous apercevons M. Chapiro, le cavalier perpétuel, un homme vif, élégant, courageux qui participa avec sang-froid à la défense de la colonie lorsqu'elle fut attaquée par les arabes. On sait que, depuis, la paix fut faite, sincèrement de part et d'autre. Les arabes reconnurent leurs torts et indemnèrent les colons ; si quatre de ces derniers succombèrent, d'ailleurs, plusieurs dizaines d'arabes payèrent de leur vie leur inqualifiable agression. Nous saluons en passant la tombe des braves, tombés pour la défense de tous.

On ne devinerait pas que la colonie abrite 5.000 habitants, elle a un certain air d'abandon, dans ses rues et ses places. Nous visitons l'hôtel de ville qui ressemble à une petite mairie de village mais qui pourrait être plus coquet, plus avenant.

On nous présente le livre du cadastre, respectable gros registre donnant la topographie de toutes les parcelles.

Nous croisons encore des juifs en lévite, ce qui semble anachronique au milieu de plantations d'oliviers et au grand soleil. La question vient naturellement : Mais au bout de combien de temps les juifs ainsi arrivés se transforment-ils ? Il nous est répondu : il y en a qui se transforment en descendant du bateau, d'autres qui restent ainsi plusieurs mois.

L'esprit religieux est assez répandu pour qu'il soit impossible, par exemple, de se procurer une automobile dans toute l'étendue de la colonie le samedi. Dans une partie de la colonie se trouvent de nombreuses petites boutiques d'artisans ou de marchands qui vivent de leurs fournitures aux colons proprement dits.

Mon impression générale est qu'il n'y a pas de changement dans l'extérieur des choses depuis quatre ou cinq ans. Petak-Tikva n'est pas un village agité de grandes passions, il va, avec calme son petit bonhomme de chemin. Je ne dis pas cela avec une grande agressivité ; je pense que le visiteur, ici, comme à Richon, aimerait un peu plus de souci de la tenue extérieure des chemins, des places, de la devanture des habitations, mais je me rends compte aussi combien tout cela est difficile sur le sol ingrat, sablonneux et fuyant. Cependant, puisque d'autres colons ont fait plus et mieux, il est à souhaiter que l'on fasse ici, également, plus et mieux.

Tout autour de l'enceinte même de la colonie, est la région de la culture dite sèche, vignobles, amandiers. Au delà, une plaine aride s'étend qui appartient aux bédouins. Il est singulier qu'une aire ait été ainsi maintenue et dont le propriétaire arabe ne veut rien vendre même à un prix avantageux. Il conserve cette terre à la disposition de groupes nomades, fixés sur cette terre de décembre à mai seulement. Nous les apercevons autour de leurs tentes très basses, noires, en

poil de chameau, avec leurs troupeaux tout autour, cherchant laborieusement une maigre herbe rare.

Nous restons quelques instants à contempler l'horizon qui est sous nos yeux et à imaginer quelles terres seront encore offertes à l'effort de la colonisation juive. Jean-Richard Bloch, aimablement, offre une cigarette à notre chauffeur juif. Celui-ci jette un regard sur la boîte et répond avec flegme : Non, elles ne sont pas bonnes. Permettez ! et il tire de sa poche une boîte de bouts dorés qu'il offre à notre romancier lequel, tout héberlué, lui dit ironiquement ; excusez-moi, ce n'était pas pour vous offenser !

Ce petit incident, qui nous a beaucoup égayés, en dit long sur le prolétariat juif !

Hors la colonie, nous allons un instant dans un camp où, sous des tentes, sont logés 150 à 200 jeunes gens, qui sont venus ici pour se mettre à la disposition des colons. Ils sont communistes stricts. Le produit du travail appartient au groupe, lequel en échange, subvient à toutes les dépenses. Ce sont des travailleurs « en transit » se déplaçant suivant les nécessités ; ils quittent le voisinage de chaque colonie dès qu'il n'y a plus de travail.

Plus loin, nous nous approchons avec une curiosité sympathique d'une kutzwooth féminine. Ce sont des jeunes filles vivant en communauté ; elles font elles-mêmes tous les travaux de leur petite cité ; elles appartiennent au Parti ouvrier ; il y a, en ce moment, 22 femmes ainsi groupées ; elles séjournent dans cet endroit un ou deux ans, après quoi, ayant accompli par elles-mêmes tous les travaux d'une exploitation fermière, elles se marient dès qu'elles en trouvent l'occasion et deviennent d'excellentes femmes de colons. Elles n'ont qu'une très petite étendue de terres, mais se livrent concurremment au travail agricole, à l'élevage assez intensif des animaux de basse-cour et à des travaux de laiterie.

La vérité m'oblige à dire qu'à les apercevoir comme nous le

faisons à l'improviste, autour de la table commune, en costume de travail, on n'est pas séduit par leur exceptionnelle beauté. Elles sont fortes, musclées, rouges. Mais elles sont merveilleusement adaptées à la vie qu'elles mènent et devront mener et elles ne sont pas dans une ferme pour rire, ou une laiterie à la Trianon. C'est la vie, paysanne dans sa rudesse et son prosaïsme. Si bien qu'après quelques instants, on se prend d'admiration pour cette simplicité robuste et saine qui ne boude pas au travail.

Au surplus, la nature féminine, là comme partout, garde ses pudeurs et ses délicatesses. L'un de nous, désignant un des convives autour de la table, ayant dit : « Mais voici un homme » ; — Non, répond vivement en français sa voisine, c'est une jeune fille, elle a les cheveux coupés. D'un geste amical elle relève les boucles de sa voisine et celle-ci rougit en souriant. Ce simple geste et ce sentiment, n'est-ce pas très jeune fille ?

Au mur, sont suspendus, agrandis, les portraits de Bossel jeune homme mort prématurément après avoir beaucoup travaillé pour le Parti ouvrier et Trumpeldorf, le héros juif.

La plupart de ces jeunes filles parlent, outre l'hébreu, le russe ou l'allemand. On nous dit que, dès que les grandes chaleurs surviennent, les jeunes filles couchent sous la tente. Pour le moment, elles habitent un baraquement de bois.

Notre voiture repart et avance péniblement dans le sable.

— Que voulez-vous, dit plaisamment M. Schapiro, le sable c'est la seule chose qui soit à bon marché en Palestine. Encore pas quand on l'achète pour le cultiver, mais seulement quand le vent l'apporte dans vos yeux !

Croyant embarrasser M. Schapiro je lui dis :

— Mais pourquoi alors les juifs, qui avaient quitté la Belle Egypte, se réjouirent-ils tant à la vue de la Palestine ?

— C'est, me répond M. Schapiro, qu'ayant depuis leur départ d'Egypte, erré quarante ans au désert ils ne se souvenaient plus comment était l'Egypte lorsqu'ils la quittèrent !

« Faisons confiance à la race »

Arrivant à Richon-le-Zion, nous trouvons, juste sur son départ, le grand rabbin d'Angleterre qui nous salue aimablement et qui, montant dans son auto nous crie en manière d'encouragement que, pour lui, il est très satisfait de sa visite.

Nous nous dirigeons vers la colonie, M. Shapiro qui nous précède est tout heureux :

— Les nuits sont bonnes. Depuis que je suis ici je sais ce que c'est que bien dormir !

M. Pollak, fondateur d'une importante usine à Tel-Aviv, renchérit : « Je suis allé souvent à Nice : je m'y plais moins qu'à Richon. Il y a ici une certitude de température qui n'existe nulle part ailleurs. Quand, par extraordinaire il pleut, quelques instants après il n'en reste plus trace. A partir de mai, c'est toujours le beau temps .

M. Schapiro est optimiste et plaisante :

— En Palestine, je sais, on entreprend bien des choses. Voulez-vous que 90 o/o ne réussissent pas ? Nous ne voyons que les 10 o/o. L'essentiel, c'est que chacun veuille créer quelque chose. Certains même s'occupent des choses qu'ils ne connaissent pas. C'est encore plus intéressant.

Nous approchons de champs cultivés, il y a ici 1.600 dunams de superficie. Il faut de l'étendue parce que le sol ne peut recevoir que des orangers et de la vigne. Il y a 120 familles, avec quelques travailleurs arabes mais seulement pour les champs. Tous les ouvriers des caves sont juifs. La municipalité est élue au suffrage universel, les femmes votant, bien entendu.

— Mais, demandai-je des colonies comme celle-ci, c'est-à-dire à la charge du Baron, est-ce du sionisme ?

— Ce qui importe, répondit Shapiro c'est qu'autrefois c'était, ici, le désert et maintenant c'est une colonie qui

nourrit 120 familles. Et n'oubliez pas que ces familles paient de lourds impôts. En Palestine, ce n'est pas comme en France, c'est l'agriculteur qui paie la plus forte part d'impôts ; 10 0/0 de la récolte d'abord estimés en argent. Plus trois ou quatre impôts supplémentaires.

Je poursuis ::

— Le sionisme, sera-ce de petits flots de population paysanne ? Il faut des villes et une industrie. Les colonies ce n'est pas tout. Il faut quelques habitants étrangers vivant sur la colonie.

— Mais il y en a. Il y'a un mouvement de 1.500 personnes certains jours circulant entre Jaffa et Richon le Zion. Je le reconnais, il faudra cependant encore quelques années une providence ; dans les Kutzwoth c'est le sionisme qui comble le déficit, ici c'est le Baron. J'ai vu les frères Tharaud, je les ai reçus ici. Ils disaient aussi certaines choses contre les Juifs en affirmant l'avoir lu dans Herzl. Je leur répondis : si vous faisiez un article, entier avec des citations de Herzl, vous pourriez écrire un article antisémiste ! Pour juger équitablement l'ensemble d'une œuvre et d'une race, il faut voir les commencements de ces entreprises. A Richon, il a fallu d'abord aller chercher de l'eau à six kilomètres. Les travaux de la municipalité sont absolument insuffisants, je le reconnais, mais il faut faire patience.

Nous passons devant le quartier des Yémenites. En face les unes des autres sont les anciennes et les actuelles habitations de ce quartier, d'une part de misérables huttes de fer ou tôle ondulée, d'autre part de charmantes toutes petites maisons, tenues proprement.

Ces maisons, œuvre et don du Keren-Kayemeth, ont été données à leurs occupants moyennant un loyer insignifiant.

Nous visitons la synagogue. C'est une petite pièce, sommairement meublée d'une façon plus que rustique. Il y a à ce moment trois ou quatre Orientaux qui lisent la Bible. Un

des vieillards nous montre une Thora écrite non sur parchemin mais sur cuir et haute de 80 centimètres. Elle date de plusieurs siècles et est en vénération parmi les fidèles de cette humble synagogue.

Les Yémenites vivent dans la colonie comme en vase clos. Ils sont très doux ; ils ont un sentiment de la justice très développé. On avait pensé, au début, pouvoir les utiliser pour les gros travaux des champs. Ce fut une illusion, mais pour les menus travaux ils sont très utiles. Ils font des domestiques fidèles, ils sont très pieux. Lorsque la Transjordanie entrera dans le mandat, un grand nombre de juifs Yémenites pourra s'y trouver fort bien.

Le sentiment de groupe des ouvriers de Richon est très développé. Un ouvrier, que nous venons de croiser, nous ayant aimablement salués, M. Shapiro nous dit : tous ces ouvriers de Richon ont un sentiment juif très développé. Cet ouvrier gagne 7 £ par mois ; eh bien, il en emploie 3 pour l'éducation de ses enfants. Encore donnera-t-il dix piastres pour inscrire Balfour au livre d'or du Keren-Kayemeth. Voyez-vous cela partout ?

— Je suis d'accord avec vous, continue-t-il que la Palestine ne sera vraiment la Palestine que lorsqu'on ne cherchera plus à recueillir de l'argent pour elle, mais, jusque-là, il nous faut bien accepter les fous généreux qui, par une aberration, si vous voulez viennent ici et somme toute y accomplissent une grande œuvre. Plus tard on verra. Faisons confiance à la race. Je comprends même que l'on n'aime pas le juif en particulier, mais l'ensemble du peuple juif c'est une grande chose ! Il y a deux ans, des colonies ont été attaquées par les arabes. Eh bien, il fallait voir les jeunes gens de seize ans demander à aller se battre.

Nous parcourons, en devisant ainsi, une belle allée de palmiers plantés il y a quinze ans.

— Le vin, dit M. Shápiro revient très cher. Il y a d'abord les

barriques, puis le transport ; les travaux dans les ports sont ici beaucoup plus onéreux qu'en France, quatre fois plus. N'importe, personne ne renonce. Israël a confiance en lui dès qu'il est libre dans la lutte. Il y a une parole biblique disant : les enfants d'Israël sont mes esclaves, mais non pas les esclaves des hommes. Avec des préceptes comme celui-là, une race n'accepte pas la servitude éternelle.

Pour en revenir à notre vin, nous le vendons en Egypte, en Orient, mais aussi jusqu'en Allemagne, jusqu'à Copenhague. J'ai demandé 175 piastres plus cher que le vin français et j'en ai vendu. C'est que, dans bien des endroits, pour une raison ou une autre, c'est le vin de Richon que l'on veut. J'ai actuellement encore 25.000 hectolitres, je crois qu'il est préférable de les garder ; on verra plus tard.

Je vois des affiches de la Solel-Boneh. M. Shapiro vante les services que cette coopérative des travailleurs juifs a rendus. — Peut-être, dit-il, a-t-elle appris son métier sur notre dos et à nos dépens, mais que voulez-vous, tant pis ! Voici une route, par exemple, qui a été faite, puis refaite, parce que Solel-Boneh ne savait pas faire les routes, maintenant elle sait ! Tout va bien ainsi.

— Et les hôtels, ne trouvez-vous pas qu'ils exagèrent les prix et que cela ne peut qu'effrayer les touristes ?

— Mon cher ami, répond en riant M. Shapiro vous êtes dans un petit hôtel de 14 chambres ; sur le produit de ces 14 personnes, l'hôtelier doit vivre, lui et sa famille. Il donne à ses filles des leçons d'anglais, de violon, de français ; il a une automobile. Dans peu d'années, il achètera un autre hôtel. Tout cela, il doit le prendre sur ses 14 voyageurs. Voilà pourquoi en France, un hôtel de cette classe demanderait 35 francs et lui 140 !

Evidemment, c'était une explication, mais tous les voyageurs en apprécieront-ils la saveur ?

Je posai une autre question :

— Y a-t-il enrichissement de la collectivité dans une colonie comme celle-ci ? Je veux dire : si, en 1900, l'ensemble de tous les biens qui y sont compris valait 5 millions, peuvent-ils aujourd'hui être comptés valoir 25 ?

— Certainement, il y a enrichissement ici et, plus encore, pour d'autres colonies comme Petak-Tikva. Mais ne remontez pas trop haut dans les années, parce qu'il ne faut pas oublier qu'avant la guerre les juifs n'avaient ici qu'une situation précaire. Ils ne pouvaient construire un bâtiment avec un toit ! Vous savez alors à quels subterfuges ils recouraient ! Regardez le sol qu'on travaille ici et voyez s'il faut de la constance.

En effet, le sol est du sable pur et simple qui fuit, sous le pied. Les habitants ont l'air de paysans, mais aisés ; ils se promènent avec un air d'insouciance heureuse. Je pense cependant qu'ils pourraient avoir plus d'initiative et soigner davantage, notamment, la présentation extérieure de la colonie, le devant des maisons, les rues de Richon, l'aménagement des places, la maison commune, la devanture de certaines petites boutiques, etc.

Il paraît qu'il est très difficile d'obtenir davantage en ce sens, des habitants modestes de Richon. Contentons-nous donc de ne pas chercher ici le bonheur selon notre formule de citadins, mais selon la leur, à eux, qui ont une âme moins tourmentée et soyons satisfaits de voir ces juifs, dont les ancêtres ont été persécutés, jouir péniblement des beautés du ciel et de la demi-clémence de la terre, et rentrons à Jérusalem.

— Sachez, me dit Shapiro, comme mystérieusement, que Jérusalem n'est pas une ville juive. C'est Tel-Aviv, seulement qui est une ville juive !

CHAPITRE VIII

De Jaffa à Haïffa — Les hôteliers exagèrent, les chauffeurs aussi ! — Le *technicum*. — Le centre français de puériculture. — Bagdalim ; la fille des vagues. — L'œuvre rothschidienne. — M. Rackowsky, chimiste agricole. — La jeunesse Juive Universelle. — Encore la question arabe. — Une visite au poète national Bialik.

Un peu fatigué des automobiles je décidai d'aller à Haïffa par le chemin de fer, tout simplement. Ce n'est ni rapide, ni agréable, mais on finit par arriver. J'ai lu dernièrement que les chemins de fer palestiniens, non contents de distribuer un dividende, vont amortir une partie du montant de leurs actions, il faut croire que, malgré la concurrence des automobiles, le trafic ne leur manque pas.

Nous arrivâmes à Haïffa à la nuit. J'avais pris la précaution de retenir, deux jours à l'avance, une chambre, sur le haut du Mont Carmel. Une auto nous y mena et la promenade, la nuit, ne manqua pas de pittoresque. L'hôtel est fort bien tenu, et l'hôtelier a parfaitement compris dans quel sens il faut évoluer : un cadre propre, des prix très élevés, une nourriture médiocre, une grande politesse. J'ai entendu bien des plaintes sur le régime des hôtels en Palestine. Elles ne sont, certes pas spéciales à la Palestine, mais elles sont fondées. Cependant s'il est supportable de payer cent cinquante francs par jour au Claridge ou au Majestic à Paris, il l'est moins de payer la même somme dans des hôtels de cinquième ordre — je ne dis pas cela pour celui du Mont Carmel — qui se

présentent sous l'aspect de modestes pensions de famille.

Le mobilier est inexistant ou il est déplaisant à souhait ; les conditions hygiéniques sont plus que primitives, et, après tout, on peut apprécier à peu près ce que l'hôtelier dépense chaque matin au marché, pour chacun de ses pensionnaires. Je ne crois pas qu'il soit d'une administration prévoyante de laisser toute liberté à des hôteliers qui, par l'absence de la concurrence et l'afflux des voyageurs, ne résistent pas à la tentation de commettre des abus qui avoisinent le délit.

Pour épuiser le chapitre des abus palestiniens, je signalerai encore les chauffeurs. Ceux-là, vraiment, dépassent toutes les bornes de l'audace. Ils demandent froidement, cinq, six, huit livres, pour une journée très courte d'excursion, ce qui au taux de la livre équivaut à 500, ou 800 francs. C'est cette dernière somme qu'on nous a demandée pour l'excursion à la mer Morte, et ce n'est qu'en nous défendant que nous avons pu obtenir une réduction. Cependant le prix de l'essence est à peine supérieur en Palestine à ce qu'il est en France.

Une automobile Ford, en Palestine, coûte 150 livres. On voit si elle est rapidement amortie ! Le jour de l'inauguration de l'Université, des chauffeurs me demandèrent deux livres pour un trajet moindre que celui de l'Opéra à l'Etoile. Le prix normal était de quinze à vingt piastres. Dans ces conditions, être chauffeur n'est plus une profession, c'est une dictature. Et qu'on ne croie pas qu'ils travaillent peu ; il n'y a pas assez de voitures pour la demande ! Ici encore, de toute évidence, une réglementation devrait exister, et si, comme il m'a été dit, il en existe une, elle devrait être respectée.

Mais laissons ce petit aspect de choses.

J'aime à signaler au lecteur qui, un jour sera peut-être voyageur à son tour, l'agréable séjour que constitue le Mont Carmel. Haïffa, en elle-même, ne m'a pas paru très modifiée. C'est une ville où juifs et arabes sont mêlés. Cela a son bon côté et peut être même cela est-il préférable à la sépara-

tion absolue qui s'observe entre Tel-Aviv et Jaffa. Nous y perdons la satisfaction de voir ce que donne l'effort juif tout seul.

Mais j'ai tort de dire tout cela, car, que serait Haïffa sans l'effort et la présence juive? La ville est appelée à un grand avenir. C'est Haïffa qui sera demain le port palestinien, et surmontée du Carmel, la ville aura le double agrément de l'activité cosmopolite et d'une agglomération résidentielle. Il y a lieu de penser que les terrains de Haïffa verront la même ascension que ceux de Tel-Aviv, et la spéculation y est déjà en jeu.

« Nous devons en finir avec l'ère de la philanthropie. »

Ma première visite à Haïffa, fut pour le Technicum, très bel établissement, qui laisse une durable impression d'ordre et de prévoyance attentive. Je le connaissais déjà, mais j'avais plaisir à le revoir. Il est à mi-colline, vers le Carmel. Sa façade est somptueuse, en grosses et belles pierres aux lignes de burg redoutable. Au-devant, une vaste cour où, quand nous arrivons, une centaine d'enfants sont au repos, assis chacun, garçon et fille, sur un petit baluchon. Ce sont les orphelins de l'Ukraine que nous avons vus auparavant au « village des orphelins ». Ils sont venus ici en excursion, comme un petit régiment de boy-scouts bien dressés. Pris individuellement, ils ne sont pas jolis, mais assurément ils donnent l'impression de la force et de la santé. Ils sont très joyeux et vifs.

Nous visitons les salles d'enseignement; toutes sont larges, gaies, très éclairées, donnant sur la baie de Haïffa et la vue s'étendant jusqu'à Acre, qui scintille à l'autre extrémité de la conque. Aucun enfant studieux ne peut souhaiter un plus beau cadre méditatif.

Dans chaque salle d'étude les appareils appropriés à la

nature du cours : des tableaux énormes, montrant le fonctionnement de l'œil, de l'oreille, etc. ; des salles de physique et de chimie, si abondamment pourvues que nous ne pensons pas que plusieurs lycées en France en puissent montrer autant ; ces appareils viennent d'une donation de sionistes allemands, et ils représentent des sommes vraiment considérables.

Nous voyons des amphithéâtres disposés de la façon la plus commode, la plus attrayante ; une partie du matériel a été exécutée par les élèves eux-mêmes. Enfin, vient une salle des fêtes pas tout à fait encore achevée et où venait d'avoir lieu le banquet offert à lord Balfour. Puis, encore, des ateliers de mécanique et de menuiserie. Il est difficile de donner une idée du caractère approprié de toute cette construction, en faisant seulement l'énumération de ses salles. L'impression d'ensemble est éminemment favorable et ceux qui conçurent une telle organisation sont vraiment des techniciens de la pédagogie.

Le Technicum a pour but de doter la Palestine de ce qui est assurément pour elle un besoin urgent ; des artisans qualifiés dans toutes les branches de l'industrie. Cet établissement, par le soin avec lequel son fonctionnement a été organisé, répond pleinement aux espérances qui ont été mises en lui.

A droite du Technicum est l'école Réale qui reproduit en moins somptueux, le Technicum. Dans les deux établissements il y a de belles salles à manger mixtes, en forme de terrasses. Bref, tout semble avoir été imaginé pour rendre l'étude attrayante et saine.

Nous visitons encore un hôpital de la Hadassah disposant de 50 lits. L'immeuble, loué, n'avait pas été construit pour cette utilisation, mais on en a tiré tout le parti possible ; tous les murs ont été peints en blanc, des salles spéciales sont destinées aux enfants. On y soigne les juifs et les arabes bien entendu.

J'entre dans une salle de malades hommes. J'en aperçois plusieurs qui lisent. C'est un trait caractéristique. Chaque fois qu'on aperçoit des juifs dans un hôpital, s'ils sont en état de le faire, ils lisent. Les malades juifs sont principalement atteints de malaria, les arabes de maladies d'yeux.

Plus loin, nous trouvons encore une « goutte de lait » soutenue par les dames de Caïffa qui fournissent le lait, les dames de France payant les nurses et Hadassah assurant le service médical. Les dames du comité de Caïffa se chargent encore des visites à domicile, pour la surveillance des enfants et l'éducation des mères. Il y a, en ce moment, 63 enfants qui sont assistés. Nous montons dans les salles où sont soignés quelques bébés ; certains sont gravement atteints, chose inouïe, d'inanition. Leurs petits corps pèsent à peine quelques centaines de grammes ; leurs bras et leurs jambes dépassent en maigreur et en fragilité tout ce que l'imagination peut concevoir. A part la tête, où s'ouvrent deux yeux fiévreux, on n'imagine pas que des corps humains vivants puissent être si minuscules.

Mme Ladijensky, qui nous fait visiter la maison, et le Dr Nussenbaum, d'origine russe, nous font remarquer que, si les ressources étaient plus élevées, les services rendus pourraient être encore plus considérables, car dans cette question de l'assistance à la première enfance, il y a d'infinis progrès à réaliser. Nous remarquons sur la porte une inscription portant :

*Centre français de puériculture.
Goutte de lait. Dames de Caïffa.*

Ce n'est pas souvent que, sur le fronton d'une œuvre palestinienne, à part le nom de Rothschild, se lit un nom français. Nous en faisons la remarque à Mlle. Lipsky qui est en charge de ce service, mais nous ajoutons que, certainement, les juifs

de France se joindront bientôt au mouvement général d'aide qui se développe dans le monde entier.

M. Jacques Sid, de la jeunesse universelle juive, se mit à notre disposition fort aimablement, pendant notre séjour à Haïffa, pour toutes visites à faire. M. Sid a fait un effort de groupement de la jeunesse caïffienne. Il se plaint des difficultés qu'il rencontre. D'après lui la jeunesse de Haïffa serait moins ardente, moins idéaliste que celle de Jaffa ou de Jérusalem, elle a moins le sens du groupement. Cependant il a été constitué une association pour la propagation de la langue hébraïque. Les membres s'engagent à ne parler entre eux qu'hébreu et font effort pour répandre cette coutume autour d'eux.

M. Jacques Sid est un ancien élève de l'Alliance israélite ; il reconnaît tout le bien que cette institution a fait en Palestine, mais déclare qu'actuellement ses méthodes doivent être changées. Il demande notamment que la langue d'enseignement soit l'hébreu. Au premier abord, une telle demande semble désagréable à un Français et choquante. Que l'Alliance israélite française tende au développement de la langue française, n'est-ce pas tout indiqué ?

Mais, par ailleurs les arguments de ses jeunes Caïffiens sont solides : ils sont obligés de connaître l'arabe puisqu'ils sont entourés d'arabes dont ils ne peuvent s'isoler ; l'anglais, puisque c'est la langue de la puissance mandataire et, à choisir entre leur langue nationale, l'hébreu et le français, quid d'étonnant qu'ils choisissent leur langue, l'hébreu ? On ne peut leur demander, quelle que soit la facilité des Orientaux à apprendre les langues, de connaître obligatoirement quatre langues à fond, ni, non plus, que celle qui serait sacrifiée soit précisément la leur propre.

Redescendant vers la plage, nous remarquons que les poteaux électriques métalliques de la prochaine installation,

sont tous posés et vermillonnés ; il n'y a plus qu'à placer les fils, la centrale étant établie. Ce sera un gros progrès, que l'électricité à volonté dans tout Caïffa. Le mont Carmel, où s'étagent déjà tant de villas modernes, et où sirs Arthur Mond et Herbert Samuel eux-mêmes n'ont pas hésité à acquérir des terrains, le mont Carmel dans quelques années, sera un charmant lieu de séjour salubre, donnant un aspect d'élégance à tout Haïffa.

Nous allons, à petite distance de la ville, parcourir la station de Bagdalim (fille des vagues). C'est une Tel-Aviv, en miniature ou plutôt en espérance, mais c'est déjà très appréciable. Comme à Tel-Aviv, voici, sur le sable, des villas de tout style et de toute valeur, qui se sont élevées, sur le bord du flot, un peu trop près même, puisqu'il y a quelques mois un ras de mer a enlevé quelques constructions trop hardies.

Ces maisons ne sont pas construites au hasard et au caprice, il y a un plan général. De larges voies sont prévues, dont certaines avec allée de verdure centrale. Le tout n'étant qu'une miniature et au premier stade de construction urbaine, cela fait un air touchant et provisoire à l'ensemble, mais, par ce qui est entrepris, on peut parfaitement juger de ce qui sera réalisé. Tel-Aviv, dans quelques années aura un pendant, et je salue Bagdalim, la fille des flots, comme une nouvelle venue parmi les villes juives, mais grande d'avenir.

Les fonds ont été fournis, pour la plus grande partie, par le Keren Hayesod et l'organisation sioniste ; le terrain a été concédé, pour quelques ans, par le Gouvernement, moyennant une rente légère.

Je visite des bâtiments d'utilisation générale pour les immigrants ; il y en a quatre. Je demande leur prix de revient, on me répond : 2.600 £ (à peu près 250.000 francs). J'imagine qu'en France ces quatre bâtiments n'auraient guère dépassé le coût de 150.000 francs. Cependant, à Haïffa, la construction coûte moins à édifier qu'à Jérusalem, ou même Tel-Aviv. Il y

a encore, à Haïffa — avis aux amateurs — quelques bonnes spéculations à tenter sur les terrains qui semblent doubler de prix en deux ans !

Je demande la raison du prix élevé de toutes choses. On me répond :

— Cela tient aux difficultés de transport. Par exemple une marchandise ne paiera pas plus pour venir de Liverpool à Haïffa qu'elle ne paiera de Haïffa à Zichon-Jacob qui est à quelques kilomètres. Et il y a aussi la main-d'œuvre, très bien organisée. Il est impossible d'avoir une difficulté avec un ouvrier isolé ; il agit toujours d'accord avec l'organisation ouvrière. Cela a son bon et son mauvais côté.

— Mais comment la Palestine, dans ces conditions, pourra-t-elle devenir exportatrice, demandai-je ?

Un des jeunes gens qui m'entouraient répond avec vivacité :

— Ne doutez pas que la Palestine parviendra bientôt à être un pays qui se soutiendra tout seul. Nous comptons, d'abord, sur les oranges, le tabac, etc. Vous entendez dire qu'il est moins cher actuellement de faire venir des farines de la République Argentine que de les faire venir de Syrie. Cela n'aura qu'un temps. Mais ce qui va commencer maintenant, c'est l'œuvre de construction économique de la Palestine ; nous devons en finir avec l'ère de la philanthropie.

Ces mots sont dits énergiquement. Ils ne semblent pas être une vaine espérance. La colonie est, tout juste, contre la ligne du chemin de fer, elle est au bord de la mer également, elle n'est pas peuplée de gens sans argent, bien loin de là, et a un aspect de richesse virtuelle. Elle connaîtra le succès.

L'intérieur de ces bâtiments d'utilité générale, dont je viens de parler, est bien aménagé. Il y a des bureaux de réception des immigrants, des dortoirs admirablement tenus et alignés, une salle à manger très grande avec des guichets de réception des plats, et d'autres pour leur reprise.

Au moment de notre visite, on compte sur l'arrivée prochaine d'un bateau chargé d'immigrants roumains. En face du dortoir, un magasin d'habillement, de literie et de désinfection. Les immigrants, à leur arrivée, sont l'objet de soins de propreté, d'un examen médical et voient tous leurs bagages passés à l'étuve.

— Vous avez, dis-je à notre jeune cicerone, de grands espoirs à ce que je vois et égaux à ceux de Tel-Aviv ?

— Nous avons commencé il y a deux ans, me répond-il simplement, et Tel-Aviv il y a quatorze ans.

— Ne craignez-vous rien du côté arabe ?

— Les arabes, en eux-mêmes, ne sont pas méchants, nous craignons davantage l'hostilité chrétienne. Et puis ici, il y a cela de bon que les arabes et les juifs ne sont pas séparés dans des quartiers divisés comme Tel-Aviv. A Haïffa, arabes et juifs habitent souvent le même immeuble. Ce n'est plus ici Jérusalem, c'est un tout autre esprit !

« Le résultat poursuivi par le baron a bien été atteint ».

M. Franck, directeur de la P. I. C. A., voulut bien me donner quelques minutes d'entretien. C'est un homme autoritaire et qui défend l'œuvre sous sa direction avec des accents énergiques. Il me demande tout d'abord, bien entendu, mes impressions d'ordre général et puis l'entretien vient à porter sur la colonie de Richon.

— Votre attention doit être attirée, me dit M. Franck, par l'ensemble des colonies créées par le baron de Rothschild avant, bien avant qu'il ne fût question de sionisme. Vous savez que les colonies rothschildiennes ont été, quelques années après leur création, passées à la Pica. La Pica est un organisme indépendant, qui assure au mieux la vie matérielle et le progrès des colonies qu'elle a prises en charge. Elle admi-

nistre aujourd'hui 3.800 hectares en Judée, 6.600 en Samarie, 19.000 dans la région de Tibériade, 8.000 en Haute-Galilée, soit près de 40.000 hectares. Quant aux habitants inclus dans ces colonies, ils se répartissent ainsi: 6.000 en Judée, 1.700 en Samarie, 1.200 en Basse-Galilée, 1.200 en Galilée, c'est-à-dire un chiffre supérieur à 10.000. Le régime foncier de ces colonies, vous le connaissez. Les colons paient une redevance équitable, jusqu'à ce qu'ils se soient libérés du prix de la terre et, par là, en soient devenus propriétaires. Dès qu'il est propriétaire de sa terre, le colon en peut faire ce qu'il veut, la diviser, la léguer, l'aliéner. On ne saurait trop souligner le rôle joué par les colonies pré-balfouriennes du baron en Palestine. Si le sionisme a une base diplomatique aujourd'hui, c'est parce que, au moment où la discussion fut ouverte, il y avait réellement déjà, sur le sol palestinien, des milliers de personnes. Je puis même vous signaler ce fait: regardez la frontière nord de la Palestine sous mandat, vous verrez qu'elle fait un brusque crochet d'agrandissement. Pourquoi? Simplement pour inclure en son intérieur une colonie juive, une colonie du baron.

Cela n'est pas seulement vrai pour l'agriculture. On chante de toutes parts les louanges de la renaissance hébraïque. Eh bien, la première école hébraïque a été créée à Safed par le baron, c'est-à-dire qu'il a mis, au début, ce mouvement en branle de même que, plus tard, le baron soutenait matériellement Ben-Yehouda, le restaurateur de l'hébreu, et plus tard encore, facilitait la publication de son dictionnaire.

Plus spécialement en ce qui concerne Richon, au sujet duquel vous me donnez votre impression, je vous demanderai, poursuivit M. Franck, de ne pas perdre de vue qu'il s'agit là de colons qui furent, il y a soixante ans pleins d'enthousiasme, et qui ont eu une vie pénible, traversée de péripéties et de bouleversements économiques... Mais le résultat poursuivi par le baron a bien été atteint. Le baron voulait montrer que les

juifs, qui n'avaient pas été des agriculteurs pendant deux millénaires, étaient capables de redevenir des agriculteurs. Vous savez l'irrésistible mouvement qui vide les campagnes et engorge les villes. Nous avons voulu, nous, et il y a bien longtemps de cela, prendre des juifs dans les villes, les mettre à la campagne et les amener à y vivre. N'est-ce pas un sacrifice déjà de leur demander cela ? Maintenant, bien entendu, je vous concède que des progrès sont nécessaires, ils seront réalisés petit à petit.

Nous n'administrons pas, actuellement, que des colonies agricoles. Avez-vous visité les salines d'Athlit ? Voyez cela, c'est fondé il y a deux ans seulement et, dès l'année dernière, il était fabriqué 3.000 tonnes de sel ; l'année prochaine le rendement plein sera obtenu. Jusqu'ici le sel venait de Chypre, de Port-Saïd, de Turquie. La vente qu'on peut réaliser en Palestine n'est pas négligeable puisqu'elle atteint 5.000 tonnes par an.

« Il faut que le travail soit aidé par la science. »

Le soir, après dîner, par une nuit obscure mais étoilée, je décide d'aller voir M. Rackowsky, gendre de M. Sokolow, dont la réception, à mon premier voyage, fût de sa part et de celle de sa jeune femme, si pleine de cordialité. On m'avait dit : c'est à quelques pas de l'hôtel. Ce n'était pas loin en effet, mais c'était assez pour que la promenade dans la nuit, par une large brise sur le sommet du Carmel, fut extrêmement agréable. De tous côtés les villas éclairées enchantaient le regard. Elles donnaient toutes l'impression d'abris heureux du bonheur domestique. Le ménage Rackowsky habite une grande maison genre cottage, précédée et entourée d'un jardin soigné, jouissant d'une vue panoramique sur la baie du mont Carmel.

La malechance voulut que M. Rackowsky eut, à ce moment

chez lui, à la fois des hôtes et des malades. Nous ne pûmes causer que quelques rapides instants. Je le regrette car j'aurais eu beaucoup à apprendre de la jeune et sympathique science de M. Rackowsky.

— Quelles sont exactement vos fonctions actuellement, demandai-je.

— Je suis chimiste agricole du gouvernement, me répond-il, actuellement occupé à vérifier, à étudier la qualité du sol, *tous les kilomètres carrés* sur toute l'étendue de la Palestine. Je dois déterminer sa teneur exacte, analyser ses éléments ; de même qu'en zoologie il y a des espèces et il y a aussi des individus, de même pour le sol, j'indique le type du sol auquel appartient chaque kilomètre carré.

Cela est de première importance, au point de vue, par exemple, de la répartition de l'impôt. Vous savez qu'il y a un impôt de 10 o/o en nature sur le résultat de la récolte ; étant donné la diversité du sol, on arrive ainsi à de grosses injustices, car le travail est le même sur des catégories de kilomètres carrés différentes, quant à leur fécondité. Ce moyen de perception de l'impôt est d'ailleurs injuste, car il permet le batchiche aux fonctionnaires et il est mauvais aussi pour le gouvernement, puisque, pendant les mauvaises années, le Gouvernement ne touche rien ou peu de chose. Eh bien, nous allons établir la valeur exacte de la terre, quant à son rendement possible et on créera ensuite des cédules déterminées, suivant cette valeur de la terre, suivant qu'il y aura des moyens de transport pour l'écoulement des récoltes, etc. Cette étude est encore indispensable pour l'utilisation des engrais ; il faut arriver à ce que les engrais vendus soient exactement ceux qui sont nécessaires au sol. Il ne faut pas, non plus, que des engrais qui ne sont pas titrés soient vendus, non-seulement à des Juifs, mais à des Arabes. Cette question des engrais est capitale, puisque nous n'avons pas d'engrais naturels, n'ayant pas assez de bétail et nous n'avons pas de bétail parce que

nous n'avons pas d'eau, c'est un cercle vicieux. Nous allons chercher à utiliser la paille par des moyens chimiques pour en faire des engrais naturels et ainsi de suite, nous appliquerons la science à l'agriculture.

Vous voyez que notre méthode est opposée à celle des Arabes qui disent : « God will give », c'est-à-dire la récolte sera ce que Dieu voudra ; nous, nous disons : il faut que le travail soit aidé, éclairé et dirigé par la science.

M. Rackowsky me fait feuilleter un fort intéressant album où sont réunis, à la fois, des diagrammes et des photographies. Chaque district de terre est analysé à tous les points de vue techniques, y compris la profondeur à laquelle on pourrait trouver de l'eau « le water table ».

De plus une carte topographique détaillée est en cours d'exécution ; des recherches sont faites pour établir la composition exacte du sol riche et du sol qui l'est moins. Or, à cet égard, la science n'est pas parvenue à des conclusions absolument certaines, il faut multiplier encore l'accumulation des matériaux.

Quand on doute un instant de la fécondité future de la Palestine en y voyant tant de pierres, il suffit, pour reprendre foi, de se trouver quelques instants avec un homme comme M. Rackowsky. Les dunes du désert ? Nous y mettrons des plantes qui le fixeront ; ensuite des arbres qui y produiront de l'humus. Et, après quelques années, nous aurons ainsi une terre riche, sur un ancien sol pauvre.

— Si j'avais seulement un botaniste avec moi ! Ce que je poursuis maintenant, seul ou avec un ou deux aides, me demandera combien d'années ? Vingt ans, trente ans... Ce devrait et pourrait être fait en quinze ans, en dix ans, mais il faudrait de l'argent.

Toujours l'argent !

— Espérons quand même, dit encore M. Rackowsky, je sais bien que ce que nous faisons ici, d'autres le font dans

d'autres pays mais il y a une différence à notre avantage ; ici nous travaillons sans une tradition derrière nous, ou si vous préférez sans une routine. Par conséquent tout ce que nous découvrons, ce sera immédiatement appliqué. Et c'est pourquoi la Palestine sera toujours une terre de culture intensive.

« Nous aviserons et tout s'arrangera ».

LA JEUNESSE JUIVE

J'ai rencontré à Beyrouth, à Jaffa, à Jérusalem, à Caïffa, à Damas, un certain nombre de jeunes gens extrêmement avertis et très attentifs au développement du Foyer national juif ; ils sont en rapports suivis avec l'Union universelle de la jeunesse juive, constituée à Paris et qui a des ramifications, dès maintenant, dans une trentaine de grandes villes des deux hémisphères. Chaque fois que j'ai interrogé ces jeunes gens, j'ai été frappé de la maturité de leur esprit et de leurs vues largement cosmopolites, ainsi que du fait qu'ils envisagent tous les problèmes sous l'angle juif et palestinien. Ils entendent que l'hébreu soit la langue unique parlée en Palestine et ils attendent, du judaïsme de la dispersion, un concours non seulement de sympathie, mais de collaboration active et réelle.

Je fus reçu par le bureau des jeunesses, dans différentes villes, avec de touchantes prévenances et avec une curiosité intellectuelle très sincère et amicale. A Jérusalem, la jeunesse juive comprend 200 membres, à Caïffa 100, à Jaffa 100. Beaucoup de ces jeunes gens sont sortis des écoles de l'Alliance israélite ; ils ont gardé pour cette institution un vif sentiment de reconnaissance, mais ils prétendent qu'elle doit évoluer dans ses méthodes, qu'elle devrait prendre comme langue de base l'hébreu et enseigner, comme langue auxiliaire, le fran-

çais ; ce n'est pas qu'ils nourrissent contre la langue française un sentiment d'hostilité, tout au contraire, ils la considèrent comme de première importance, puisqu'ils lui donnent la première place ; certains d'entre eux avant même la langue anglaise. Mais, se trouvant en Palestine, où la langue du pays est la langue hébraïque, ils prétendent que l'enseignement y doit être donné en hébreu, exactement comme il est donné par l'Alliance, en turc, dans les écoles de Turquie, et en bulgare dans les écoles de Bulgarie (1). Au surplus, d'après ce qui m'est dit, une évolution en ce sens se dessine à Mikvé-Israël ; on m'indique que, du temps de M. Loupo, tout l'enseignement était donné en français et, maintenant, l'Alliance ne s'oppose plus à l'introduction de la langue hébraïque. A Jaffa il y eut des incidents et même une grève à la suite des plaintes de quelques professeurs d'hébreu qui pensaient qu'on ne leur avait pas donné les facilités nécessaires. Les heures d'hébreu avaient été remplacées, prétendait-on, par des heures de français. Ces incidents ont été complètement aplanis.

Aucun des jeunes gens que j'ai vus ne semble redouter le fonctionnement de l'Université et, si on leur dit comme je l'ai fait : « Mais ne croyez-vous pas qu'on va y « fabriquer » trop d'intellectuels ? La réponse est : « Nous les utiliserons tous s'il le faut, en Egypte, en Syrie, en Turquie ; mais, vous le verrez, le plus grand nombre d'étudiants qui iront à notre Université seront natifs du pays même. »

Comme je demandais à un de ces jeunes gens, à tendance socialiste, s'il n'était pas effrayé de voir le développement de Tel-Aviv où se réunissent tant d'immigrants aisés, il me répondit qu'il y aurait, dans la banlieue, bientôt une « ville-

1. J'ai appris plus tard, d'une source autorisée, que, précisément l'Alliance aurait décidé de supprimer son enseignement en Bulgarie et qu'en Turquie, s'il est vrai que le gouvernement désire que l'enseignement soit donné en langue turque, l'Alliance résiste à cette prétention.

jardin » où chaque ouvrier aurait sa petite maison et son jardin. Au surplus, les affirmations de ces jeunes gens n'ont rien d'excessif comme il arrive trop souvent à la jeunesse; ils savent combien est délicate la création du Foyer national et combien tout doit y être assoupli aux circonstances quotidiennes; ils se déclarent libre-échangistes par exemple, mais ils disent: « Nous voulons cependant faciliter la création de l'industrie palestinienne pour la soirie, etc. Alors, nous serons pendant un temps protectionnistes, mais nous ne le serons pas comme des conservateurs anglais, nous le serons pendant le temps voulu pour la création d'une industrie locale ». Et si on leur demande: Mais pensez-vous que vous pourrez toujours acheter de la terre aux Arabes? Ils répondent: « Nous avons déjà 9 0/0 de la terre; jusqu'ici il n'y a pas eu de difficultés, mais quand on ne trouvera plus de terre à acheter, ne vous inquiétez pas, nous aviserons et tout s'arrangera ». — Au point de vue de l'hébreu je dis un jour: « Vous luttez pour l'usage de l'hébreu, mais s'il vous arrive des milliers de Juifs ne parlant que russe ou polonais, pensez-vous que tous ces immigrants apprendront l'hébreu, »? — Ils répondent: « Sans aucun doute et cela se fait dès maintenant; s'il arrive que les circonstances créent des obstacles, nous sommes précisément là pour veiller à ce qu'ils soient surmontés. »

ARABES ET JUIFS

Sur le sol palestinien, la population fut de tout temps un amalgame de races distinctes qui reçut sa cohésion *forcée* d'une main *étrangère* sauf sous les rois d'Israël (x^{ie} et vi^e siècles) et sous les macchabées (ii^e et i^{er} siècles avant J.-C.).

Les professeurs de N.-D. de France.

J'assistai, après déjeuner, à une conversation intéressante entre sionistes, sur la question arabe. Je la résume ci-dessous.

— Le conflit arabe est fatal, disait l'un, jamais ils ne consentiront. Il faudrait ou les expulser, ou ne pas les instruire. Or, savez-vous qu'un riche Juif, M. Cadoorie, a fondé une école arabe? S'ils sont ignorants, oui, ils consentiront, sinon il n'y a d'autre issue que la guerre.

— C'est un blasphème et une atrocité. Il n'y a pas que la force, il y a la collaboration.

— Quand cela ?

— Dans cent ans, si vous voulez, peu importe.

— La Société des Nations elle-même est impuissante.

— Elle ne le sera plus dans cent ans. Jugez ces questions internationales avec l'unité siècle et non l'unité année.

— Il est même heureux, selon moi, dit un troisième interlocuteur que les arabes soient là, cela servira d'utile avertissement aux Juifs qui, sans cela peut-être, se dévoreraient. Mais si vous étiez arabe, ne seriez-vous pas antijuif? En somme, si les juifs venaient en Palestine comme les étrangers viennent en France, il n'y aurait pas question, mais ils y viennent avec le Foyer national. Du point de vue arabe, trouvez-vous supportable le Foyer national ?

— Oui, même du point de vue arabe. Si j'étais arabe, je serais pour le Foyer national. Si les arabes étaient ignorants

et encore s'ils étaient instruits : En quoi cela gêne-t-il le développement des arabes, qu'il y ait des juifs à leur côté ?

— Mais qui veulent devenir la majorité.

— C'est un autre aspect de la question; ce n'est pas un but, d'être la majorité.

— Mais, puisque vous croyez à la Société des Nations, pourquoi ne demandez-vous pas qu'elle oblige les nations antisémites à respecter le droit, en la personne des juifs ?

— L'un n'empêche pas l'autre. S'il y a des juifs qui veulent être juifs, comme d'autres sont anglais, c'est leur droit. Il y a eu une nation juive, une terre juive, une histoire juive. Sur leur ancienne terre, il y a une population à faible densité on y ajoute les juifs. C'est le traité de paix.

— Il est injuste.

— Pas dans toutes ses parties. Spécialement sur ce point, il ne l'est pas, car les juifs ont autant de titres à habiter la Palestine que les arabes qui y sont actuellement. Il ne s'agit pas de dire à un arabe : quitte ta maison que je m'y installe, mais : laisse-moi construire ma maison sur ce terrain libre à côté de la tienne.

— Si on en faisait autant en France ou en Angleterre ?

— La comparaison ne tient pas. La France et l'Angleterre ont une densité de population normale.

— Cette raison suffit-elle ?

— A peu près. Cependant, je reconnais le droit, pour les nations à la tête de la civilisation, de disposer des terres pour le bien évident de l'humanité entière. S'il y a un million d'automobiles arrêtées faute d'essence, les peuples civilisés ne laisseront pas inexploités les puits de Mossoul, même si les habitants qui entourent les puits s'y opposent.

— Vous justifiez par là les abus coloniaux.

— Non. S'il y a respect de tous les droits, ou, plutôt, si les droits sont les mêmes pour tous, il n'y a pas abus colonial, il y a mise en valeur et gain pour tous, c'est-à-dire progrès et

civilisation. Si nous savons qu'il y a du radium, qui nous permettrait de désintégrer la matière, sur le terrain occupé par une tribu noire du centre africain, nous irons chercher le radium, ce qui ne veut pas dire que nous porterons atteinte aux droits des nègres. Nous ferons cela moyennant une juste et préalable indemnité, c'est le droit que nous nous appliquons à nous-mêmes. Nous traversons même de force le champ du propriétaire qui s'y refuse, pour établir un chemin de fer. Oui, nous allons prendre peu à peu une certaine surface de la terre, mais que deviendrait cette terre, si nous ne la prenions pas? La concentration des propriétés se ferait de la même façon, et la masse des arabes serait spoliée de la même façon.

— Vous voulez la collaboration, mais les arabes la refuseront.

— Ils auront tort.

— Vous raisonnez, vous l'avouez, pour dans cent ans, mais il faut vivre son temps et reconnaître les antagonismes.

— Lesquels?

— De religion, de race, d'aspirations.

— Ce sont des enfantillages. Otez, des religions, l'esprit d'intolérance en donnant à toutes la liberté. Laissez chaque race se développer selon son esprit et respecter toutes les aspirations qui ne portent pas atteinte à l'aspiration voisine.

Dans cette hypothèse qu'est-ce que la majorité ou la minorité puisque les droits de l'une et de l'autre sont également sauvegardés?

— Vous ne voulez pas que les juifs soient majorité? C'est pourtant l'idée fondamentale du sionisme.

— Je ne sais ce qu'est le sionisme, je sais seulement ce que sont le bon sens et la justice. La justice ne se chiffre pas. On a tort à 300.000 et raison à un seul.

— Comment donc voyez-vous l'avenir?

— Par une réglementation respectueuse de tous les droits

de chacun, arabe ou juif. Cela n'est pas une question de nombre. Si ce respect de la liberté est obtenu, peu importe qui a la majorité. Ce qui, seul, importe, c'est que la majorité ne s'inspire que *du véritable intérêt du pays*. On n'a jamais su utilement s'il y a, en Suisse, plus de citoyens d'origine italienne que d'origine française. Et la Belgique peut, par le respect de tous les droits, trouver son équilibre et son bonheur, sans qu'il soit nécessaire de dénombrer les Flamands par rapport aux Wallons.

— Vous voyez les choses à cent ans de distance !

— Peut-être, en tout cas elles seront certainement un jour comme je le dis. Si vous vous entretenez avec la nourrice d'un enfant, elle est tellement occupée de l'état actuel de l'enfant, qu'elle hausse les épaules quand vous lui parlez du service militaire de cet enfant et de la nécessité actuelle de travailler à la paix. Pour nous, qui ne regardons cet enfant qu'en fonction de son état prochain de majorité, son état provisoire d'enfance n'est qu'un détail, un stade rapidement dépassé.

Vous regardez les sociétés humaines comme une nourrice regarde un enfant et nous les regardons comme des agglomérations en état de devenir.

Certes, je comprends bien la vanité de la résistance arabe. Il m'aurait suffi, pour m'en convaincre, de me placer à l'angle de la poste, le jour de l'inauguration de l'Université et de regarder non les dizaines, mais les centaines d'autos, cette vie trépidante, ce mouvement, qui sont si proprement juifs ! Et de songer que tout cela a été fait en si peu de temps ! Je n'aurais qu'à évoquer aussi cette fête à la résidence, les invités pressés, le cadre gothique, les habits, les croix, les parures, me représenter M. Van Vriesland, M. Weismann, M. Sokolow, sir Herbert-Samuel, lord Balfour, dans un coin de cette somptueuse demeure, et devisant paisiblement, au milieu de moines blanc vêtus, de princes noirs, parmi les bijoux et les

perles. Tout cela c'est bien l'occupation d'une terre et cela, sans aucun doute pour moi, est définitif. Mais c'est précisément parce que cela est sans doute définitif — parce que nous avons la force sans réplique — c'est pour cela qu'il faut y ajouter ce qui couronne un édifice moral, comme un dôme ou un clocher achève un édifice matériel, — la justice, — totale, intégrale, — pour les deux races.

— Vous êtes et vous serez toujours un rêveur.

— Lorsque Don Quichotte dressait sa lance contre ce qu'il déclarait être des chevaliers ennemis, Sancho Pança lui criait : « Ce sont des moulins à vent ». Il avait raison, selon votre sagesse, c'étaient des moulins à vent. Il avait tort au regard de ce qu'il y a de plus élevé dans la conscience humaine. Et c'est parce que Don Quichotte criait : ce sont des ennemis et je vais les combattre, qu'il est devenu le prototype de l'idéalisme universel et irréductible. N'importe qui peut noter tous les jours l'action et l'influence de Sancho Pança, mais en y regardant de plus loin et plus à fond, on note que, tous les siècles si voulez, — peu importe — l'influence de Don Quichotte est bien plus forte sur tous les événements !

« A ceux qui vous haïssent, répondez : Vous êtes nos frères ! »

Proposition m'est faite, que j'accepte avec joie, de rendre visite à cet homme illustre qu'est le poète Bialik. Nous trouvons le maître en famille, vers l'heure du dîner ; il mène une existence très simple, retiré à peu près des agitations de ses premières années. Elles ne furent pas très heureuses ni très prospères. D'après ce que me dit M. Shapiro qui m'a introduit, Bialik, pour l'ensemble de ses travaux, n'aurait, en Russie, touché que quelques centaines de roubles. Depuis,

la notoriété mondiale est venue, elle n'a pas changé l'âme du poète, si elle a pu changer ses habitudes extérieures.

Bialik ne parle ni anglais ni français. Il parle couramment l'allemand, mais sa langue de prédilection c'est l'hébreu. Je fais exprimer au poète mon respect et mon émotion de me trouver en sa présence. J'ai lu peu de ses œuvres, mais assez pour en avoir apprécié la force contenue, l'attrait poignant, la vie intense, qui sont leurs caractéristiques. Bialik écoute, sourit. Il a une tête ronde et rouge. Le regard est toujours voilé par ses yeux mi-clos; il parle longuement sans vous regarder; tout à coup ses yeux vous fixent, le temps d'un éclair seulement; c'est assez, il vous a vu, il a vu le monde extérieur et il peut refermer ses yeux ou abaisser ses paupières, il a assez vu pour écrire et décrire. Certes, personne ne soupçonnerait à le voir seulement, par l'apparence extérieure, qu'il y a, en cette enveloppe sans caractéristiques, une très puissante personnalité. Comme Waldek-Rousseau, comme Renan, il vaut par sa pensée et sa parole et non par son aspect extérieur; mais à la moindre question posée, c'est tout un afflux de paroles et d'images.

— Bialik n'écrit plus depuis quelques années, me dit M. Shapiro, du moins il ne publie plus rien de nouveau; mais nous savons qu'il travaille à une grande œuvre que ses familiers connaissent. Actuellement, *Bialik produit en parlant*, il produit, dans sa conversation qui est étincelante; une idée, chez lui, amène une formule et une formule amène de suite une image. C'est, en effet, l'impression que j'ai en l'écouter moi-même, Bialik écrit en parlant.

Je le regarde attentivement. Il fume rapidement, tirant quelques bouffées et allumant de suite une autre cigarette nerveusement. Il est vigoureux, massif, sanguin, entièrement rasé et déjà un peu chauve.

Je lui dis qu'on commence à le connaître et à l'aimer à Paris, où certains de ses poèmes ont été déjà traduits, notamment

par les soins diligents de M. Camhy. Je me permets de lui demander ce qu'il pense de Ben Yehuda.

— C'est très bien de faire un vocabulaire, répond-il, et j'y applaudis vivement ; mais c'est utile aussi de faire jaillir d'une langue tout ce qu'elle peut donner de chaleur, de force et de vie. C'est ce que font nos poètes.

En veine d'indiscrétion, j'ose lui demander encore ce qu'il pense de l'artiste juive Mme Chochana Avivit que nous avons applaudie à Paris.

— Elle donne, avec une très grande force, des récitations de poèmes tels que le Cantique des Cantiques par exemple. Pour d'autres genres de récit, avec des nuances et des inflexions un peu différentes, elle pourra produire de profondes impressions. C'est une question de nuances.

Je veux marquer le caractère de la poésie du Maître telle qu'elle apparaît au français ignorant que je suis, je souligne son caractère panthéiste, apocalyptique ; la mise en scène, par le poète, à la fois, des sentiment humains et des forces ou des aspects variés de la nature. Je dis qu'il apparaît à nos yeux comme un anachronisme vivant, il nous semble qu'il pourrait être incorporé tel quel à la Bible. A tout ce qui est compliement Bialik sourit, les yeux mi-clos.

Je demande au poète s'il pense que la langue hébraïque, faite pour des œuvre de cette sorte, semble-t-il, pour des œuvres qui sont pour tant d'hommes des œuvres sacrées, pourra co-exister, sans déchoir, avec l'emploi de tous les jours qui commence à en être fait. Il répond avec fermeté :

— Oui, parfaitement. A l'époque du second temple déjà, il y avait des ouvrages très savants, de grand style et en même temps un usage vulgaire de la langue hébraïque.

Je lui dis encore que sa poésie est, pour nous, un peu ce qu'est la sculpture de Rodin, qui voile les traits, souligne un détail, mais esquisse seulement une ligne ou un geste, et que cela est aussi différent de la beauté sculpturale grecque

que son œuvre est différente des claires œuvres françaises ; je lui demande s'il pense que son génie évoluera vers une autre forme d'expression comme par exemple Victor Hugo, auteur de la *Légende des Siècles*, des *Châtiments* et des *Burgraves*, et en même temps auteur plus humain de l'*Art d'être grand-père*. Il répond :

— Je connais beaucoup des œuvres de Victor Hugo ; je regrette que le tout n'ait pas encore été traduit en hébreu.

Je prends encore la hardiesse de dire :

— Comment un homme comme vous a-t-il pris contact avec ces génies supérieurs, Shakspeare, Byron, si vous n'entendez pas la langue anglaise ?

— Je les ai lus en allemand. Sans doute je sais très bien qu'une traduction c'est *l'envers* d'un tapis, car j'ai traduit moi-même Don Quichotte en hébreu, ce qui vous montre, ajoute-t-il en souriant, que l'hébreu est un bon véhicule pour l'ironie, à moins, ce qui est possible, que ma traduction ne soit que l'envers d'un envers !

Bialik est toujours modeste dans ses propos et toujours bienveillant pour les jeunes poètes, dont il proclame volontiers le talent.

Peu à peu le cercle des auditeurs s'est agrandi. On a pris l'habitude de venir chez Bialik comme étant la figure la plus représentative de la renaissance hébraïque. Voici le D^r Jacobson ; voici des professeurs de langue hébraïque ; voici un professeur de français. Il est tard ; je m'incline encore. M. Bialik nous reconduit jusqu'au palier extérieur. Je l'assure que s'il vient à Paris, il sera applaudi par des foules juives.

Nous donnons ci-dessous deux poèmes de Bialik ; le lecteur appréciera le caractère et la force de ce génie poétique.

POGROM

Demandez grâce pour moi, cieux
S'il y a en vous un Dieu
Et en vous un chemin, qui conduit vers ce Dieu !
Moi je ne l'ai pas trouvé ;
Priez pour moi, cieux.

Mon cœur est mort ;
La prière est morte sur ma lèvre,
Ma main est inerte et je n'ai plus d'espoir.
Jusqu'à quand et jusqu'où ? Jusqu'où et jusqu'à quand ?

Bourreau, voilà ma gorge : égorge !
Lève-toi, bras ; prends la hache
Comme un chien, hache-moi.
Ah ! la terre entière est une guillotine
Et nous, que sommes nous ?

Il est permis, le sang.
Frappe au crâne, fais le jaillir,
Le sang de l'assassinat !
Sang d'enfant, qui tette encore,
Sang de vieillard, sur ta chemise
Sang que, jamais, rien n'effacera.

S'il y a une justice, qu'elle se montre !
Qu'elle se montre, immédiatement.
Mais si elle se montre seulement
Quand j'aurai passé de dessous le firmament.
Alors, que son trône soit fracassé pour l'éternité,
Et que crévent le ciel et sa méchanceté !
Et vous, assassins, vivez, assassinez
Vivez dans le sang, mangez et buvez !

Maudit, celui qui crie : vengeance !
La vengeance du sang d'un tout petit enfant ?
Il ne l'a pas encore trouvée, Satan !
Mais qu'il perce le sol, ce sang.

Que, dans la nuit des profondeurs, ce sang descende !
 Et qu'aux ténèbres, il dévore et il mine,
 Jusqu'à ce que la terre éclate
 Dans l'abîme !

ADORATION

Le soleil, à peine a brillé
 Depuis un jour, depuis deux jours,
 Et voici que se lèvent, sur mes volets fermés
 Des rayons.
 Ils guettent, rougissants et cherchent quelque trou
 Et, quand ils l'ont trouvé, dans ma chambre ils se glissent
 Et regardent.
 Et c'est comme si la nouvelle d'une fête prochaine
 Venait, doucement frapper sur mon cœur.
 Lève-toi, dormeur, voici la lumière
 Toute la lumière !

Le monde est neuf : ce soleil clair
 Cette terre de lumière,
 C'est aujourd'hui seulement que Dieu les créa !
 De la blancheur de chaque mur, et de l'éclat de chaque toit
 Je puise joie et vie.
 J'appelle une paix bénie ;
 Et mon cœur s'est ouvert, mon cœur fête sa fête
 Il appelle à sa fête le Dieu de la lumière.

Les éclats de soleil ont noyé ma fenêtre ;
 Mon plancher, ils l'emportent,
 Et mes murs et les coins de ma chambre !
 Sur mon lit, ils se couchent ; ils ont tout rempli d'or.

O Dieu, éternel Dieu, si tu avais, dans tes hauteurs,
 Suspendu sept soleils
 Tu n'aurais pas rassasié mon âme
 Avide de lumière.
 Encore de la lumière, Dieu de lumière,
 Lumière, donne la lumière !

« Extrait de *l'Anthologie juive* d'Edmont FLEG ».

CHAPITRE IX

De Haïffa à la frontière, par la route de Beyrouth

Soit que l'on aborde, soit que l'on quitte cette terre féconde en souvenirs religieux, le sentiment le plus profond et le plus réel que l'on éprouve est celui de la tristesse.

Baron TAYLOR

J'aime à me remémorer les lignes, placées en épigraphes, en tête de ces dernières pages. Elles datent de 1835. Je crois qu'à cette époque une randonnée palestinienne était infiniment mélancolique. Aujourd'hui seul le départ est empreint et triste ! En effet, l'itinéraire Haïffa-Beyrouth est absolument délicieux ; les voitures ne s'embarrassent pas, jusqu'à Saint-Jean-d'Acre, de savoir s'il existe une route ; elles suivent purement et simplement le bord de la mer, à quelques centimètres des flots.

La conque Haïffa-Acre est beaucoup plus belle que celle de Saint-Sébastien, à laquelle cependant elle peut être comparée. Mais, bien entendu, elle est totalement déserte. Cela est regrettable au point de vue économique et enchanteur au point de vue touristique. La matinée était radieuse, le flot étincelait, la voiture glissait rapidement sur le sable formant piste, tantôt très résistant, tantôt humide et perméable.

Les yeux ravis sont attirés par de gigantesques tortues, de près d'un mètre, qui somnolent au ras des flots. A peine, croisons-nous quelques arabes qui, à pied, suivent la même courbe de la mer. Cette promenade, d'un caractère si spécial se verra modifiée lorsque la piste de sable sera remplacée par

une solide route. Précisément, voici des équipes nombreuses de prisonniers qui travaillent à la construire. Ils sont encadrés par quelques soldats, l'arme sur l'épaule et, je dois aussi le dire, par des sortes de moniteurs militaires armés d'un fouet, ce qui cause à un français une impression pénible.

Mais les idées pénales ne sont pas les mêmes chez nous et chez nos voisins les anglais. Inutile de dire que, parmi les prisonniers travaillant ainsi, il n'y a pas un nombre appréciable de juifs, si tant est même qu'il y en ait un seul. Après Acre, nous apercevons les ruines d'un aqueduc romain, qui montre des restes imposants pendant plusieurs kilomètres ; chaque fois que l'on se trouve inopinément en présence d'un de ces témoignages de la puissance romaine, on est émerveillé de la force de discipline du peuple romain, de son art d'organisation des pays les plus lointains.

La campagne est fort belle, comme pour nous donner un adieu ; elle est parée de couleurs vives. Des champs entiers apparaissent tout blancs, fleuris qu'ils sont, d'innombrables marguerites ; beaucoup d'oiseaux légers sur le sable du bord de l'eau, et vifs à prendre leur vol.

Nous sommes encore en Palestine, mais, peu à peu, la chaîne du Liban se rapproche et, soudain, nous apercevons un rocher élevé qui barre le passage ; il est surmonté d'une petite construction ; la route elle-même passe sous une double arcade, l'une ascendante, l'autre descendante ; c'est la frontière de sortie de la Palestine. Un poste de soldats palestiniens et anglais. La voiture stoppe.

— Vos passeports ?

Au delà c'est la zone mi-palestinienne mi-syrienne, et, après quelques centaines de mètres, c'est la frontière syrienne elle-même, avec un poste de gendarmes français et libanais. Et voici le drapeau tricolore sur le toit du petit poste. Le voyage en pays de Foyer National Juif achevé.

Palestine enjôleuse et rude, terre décevante et, tout à la fois

nourricière de si grandes espérances, adieu, ou plutôt, — qui sait ? — au revoir !

Quelques jours après le « Lotus » nous prenait à Beyrouth pour nous ramener à Marseille via Alexandrie, le Lotus, sur le pont duquel est apposée une plaque de cuivre portant ceci :

« Le 14 août 1914, le *Lotus* quitta Alexandrie ayant à son bord les premiers mobilisés et engagés volontaires d'Égypte, « de Syrie et de *Palestine* partis pour remplir vaillamment leur devoir. »

Le Foyer National Juif ajoutait ainsi, par anticipation, surrogatoirement, un titre de plus à ses droits historiques.



CHAPITRE X

Conclusion

Quel encens inconnu fume sur vos sommets
Quel hymne, quelle voix étrangère et suave
Monte, sous vos cyprès et sous vos ormes graves
Quel chant mystérieux, qu'on n'entendit jamais ?

GEORGES CATTAUÏ

Pour apprécier ce qui a été, jusqu'ici, fait en Palestine et la transformation dont a bénéficié le pays, il suffit de lire les rapports de l'organisation sioniste.

Par exemple, en ce qui concerne les communications, les routes palestiniennes ont été refaites, il en a été créé de nouvelles. La grand'route principale Safed-Berseba-Hebron-Jérusalem-Naplouse-Nazareth-Tibériade traverse le pays dans le sens de la longueur et permet une circulation régulière par automobiles. La route Jaffa-Jérusalem-Jéricho est en bon état ainsi que celle de Haïffa-Nazareth. La circulation par chemin de fer a été améliorée, le téléphone, le télégraphe et la poste étendent leur réseau sur tout le pays, qui est ainsi passé, de région semi-asiatique qu'il était, à l'état de pays européen.

Les importations, il est vrai, dépassent encore de beaucoup les exportations, mais la vie industrielle du pays s'améliore tous les jours. De nombreux échecs dans l'installation d'usines et d'ateliers ont donné des leçons profitables et montré dans quelle voie désormais il faut diriger l'effort.

La population juive, d'après le recensement de 1921, était de 83.000 âmes ; elle est passée en 1923 à 90.000 et actuellement doit être supérieure à 115.000 âmes. De nouvelles colo-

nies agricoles ont été installées dans des régions jusqu'ici non touchées par le Fonds National juif. Spécialement les colonies installées dans la région de l'Emek, au nord de la Palestine, grâce aux conditions toutes modernes de leur constitution, aux bonnes routes qui les relient, à l'eau qu'elles ont en abondance, au système de drainage dont elles bénéficient, à leur matériel humain admirable, pourront servir d'exemple vivant de ce qui peut-être réalisé en Palestine au point de vue agricole.

Dans les villes, des quartiers entiers ont été prévus et leur construction, commencée ou achevée, dans des conditions de salubrité et d'espace ne laissant rien à désirer, sur les plans de l'ingénieur Kauffmann, notamment à Jérusalem, à Haïffa, à Tibériade. Tel-Aviv continue son prodigieux développement dont nous avons essayé de donner une idée sommaire. Les immigrants augmentent en nombre, chaque mois, malgré les restrictions un peu trop sévères de certaines périodes et, au contraire l'émigration de la Palestine vers l'étranger, ne dépasse pas 10 o/o de l'élément juif.

Encore cette émigration est-elle due aux conditions défavorables dans lesquelles se sont trouvées certaines villes, soit du fait de circonstances économiques, soit du fait de circonstances politiques, telles Safed et Hebron, qui ont perdu, depuis la guerre, environ la moitié de leurs habitants. Ce qui est sûr c'est qu'avant la guerre un tiers seulement des juifs de la Palestine étaient des producteurs et qu'actuellement les trois quarts ont une occupation productive. La pratique de la « Haluka », c'est-à-dire l'ancien système d'aumônes mondiales vers Jérusalem pour entretenir les récitateurs de prières, est devenue pratiquement nulle tandis qu'elle a joué pendant des siècles un rôle de grande importance.

Il ne faut pas méconnaître que, seulement une partie des immigrants, a trouvé en Palestine un emploi fixe qu'on peut considérer comme définitif, mais grâce, aux institutions telles

que la Banque Générale Hypothécaire, l'Association pour les prêts de construction, les immigrants prennent de plus en plus racine dans le pays. Une partie, la plus importante, du commerce, était, il y a quelques années aux mains exclusives de certains arabes, mais chaque jour voit se développer le commerce et l'industrie juifs. L'évolution qui tend à faire, des immigrants juifs, de véritables producteurs se poursuit chaque jour davantage. Le coût d'installation d'une famille d'immigrants a diminué progressivement et le moment n'est pas éloigné où elle ne dépassera pas, 300 livres sterling.

La question du choix entre les régimes futurs de colonisation est encore à l'étude. Des circonstances particulières ont amené à la création de groupes entièrement coopératifs ou socialistes à côté d'installations sous le régime individualiste. Encore faut-il observer que, dans ces dernières, la coopération est employée pour l'achat d'instruments aratoires, l'utilisation des machines, les travaux d'afforestation, etc... De plus, il a été établi comme règle que la surface de chaque lot serait calculée pour donner du travail toute l'année à tous les membres d'une famille, mais à l'exclusion de main-d'œuvre louée, cela afin d'éviter toutes difficultés économiques postérieurement. L'expérience a montré que la surface de ces lots devait être de 9 à 10 hectares, mais ces lots ne sont attribués, afin encore de faciliter leur évolution, qu'à des familles qui ont depuis des années l'expérience de la vie agricole.

Les agglomérations d'agriculteurs ou colonies sont disposées suivant un plan précis prévoyant des rues, des places, des monuments d'utilité générale ; les villages sont organisés d'après des vues d'ensemble, fournies par les experts, de même que les lieux de leur installation.

La règle prévue est que, non seulement chaque famille doit pouvoir vivre sur sa terre, mais encore doit avoir un surplus de denrées à envoyer au marché voisin. Cela ne put être réalisé que dernièrement, lorsqu'une race de vaches fut suscep-

tible d'augmenter considérablement la quantité de lait disponible, qu'un expert en élevage de basse-cour put donner les conseils et directives nécessaires, et que l'installation de ruches put fournir une quantité appréciable de miel.

La culture des légumes a été spécialement développée, par suite des aptitudes tout à fait supérieures des nouveaux immigrants, si bien que les colonies de plantations sont nourries par le lait et les légumes des colonies fermières. Alors qu'au début les bâtiments dans lesquels vivaient les colons étaient forcément primitifs, inconfortables et antihygiéniques, des bâtiments nouveaux ont été construits et sont encore construits qui mettent les agriculteurs dans des conditions acceptables de vie. Cette amélioration les rend plus attachés au sol.

Somme toute, c'est un monument qui est élevé ainsi à la race juive du fait du Foyer national, par elle-même. Certes, un des bons ouvriers de cette construction, c'est le judaïsme américain, et on peut parfois se demander si les efforts inouïs de propagande développés par le Dr Weizman pourront être longtemps continués.

Pour moi, je crois que le mouvement de participation du judaïsme mondial gagnera, non seulement en surface, mais en profondeur. Spécialement les juifs d'Amérique, les admirables et généreuses juives d'Amérique ne renonceront pas à envoyer de l'argent à la *Hadassah*, l'organisation médicale palestinienne qui supplée à la carence gouvernementale.

Dans tous les autres pays, peu à peu la propagande de participation s'organise avec succès. Sans aucun doute elle ne peut revêtir le même caractère ni donner les mêmes résultats en France et en Pologne, en Italie et en Roumanie. Mais les causes qui ont créé la *question juive* persistent. L'évolution normale du droit des minorités créera, certes, un statut acceptable, mais après combien de difficultés ? Il arrivera trop souvent qu'un incident inattendu de la vie politique rappellera

aux Juifs trop oublieux qu'il y a, entre les hommes de même race et de même idéal, une solidarité qu'il n'est pas bon de méconnaître.

Le Foyer national juif s'appuie sur des réalités internationales tangibles. Si la politique de l'Angleterre a un mérite, c'est celui de la fixité. Il y a lieu de sourire quand quelque critique relève de-ci de-là, dans la presse anglaise, une diatribe contre le mandat accepté par l'Angleterre en Palestine. L'Angleterre est agrippée à l'Égypte d'une poigne solide, elle fera toutes les concessions de forme et de mode, elle ne transigera pas sur l'essentiel : le canal de Suez doit pouvoir, par elle, être contrôlé. La Palestine c'est la terre qui ouvre la Transjordanie, la Mésopotamie, permet l'accès vers la Perse, vers les Indes. L'Angleterre ne laissera pas tomber en quenouille le privilège de son mandat.

Ce mandat, elle le tient de l'ensemble des puissances victorieuses de la guerre. Non seulement elle ne l'abandonnera pas parce qu'il est de son intérêt de ne pas l'abandonner, mais aussi par le souci de respecter ses engagements internationaux. L'Angleterre renoncerait-elle au mandat que ce serait, d'après le pacte intervenu entre les alliés, la Société des nations elle-même, qui en reprendrait la gestion.

Le lien qui unit l'Angleterre à la Palestine est du même ordre que celui qui lie l'Espagne et la France au Maroc, ou à la Syrie. Nous n'avons pas à souligner combien il est indispensable que chaque pays ait toujours, en toute circonstance, le respect des engagements pris.

Quant aux juifs de France leur devoir est aisé à définir (1).

1. Les juifs du monde entier ne doivent pas oublier que si le sionisme existe, si le Foyer national existe, c'est à la famille de Rothschild que ce résultat est dû. S'il n'y avait pas eu, depuis cinquante ans, des colonies juives soutenues par elle, des terres achetées par elle, il eut manqué un support matériel à la revendication sioniste. Nous ne connaissons aucun membre de la famille Rothschild et aucun autre mobile que celui de la recherche de la vérité ne nous fait écrire, mais cet hommage nous paraît juste.

La Palestine est située entre la Syrie, pays de mandat français, et l'Égypte, pays d'usage de la langue française. Dire que l'influence française doit consentir à se retirer bénévolement d'une telle région c'est dire une parole irréfléchie.

Le gouvernement français l'a bien senti qui, par ses hommes les plus représentatifs, MM. Painlevé, de Monzie, Justin Godart, Poincaré, Herriot, Millerand, Briand, Pichon, Léon Blum, Albert Thomas, etc., a affirmé la nécessité pour les juifs de France de participer à la reconstruction palestinienne. C'est une œuvre qui est dans la tradition historique généreuse de la France, que de prêter son concours actif à la renaissance du Foyer national d'une race opprimée.

Un grand problème se pose : celui de la jonction, de la soudure de deux civilisations, de deux mondes, l'oriental, l'occidental. De même que les peuples de l'Occident malgré de si profondes dissemblances, se rattachent à des traits communs, de même les peuples de l'Orient, malgré d'artificielles séparations, retrouvent en quelques principes de vie, leur unité de race. L'islamisme fut, jadis, un des aspects les plus brillants de la civilisation. A-t-il pour toujours cessé de l'être ? Ce réveil, dont les signes sont évidents du Maroc à la Turquie, n'est-ce qu'une apparence, ou au contraire est-ce la fin d'une léthargie séculaire ? Et, si oui, pourquoi ce réveil nous serait-il essentiellement et forcément hostile ? J'admire les hommes qui ne voient de solution aux problèmes de l'avenir que par la haine et le déchirement !

Heureusement, il y a des politiciens de plus hautes visées. La politique « de la présence » rallie de toutes parts et de plus en plus, autour de MM. Painlevé, de Monzie, Justin Godart, Poincaré, Herriot, Millerand, Briand, Pichon, Léon Blum, Albert Thomas, etc., des partisans actifs. Il faut que, partant d'une élite, cette théorie finisse par imprégner la masse.

C'est spécialement comme français, que les juifs de France doivent remplir leur devoir palestinien. Le Judaïsme, par un

miracle de son histoire si riche et si tourmentée, retrouve une base, sa base même, sur le sol de son épanouissement primitif. Qui donc peut supposer que cette noblesse renouvelée, ce titre retrouvé, cette utilité ressuscitée, tourneraient à l'encontre du statut juif dans les pays de liberté? N'est-il pas préférable de vouloir la dignité juive universelle basée sur un foyer national épanoui librement, plutôt que de rechercher la paix honteuse du mépris silencieux, basée sur la persécution des frères juifs orientaux?

Personne, certes, n'a les mains assez puissantes pour arrêter un appel qui s'élève de toutes parts. Il a fusé des ghettos de l'Europe centrale, il a accru sa force dans les champs de la Palestine, il a soulevé, bouleversé les inerties du nord Amérique. Par ce détour il rentre en France. La clameur est un peu sourde encore, mais elle croît en force chaque jour. La grande voix prophétique de Chaïm Weizmann pose, parmi les hommes, la terrible question :

— Juif, qu'as-tu fait pour ton Foyer national!

Il faut répondre.

Le Judaïsme français n'a point répondu hier; il n'a point encore répondu clairement aujourd'hui. Nous lui faisons confiance: il répondra demain.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Lettre de M. Raymond Poincaré.....	V
Lettre de M. Paul Painlevé.....	VI
Déclaration de M. Anatole de Monzie.....	VII
Lettre de M. Justin Godart.....	IX
Lettre de M. Jean Cruppi.....	XI
Lettre de M. Charles Gide.....	XII
Lettre de M. Julien Weil.....	XIII
Lettre de M. Wormser.....	XVI
Discours de M. Edmond de Rothschild.....	XVII
Lettre de M. Justin Godart à M. Gaston Doumergue.....	XXV
Lettre de M. Gaston Doumergue à M. Justin Godart (<i>bors texte</i>).....	
Avertissement de l'auteur.....	7
CHAPITRE I. — De Marseille à Jérusalem. A bord du Général Metzinger. Des souvenirs sur Herzl. D'Alexandrie au Caire. Premières impressions palestiniennes.....	
	11
CHAPITRE II. — Une journée à jamais historique : l'inauguration de l'Université hébraïque de Jérusalem. Soliloques d'un juif français.....	
	24
CHAPITRE III. — Le Banquet Universitaire. Les propos de M. Dizengoff. L'Institut Balfour-Einstein. Des vœux universels. Les plans de l'Université. Une leçon. L'organisation de l'Enseignement. La Bibliothèque de Jérusalem.....	
	37
CHAPITRE IV. — La communauté de Salonique. Les objections d'un avocat. M. Maugras, consul de France. Une famille palestinienne : chez M. Kalvarisky. Propos de Salon. L'organisation médicale Hadassah. La « goutte de lait » de Jérusalem. Le musée Bezalel. L'hébreu médical : chez M. le D^r Matié. L'ironique reportage de M. le D^r Buchmill. Un entretien avec M. le Président Weizmann.....	



CHAPITRE V. — Dans les colonies de l'Emek. Des coopérateurs qui ne sont pas bolcheviks. A Nazareth « l'opinion d'un arabe ». La colonie Nahalal. Lord Balfour à Balfouria Mehavia. Un village d'orphelins. La colonie de Nouris. Tibériade et son lac. Kinereth. Dagania. Bitania. Une colonie bourgeoise à Migdal. Capharnaüm et ses ruines. Le colonel Kitsch et le mandat anglais. Rosch Pina.....	107
CHAPITRE VI. — Dans les bureaux de Exécutif Sioniste. Commerce et industrie. Agriculture. Travail. Le Keren-Kayemeth. Immigration. La Pâque à Jérusalem : deux jours de Seider. Les leaders travaillistes. La question de l'Agence juive. Le tombeau d'Absalon. Arabes et Juifs, deux points de vue. Le paradoxe palestinien...	141
CHAPITRE VII. — Souvenirs sur Ben Yéhouda. La mer Morte. Le Jourdain. Jéricho. La colline Tal-Pioth.....	205
CHAPITRE VIII. — De Jérusalem à Jaffa : Tel-Aviv. M. Dizengoff parle de son œuvre. Au palais des fêtes. Une exposition du Proche Orient. A la P. I. C. A. La Station expérimentale. Le Lycée. La Synagogue. Encore l'immigration. Sur la plage de Tel-Aviv. Mikvé-Israel.....	213
CHAPITRE IX. — De Jaffa à Petak-Tikva : La colonie Sarona. Herzlia. Une ville en devenir. L'orangerie du Baron : Petak-Tikva. Une Koutzwoth féminine. Richon-lez-ion. Juifs Yéménites.....	247
CHAPITRE X. — De Jaffa à Haïffa. Les hôteliers exagèrent, les chauffeurs aussi ! Le technicum. Le centre français de puériculture. Bagdalim ; la fille des vagues. L'œuvre rothschidienne. M. Rackowsky, chimiste agricole. La jeunesse Juive Universelle. Encore la question arabe. Une visite au poète national Bialik.....	262
CHAPITRE XI. — De Haïffa à la frontière par la route de Beyrouth.....	289
CHAPITRE XII. — Conclusion.....	293